
3 1761 05938736 5





LES
AFFINITÉS ÉLECTIVES

ŒUVRES DE GŒTHE

PUBLIÉES DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume.

THÉATRE (Gœtz de Berlichingen. — Egmont. — Clavijo. — Iphigénie en Tauride. — Torquato Tasso. — La fille naturelle. — Les complices. — Le frère et la sœur. — Le triomphe de la sensibilité. — Jery et Bætely. — Stella. — Le grand Cophte. — Le général citoyen. — Les révoltés). Traduction par ALBERT STAPFER, revisée et précédée d'une Étude par THÉOPHILE GAUTIER fils . . . . 2 vol.

POÉSIES. Traduction par M. HENRI BLAZE. . . . . 1 vol.

LE FAUST. Seule traduction complète, précédée d'un Essai sur Gœthe, accompagnée de notes et de commentaires et suivie d'une Étude sur la mystique du poème, par M. HENRI BLAZE. . . . . 1 vol.

WILHELM MEISTER. Traduction par TH. GAUTIER fils . . . 2 vol.

WERTHER. Traduction précédée de Considérations sur la poésie de notre époque, par PIERRE LEROUX. — Suivi de **HERMANN et DOROTHÉE**. Traduction avec une préface, par M. X. MARMIER . . . . 1 vol.

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES. Trad. par CAMILLE SELDEN. 1 vol.

MÉMOIRES (Extraits de ma vie. — Poésie et réalité. — Voyages). Traduction par Mme la baronne de CARLOWITZ. . . . . 2 vol.

CONVERSATIONS DE GŒTHE pendant les dernières années de sa vie (1822-1832), recueillies par ECKERMANN, traduites en entier, pour la première fois, par M. ÉMILE DÉLEROT, précédées d'une Introduction par SAINTE-BEUVE et suivies d'un Index . . . . 2 vol.

DANS LA **PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

(*Format in-32 de poche*)

à **4** fr. le volume.

WERTHER. Traduction PIERRE LEROUX. Avec 2 dessins de Delbos. 1 vol.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 1878.

GŒTHE

LES

AFFINITÉS ÉLECTIVES

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

CAMILLE SELDEN

VI

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11



AVANT-PROPOS

On peut analyser les romans et les pièces de théâtre à deux points de vue différents : celui de la nationalité et celui de l'époque. Outre les caractères et les coutumes qu'il retrace, le livre dont il s'agit ici dément le lieu commun trop accrédité qui consiste à représenter les Allemands actuels comme différant de ce qu'ils étaient jadis. Les peuples civilisés ne changent point, mais leurs usages comme leur développement intellectuel subissent les effets de l'incessant travail qui renouvelle les tendances de l'esprit humain. Cependant la chaleur du sentiment patriotique égare aujourd'hui les esprits les plus droits, et l'on proscrirait volontiers l'*Allemagne* de madame de Staël en faveur de l'*Allemagne* de Henri Heine. Le fait est que si l'on veut se représenter exactement la nation allemande, il ne faut lire ni madame de Staël soupirant une idylle, ni Henri Heine crayonnant une charge, mais les auteurs moins prévenus, et partant plus clairvoyants qui ne prononcent ni des plaidoyers ni des réquisitoires. A ce compte, tout ce qu'on a jamais pu écrire sur les Français ou sur la France ne vaut point ce que l'on apprend sur elle en lisant un conte de Diderot, ou bien un roman de Voltaire. Les œuvres de Gœthe sont pour

l'Allemagne ce que les œuvres de Voltaire sont pour la France.

Celle dont j'essaye aujourd'hui de donner une version française me paraît instructive entre toutes, non-seulement parce qu'elle exprime à merveille les qualités du génie national, mais parce qu'elle en fait admirablement ressortir les défauts. De plus, le lecteur pourra reconnaître et suivre à travers ses différents épisodes la marche des doctrines qui, des subtilités philosophiques du dix-huitième siècle, nous ont conduits aux brutalités pratiques et littéraires du dix-neuvième. Avant tout, il pourra se convaincre que, quoi qu'en pensent les lecteurs des journaux à un sou, l'Allemagne renferme bon nombre de gens civilisés et polis. Évidemment on y est, comme ici, bien élevé et aimable dans le monde où l'on est bien élevé et aimable, vulgaire et étroit là où l'on est étroit et vulgaire. Les personnes parmi lesquelles l'auteur nous mène appartiennent à ce monde choisi où des habitudes élégantes et larges, l'absence de tout souci mesquin facilitent le développement des caractères et communiquent quelque chose d'intéressant aux moindres actes. L'éternelle inconséquence du cœur humain, l'impossibilité de se soustraire aux décrets du sort, tel est le sujet à la fois toujours vieux et toujours neuf qui a fourni à l'auteur le prétexte de peindre des caractères vrais et de retracer des physionomies originales. Quelques-unes paraîtraient singulièrement modernes sans ce vernis inimitable d'élégance qui manque aux plus réussies d'entre les nôtres. On dirait des cartes de visite phothographiées opposées à des portraits au pastel. Le portrait de Luciane, ceux de la baronne et du comte me paraissent dignes d'être comptés parmi les plus jolis tableaux de cette galerie où le regard bien souvent se pose sur des scènes comme

J.-J. Rousseau a su les peindre dans ses *Confessions* immortelles. Mêmes grâces, mêmes mièvreries, mêmes défaillances dans un décor tantôt pittoresque comme le bois des *Charmettes*, ou somptueux comme l'appartement d'un fermier général. Avant tout et surtout, mêmes théories tourmentées et violentes venant préparer ici des tragédies imaginaires comme elles se chargeront de préparer ailleurs des tragédies véritables.

On en cherche involontairement le dénoûment définitif en parcourant le livre charmant et dangereux où Gœthe soulève tour à tour tant de graves questions sociales, des sujets brûlants d'actualité comme les droits de la propriété ou la nécessité du divorce. D'autre part, il semble avoir prévu des crises récentes quand, par l'exemple des petits jardiniers enrégimentés et dressés par les ordres de la baronne, il nous donne, dès le dix-huitième siècle, le secret de l'origine de la *Landwehr,* et, par un tableau de mœurs allemandes, nous fait toucher du doigt ce qui constitue la force actuelle de la Prusse. Le suprême malheur pour une nation est, comme on a pu s'en convaincre, d'ignorer ce qu'on pense et ce qu'on fait autour d'elle. Cependant la bonne volonté ne suffit pas toujours pour l'éclairer, et les meilleures traductions ne donnent parfois qu'une idée bien imparfaite et même bien fausse de l'ouvrage original. C'est que cet ouvrage exprime souvent des sentiments spéciaux à un peuple, et par là même intraduisibles. Je me trompe : ils ne semblent tels que lorsque l'auteur, perdant de vue l'autorité du fait, analyse ces sentiments au lieu de les expliquer. On n'est point en droit d'adresser ce reproche à Gœthe. Quand, dans sa manière d'écrire, il fait des concessions au goût du temps, c'est à dessein, de parti pris ; il a voulu faire un pastiche, étonner, peut-être éprouver le lecteur,

ou plus simplement se divertir un moment lui-même par la peinture de certains ridicules de sentiment et de style; la nouvelle intitulée : *Les bizarres enfants de voisins*, donne un échantillon de son savoir-faire en ce genre et détermine à merveille la nuance opéra-comique que le mauvais goût du temps venait d'introduire dans la littérature courante.

L'ensemble du roman présente ce mélange attrayant d'idées sérieuses et de pensées fines qui caractérise les gens et les ouvrages du dix-huitième siècle. Il y est question d'art, de science, mais de ce ton un peu paradoxal et avec ce tour d'esprit particulier qui permettent d'aborder des sujets sérieux dans un salon rempli de personnes bien élevées. Sans doute le manque de plan précis, comme l'abondance des sujets traités, accusent des tendances encore un peu vagues ; il y a parfois confusion, on s'engage dans des sentiers dont on n'aperçoit pas toujours nettement l'issue. En revanche, on n'y fait point de mauvaises rencontres. Les gens de bonne compagnie seuls pénètrent là, et, contrairement à l'usage actuel, le promeneur ne risque jamais de se trouver en présence d'un personnage grossier ou désagréable.

CAMILLE SELDEN.

Janvier 1872.

LES

AFFINITÉS ÉLECTIVES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Un riche propriétaire, le baron Édouard de L***, venait de passer dans sa pépinière les plus belles heures d'une riante journée d'avril. Il était grand amateur de jardinage, et venait de greffer quelques arbustes. Le jardinier survint comme il rangeait ses outils.

« Tu n'as pas vu ma femme? » demanda le baron. Le jardinier répondit qu'il avait vu madame du côté des plantations nouvelles, auprès de l'ermitage qu'elle faisait construire. Cet ermitage, disait-il, plairait sans doute fort à M. le baron. La vue, de là-haut, était magnifique. L'église, le village, on dominait tout le pays, sans compter le château et le parc.

« C'est bon, je vois les ouvriers, » dit le baron, et il voulut s'éloigner. Mais le jardinier ne se montrait pas disposé à lui faire grâce d'un détail. « L'er-

mitage, continua-t-il, sera probablement terminé aujourd'hui. Le petit sentier qui y mène est tout à fait gentil. Franchement, madame s'entend à arranger les choses. C'est plaisir que de travailler sous ses ordres.

— Va la trouver, fit Édouard, et prie-la de m'attendre. Je vais aller la rejoindre. »

Le jardinier s'empressa d'obéir. Le baron le suivit lentement, visita en passant les châssis et les serres, traversa un pont rustique et parvint à l'endroit où la route se divise. Là, deux sentiers conduisaient l'un et l'autre aux plantations nouvelles. On passait à volonté par le cimetière ou par un bois. Le baron préféra prendre le dernier chemin, qui était le plus long, et arriva bientôt au banc placé au pied de la hauteur. Il s'y reposa quelques instants et s'engagea ensuite dans le petit sentier tortueux qui, par plusieurs marches et points d'arrêt, menait au faîte.

La baronne reçut son mari à l'entrée du kiosque; elle l'engagea à s'asseoir et lui fit remarquer les différents points de vue. Ces points de vue, s'encadrant entre les châssis des fenêtres, formaient autant de paysages qu'il y avait d'ouvertures. On dominait à la fois l'ensemble du tableau et ses détails. Le baron parut satisfait. « D'ici à quelques semaines, les arbres seront verts, » dit-il; puis il ajouta, se retournant vers l'intérieur de la cabane : « C'est fort gentil, quoique un peu resserré.

— Il y a assez de place pour nous deux, répondit la baronne.

— Sans doute, peut-être même pour un troisième.

— A la rigueur on y tiendrait quatre. Nous orga-

niserons quelque chose de plus vaste pour les réunions nombreuses. »

Il y eut un moment de silence; Édouard le rompit le premier, et, d'un air légèrement embarrassé, insinua qu'il avait une grâce à demander. « Justement nous voici seuls, dit-il, et à l'abri de toute oreille indiscrète. D'ailleurs cela me pèse depuis longtemps...

— J'ai bien vu que tu avais quelque chose, répondit la baronne.

— Je reculais toujours le moment de t'en parler, j'ignore même si je l'aurais fait aujourd'hui sans le départ du courrier qui doit emporter ma réponse.

— Voyons, de quoi s'agit-il?

— Cela concerne mon ami le capitaine. Tu connais sa position actuelle, l'humiliation imméritée qu'il a subie. Se voir mettre à la retraite dans la plénitude de ses forces, avec une intelligence, une instruction pareilles! Trêve aux réticences. J'aime mieux n'y pas aller par quatre chemins et te dire tout de suite que j'aimerais l'avoir pendant quelque temps ici...

— C'est chose à considérer, mon ami; il y a du pour et du contre.

— Permets-moi de te donner mes raisons. La dernière lettre du pauvre garçon annonçait un découragement complet. Non pas qu'il manquât de quelque chose. Ses besoins sont très-minimes et il se contente de peu. D'ailleurs ma bourse est la sienne. Il m'a rendu tant de services que, tout compte fait, c'est probablement moi qui resterai son débiteur. Enfin, n'importe; son grand chagrin, en ce moment, c'est de se savoir inutile. Ses hautes facultés, ses vastes connaissances veulent leur emploi. Et le voilà

condamné à se croiser les bras, ou bien à faire des visites. Affreuse alternative pour un homme aussi passionné qu'énergique. Bref, il est très-malheureux, et son isolement contribue encore plus à le rendre tel.

— Mais je l'ai recommandé à nos connaissances, à nos amis: on a parlé de lui; il a même, si je ne me trompe, reçu des offres avantageuses.

— Autant qu'inacceptables. Que veux-tu qu'il fasse d'une position où il lui faudrait aliéner son indépendance d'esprit, renoncer à lui-même, faire en quelque sorte l'abandon de ses opinions et de ses principes? Un pareil sacrifice est au-dessus de ses forces. Il n'y saurait, il n'y peut consentir. Aussi plus j'y réfléchis, plus je reconnais la nécessité de l'appeler auprès de nous.

— Ces sentiments t'honorent; mais il ne faudrait pas non plus, par un mouvement de générosité mal entendue, te mettre complétement hors de la question, toi et les tiens.

— Sans doute, reprit Édouard. Considère toutefois que le capitaine, loin de nous gêner, nous sera très-utile. Les frais dont sa présence surchargera notre budget sont insignifiants, son logement est tout trouvé dans l'aile gauche du château, où personne n'habite. Au reste, service pour service. Le capitaine possède le moyen de s'acquitter envers nous; c'est un géomètre accompli. Je me propose depuis longtemps de faire lever le plan de mes terres; il dirigera ce travail. D'autre part, tu pensais, les baux de nos fermiers expirés, à gérer nous-mêmes nos propriétés. L'entreprise me paraît hasardeuse, et exige une foule de connaissances difficiles à acquérir. Nous les trouverons chez le capitaine,

et Dieu sait de quelle ressource il nous sera! Les fermiers pris parmi les paysans sont généralement routiniers, souvent de mauvaise foi. Restent les agronomes de profession qui sont bons pour la théorie, mauvais pour la pratique. Mon ami, au contraire, est tout à la fois homme d'invention et d'expérience. Je me tais sur maint autre avantage dont tu seras la première à profiter. Mais je n'insiste point, et te remercie de m'avoir écouté. Maintenant, parle à ton tour, et ne crains point de développer tes objections. Je vais m'efforcer de ne point t'interrompre.

— Tout d'abord, mon ami, une réflexion générale. Les hommes s'occupent surtout du présent, et des faits isolés, parce que leur vie tout entière est dans l'action, et par conséquent dans le présent. Les femmes, moins distraites par le mouvement des affaires, réfléchissent plus à l'enchaînement des faits, à leur portée future. C'est tout simple; leur sort, celui de leur famille, dépend bien souvent de là. D'ailleurs elles sont plus clairvoyantes parce qu'elles sont plus inoccupées. De là, des vues d'ensemble où les hommes aperçoivent des points de détail. Associe-toi un instant à ces idées et tu reconnaîtras que la présence du capitaine dérangera la plupart de nos projets et de nos habitudes. Que j'aime à me reporter au temps d'où date notre affection! Nous étions jeunes, nous nous aimions tendrement; mais nos parents, ne comprenant d'autre bonheur que la fortune, jugèrent à propos de nous séparer. On te fit épouser une femme riche, mais peu séduisante, je dus m'unir à un homme plus estimable qu'aimable. Je manquais de fortune; il me donna une position, il m'assura un avenir. Le jour vint où la mort de mon mari, celle de ta femme,

nous fit redevenir libres. J'étais riche, tu possédais l'immense fortune de ta première femme. Tu profitas de ta liberté reconquise pour voyager. A ton retour, j'étais veuve. Nous nous revîmes volontiers, nous nous plaisions à nous rappeler nos anciens projets. « Pourquoi, me disais-tu, ne pas les mettre à exécution? — J'hésitai longtemps, je l'avoue. Les femmes, me disais-je, vieillissent plus vite que les hommes, et nous sommes à peu près du même âge. Tu insistas, disant que tu serais malheureux. J'eus la faiblesse, ou la fatuité de le croire. Tu voulais, disais-tu, te reposer auprès de moi, mais auprès de moi seule, de la fatigue des voyages, des dégoûts attachés au métier d'homme de cour. J'y consentis encore ; je me séparai de ma fille, je me résignai à la placer dans l'une des meilleures pensions de la ville. Ce sacrifice, au reste, m'était commandé par l'impossibilité de l'élever convenablement à la campagne. Je fis de même pour ma nièce Ottilie, qui aurait pu m'aider à diriger la maison. Tout cela s'est fait de ton consentement, dans l'unique but de pouvoir vivre pour nous seuls, et sans la moindre gêne. Tu devais t'occuper de gérer nos biens, moi, de tenir ma maison. Je me suis arrangée de façon à prévenir tous tes désirs, à ne vivre que pour toi. Laisse-nous tenter l'essai pendant quelque temps encore, voir jusqu'à quel point nous pourrons nous suffire à nous-mêmes.

— Bravo, les femmes raisonnent bien, fit le baron avec gaieté. L'art de trouver des règles de conduite toutes tracées à travers l'enchaînement des faits, voilà votre affaire. Il n'y a rien à répliquer du moment où vous vous mettez à faire de la logique. Aussi je me garderai de te contredire. Tout ce que

tu as fait jusqu'à ce jour est bien fait. L'édifice sur lequel nous essayons d'étayer notre bonheur me paraît bien entendu, et répond aux doubles exigences de l'agréable et de l'utile. Mais n'y ajouterons-nous rien? Tous ces beaux plans, les embellissements dont nous essayons de doter notre domaine ne serviront-ils qu'à satisfaire deux ermites? »

La baronne fit un geste négatif. « Il n'est pas question de se séquestrer, répondit-elle. Le tout est de ne pas introduire parmi nous un tiers gênant. Songe aux mille projets auxquels la présence du capitaine apportera nécessairement un obstacle. Tout d'abord la rédaction de ton journal de voyage dans laquelle je devais t'aider, le minutieux collationnement de tant de notes précieuses et intéressantes. Nous devions y travailler à nous deux, parcourir ensemble de la sorte les pays que tu as visités seul. Et cela sans fatigue, sans claquement de fouets, entre quatre yeux et dans le secret de la chambre. Premier rêve évanoui. Ensuite nous devions faire de la musique. Tu avais repris ta flûte, je m'étais remise au clavecin. Nous ne manquons pas non plus de visites à rendre, et à recevoir. Tout cela ne saurait-il te suffire? J'y voyais, moi, de quoi passer un été délicieux. »

Édouard passa la main sur son front, de l'air d'un homme un peu contrarié. « Tout ce que tu me dis-là, fit-il, est non-seulement très-sage, mais très-aimable. J'apprécie ton sentiment et t'en sais gré. Toutefois j'ai peine à croire que la présence de mon ami serait gênante. Tu parlerais autrement, si tu le connaissais mieux. Quant à la rédaction de mon journal de voyage, elle ne pourrait qu'y gagner. Le capitaine m'a plus d'une fois accompagné dans mes

tournées, et ses notes pourront servir à compléter les miennes. »

La baronne éprouva quelque impatience à son tour. « Eh bien, s'il faut tout dire, j'ai encore un autre scrupule. Une sorte de pressentiment m'avertit que ton projet nous portera malheur à tous. »

Édouard se mit à sourire. « Allons, reprit-il, décidément il faut, en tout et toujours, céder aux femmes. Elles sont invulnérables, de quelque côté qu'on veuille les prendre. D'abord si sensées qu'on ne saurait les contredire; si aimantes qu'on ne saurait rien leur refuser; si sensibles qu'on ne saurait les affliger. Comme dernière ressource, elles se font prophètes, et comment résister à un prophète qui lance ses oracles le sourire aux lèvres, et vêtu d'un déshabillé de mousseline? »

La baronne, égayée par les paroles de son mari, s'efforça de reprendre son air sérieux. « Je ne suis pas superstitieuse, dit-elle, et me moquerais des pressentiments, si je n'y voyais autre chose. Mais cette espèce de malaise que l'on est convenu d'appeler ainsi représente pour moi un avertissement sérieux, et fort raisonnable. J'y trouve un souvenir confus des expériences faites par autrui. Ainsi ce que j'ai pu voir ailleurs m'a toujours prouvé que l'on n'admettait pas impunément un tiers entre mari et femme. J'ai vu des époux désunis, des familles entières bouleversées pour avoir voulu le tenter.

— Distinguons, ma bonne amie. Il y a les gens qui s'engouent pour le premier venu, et ceux qui agissent avec discernement; j'aime à croire que nous appartenons à la dernière catégorie.

— Sans doute; mais ne vaudrait-il pas mieux

attendre quelques jours, laisser mûrir notre projet ?

— Je ne le crois pas, ma chère amie. Nous nous sommes réciproquement communiqué nos scrupules, et le temps ne fera qu'accroître notre embarras. Il s'agit, non pas de gagner du temps, mais de nous décider. Et, quoi que nous décidions, nous sommes sujets à nous tromper dans huit jours comme à présent. Faisons une chose : laissons le sort se charger de décider pour nous, prenons les dés...

— Les dés, quand il s'agit peut-être de notre bonheur, quelle profanation !

— Mais le messager attend, s'écria le baron, il faut que j'écrive.

— Écris une lettre calme, sage, amicale.

— C'est-à-dire des riens?

— Mieux vaut parfois répondre des riens que de ne pas répondre du tout. »

CHAPITRE II

En rappelant à son mari les principaux événements de leur passé, et les plans qu'ils avaient formés ensemble pour leur bonheur futur, Charlotte avait éveillé chez lui des souvenirs fort agréables. C'est sous l'impression de ces souvenirs qu'il se disposa à écrire au capitaine. Sans doute tout l'obligeait à se rendre aux raisons d'une femme dont la société avait jusqu'à présent suffi à son bonheur, et il s'apprêta à écrire la lettre la plus affectueuse, mais la plus insignifiante du monde. La dernière lettre de son ami tomba justement sous son regard. Machinalement, ses yeux la parcoururent. Le capitaine y retraçait les tristesses de sa position avec l'amertume poignante d'un homme de talent sacrifié à des intrigues de cour. On devinait tout un monde de douleurs cachées et d'humiliations secrètes sous les phrases de bonne compagnie dont un gentilhomme sait envelopper son chagrin. Le baron éprouva une sorte de remords en se disant qu'il ne ferait rien pour le tirer de là. « Est-ce agir loyalement?. » pensait-il.

Le baron n'avait pas coutume de se voir refuser quelque chose. Il était fils unique, et habitué à voir respecter ses moindres désirs. C'est même à force de flatter ses goûts et de satisfaire ses caprices que ses parents étaient parvenus à lui faire épouser une femme relativement âgée, d'ailleurs aimable, et qui se faisait un devoir de prévenir les vœux de son mari. Elle mourut, laissant un testament par le-

quel elle l'instituait son héritier universel. Le baron désormais riche, et naturellement modéré dans ses désirs, d'ailleurs libéral, généreux, bienfaisant, n'avait jamais souffert une privation, ni subi la nécessité de céder. Rien jusque-là n'était venu contrarier ses plans, s'opposer à ses souhaits : une fidélité opiniâtre et romanesque avait réussi à lui assurer la possession de Charlotte, et pourtant c'est par cette même Charlotte qu'il apprenait aujourd'hui à connaître la signification du mot résistance. Il s'impatienta, sentit poindre des symptômes d'irritation sourde, prit une plume, la déposa, tourna indécis dans sa chambre. En somme, il ne voulait ni contrarier sa femme, ni renoncer à son désir. Ainsi tiraillé, il se sentit incapable d'écrire ce qu'il fallait écrire, et remit la besogne à un autre jour. Sur quoi, il reprit la plume, et se contenta d'adresser deux mots affectueux à son ami, l'assurant qu'il se préoccupait vivement de son sort, et lui écrirait bientôt en détail.

Charlotte, persuadée que nos résolutions s'émoussent dans l'ardeur de la discussion, profita dès le lendemain d'une promenade pour ramener l'entretien sur le sujet de la veille.

Édouard reprit cette discussion avec plaisir. Il était d'un tempérament nerveux, et, par conséquent, s'animait facilement ; mais, craignant toujours d'offenser ou de blesser, il insistait avec grâce et sans jamais rien perdre de son amabilité naturelle. Cette fois, sans arriver à convaincre sa femme, il parvint à la charmer, presque à la séduire.

« Je te devine, s'écria-t-elle gaiement : tu veux obtenir comme amoureux ce que je serais tentée de te refuser comme mari. Au moins, sache que si

je maintiens mon opinion devant ton désir, je suis fort touchée de la façon dont tu t'y prends pour l'exprimer. Ta bonté, tes ménagements m'obligent à un aveu. Ma situation, à l'égard d'une parente pauvre, ressemble beaucoup à la tienne à l'égard du capitaine; je me suis volontairement imposé le sacrifice que j'ose espérer de ta tendresse.

— Voilà qui est charmant, répondit Édouard. Il paraît que les discussions sont nécessaires au bonheur du ménage, puisque c'est par elles que l'on apprend à se mieux connaître.

— Sans doute tu devines qu'il s'agit d'Ottilie, ma nièce. La pauvre enfant est très-malheureuse dans son pensionnat. Ma fille Luciane, destinée à vivre dans le monde, se forme dans ce même pensionnat aux devoirs d'une femme du monde. Elle apprend avec une égale facilité l'histoire et les langues étrangères, le dessin et la musique. Sa grande vivacité, une mémoire heureuse viennent en aide à son étourderie naturelle. Ses allures gracieuses, sa danse légère, sa conversation animée et agréable la distinguent d'entre toutes ses compagnes, tandis qu'un certain esprit de domination inné fait d'elle la reine de ce petit cercle. La maîtresse du pensionnat voit en elle une divinité naissante, une fleur précieuse de serre qui grandit sous sa main et dont l'éclat rejaillira infailliblement sur sa maison. Mais je sais fort bien traduire en prose les dithyrambes que la bonne dame m'adresse. Quant à la pauvre Ottilie, elle n'y figure qu'à titre de repoussoir, et l'on ne me parle d'elle que pour accuser la nature de n'avoir placé aucune disposition artistique, aucun germe de perfectionnement intellectuel dans une créature d'ailleurs si

jolie et si bonne. Ces détails ne sauraient m'étonner : Ottilie, d'après tout ce que j'entends, est le vivant portrait de sa mère, mon amie d'enfance. Je me chargerais d'en faire une femme accomplie, s'il m'était permis de la diriger. Mais cela s'oppose à nos conventions, et je crois qu'il est dangereux de tirailler sans cesse le cadre dans lequel on a cru devoir enfermer sa vie. Je me soumets à cette nécessité : mieux, je souffre les dédains que ma fille fait peser sur une personne réduite à accepter notre aide. Hélas! qui est assez supérieur pour ne jamais faire peser sa supériorité sur autrui, qui est placé assez haut pour n'avoir jamais à se courber? Cette situation n'en est pas moins fort pénible pour Ottilie, et mon devoir est de la faire cesser. Ne pouvant appeler auprès de moi cette chère enfant, je cherche à la placer ailleurs. Voilà où j'en suis. Tu vois, mon ami, que les mêmes sentiments nous placent à peu près dans les mêmes embarras. Supportons les patiemment l'un et l'autre, du moment où nous ne pouvons prudemment les faire disparaître l'un par l'autre. »

Un sourire passa sur les lèvres du baron.

« Singulière créature que l'homme, dit-il. Il croit avoir tout fait du moment où il est parvenu à écarter ce qui le gêne. Nous sommes capables d'accomplir, au besoin, un grand sacrifice pour notre prochain, mais nous ne saurions nous résoudre à aliéner une portion de notre indépendance en sa faveur. J'ai vu cela par ma mère. Tant que j'ai vécu près d'elle, elle me tourmentait par des craintes et une surveillance exagérées. Je ne rentrais pas à l'heure ordinaire, donc il devait m'être arrivé malheur ; j'avais été surpris par la pluie, donc je devais inévitable-

ment gagner un rhume ou la fièvre. Tout cela, bien entendu, jusqu'au moment où j'ai quitté la maison paternelle. Je me suis établi chez moi, j'ai voyagé, et ma mère a toujours été aussi tranquille sur mon compte que si je ne lui avais jamais appartenu. » Il s'arrêta un moment. « Certes, continua-t-il, nos raisonnements sont bons, mais dictés par l'intérêt personnel. Impossible de nous déguiser que nous agissons en égoïstes quand, de peur de déranger nos petits calculs, nous refusons un asile à des amis malheureux. Trêve à ces considérations mesquines. Fais venir ton Ottilie, accorde-moi mon capitaine, et remettons-nous en, pour le reste, à la grâce divine.

— S'il ne s'agissait que de nous, j'hésiterais moins, repartit la baronne ; mais d'autres inconvénients se présentent. Je vais te flatter sans le vouloir ; mais le capitaine est, comme toi, à l'âge où les hommes deviennent dangereux pour les jeunes filles. Ma nièce est belle, intéressante ; est-il prudent de la laisser habiter sous le même toit avec un homme fort séduisant, s'il faut t'en croire, ou du moins fort capable de plaire?

— L'amitié que tu portais à la mère t'aveugle sur les mérites de la fille. Sans doute, elle est gentille, et même je me souviens que le capitaine un jour me le fit remarquer. C'était à ce fameux dîner de famille qui décida, je crois, de notre union. Je t'avoue franchement que je ne fus nullement frappé de la beauté d'Ottilie. Ce qu'elle a de bien, ce sont les yeux, et encore...

— A la bonne heure, n'étais-je pas là? Ta tendresse pour ta première amie te rendait insensible aux charmes naissants de la jeune fille. C'est fort

aimable. ce que tu dis là, et je t'en remercie de tout mon cœur. »

Sincère comme l'était la baronne, elle cachait quelque chose à son mari. L'entrevue dont le baron venait de parler était son œuvre. Devenue veuve, elle n'avait pu espérer qu'Édouard persisterait dans ses anciens sentiments pour elle, et avait formé le projet de l'unir à sa protégée Le capitaine était dans le secret, et devait sonder le terrain. Mais ces idées ne pouvaient aboutir devant la constance inaltérable du baron qui ne se doutait de rien et ne voyait rien en dehors de Charlotte.

La soirée s'avançait, le baron et la baronne se levaient pour reprendre le chemin du château quand ils virent paraître un domestique. L'homme riait de de tout son cœur.

« Venez, monsieur le baron, s'écria-t-il. Voici M. Mitler qui vient d'entrer au grand galop dans la cour. Il fait un train du diable, nous sommant d'aller vous chercher au plus vite. Surtout, dit-il, informez-vous s'il y a péril en la demeure. Entendez-vous, péril en la demeure. Allons, vite, dépêchez-vous.

— Fameux original, fit le baron. Il me semble pourtant qu'aujourd'hui il a bien choisi son jour, qu'en penses-tu, mon amie ? » Puis, s'adressant au domestique : « Dis-lui qu'en effet il y a péril en la demeure. Nous te suivons de près. En attendant, qu'on lui offre de quoi se rafraîchir. N'oublie pas le cheval. » Il se retourna vers Charlotte et demanda si elle était prête. « Prenons le plus court, c'est-à-dire par le cimetière, » dit-il. D'ordinaire, il évitait ce chemin. Quelle ne fût pas sa surprise lorsqu'il remarqua, là aussi, des marques d'affection et de pré-

venance ! Charlotte, tenant compte des répugnances de son mari, avait tout fait arranger de façon à éviter les images lugubres. Elle avait fait niveler le terrain, appuyer par rang d'ancienneté les vieilles pierres tumulaires contre les murs de l'église. La place, ainsi déblayée, présentait un faux air de musée archéologique. Édouard, tout ému, serra la main de sa femme. Mais leur hôte extravagant ne leur laissa pas le temps de s'attendrir. A peine descendu de cheval, il y remonta pour se précipiter au-devant des maîtres du château.

« Quoi, c'est sérieux, il y a vraiment péril en la demeure ? » cria-t-il du plus loin qu'il les vit. « Alors je vous reste à souper. Sinon, ne me retenez point, je suis excessivement pressé. »

Mitler s'était arrêté devant la petite porte du cimetière. « Bien, bien, fit Édouard. En attendant, attachez votre monture et venez voir ce que ma femme a su faire de ce lieu de deuil.

— Entrer au cimetière, vous plaisantez. Mitler, mes bons amis, n'entrera là que le jour où l'on jugera à propos de l'y porter les pieds en avant, et malgré lui. Voyons, avez-vous sérieusement besoin de moi ?

— Très-sérieusement, répliqua la baronne. Voici la première fois, depuis notre mariage, que nous agitons une question sur laquelle nous ne sommes point d'accord.

— Franchement vous me paraissez moins embarrassés que vous ne voulez le paraître. N'importe, je vous crois sur parole. Tant pis pour vous, si vous m'attrapez. Maintenant, dépêchons-nous ; je m'en vais ralentir le pas ; cela reposera mon cheval. »

Arrivé dans la salle où le souper était servi, Mitler raconta avec force gestes tout ce qu'il avait fait dans la journée et ce qu'il lui restait encore à faire. Cet

homme singulier avait été jadis ministre d'une grande paroisse de campagne ; son infatigable activité, ses aptitudes de jurisconsulte avaient rendu de grands services à ses paroissiens. On n'entendit parler ni de divorce ni de procès dans sa commune pendant qu'il y exerçait les fonctions de pasteur. Au moment où le gouvernement venait d'ouvrir les yeux sur son mérite, et allait l'appeler à un poste important, il gagna une somme assez forte à la loterie. Son premier soin fut de quitter le ministère divin et d'acheter un petit bien ayant droit de seigneurie. Il en confia l'exploitation à son fermier, et, tout en menant la vie de gentilhomme campagnard, continua à exercer ses anciennes fonctions de pacificateur et de juge. Le canton étant considérable, et ses clients turbulents, il s'était promis de ne jamais se reposer sous un toit où régnait la concorde. « Je suis né pour rapatrier les gens, disait-il plaisamment en rappelant que son nom, en allemand, signifiait *médiateur*.

On servit le dessert, et Mitler, pressé par l'heure, pria ses amis d'entrer en matière. Les époux s'exécutèrent alternativement et de bonne grâce. Il les écouta d'abord avec attention, puis se leva d'un air contrarié et demanda son cheval. « Et voilà, dit-il, pourquoi vous me faites perdre mon temps, mauvais plaisants que vous êtes ! Je ne vois ici nul sujet de division ou de querelle, et, par conséquent, rien à faire pour moi. Réconcilier des époux, apaiser des voisins : voilà mon affaire. Mais me mêler de donner des conseils, jamais ; c'est là un sot métier. Que chacun se conseille soi-même et fasse ce dont il ne peut s'abstenir. S'il s'en trouve bien, qu'il s'en attribue à son aise tout le mérite, sinon, qu'il me fasse appeler. On sent bien ce qui gêne, on ne voit point ce

qu'il faudrait faire pour l'éviter. Oui, riez à votre aise. L'homme qui cherche à agir prudemment, ressemble à un enfant jouant à colin-maillard. A force de tâtonner, il finit par saisir quelque chose; mais que saisit-il? Voilà la question. Je ne me chargerai point de la résoudre. Faites ce que vous voudrez, cela revient au même. Oui, faites venir vos amis ou laissez-les où ils sont, peu importe. J'ai vu manquer les combinaisons les plus sages, réussir les plans les plus absurdes. Surtout ne vous cassez pas la tête d'avance; ne vous la cassez même pas si votre résolution actuelle devait entraîner des suites fâcheuses. Bornez-vous alors à me faire chercher, je vous tirerai d'affaire; d'ici là je suis votre serviteur.» Il sortit sur ces mots et s'élança à cheval, sans vouloir attendre le café.

La baronne parut réfléchir. « Voilà, dit-elle, à quoi sert l'intervention d'un tiers; nous sommes plus indécis, plus embarrassés qu'avant.» Un incident inattendu vint trancher la question. Le valet de chambre apporta une nouvelle lettre du capitaine. Celui-ci, faute de mieux, allait se voir forcé de devenir le commensal d'un grand seigneur immensément riche, mais fort morose. Édouard fut frappé de l'accent ironique répandu dans la lettre. « Pouvons-nous, demanda-t-il à sa femme, consentir à ce qu'il s'abaisse ainsi?

— Je ne sais, dit-elle. Je sens seulement que Mitler a raison lorsqu'il prétend que nous ne pouvons rien prévoir. Fais donc à ton idée. Seulement, ne t'engage pas définitivement. Tu écriras au capitaine de venir; je n'épargnerai, quant à moi, aucune démarche pour assurer son indépendance, et lui procurer un poste convenable.

Édouard déborda en remercîments tendres. Il écrivit aussitôt à son ami et pria la baronne d'ajouter quelques mots à sa lettre. Charlotte y consentit ; mais son calme ordinaire lui faisait défaut, et, dans sa précipitation un peu fiévreuse elle lança un gros pâté d'encre à l'endroit même où elle avait voulu mettre une politesse. Les efforts qu'elle fit pour effacer la tache ne contribuèrent qu'à l'agrandir. Le baron la plaisanta et imagina de mettre un second *post-scriptum* destiné à expliquer cet appendice désagréable. Le pâté, disait-il, témoignait de l'impatience de Charlotte à compter le capitaine parmi ses hôtes.

Un messager emporta la lettre et le baron, jugeant qu'un service en valait un autre, engagea sa femme à appeler Ottilie auprès d'elle. Mais Charlotte demanda à réfléchir, et proposa de faire un peu de musique. Le baron n'était pas maître de sa flûte comme la baronne était maîtresse de son clavecin, et, quoique musicien-né, il manquait de ces qualités que l'on n'acquiert qu'à force de persévérance et de travail. Son grand défaut était de ne pas observer la mesure, défaut grave pour qui veut faire de la musique d'ensemble. Cela gênait infiniment la baronne. Celle-ci, virtuose habile, s'arrangeait de façon à suivre les vagabondages de son mari, ralentissait, comme lui, le mouvement aux passages difficiles, pressait, comme lui, aux endroits faciles, bref, excellait dans les doubles fonctions de bon accompagnateur et de femme obéissante, fonctions qui, l'une et l'autre, consistent à maintenir l'accord dans l'ensemble, et à effacer, à force d'habileté, les dissonances amenées par des efforts disparates.

CHAPITRE III

Le capitaine accepta l'offre de ses amis. La lettre parfaitement sensée par laquelle il se fit précéder acheva de rassurer Charlotte. La netteté de ses vues, sa manière d'envisager la situation future lui paraissaient de bon augure. Elle le reçut cordialement. Pendant les premières heures, la conversation fut animée, presque fatigante ; ayant trop à se dire, on se pressait de questions, on parlait tous ensemble. Vers le soir, Charlotte proposa une promenade dans le parc. « Je vais vous mener dans mes domaines particuliers, » fit-elle en prenant le chemin de l'ermitage.

On passait, pour s'y rendre, par les plantations nouvelles, et le capitaine se montra très-sensible aux beautés du paysage, avantageusement mises en relief par la baronne. Il montrait un tact exercé, un coup d'œil sûr sans demander l'impossible, et n'attendait pas d'un amateur ce qu'on est en droit d'exiger d'un dessinateur de jardins. D'ailleurs le métier de rabat-joie lui déplaisait, et il était infiniment trop bien élevé pour imiter ces personnes qui d'abord feignent d'admirer pour acquérir ensuite le droit de critiquer. Nos promeneurs trouvèrent l'ermitage agréablement décoré de festons et de guirlandes. Des fleurs artificielles, on ne pouvait encore s'en procurer d'autres, venaient s'entremêler à la verdure du lierre, aux branches du houx, et transformer le kiosque en un charmant petit temple. « Tout cela,

messieurs, a été fait en votre honneur, » dit Charlotte en entrant dans l'ermitage. « D'ordinaire, mon mari me défend de célébrer les anniversaires de naissance et autres. Mais aujourd'hui, il me pardonnera certainement si je célèbre la triple fête dont ce jour présente la date.

— Une triple fête ? demanda le baron un peu surpris.

— Sans doute, d'abord l'arrivée du capitaine, puis votre fête à tous les deux. Ne portez-vous pas le même nom, ne vous appelez-vous pas Othon l'un et l'autre ? Regardez le calendrier, vous y trouverez aujourd'hui le nom de votre patron. »

Les deux amis échangèrent une poignée de main par-dessus la table. « Ma femme a raison, dit le baron, et son attention me rappelle le sacrifice que je te fis jadis. En ce temps on m'appelait Othon comme toi. Puis nous partîmes pour le collége, où cette conformité de nom amena des quiproquos désagréables. L'un de nous dut forcément se débaptiser et je me fis un plaisir de te laisser ton nom pour en prendre un autre moins sonore.

— Ne te donne pas l'air généreux à bon marché, reprit le capitaine. En ce temps, tu préférais de beaucoup le nom d'Édouard à celui d'Othon. Ce nom, sans doute, n'est pas sans charme, surtout prononcé par de belles lèvres. »

Ce qu'il en est des jugements de ce monde ! Ils étaient tous trois réunis dans une causerie intime à cette même table, où, peu auparavant, la dame de céans s'opposait si vivement à l'arrivée du capitaine. Le baron, heureux d'avoir gagné sa cause, n'eut garde d'y faire allusion. Toutefois il ne put se résoudre à passer la chose entièrement sous silence, et remar-

qua qu'une quatrième personne trouverait place dans la cabane.

Des sons de cors de chasse qui résonnaient dans l'éloignement semblèrent, à ce moment, faire écho à l'expression de ces sentiments paisibles. Les trois amis se turent, renfermant doucement leur émotion en eux-mêmes. Le baron, le premier, rompit le silence. Il se leva et se plaçant sur le seuil de la cabane : « Allons plus haut, dit-il le regard tourné vers sa femme. Menons notre ami sur le sommet de la colline. Autrement il croirait que tout notre patrimoine se borne à ce vallon. D'ailleurs on respire mieux là-haut, et le regard embrasse tout le paysage.

— Vous aurez encore, reprit Charlotte, à gravir une montée pénible. Mais cela changera prochainement; je me promets bien de continuer les travaux que vous venez de voir. »

Un sentier épineux et bordé d'ajoncs s'ouvrait à travers les rochers et leur permit bientôt de gagner la hauteur. Là, le terrain présentait moins l'aspect d'un plateau carré que celui d'une pente fertile. On ne tarda pas à perdre de vue le village et le château. De larges étangs couvraient le fond ; plus loin, l'eau glissait le long des collines boisées jusqu'à l'endroit où des rochers gigantesques fermaient la perspective. A l'entrée d'un ravin d'où se précipitait l'écume d'un torrent, un moulin à demi caché par le feuillage semblait un but de promenade marqué d'avance. Une agréable variété de bas-fonds et de tertres rehaussait la beauté du paysage, et le regard enfermé dans un vaste demi-cercle planait sur un fouillis de cimes verdissantes. Çà et là, des touffes d'arbres isolés appelaient l'attention. Entre autres,

on distinguait un groupe de peupliers et de platanes; ces arbres de belle venue, et de pousse vigoureuse. étalaient un épais rideau de feuillage sur les bords de l'étang principal.

Ce fut sur ce groupe d'arbres qu'Édouard attira l'attention de son ami. « Voici, dit-il, des arbres qui datent de mon enfance. Le jardinier les avait arrachés sur l'ordre de mon père qui faisait arranger son parc. Je m'emparai de ces arbustes, déracinés au milieu de l'été, et les replantai moi-même sur les bords de l'étang. Tu vois comme ils prospèrent. On dirait que c'est pour me remercier. »

Notre trio reprit gaiement le chemin du château. L'aile gauche avait été mise à la disposition du capitaine, qui s'y installa avec ses papiers, ses livres et ses instruments de mathématique. Les premiers jours, cependant, le baron venait continuellement l'interrompre. Il n'eut de repos que lorsqu'il eut fait faire le tour entier de ses domaines au capitaine; et revenait sans cesse, dans le cours de ces promenades, sur son désir de trouver un mode d'exploitation meilleur.

« Avant tout, lui disait le capitaine, tu devrais t'efforcer de te faire une idée juste de l'étendue de tes terres. Mon avis serait de les mesurer à l'aide de l'aiguille aimantée, moyen aussi commode que simple pour s'acquitter de ce travail. S'il manque un peu de précision, il s'achève vite et d'ailleurs rien n'empêche de recommencer. »

Le capitaine, très-entendu en matière d'arpentage, avait apporté les instruments nécessaires et se mit aussitôt à l'œuvre. Il employa le baron et ses gardes-chasse en qualité d'aides. Cette occupation prenait le meilleur de la journée; le soir, le

capitaine passait ses dessins au lavis, et le baron eut bientôt le plaisir de voir ses domaines fidèlement reproduits sur le papier. Il comprit qu'en envisageant l'ensemble d'une terre, il était plus facile d'améliorer et d'embellir, que lorsqu'on en est réduit à chercher un à un les points susceptibles d'amélioration ou d'embellissement. Convaincu par la force des choses, il pria son ami de décider Charlotte à travailler de concert avec eux d'après un plan général, au lieu d'exécuter au hasard des travaux isolés.

Le capitaine, naturellement sage et prudent, n'aimait pas à opposer ses convictions à celles d'autrui. L'expérience le lui avait appris : la diversité des esprits s'oppose à la similitude des opinions, et deux personnes totalement différentes de tempérament et de caractère ne sauraient penser de même. Il communiqua ses idées au baron. « Pourquoi la contrarier ? dit-il. Nous la priverions d'une distraction sans y gagner un acolyte. Ta femme a pris goût à tout cela en amateur. Laissons-la travailler en amateur. Or, le propre des amateurs, c'est de faire les choses pour le plaisir de les faire, plutôt que pour celui d'obtenir de grands perfectionnements. On croit aimer la nature, on n'en aime qu'un tout petit coin, celui-là même qu'il faudrait pouvoir sacrifier. Et, faute de hardiesse pour obtenir de grands effets, on s'attache aux détails. En un mot, on tâtonne, ce qui réussit une fois sur dix. Les autres fois, on reste indécis, mécontent devant son œuvre. Puis viennent les changements, les raccommodages. Finalement on s'arrête, satisfait en apparence, et se disant tout bas que ce n'est pas cela.

— Avoue-le, tu n'es pas content des travaux de ma femme.

— Hé ! mon Dieu, tout serait parfait si l'exécution répondait à l'idée. Elle a voulu gagner le sommet, rien de mieux. Mais ses routes sont glissantes, inégales; on se traîne péniblement les uns après les autres, on arrive essoufflé. Ce n'est pas tout et... mais en voilà assez.

— Son système est donc mauvais, elle aurait pu faire mieux ?

— Sans doute. Il suffisait d'abattre un pan de rocher insignifiant pour obtenir une pente doucement inclinée. On se serait servi des éclats du rocher pour affermir et border les rétrécissements de la route, et lui donner un aspect pittoresque. Que tout ceci reste entre nous, mes observations la blesseraient sans l'éclairer; en pareil cas, il faut garder ce qui est fait : mais si tu avais encore du temps et de l'argent à consacrer à des entreprises pareilles, on pourrait faire de très-jolies choses sur les hauteurs qui dominent l'ermitage. »

Tout en devisant ainsi, les heures s'écoulaient. D'autres fois Charlotte était présente, et l'on repassait ensemble maint souvenir agréable. Après le passé, on parlait de l'avenir, on arrêtait des plans de travail relatifs à ce fameux journal de voyage dont la baronne s'occupait à classer les notes. Naturellement l'intimité des époux ne tarda pas à souffrir de la présence d'un tiers. Le baron, convaincu que sa femme n'avait pas toujours raison, eut le tort de le lui faire sentir. Entre autres, il ne sut pas garder pour lui les critiques qu'on vient de voir. Un jour de mauvaise humeur, elles lui échappèrent comme venant de lui. Sa femme fut d'autant

plus contrariée qu'elle les reconnaissait judicieuses. Mais, irritée contre Édouard, elle s'entêta dans son opinion, et se borna à déverser sa colère sur les hommes en général. Ils avaient, selon elle, le tort de voir les choses en grand, et de vouloir des effets gigantesques où l'on cherchait simplement à s'amuser. De là du temps perdu, de l'argent jeté par la fenêtre. La discussion en resta là. Charlotte, dégoûtée de son travail, blessée par les observations de son mari, résolut de laisser tout là pour le moment. L'avenir, pensait-elle, se chargerait de décider si l'on changerait quelque chose aux travaux entrepris.

Cependant elle se sentait non-seulement réduite à l'inaction, mais privée des ressources qu'elle trouvait jadis dans son intérieur. Les deux amis, fort occupés par la construction d'une nouvelle serre, délaissaient souvent la baronne pour aller à la chasse, veiller au dressage et à l'entraînement des chevaux, organiser de nouveaux travaux de jardinage ou d'agriculture. La pauvre femme essayait de se distraire en écrivant des lettres. La position précaire du capitaine lui fournissait un prétexte pour étendre sa correspondance. Elle n'en avait pas moins des moments d'ennui profond et s'estimait heureuse quand des nouvelles de sa fille ou de sa nièce venaient lui offrir quelques sujets de distraction. Elle prenait surtout plaisir à lire les bulletins rédigés par leur maîtresse de pension. Ceux qu'on va lire, signés par une sous-maîtresse, et l'un des professeurs attachés à la maison, renseigneront le lecteur sur les aptitudes des deux jeunes filles.

Post-scriptum de la sous-maîtresse.

« Pour ce qui concerne Ottilie, je ne puis que vous répéter, madame, ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous apprendre sur son compte. Je ne voudrais pas me plaindre d'elle, et cependant je ne saurais me montrer satisfaite. Elle est, comme toujours, obéissante et modeste; mais cette modestie, mais cette soumission invariable finissent par déplaire. Vous lui avez envoyé de l'argent et des étoffes· eh bien! tout cela est encore intact. Elle n'use point ses vêtements, elle ne les salit point. Sa sobriété comme sa simplicité est exagérée. Notre table abondante et saine n'offre point de mets recherchés, mais tout y est bon et soigné, et nous aimons à voir nos jeunes filles manger avec appétit. Non-seulement Ottilie ne mange presque rien, mais elle saisit volontiers tout prétexte pour se priver de dessert. Au reste, elle souffre fréquemment d'un violent mal de tête au côté gauche, mal très-gênant et qui, jusqu'à présent, a résisté aux efforts du médecin. Voilà, madame, à quoi se bornent pour aujourd'hui mes remarques sur Ottilie. »

Billet du professeur

« Notre digne directrice a l'habitude de me communiquer les lettres par lesquelles elle rend compte aux parents des succès de ses élèves, et je lis surtout avec plaisir celles qu'elle vous adresse. Permettez-moi donc, madame, de vous féliciter personnellement sur le bonheur de posséder une fille aussi remarquablement douée; permettez-moi éga-

lement de vous féliciter au sujet de mademoiselle votre nièce, jeune personne charmante, et qui me paraît réunir toutes les qualités qui rendent aimable. C'est la seule de nos élèves sur laquelle je ne saurais partager l'opinion de notre directrice. Naturellement cette digne et active personne se plaît à accorder la préférence à celles de ses élèves dont les progrès rapides font honneur à ses soins infatigables. Le jardinier aime à étaler ses primeurs: cependant les fruits venus à temps ne sont pas toujours les moins beaux ni surtout les moins bons. Je leur comparerais volontiers votre nièce. Depuis qu'elle suit ma classe, elle avance, lentement sans doute, mais d'un pas sûr, et sans jamais rétrograder. C'est avec elle, surtout, qu'il est indispensable de commencer par le commencement. Son esprit logique et net n'accepte qu'un enseignement suivi; elle a horreur du décousu et ne retient que ce qui s'enchaîne. Avec de la méthode, on parvient à lui faire suivre les démonstrations les plus difficiles. Je n'ai pas besoin d'insister sur la différence d'un pareil mode d'esprit avec celui de la plupart des jeunes filles. Aussi se voit-elle devancée en apparence par ses compagnes qui, moins instruites mais plus habiles, s'entendent à placer dans la conversation les bribes de leur savoir superficiel. Les méthodes hâtives qui réussissent à former de jolis petits perroquets de salon échouent auprès d'elle. On s'est plaint de son écriture, on la blâme de ne rien comprendre aux règles de la syntaxe. J'ai voulu remonter à la source de ces plaintes. Il est vrai qu'elle écrit lentement : mais, pour manquer de souplesse et d'assurance, les caractères de son écriture ne sont point disgracieux. Elle réussit par-

ticulièrement dans l'étude du français que je prends plaisir à lui enseigner. En somme, on ne soupçonnerait jamais tout ce qu'elle sait, et l'on s'en doute d'autant moins que la moindre interrogation la trouble.

« S'il m'était permis de terminer par une observation générale, je dirais qu'elle apprend, non pour apprendre, mais pour pouvoir enseigner à son tour; ce qui est un très-grand mérite à mes yeux de professeur. Votre haute raison, madame, et votre profonde connaissance du cœur humain sauront réduire mes paroles à leur juste valeur. Puissiez-vous être convaincue qu'un jour cette aimable personne vous récompensera, elle aussi, de vos soins pour elle. Veuillez me permettre de vous écrire de nouveau dès que j'aurai quelque chose d'agréable ou d'intéressant à vous apprendre. »

Ce billet, qui s'accordait avec ses propres opinions sur le caractère d'Ottilie, fit grand plaisir à la baronne. Sans doute, elle apercevait là les symptômes d'une inclination naissante. Mais son bon sens l'avertissait de ne point s'en effrayer. Elle connaissait par expérience le prix des affections vraies, et, dépourvue comme elle savait sa nièce, ne songea point à la priver des bénéfices d'un attachement sincère et durable.

CHAPITRE IV

Le capitaine venait de terminer la carte topographique du domaine. Le plan levé d'après les calculs du système trigonométrique se trouva être exact. La beauté du dessin et l'éclat des couleurs ajoutaient à la netteté de l'effet. Dormant peu, ayant pour système de ne jamais perdre une minute, le capitaine acheva promptement sa tâche et put bientôt recueillir les fruits de son labeur.

« Maintenant, dit-il en soumettant le plan au baron, voyons à nous occuper de l'estimation des terres et à en tirer le meilleur parti possible; mais, avant tout, convenons d'une chose ; efforçons-nous de faire deux parts de notre vie, l'une consacrée aux affaires, l'autre au plaisir. Les affaires veulent être traitées avec sérieux et avec suite ; un soupçon de légèreté, voire d'inconséquence, ne nuisent point quand il est question de s'amuser. D'autre part, plus on apporte de régularité dans les affaires, plus on gagne de temps pour le repos. Soyons donc ou tout au plaisir, ou tout aux affaires. »

Édouard vit un reproche dans ces paroles. Il n'avait jamais eu le courage de classer ses papiers; grâce à son ami, le triage fut bientôt fait. Ce travail préparatoire accompli, les deux amis s'occupèrent du soin de caser leurs actes. On prit les pièces voisines de l'appartement du capitaine pour

les convertir en bureaux et en cabinet d'archives. Les documents relégués au grenier, les plans et papiers de toute sorte, retrouvés dans des caisses poudreuses, ne tardèrent pas à prendre place dans des casiers étiquetés et pourvus de dates. Un vieux secrétaire, considéré jusque-là comme à peu près nul, déploya tout à coup un zèle et une activité extraordinaires. Ce changement surprit le baron. « Je n'y comprends rien, ce n'est plus le même homme, » disait-il.

Le capitaine se chargea de lui expliquer ce mystère. « Son zèle, dit-il, vient simplement de ce que nous lui donnons le temps de finir une chose avant d'en commencer une autre. Le pauvre homme perd la tête quand on lui en demande trop à la fois. Si l'on veut employer utilement un serviteur, il faut se garder de l'embrouiller. »

Tout à leurs affaires le jour, les deux amis ne manquaient pas de consacrer la soirée à Charlotte. Qu'il y eût ou non du monde, l'entretien ne chômait guère. Parfois même la conversation prenait un tour grave : on soulevait des questions de politique ou d'économie sociale, on émettait des idées relatives au perfectionnement et au bonheur de la société humaine.

De tels passe-temps mettaient tout le monde d'accord. La bonne humeur du baron déteignait sur sa femme. Au reste, le capitaine ne négligeait rien pour lui être agréable. Il commentait avec elle des livres de botanique et de médecine, il l'aidait à compléter sa pharmacie de ménage, bref, à se rendre très-utile. La proximité des étangs et des rivières, source d'accidents nombreux, les engagea à faire une étude spéciale des soins à accorder aux noyés.

Cette étude intéressait d'autant mieux le capitaine qu'il avait eu sujet de l'appliquer dans une circonstance importante de sa vie. Il n'hésita pourtant pas à dire que tout ce qu'on ferait par soi-même ne vaudrait pas le concours intelligent d'un homme de science. « Je connais, ajouta-t-il, un ancien chirurgien des hôpitaux militaires. Ce brave homme, qui pour le moment est sans emploi, est très-instruit, et m'a déjà plusieurs fois tiré d'affaire quand je me sentais malade. Une célébrité médicale ne m'inspirerait pas plus de confiance. Il serait facile, je crois, de se l'attacher. Au reste, ce qui manque le plus, à la campagne, ce sont les secours immédiats, et personne, à cet effet, n'est mieux capable de rendre service. » Le baron et sa femme ne reculaient jamais devant une dépense utile. Réflexion faite, ils prièrent le capitaine de faire des ouvertures au chirurgien, qui ne tarda pas à les accepter.

Ces faits témoignent du rôle que le capitaine remplissait chez son ami, rôle éminemment honorable et qui ne pouvait manquer de lui concilier l'estime en le rendant de plus en plus digne d'attachement. Charlotte, libre de s'assimiler une partie de ses vastes connaissances, et, qui plus est, de les utiliser à son gré, se plaisait naturellement auprès de cet homme distingué. Je n'ai pas besoin de dire que sa présence au château avait cessé de lui inspirer des scrupules. Entre autres, elle profitait de la présence du capitaine pour le consulter sur des questions d'hygiène, et éviter certains empoisonnements dus aux cuivres mal rétamés et au mauvais vernis dont la plupart des potiers se servent. Les éclaircissements qu'elle demandait amenèrent tout naturellement à

s'occuper de questions scientifiques. On parla tantôt chimie, tantôt physique, et Édouard, qui lisait bien et jusque-là s'était borné à lire les écrivains en vogue, fut chargé de faire des lectures plus spécialement instructives. Le baron haïssait cette sorte de curiosité qui pousse certaines personnes à lire par-dessus l épaule. Charlotte respectait généralement ce faible. Un soir, cependant, elle se plaça par distraction derrière son mari et regarda dans le livre; il s'en aperçut et interrompit brusquement sa lecture. « Je ne comprends pas, dit-il, qu'une personne bien élevée puisse agir ainsi. Quoi, vous vous donnez la peine de lire, et les autres ne jugent pas même à propos de vous écouter. Car enfin lire, c'est parler, et vous ne vous donneriez pas la peine de parler si vous aviez au front une petite fenêtre à travers laquelle on pût lire vos pensées.... »

Charlotte, qui était femme du monde par excellence, avait un talent tout particulier pour ranimer les conversations languissantes, ou interrompues par un propos imprudent. Ce don si précieux ne l'abandonna pas en cette circonstance.

« Tu me pardonneras ma faute, dit-elle, quand tu en connaîtras le motif. Comme tu prononçais, à propos de minéraux, les mots d'affinité et de parenté, j'ai pensé, malgré moi, à l'un de mes cousins dont je n'ai guère à me louer. M'apercevant que j'avais perdu le fil de la lecture, et qu'il était question de corps inanimés, j'ai malgré moi cherché à te rattraper.

— Tu t'es laissé égarer par une expression comparative. Ce livre traite simplement de minéraux. Mais je reconnais bien là la vanité humaine. L'homme,

véritable Narcisse, se voit partout, et verrait volontiers le monde entier réfléchir son image.

— Tu as raison, ajouta le capitaine. L'homme trouve non-seulement moyen de prêter sa sagesse et ses folies, sa volonté et ses caprices à tout être intelligent, mais encore aux animaux, aux plantes, aux éléments, aux dieux. »

Charlotte, trouvant que la conversation menaçait de s'égarer, s'empressa de la ramener à son point de départ.

« Laissons là, si vous le voulez bien, ces considérations générales, et expliquez-moi en deux mots ce terme d'affinité dont il était question tout à l'heure. »

La baronne avait adressé ces mots au capitaine. « Je serais fort heureux de pouvoir vous éclairer, répondit-il. Malheureusement mes lumières datent d'il y a dix ans. J'ignore si, dans le monde savant, on admet encore ce qu'on enseignait à cette époque.

— Ce n'est pas probable, s'écria le baron. L'un des vices de notre époque, c'est la versatilité excessive des opinions et des points de vue. Jadis, ce qu'on apprenait étant jeune pouvait servir pendant le reste de la vie. De nos jours, pour ne pas paraître démodés, nous ferions bien de retourner à l'école tous les dix ans. »

Charlotte répliqua que les femmes n'y regardaient pas de si près. Ne connaissant rien de plus sot que d'employer à faux un mot scientifique, elle demandait seulement à connaître la valeur du terme. Pour le reste, elle l'abandonnait volontiers aux savants, peu dignes de foi par cela même qu'ils ne parvenaient point à s'entendre.

Il y eut une pause assez longue. « Comment lui donner l'explication qu'elle désire? fit le baron, s'adressant au capitaine.

— S'il m'était permis d'employer un petit détour, nous atteindrions promptement le but, » répondit celui-ci.

La baronne déposa son ouvrage, et faisant un geste affirmatif : « Allez, dit-elle, je vous écoute.

— Une chose certaine, reprit le capitaine, c'est que tout corps organisé ou élémentaire tend à subsister par lui seul. Tout d'abord il semble qu'il y ait absurdité à constater gravement ce que personne n'ignore ; n'oublions pas toutefois que l'on n'arrive à l'inconnu que par le connu.

— Simplifions la question en procédant par des exemples, fit le baron. Ainsi, ma chère, représente-toi une goutte d'eau, d'huile, de mercure. Un accident quelconque peut séparer les différentes parties d'un même corps; mais, l'obstacle écarté, elles tendront de nouveau à se réunir.

— Sans doute, repartit Charlotte. Les pluies d'orage ne tardent pas à former des torrents. Je me souviens même que, toute jeune, je m'amusais à séparer de petites masses de vif-argent, dont les globules, néanmoins se rapprochaient toujours malgré moi.

— Arrêtons-nous là, répliqua le capitaine; vous venez de toucher un point important, celui des affinités entre corps simples. Leur fluidité facilite leur réunion et provoque la forme ronde, également propre à une goutte d'eau et à une goutte de mercure. Je dirai plus; le plomb fondu lui-même s'arrondit, s'il tombe d'assez haut pour se refroidir avant de toucher un autre corps.

— Voyons, dit Charlotte. Si je vous entends bien, tout ceci prétend établir que de même que les corps tendent à ne faire qu'un avec eux-mêmes, ces corps tendent, pris séparément, à se réunir à d'autres...

— Alliances fort différentes selon la nature de ces corps, interrompit le baron; les uns se supportent et se comportent en vieux amis, se rencontrant sans se nuire, comme par exemple le vin et l'eau. D'autres, comme l'eau et l'huile, demeurent divisés, adversaires dans l'union même, et résistent à toutes les tentatives faites pour les mélanger.

— On pourrait, dit Charlotte, appliquer ces différents exemples à notre société. Ils offrent l'image réduite des sympathies qui nous lient, ou des dissidences qui nous divisent. On pourrait encore, avec un peu de bon vouloir, y reconnaître, figurés sous des désignations d'éléments, les différents degrés qui composent l'échelle sociale, juger, par leurs rapports respectifs, de ceux qui lient le tiers état à la noblesse, le clergé et l'armée aux classes inférieures.

— Sans doute, reprit le baron, et s'il est, dans la société, des lois et des mœurs qui rapprochent et unissent des classes naturellement opposées, il est, dans le monde scientifique, des agents médiateurs entre les corps qui se repoussent mutuellement.

— Le sel alcalin, par exemple, grâce auquel on obtient le mélange de l'eau et de l'huile. »

La baronne fit un geste. « Doucement, messieurs, afin que je puisse vous suivre. Nous voici, si je ne me trompe, arrivés à la question des affinités.

— Évidemment, madame, et c'est le moment de vous faire juger de leur puissance comme de vous faire comprendre leur rôle. Nous nous servons du

nom d'affinité pour désigner telle faculté qu , dès que certaines substances se rencontrent, les oblige à se saisir et se déterminer mutuellement. Cette affinité se manifeste le plus visiblement chez les acides et les alcalins qui, bien qu'opposés les uns aux autres, et peut-être par cela même, se cherchent, se saisissent, se modifient, et forment ensemble un corps nouveau. La chaux, par exemple, a un penchant prononcé pour tous les acides. Notre laboratoire de chimie monté, nous tenterons des expériences plus instructives que ne sauraient l'être ces explications hérissées de mots et de termes techniques.

Charlotte, absorbée par la théorie des affinités, ne prêta qu'une attention médiocre aux dernières paroles du capitaine.

— Affinité purement morale, si affinité il y a, reprit-elle avec une certaine vivacité. On peut les comparer à celles qui rapprochent et unissent des personnes opposées d'esprit et de caractère. Je réserve mon opinion définitive jusqu'au moment des expériences. En attendant, mon ami, sois assez bon pour continuer ta lecture ; je te suivrai d'autant plus attentivement que je commence à m'éclairer.

— Ne crains rien, nous ne te lâcherons pas de sitôt. Nous avons à nous occuper de choses d'autant plus intéressantes qu'elles sont plus compliquées. Elles seules, néanmoins, fournissent des renseignements précis sur les divers degrés des affinités, et la puissance ou la faiblesse de leurs rapports mutuels. Je veux parler des cas assez fréquents où l'on voit ce que nous sommes convenus d'appeler *affinités* opérer des séparations, des divorces.

— Quoi ! ces vilains mots trop souvent prononcés

dans le monde figurent donc également dans le vocabulaire de la chimie ?

— Sans doute, et cette science elle-même, avant que nous ayons jugé à propos de la désigner sous un nom étranger, s'appelait primtivement dans notre langue *sheide-kunst*, « art de séparer. »

— On a bien fait de lui donner un autre nom, et, quant à moi, je préférerai toujours l'art d'unir à celui de séparer. La vie foisonne de circonstances où un agent concialiateur serait le bienvenu. Maintenant, Messieurs, veuillez me citer un exemple de ces malheureuses affinités qui engendrent des divorces.

— Reprenons donc, fit le capitaine, tel exemple dont nous nous sommes déjà servis tout à l'heure. Ainsi la pierre surnommée calcaire provient d'une terre calcaire plus ou moins pure et très-étroitement unie à un acide subtil, si subtil qu'il ne se révèle que sous forme de gaz. En mettant un morceau de cette pierre dans de l'acide sulfureux liquéfié, cet acide s'empare de la chaux et se transforme avec elle en plâtre, tandis que l'acide subtil s'envole. Voici donc une séparation suivie d'une combinaison différente. Ne pourrait-on voir dans ce phénomène la rupture d'une union ancienne et la formation d'une union nouvelle? Quant à nous, nous appelons ces sortes d'affinités *électives*, parce que l'ancien lien ayant été brisé pour en contracter un nouveau, les faits semblent indiquer qu'il y eu choix, élection, préférence.

— Pardon, dit Charlotte, mais je ne vois là rien qui ressemble à une élection, à un choix ; c'est tout au plus une nécessité de la nature, l'effet d'un de ces hasards qui font non-seulement les larrons, mais encore les amants et les amis. Le choix, si choix il

y a, est l'œuvre du chimiste qui s'est plu à rapprocher des substances dont les propriétés lui étaient connues. Qu'elles s'arrangent entre elles comme elles pourront, ces substances. Le seul qui m'intéresse, en tout cela, c'est le pauvre acide aérien désormais condamné à errer dans l'infini.

— Il n'a, répliqua le capitaine, qu'à contracter lui-même une autre alliance, à s'unir à l'eau, par exemple, où le nouveau couple reparaîtra à l'état de source minérale pour la plus grande satisfaction des malades et même des gens bien portants.

— Vous en parlez à votre aise. Le plâtre, lui, n'a rien perdu, puisqu'il s'est complété de nouveau; mais l'infortuné souffle banni, qui sait ce qui lui arrivera avant qu'il trouve à se recaser?

Le baron se mit à rire.

— Avoue, dit-il, que tu te moques de nous. Je vois bien où tu veux en venir. Dans ton esprit, je joue le rôle de la pierre calcaire transformée en plâtre par l'acide sulfureux, lequel acide se trouve à son tour représenté par mon ami le capitaine. Or, ledit capitaine m'arrache à ta douce société, figurée par l'acide subtil, pour me métamorphoser en un ingrat morceau de plâtre.

— Allons, tout est bien, du moment où ta conscience t'accuse. Au reste, comme tu dis, j'aime les apologues. Conviens cependant que l'homme est quelque peu supérieur à ces substances élémentaires, et que si, comme chimiste, il se croit autorisé à leur appliquer des mots plus spécialement inventés à l'usage de l'être moral, il doit au moins, en cette qualité même d'être moral, leur laisser toute leur valeur. Ne l'oublions pas; l'intervention d'un tiers a souvent suffi pour briser les liens les plus doux et

partant pour désespérer l'une des parties intéressées.

— Les chimistes ne sont pas des barbares, ma chère amie. Ils savent mettre le remède à côté du mal, et découvrir une quatrième substance destinée à égaliser les rôles.

— Ces expériences, ajouta le capitaine, sont même les plus curieuses. Elles nous révèlent les attractions, les affinités et les répulsions d'une manière palpable et dans leur action croisée, attendu que, grâce aux deux substances nouvellement intervenues, les couples se dédoublent pour changer de partenaire. C'est dans cette quadruple nécessité de s'abandonner et de se fuir, de se chercher et de se saisir, que réside pour nous la loi en quelque sorte fatale sur laquelle repose notre théorie, bref, ce que les chimistes appellent à juste titre *affinités électives*.

— Donnez-moi donc un exemple.

— Encore une fois, Madame, cela ne se peut guère que par voie démonstrative. Je vous fatiguerais de mots techniques sans vous éclairer. Il faut voir de ses yeux les substances en apparence inertes et néanmoins toujours prêtes à s'émouvoir sous l'action d'une vitalité latente, il faut les voir tour à tour se chercher, s'attirer, se saisir, se dévorer, se détruire, pour reparaître, après une nouvelle et mystérieuse alliance, sous des formes inattendues et neuves. C'est alors, mais seulement alors, qu'il est permis de leur attribuer non-seulement une vie immortelle, mais une âme et des sens. Comment leur refuser ces dons quand notre propre intelligence suffit à peine pour les observer et les juger!

— Il est certain, fit Edouard, que les termes techniques ne nous apprennent rien quand ils ne s'appuient sur des exemples visibles. Faute de mieux,

néanmoins, nous pourrions peut-être suppléer aux substances absentes par des lettres alphabétiques.

— Le procédé, dit le capitaine, sent un peu l'école, mais il a pour lui l'avantage de la précision. Essayez donc, Madame, de vous figurer par preuves, d'abord A, inséparable de B, puis C, inséparable de D. Rapprochez les deux couples, et vous verrez peu à peu, A s'unir à D, et C à B, sans qu'il soit possible de dire lequel des deux a le premier abandonné son partenaire, cherché et contracté un nouveau lien.

— Fort bien, dit le baron. Pour moi je propose, en attendant plus ample information, de nous appliquer la formule à titre de métaphore. Voici comment: Tu représentes l'A, ma chère Charlotte, et moi, ton époux, le B, dépendant de toi, et très-irrévocablement attaché à ta suite Le capitaine représente le méchant C qui, par instants, parvient à m'accaparer. Or, je m'oppose formellement à ta dissolution dans le vague. Le point important, en ceci, est donc de te trouver le partenaire indispensable pour rétablir l'équilibre. Ce partenaire me paraît tout trouvé dans la personne de la pauvre petite Ottilie qui s'ennuie fort et ne demandera pas mieux que de venir nous retrouver.

— Ton explication me paraît sujette à examen, reprit Charlotte. Mais enfin je n'ai pas à m'en plaindre, puis qu'elle a provoqué la solution d'une question délicate. Je l'avoue, je suis résolue, depuis ce matin, à faire venir Ottilie. Le départ de ma femme de charge, qui se marie, achève de m'affermir dans ce dessein. Voilà qui regarde mon intérêt personnel. Pour ce qui concerne celui d'Ottilie, tu en jugeras par les lettres suivantes dont je te prie de vouloir bien nous faire la lecture. J'en connais le contenu, et te promets, par conséquent, de ne pas lire derrière ton dos.

CHAPITRE V

Le baron prit les lettres et lut ce qui suit:

Lettre de la maîtresse de pension.

Pardon, Madame, si je suis forcée d'être aujourd'hui très-concise. La distribution des prix vient d'avoir lieu, et les parents de mes élèves en attendent impatiemment des nouvelles. Au reste, deux mots suffiront pour vous mettre au courant de ce qui concerne mademoiselle votre fille. Elle a été toujours et en tout la première. Vous en trouverez la preuve dans les certificats ci-joints, comme dans la lettre qu'elle vous écrit. Vous partagerez sa joie, puisque ses succès sont les vôtres. La mienne serait parfaite, si le fait même de ces succès ne m'ôtait tout espoir de la garder longtemps. Je ne vous parle pas, Madame, du chagrin que j'éprouverai à perdre cette brillante élève.

Veuillez, Madame, me continuer vos bontés et me permettre de vous communiquer sous peu quelques idées concernant cette chère enfant. Le professeur qui a déjà eu l'honneur de vous parler d'Ottilie, se chargera de vous donner des renseignements sur elle.

Lettre du professeur.

Madame, j'ai mission de vous parler en détail de mademoiselle votre nièce, et d'éviter ainsi un aveu

pénible à notre honorable directrice. J'ai, mieux que tout autre, pu juger combien la bonne Ottilie est incapable de manifester publiquement ce qu'elle sait et ce qu'elle vaut ; aussi ai-je tremblé pour elle à mesure que je voyais approcher le jour de la distribution des prix. Nous ne tolérons point, dans notre institution, les mille petites ruses par lesquelles on vient ailleurs au secours des jeunes personnes ignorantes ou timides; au reste, mademoiselle Ottilie ne s'y serait point prêtée. Hélas ! mes prévisions étaient justes; la pauvre enfant n'a obtenu ni prix, ni accessit. Pour l'écriture, toutes ses compagnes la surpassaient, car si ses lettres, prises isolément, sont nettes et belles, l'ensemble manque de régularité et d'assurance; elle calcule bien, mais trop lentement. Des examens sur les points plus importants où elle aurait pu se distinguer ont été supprimés faute de temps. Pour la langue française, elle s'est troublée tandis que d'autres, moins avancées, péroraient à cœur joie, s'efforçant de montrer leur savoir. Quant à l'histoire, sa mémoire se refuse à retenir des noms et des dates; et dans la géographie, elle oublie toujours les classifications politiques. En musique, elle ne conçoit que des mélodies touchantes et modestes que l'on n'a pas jugé dignes de faire entendre. Je suis convaincu qu'elle aurait dû remporter le prix de dessin; ses lignes sont correctes et pures, son exécution est soignée et spirituelle; mais par malheur elle avait entrepris un travail trop grand, et n'a pu le terminer.

Lorsque, avant de distribuer les prix, les examinateurs consultèrent les professeurs, je vis avec chagrin que l'on ne s'occupait point d'Ottilie. J'espérai lui concilier la faveur de ses juges par un exposé

fidèle de son caractère, et mon plaidoyer fut d'autant plus chaleureux qu'il était plus sincère. Je dois vous dire, Madame, que je connaissais ces vicissitudes pour les avoir traversées. Malheureusement, jè ne pus rien sur l'esprit de ces messieurs. Leur chef m'écouta poliment, mais s'empressa de m'ôter tout espoir. Les dispositions, disait-il, sont toujours présupposées, et ne valent que par ce qu'elles produisent. Le devoir d'un examinateur est non point de considérer ce qui pourrait être, mais ce qui est. Les efforts réunis des élèves comme du maître doivent donc aboutir à l'habileté, condition première du succès. Ce que vous venez de nous apprendre sur le compte de la jeune fille en question nous rassure sur ses facultés intellectuelles. Tâchez de la mettre en état de les manifester, et notre suffrage ne lui manquera pas.

Je prévoyais bien un échec, mais j'étais loin de prévoir les effets de cet échec. Notre directrice, en gardienne fidèle de son troupeau, aime à voir chacun de ses agneaux ornés et parés. Elle ne put retenir son dépit à la vue d'Ottilie qui, privée de récompense, n'en regardait pas moins fort tranquillement par la fenêtre et semblait résignée à son sort. — Au nom du ciel, lui dit-elle, comment pouvez-vous, sans être bête, le paraître à ce point ?

Le reproche n'émut point Ottilie, qui se contenta de répondre qu'elle souffrait justement aujourd'hui de son mal de tête.

— Malheureusement on ne peut pas le deviner, répliqua la directrice d'un ton aigre, et cette femme ordinairement bonne et compatissante s'éloigna d'un air de mauvaise humeur.

Le fait est que personne ne s'aperçut de ses souf-

frances quand elle souffre. Ses traits ne s'altèrent point, elle ne porte point, comme d'autres, la main à l'endroit douloureux. Ce n'est pas tout encore. Mademoiselle votre fille, naturellement vive et pétulante, exaltée par le sentiment de son triomphe, était ce jour-là d'une gaîté folle. Elle sautait et courait à travers la maison, montrant ses prix à tout venant, et, contrairement à sa générosité native, les étalait de préférence aux yeux de sa cousine.

— Tu n'as pas su t'en tirer, lui disait-elle d'un air ironique.

Sa cousine lui répondit avec calme que ce n'était point la dernière distribution des prix.

— Qu'importe, tu n'en seras pas moins toujours la dernière, lui cria mademoiselle votre fille en s'éloignant.

Ottilie demeura silencieuse, et tout autre eût pu la croire indifférente. Mais je l'ai trop étudiée pour ne pas la connaître. Son visage se marbrait de taches rouges, signe irrécusable, chez elle, d'une vive agitation morale. Je priai la maîtresse de m'accorder un moment d'entretien, et lui communiquai ma remarque. L'excellente femme s'empressa de regretter sa vivacité. Elle reconnut la faute qu'elle avait commise, et nous imaginâmes, dans l'intérêt de votre nièce, la combinaison suivante. Je serais chargé de vous présenter, avec le récit fidèle des événements, une requête tendant à vous demander de vous charger d'Ottilie pendant le temps, probablement assez court, que mademoiselle votre fille passera encore auprès de nous. Mademoiselle Luciane partie, ces petits froissements disparaîtront, et votre nièce sera de nouveau la bienvenue parmi nous.

Une dernière remarque. Je n'ai jamais entendu Ottilie exprimer un désir ou formuler une prière. En revanche je l'ai vu parfois, quoique rarement, résister à une demande. Mais ce refus même, elle l'accompagne d'un geste irrésistible pour qui en comprend la portée. Elle joint les mains, les élève vers le ciel, les rapproche de la poitrine, puis le corps penché en avant vous regarde d'une façon si suppliante qu'un barbare seul se sentirait le courage d'insister. Il n'est pas probable que vous la verrez jamais prendre cette attitude devant vous. Si toutefois cela arrivait, Madame, épargnez-la, et souvenez-vous de ce que je viens de vous dire.

Le baron, pendant cette lecture, s'était maintes fois interrompu pour laisser échapper une épigramme. — Allons, tout est pour le mieux, s'écria-t-il avec un sourire ironique. — Tu vas avoir une aimable compagne, je vais me faire moins de scrupules pour te quitter. Car il faut bien le dire : je vais probablement t'abandonner toute une aile du château pour aller m'établir auprès du capitaine. Les travaux grandioses que nous projetons vont nous obliger à nous lever et à nous coucher à des heures indues. Notre voisinage, dans ces conditions, te gênerait fort et sera avantageusement remplacé par celui de ta nièce.

Charlotte ne s'opposa point à cet arrangement, et laissa le baron s'étendre en réflexions humoristiques sur leurs nouveaux plans de vie. — Avoue, ma chère, dit-il, que ta nièce est bien gentille d'avoir précisément mal au côté gauche de la tête, tandis que je souffre fort souvent du côté droit. Quelle aimable prévenance! De la sorte, si nos accès nous prennent en même temps, je m'appuierai sur le

coude droit, elle sur le coude gauche, et nos têtes suivront chacune une direction opposée. Dis, te figures-tu bien la suave harmonie de ce tableau?

Le capitaine remarqua gaîment que cette opposition apparente pouvait amener un rapprochement dangereux.

— Mêle-toi de tes propres affaires, mon cher, s'écria le baron. Oui, sans doute, surveille-toi, méfie-toi des séductions du D. Pauvre B. Songe donc à ce qu'il deviendrait si on venait à lui enlever son camarade C?

— Eh bien, dit Charlotte, il me semble qu'il ne serait pas fort à plaindre.

— C'est juste, répondit Édouard, il reviendrait tout entier à son A. chéri. Et, disant ces mots, il se leva, et alla embrasser sa femme.

CHAPITRE VI

La voiture qui amenait Ottilie venait de s'arrêter, et Charlotte s'empressa d'aller recevoir l'aimable enfant, qui se prosterna devant elle et enlaça ses genoux.

— Pourquoi t'humilier ainsi, dit Charlotte d'un air embarrassé. Elle voulut la relever, mais la jeune fille lui résista.

— Je n'ai pas voulu m'humilier, répondit-elle, mais me rappeler le temps où mon front atteignait à peine vos genoux, et où déjà vous m'aimiez.

Charlotte l'attira sur son cœur, puis elle la présenta à son mari et au capitaine qui la reçurent avec une politesse affectueuse. Elle était belle, et la beauté trouve toujours et partout un accueil favorable. On changea de conversation, et la jeune fille se tut.

Le lendemain matin Édouard dit à sa femme :

— Elle est gentille, ta nièce, et sa conversation m'amuse.

— Sa conversation ; mais elle n'a pas ouvert la bouche, que je sache.

— Tiens, j'ai donc rêvé, reprit le baron.

La baronne eut bientôt fait de mettre sa nièce au courant des habitudes de la maison. La jeune fille devinait aisément ce qu'elle ignorait et fut bientôt en état de tout diriger seule. Les choses se faisaient avec ordre, et les domestiques obéissaient volontiers à qui n'avait pas l'air de commander. Qu'une

négligence apportât quelque retard dans le service, Ottilie se trouvait là pour la réparer. Ses fonctions de ménagère ne l'employant qu'une partie de la matinée, elle se disposa à continuer ses études passagèrement interrompues. La baronne la laissa libre de disposer de ses loisirs et put bientôt vérifier l'exactitude des renseignements donnés par le professeur. Ottilie, faisant ses devoirs de pensionnaire, paraissait accomplir une tâche pénible. La baronne, pour la lui faciliter, essaya une ou deux fois de lui passer des plumes amollies par l'usage et par conséquent mieux faites pour seconder les efforts intellectuels. Mais la jeune fille les retaillait aussitôt pour les rendre pointues et dures.

Dès le premier jour, il avait été arrêté que ces dames, pour s'exercer, parleraient le français ensemble. Ce détail insignifiant en apparence fit de nouveau ressortir le caractère consciencieux de la jeune fille. L'exercice du français lui ayant été imposé comme un devoir, elle se croyait obligée de le bien remplir. Cela la rendait communicative, amusante; elle ne craignait pas de se montrer spirituelle et parfois même se laissait entraîner à en dire plus qu'elle ne voulait. Le tableau vif, quoique bienveillant qu'elle faisait de la vie et des intrigues du pensionnat, amusa beaucoup Charlotte; et l'esprit de bonté qui respirait à travers les petites malices de la jeune fille semblait promettre à la baronne une amie dévouée. La baronne, par un principe d'équité, avait pour système de se familiariser le plus vite possible avec le caractère des personnes destinées à l'entourer. Elle jugeait indispensable d'être renseignée sur ce que l'on peut attendre ou craindre d'elles. D'anciens rapports émanés de la pension lui

parurent aujourd'hui parfaitement conformes à ce dont elle pouvait juger par elle-même. Sans doute, cet examen ne lui apprit rien de bien nouveau, mais il la confirma dans les remarques qu'elle avait pu faire. Bref, elle vit des indices où jusque-là elle avait vu des faits isolés. Guidée par ces remarques, elle se promit tout d'abord de combattre la trop grande sobriété de sa nièce, sobriété qui pouvait donner des inquiétudes sérieuses.

La question de la toilette vint ensuite. Charlotte exigea que la jeune fille s'habillât d'une façon plus élégante et plus moderne. Elle céda aussitôt au vœu de sa tante, et, taillant par-ci, cousant par-là, s'apprêta à utiliser les jolies étoffes dont celle-ci lui avait fait cadeau. Son habileté et son bon goût, se manifestant dans sa parure, rehaussaient ses agréments naturels ; car si les grâces d'une jolie femme rejaillissent sur les ajustements les plus simples, en retour, la variété et l'élégance des ajustements semblent multiplier ses grâces.

La petite pensionnaire, transformée du jour au lendemain en personne élégante, ne manqua pas d'attirer les regards du capitaine et du baron. La vue de ce joli visage modeste leur plaisait. Ainsi que l'émeraude qui non-seulement possède le don de réjouir la vue, mais encore celui de la fortifier, l'aspect de la beauté humaine possède le double privilége de fortifier et de réjouir. L'homme, à la contempler, perd le sentiment des infirmités humaines, et retrouve celui de l'harmonie universelle.

Au reste, le séjour d'Ottilie au château amenait plus d'un changement favorable dans les habitudes de ses hôtes. Les deux amis ne se faisaient plus attendre comme auparavant aux heures des repas,

ou de la promenade; ils se montraient surtout beaucoup moins empressés à quitter la table, et s'efforçaient de choisir des sujets de conversation propres à instruire ou à amuser la jeune fille. La même circonspection prévalait dans le choix des livres destinés à être lus en commun; nos deux messieurs poussaient même l'attention jusqu'à suspendre ces lectures si par hasard la jeune fille s'éloignait, et à attendre son retour pour les reprendre. La baronne s'apercevait de ces galanteries sans toutefois savoir à qui les attribuer. Elle épia soigneusement la conduite des deux hommes, et n'y trouva rien d'extraordinaire, sinon qu'ils gagnaient de jour en jour en sociabilité et en douceur.

L'enfant, en présence de ces bons traitements, redoublait de soins et de prévenances. Elle étudiait les habitudes, et jusqu'aux caprices des personnes parmi lesquelles elle vivait, devinant mieux qu'elles-mêmes ce qui leur était agréable, accomplissant leurs souhaits sans leur donner le temps de les exprimer: un mot, un geste suffisaient pour la guider; tout cela sans affectation, et avec le plus grand calme. Son activité ne faisait point de bruit, n'agaçait point les nerfs. Sa démarche était si légère qu'on ne l'entendait point; et ses allures, toujours paisibles, si gracieuses que l'on acceptait ses services rien que pour les lui voir rendre.

Ces attentions ne pouvaient déplaire à la maîtresse de la maison. Il lui sembla, toutefois, que sa jeune parente les poussait parfois un peu loin, et, sur un point du moins, se montrait d'une bienveillance exagérée. Elle jugeait avec raison qu'une femme, fût-elle jeune, ne doit point se montrer prodigue de marques de prévenance envers les

hommes. « Rien de plus aimable, lui dit-elle, que de se baisser si quelqu'un a, par mégarde, laissé tomber son gant ou son mouchoir; mais, dans le monde, ces attentions mêmes sont soumises à certaines règles de bienséance. Il faut savoir les respecter, sous peine de n'être point du monde. Tu es si jeune que tu peux, sans inconvénient, rendre à toutes les femmes un service que l'on doit toujours aux personnes âgées ou d'un rang supérieur. Une semblable politesse envers ses pareilles, et même envers ses inférieures, est permise; mais elle devient une inconvenance de la part d'une femme envers des hommes, quel que soit d'ailleurs leur rang.

— Je tâcherai, répondit Ottilie, de ne plus la commettre, mais vous me pardonnerez sûrement mon étourderie quand vous en connaîtrez le motif. Naturellement on nous enseignait l'histoire. Ne sachant où ni comment cela pourrait me servir, j'en ai retenu tout au plus des faits isolés, quelques lambeaux d'anecdotes. Celle que je vais vous raconter vous expliquera ma conduite.

Entre autres détails sur Charles Ier, roi d'Angleterre, on nous disait que lorsqu'on l'amena devant ses prétendus juges, la pomme d'or de sa canne se détacha et roula par terre. Le roi, habitué à voir vingt dos fléchir en pareille circonstance, fut douloureusement surpris en voyant les assistants demeurer immobiles. Personne ne faisant mine de se déranger, il dut se courber lui-même pour ramasser la pomme. L'anecdote, quoique fort simple, m'avait vivement émue, et depuis, je n'ai jamais pu voir tomber quelque chose sans me baisser aussitôt pour le relever. C'est absurde, j'en conviens, et quelquefois pis qu'ab-

surde. Aussi, dès à présent, je vais d'autant mieux me surveiller que je ne puis faire mes confidences à tout le monde. »

Le baron et le capitaine étaient, comme par le passé, tout à leurs projets d'embellissement et de réforme. Tout devenait pour eux prétexte à entreprises. Un jour, comme ils traversaient le village, ils furent frappés par son aspect de saleté et de désordre. — Quelle différence, s'écria le baron, avec les jolis villages suisses que nous avons parcourus ensemble ! — Le capitaine répliqua que, par une raison très-simple, les gens étaient moins soigneux à mesure qu'ils pouvaient disposer de plus d'espace. — Je me rappelle fort bien, ajouta-t-il, que, charmé de la propreté des hameaux suisses, tu te proposais d'en établir un pareil dans tes domaines. Mais, si je ne me trompe, la ressemblance devait être plus effective qu'extérieure, et consister bien moins dans l'apparence des chalets que dans leur disposition intérieure. — Le baron se souvenait de ces projets et répondit que l'on pourrait faire un essai. Puis il entama un long discours concernant la situation des choses. La hauteur où s'élevait le château formait un angle saillant au-dessus du village, lequel village formait un demi-cercle assez régulier. Un ruisseau serpentait entre la colline et les maisons ; chaque pluie d'orage faisait sortir ce ruisseau de son lit, et généralement les paysans s'empressaient de se barricader contre ces petites inondations aux dépens du voisin. De là l'irrégularité d'un chemin sans cesse obstrué par des amas de pierres ou de vieilles poutres. Qu'un peu d'eau tombât la nuit, on était à peu près sûr, le matin, de ne pouvoir passer. Un peu de bonne volonté, cependant, et tout change-

rait au profit de tous. Ainsi un coup de main donné par l'un et par l'autre suffirait pour accomplir des merveilles. On murerait les bords du ruisseau, on nivellerait la route, on disposerait des trottoirs. Toutes choses qui non-seulement assainiraient le village, mais feraient disparaître les prétextes de discussion et de querelle, mettraient à la fois le bien-être dans les maisons et le contentement sur les figures.

Le capitaine fit un signe d'assentiment. « Pourquoi ne pas essayer ? dit-il en mesurant des yeux le terrain.

— Je n'aime pas avoir affaire aux paysans, quand je n'ai pas positivement d'ordres à leur donner, répliqua le baron.

— Les hommes, poursuivit le capitaine, savent rarement faire un petit sacrifice pour obtenir un grand avantage. Et combien il est difficile de vouloir le but sans dédaigner les moyens! Très-souvent encore le contraire arrive; on s'éprend si bien des uns que l'on néglige l'autre. Système général: on veut remédier au mal sur place et sans s'inquiéter de son point de départ. D'où l'immense difficulté de se faire entendre des masses, généralement insensibles à tout ce qui n'est pas l'intérêt du moment. Qu'une réforme utile vienne, par surcroît, contrarier quelques intérêts particuliers, et vous n'avez plus qu'à renoncer. Voilà pourquoi je défends le système autocratique, le seul, selon moi, qui puisse produire de grandes choses. »

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, ils furent accostés par un grand gaillard robuste qui leur demanda l'aumône de l'air dont on réclame une dette. Le baron, qui n'aimait pas à être dérangé, lui

cria de le laisser tranquille. L'homme ne tenant aucun compte de l'injonction, le baron la réitéra d'un air encore plus impératif. Le mendiant se retira, mais en proférant des injures, et poussa l'insolence jusqu'à marmotter quelque chose à propos de Dieu et des lois qui, disait-il, protégeaient également le riche et le pauvre. Il ajouta que quiconque avait le cœur dur était libre de refuser l'aumône, mais n'avait pas le droit d'insulter.

Le baron devint rouge de colère; mais le capitaine s'efforça de le calmer.

— Voici, dit-il, qui peut nous servir de leçon. Prenons nos mesures afin de prévenir le retour de cet incident. Naturellement il faut faire l'aumône, mais il faut la faire dans des limites et d'une façon convenable. Ainsi j'aimerais mieux ne pas te voir distribuer tes dons de ta main, ni chez toi. Sur la route, en voyage, on peut, sans inconvénient, s'offrir le plaisir de combler de joie un pauvre diable. Mais chez soi, sur ses terres, il faut prendre garde de pratiquer ces aumônes magnifiques qui gâtent les malheureux sans les secourir. Un homme qui n'a jamais un écu à sa disposition n'en connaît pas l'emploi. Mieux vaudrait, s'il se pouvait, faire remettre par d'autres l'argent destiné aux nécessiteux. J'ai conçu à ce sujet un projet dont la situation du château et du village rend l'exécution facile. Le cabaret est situé à l'une des extrémités du village, un couple honnête habite l'autre bout; dépose dans chacune de ces maisons une petite somme que tu renouvelleras périodiquement et dont chaque mendiant aura sa part; il faudra surtout veiller à ce qu'elle lui soit remise non point en entrant, mais en sortant du village.

Le baron approuva si bien l'idée de son ami qu'il

voulut tout de suite la mettre à exécution. On alla d'abord chez l'aubergiste, puis chez les braves gens désignés par le capitaine, et la chose fut faite.

Ils reprenaient le chemin du château quand le baron s'adressa de nouveau à son ami. « Je suis convaincu, dit-il, que tout ici-bas dépend d'une bonne inspiration d'abord, et ensuite d'une résolution énergique. C'est ainsi qu'en jugeant sainement et du premier coup d'œil les travaux entrepris par ma femme, tu m'as mis en état de corriger ses fautes. Je ne te cacherai pas que sans te nommer...

— Je m'en suis bien aperçu, fit le capitaine, et ce n'est pas, soit dit entre nous, ce que tu as fait de mieux. La preuve, c'est que non-seulement elle a renoncé à des distractions qui l'amusaient, mais encore qu'elle ne nous parle plus jamais de l'accompagner à l'ermitage. Je sais pourtant qu'elle y va souvent avec sa nièce.

— Cette petite bouderie ne me touche point, répliqua le baron. Quand je suis convaincu de l'utilité d'une chose, rien ne m'arrête. Le tout est de savoir s'y prendre. Affaire d'adresse et de déférence apparente. Charlotte, sur ce point, ressemble aux autres femmes. Pour commencer, soumettons lui ton œuvre la plus récente, le plan colorié du domaine. Cela fait, tu apporteras, comme par hasard, un carton de dessins et de gravures représentant des motifs de parc, des projets de jardins, etc. Le mieux, à mon sens, serait de procéder par suppositions et insinuations; ma femme, ainsi préparée, adoptera nos idées tout naturellement et sans effort. »

Ces conventions arrêtées, on alla chercher de vieux dessins représentant les uns la contrée encore inculte, les autres, cette même contrée perdant peu

à peu son aspect sauvage pour devenir ce qu'elle était sous son propriétaire actuel. Aidé de ces planches, on se rendait aisément compte de ce qui restait à faire.

Ces occupations fournissaient un passe-temps agréable, et, malgré la peine qu'on eût à s'arracher à l'idée primitivement conçue par la baronne, on trouva moyen d'aplanir les difficultés de la montée. Tout près de là, sur le penchant, l'entrée d'un petit bois agréablement situé semblait appeler la construction d'un pavillon d'été, d'où l'on apercevrait le château et qui le rappellerait par son architecture. Quelqu'un alla plus loin, et prétendit qu'il fallait le placer assez en vue du château pour que l'on pût, par signes, communiquer de l'un à l'autre. Le capitaine, ses mesures prises, toucha de nouveau la question du nivellement de la route. « Les travaux que je vais faire pour ma route, dit-il, vont me fournir les pierres nécessaires pour mes travaux de barrage. Dès que les entreprises se tiennent et s'enchaînent, tout se fait plus facilement, plus vite, et à moins de frais.

— Maintenant, ajouta la baronne, permettez-moi de dire deux mots. Il s'agit, avant tout, de faire le devis exact des frais nécessités par vos travaux. La somme une fois fixée, nous répartirons ces travaux en raison de notre revenu, de façon à ne pas dépasser une certaine somme par mois. »

Le baron ne put réprimer un sourire. — « Tu n'as pas l'air très-convaincue de notre modération, lui dit-il.

— Non, certes, répondit-elle en riant. Les femmes savent, par raison, imposer silence à leurs fantaisies, les hommes ne le savent pas. »

Les mesures préliminaires furent bientôt prises, et les travaux commencèrent sous la direction exclusive du capitaine.

La baronne se plaisait à en suivre les progrès et sentait, de jour en jour, croître son estime pour l'ami de son mari. Elle appréciait son jugement ferme et sûr ; le capitaine, d'autre part, se sentait de plus en plus pénétré par les grâces sérieuses de cette femme aimable. Tous deux se demandaient réciproquement des conseils, et se sentaient heureux de se trouver presque toujours du même avis.

Il en est des affaires et des relations sociales comme de la danse. Un danseur recherche volontiers la danseuse qui, faite à sa manière de danser, n'a garde de jamais rompre la mesure. Un sentiment de bienveillance réciproque attira bientôt l'une vers l'autre ces deux personnes douées de certaines ressemblances morales, et, partant, si bien faites pour s'entendre. Un seul trait suffira pour faire juger de l'empire que le capitaine exerçait sur l'esprit de la baronne. Le capitaine l'avait si bien subjuguée qu'elle lui fit, sans regrets, le sacrifice de son kiosque favori. Le kiosque gênait : rien de plus simple, il fallait le démolir.

CHAPITRE VII

La baronne se rapprochant insensiblement du capitaine, le baron se rapprocha insensiblement d'Ottilie. Un tendre penchant, peut-être un léger sentiment de fatuité venaient se mettre de la partie. Le baron se persuadait que l'enfant, si prévenante pour tous, l'était plus particulièrement pour lui : elle connaissait ses mets préférés, et savait au juste ce qu'il lui fallait de sucre dans une tasse de thé. Il détestait les courants d'air, éternel sujet de discussion entre lui et sa femme. Ottilie, cependant, se chargeait de fermer les portes que la baronne laissait ouvertes ; de plus, elle était toujours au courant de ce qui se passait dans le verger, dans les jardins, capable de donner tous les renseignements possibles, bref, un bon génie toujours serviable, toujours prêt à lui éviter une contrariété, à deviner ses moindres souhaits. Le baron, flatté par ces attentions et gâté par ces services, ne sut bientôt plus se passer d'elle ; il la cherchait des yeux, quand elle n'était pas là. Une dernière circonstance acheva de le rendre amoureux : seule avec lui, la jeune fille devenait tout à coup plus communicative et s'épanchait, à son insu, en mille confidences charmantes.

Le baron, quoique d'âge à être sérieux, était excessivement jeune de caractère ; il séduisait Ottilie par des accès de gaîté enfantine qu'elle partageait de tout son cœur. Dans d'autres moments, la jeune fille aimait à rappeler les circonstances où, pour la pre-

mière fois, elle avait vu son oncle. Ces circonstances se rattachaient aux premières amours de la baronne et du baron. Ottilie soutenait qu'au sortir de nourrice elle avait admiré le brillant gentilhomme et la belle demoiselle d'honneur. Quand le baron essayait de la contredire, voulant lui prouver par dates l'impossibilité de ces souvenirs, elle se fâchait tout rouge, et lui rappelait un trait également logé dans sa mémoire et dans celle du baron.

— Ne vous rappelez-vous pas, lui disait-elle, la peur que vous m'avez faite un jour où vous êtes entré brusquement chez ma tante. Je jouais accroupie sur le tapis, et me suis aussitôt réfugiée dans ses bras, en me cachant le visage. — La petite sournoise ne disait pas que la beauté et la belle tournure du jeune homme étaient pour quelque chose dans ce mouvement de frayeur.

Cet état de choses ne laissa pas que de porter atteinte au zèle des deux amis ; maint travail commencé resta à l'état d'ébauche, maint projet utile demeura confiné dans la profondeur des pupitres. La marche des affaires leur fit enfin comprendre la nécessité de reprendre ces travaux.

Ils se donnèrent rendez-vous au bureau, où ils trouvèrent le vieux secrétaire, qui, faute de se sentir soutenu et guidé, n'avait pas tardé à retomber dans son ancienne apathie. Ils lui prescrivirent aussitôt sa tâche, et, ne se sentant pas le courage de travailler eux-mêmes, ne se firent point scrupule de l'accabler de besogne. Le pauvre homme, découragé et ahuri, comprenait tout de travers. Ses patrons voulurent prêcher d'exemple, se mirent à l'œuvre, et essayèrent, l'un de rédiger un mémoire, l'autre d'écrire une lettre pressée. Le baron rédigea successivement

plusieurs brouillons sans réussir à trouver quelque chose de convenable, et, tout impatienté de sa maladresse, se retourna vers le capitaine et lui demanda l'heure. Le capitaine ne put le satisfaire, car, chose surprenante, il avait oublié, ce jour-là, de monter son chronomètre. Le silence se fit, et les deux hommes rentrant en eux-mêmes y trouvèrent je ne sais quelle indifférence pour la marche du temps en particulier et le train des affaires en général.

A mesure que l'activité des hommes déclinait, celle des femmes semblait s'accroître. Cette activité en quelque sorte fiévreuse provenait moins de l'abondance des occupations que de l'état des nerfs. Qu'une passion naissante ou contrariée vienne se mêler au train-train habituel de la vie de famille, et l'on y sentira poindre je ne sais quel travail de fermentation sourde, travail qui demeurera longtemps inaperçu et aura accompli son œuvre destructive le jour même où l'on remarquera l'étendue du désastre. Quant au présent, tout allait à merveille. La bonne humeur animait les visages, les cœurs s'épanouissaient et débordaient en sentiments bienveillants; bref, chacun de nos deux couples nageait dans une félicité parfaite et d'autant moins troublée par le remords qu'il la sentait partagée par le couple voisin. L'âme s'élève à mesure que le cœur se dilate, et nos pensées placées sous l'empire d'une impulsion nouvelle se dirigent involontairement vers l'infini, vers l'immense. Nos trois amis devaient subir cette loi jusque dans ses circonstances les plus insignifiantes. Ils restèrent moins souvent au château, et poussèrent leurs promenades beaucoup plus loin qu'à l'ordinaire. Sous prétexte de préparer les voies

et d'aller aux découvertes, le baron et la jeune fille prenaient généralement les devants. Le capitaine et Charlotte les suivaient sans défiance comme sans inquiétude, absorbés par la douceur d'un entretien calme et grave.

Un certain jour, après avoir traversé la cour d'honneur, nos deux paires d'amis, prenant par le chemin qui mène à l'auberge, traversèrent le pont, puis côtoyèrent les étangs jusqu'à l'endroit où la route s'arrête, désormais remplacée par un fouillis de rochers et de verdure. Le baron, qui connaissait la contrée en sa qualité de chasseur, voulut aller plus loin, et s'engagea, suivi d'Ottilie, dans un fourré d'épines et de ronces. On devait, disait-il, être près d'un vieux moulin établi là depuis des siècles. Tout à coup ils se trouvèrent comme enfermés dans un enchevêtrement de feuillage et de roches, et commençaient à se croire égarés lorsque le clapotement de la machine leur révéla le voisinage du moulin. Ils pénétrèrent plus avant et parvinrent jusqu'à l'extrémité d'un roc d'où l'antique bâtisse parut à leurs regards nichée sous un fouillis d'arbres, à mi-côte d'un ravin à l'aspect sauvage. Le torrent rapide qui le traversait y entretenait une fraîcheur délicieuse. Nos explorateurs n'hésitèrent pas à descendre vers cet abîme de verdure. Edouard ouvrait la marche, se retournant fréquemment vers la jeune fille qui planait au-dessus de lui, le pied posé sur les rochers, tout à la fois gracieuse comme une fée et agile comme une chèvre. Aux endroits difficiles, cependant, elle consentait à prendre la main du baron. Parfois encore, et d'un geste involontaire, elle s'appuyait sur l'épaule d'Édouard, trouvant ainsi le moyen de conserver son équilibre sans accepter de l'aide. Le baron se sentait

vivement ému. Il aurait voulu la voir chanceler, trouver un prétexte pour l'attirer dans ses bras et sur son cœur. Du moins il le croyait ; mais au fond, la crainte de la fâcher, de la blesser, parlait plus haut, chez lui, que le trouble même des sens; il se fût, le cas échéant, abstenu de tout élan trop vif, et contenté du rôle de protecteur.

Ne nous hâtons pas trop de lui décerner le titre d'amoureux platonique. Arrivés dans l'enceinte qui précédait le moulin, le baron et Ottilie prirent place devant une table rustique ; de grands arbres maintenaient la fraîcheur dans cette retraite tranquille, où tout invitait au silence et aux épanchements intimes. Edouard envoya la meunière chercher du lait, ordonna au meunier d'aller au-devant de sa femme, puis, se sentant seul avec Ottilie, il laissa ses regards errer amoureusement sur le charmant visage de la jeune fille. Après l'avoir silencieusement contemplée pendant quelques instants, il lui adressa la parole avec un trouble visible.

— « Chère Ottilie, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous demander. Tout d'abord, garantissez-moi mon pardon si je suis indiscret. Voici ce dont il s'agit : vous portez sur votre poitrine une miniature de votre père, homme excellent que vous avez à peine connu et qui mérite, sans doute, une place sur votre cœur ; mais le médaillon est si grand... je tremble quand vous faites sauter sur vos genoux un enfant, quand la voiture penche, quand vous marchez, comme tout à l'heure, sur un sentier glissant... si le verre venait à se briser... cette idée me torture sans cesse... Tenez, tout à l'heure, j'ai souffert horriblement en vous voyant descendre le long des rochers... entendez-moi bien, chère enfant ; je ne

veux pas vous enlever ce portrait, je vous demande seulement de le séparer de votre personne. Mettez-le dans votre chambre, au-dessus de votre lit, partout où vous voudrez, pourvu qu'il ne puisse vous nuire. Oui, faites cela pour l'amour de moi. Ma crainte est peut-être exagérée, mais je n'en suis pas maître... »

Tandis qu'il parlait, la jeune fille regardait devant elle d'un air rêveur ; puis, sans hésitation comme sans empressement, elle porta la main à son cou, détacha la chaîne qui retenait le médaillon, le pressa contre son front, et le tendit au baron. « Gardez-le, dit-elle, jusqu'à notre retour au château. Je ne saurais mieux vous prouver combien votre sollicitude me touche. »

Edouard n'osa point embrasser le médaillon, mais il saisit la main de la jeune fille et la serra doucement. Jamais le hasard n'avait uni deux plus belles mains. Le baron nageait dans une félicité parfaite. Il se sentait comme soulagé d'un grand poids, il lui semblait qu'une barrière venait de s'écrouler, celle-là même qui semblait devoir le séparer éternellement de la jeune fille.

Les retardataires arrivèrent enfin, précédés du meunier. On mangea, on but, on causa, puis on songea au retour ; le chemin du meunier ayant été déclaré monotone, le baron en proposa un autre plus accidenté ; ce chemin, creusé parmi les roches et embelli par un filet d'eau limpide, parut charmant à nos touristes. Les jolis points de vue se succédaient, l'œil se posait tour à tour sur de grasses prairies et sur de jolis villages ; des collines boisées s'échelonnaient avec grâce, et plus loin une ferme solitaire s'avançait en forme de bastide sur le versant de la montagne. Parvenus sur le faîte, nos pro-

meneurs ne purent retenir une exclamation de plaisir à la vue de la large campagne fertile étalée à leurs pieds. Ils s'engagèrent dans un bois assez sombre et ne tardèrent pas à déboucher sur le plateau où le capitaine se proposait d'élever un pavillon. Cette découverte, pour ainsi dire inattendue, leur fit grand plaisir. Ils venaient, en quelque sorte, d'explorer un petit monde, et prirent plaisir, au sortir de ce coin ignoré, à revoir la place voisine du château d'où leurs regards pouvaient plonger dans ses fenêtres. Après une courte halte, on descendit vers la cabane de mousse. Nos quatre amis, réunis pour la première fois en cet endroit, se prirent à rappeler les incidents de leur promenade. On regretta de ne pouvoir, faute d'un chemin commode, la renouveler souvent. Le capitaine, selon son habitude, eut bientôt trouvé moyen d'aplanir la difficulté. Il parla de tracer une route commode qui permettrait de faire en une heure un trajet qui en exigeait trois. Mais le mot de dépense, proféré par la baronne, jeta un froid au moment même où nos aventuriers voyaient déjà s'élever les arches pittoresques d'un pont à la fois destiné à raccourcir le chemin et à embellir la contrée.

Le baron, toutefois, ne se laissait pas arrêter pour si peu, et répondit qu'il sacrifierait volontiers la petite métairie placée sur la colline à la satisfaction de ce caprice. « Les revenus, dit-il, en sont insignifiants ; le mince fermage que je retire de cette propriété ne vaut pas l'ennui qu'elle me donne. L'établissement d'une route, bien au contraire, me procurera beaucoup d'agrément. Hésiter, ici, serait être dupe. C'est décidé, je vends ma ferme.

Charlotte se tut, comprenant que toute objection

serait vaine. D'ailleurs, réflexion faite, elle ne pouvait désapprouver le projet de son mari. Le capitaine, toujours riche en expédients, proposa de vendre les terres en détail. Mais les tracasseries inséparables d'un pareil morcellement effrayèrent le baron, et l'on décida, d'un commun accord, que la métairie serait vendue à un bon fermier qui la désirait depuis longtemps. On réglerait les travaux selon les époques fixées pour le payement, et tout marcherait à souhait.

Le reste du jour, l'entretien roula sur le même sujet. Le capitaine alla chercher son plan et l'étala sur une grande table. On rechercha sur la carte les différentes étapes de l'excursion faite l'après-midi, et ensuite les meilleurs moyens d'abréger la route. Les nouveaux plans s'accordaient, à peu de chose près, avec les anciens, et l'on ne trouva rien à changer à la place du pavillon projeté.

Tout le monde avait parlé, à l'exception d'Ottilie; mais le baron, voulant avoir l'avis de la jeune fille, approcha d'elle le plan étalé par le capitaine devant Charlotte. « Dites toujours, cela n'engage à rien, » ajouta-t-il.

La jeune fille sourit, puis, posant le doigt sur le sommet de la hauteur: « C'est là, dit-elle, et non point en face du château que je poserais ma maison. Sans doute, on ne verrait pas le château, mais en revanche, on se trouverait transporté dans un monde complétement différent. Le village, les bâtiments seigneuriaux disparaîtraient: on quitterait tout à coup le monde habité pour la solitude la plus pittoresque. Et quel site admirable! Dans le fond, l'eau du torrent qui se roule parmi des abîmes de verdure, le

moulin avec son clapotement éternel, plus haut, des collines boisées, des chaînes de montagnes se succédant à l'infini.

— C'est évident, comment n'avons-nous pas pensé à cela, s'écria Édouard; » et d'un coup de crayon donné sur le plan, il marqua la place de la construction nouvelle.

Le capitaine trouva que son ami agissait un peu légèrement. Le coup de crayon lancé à travers son plan si soigneusement dressé, lui faisait particulièrement mal au cœur. Néanmoins il sut se contenir et finit même par approuver la chose. « Je conviens, dit-il, qu'on ne fait pas simplement une lieue pour boire une tasse de café au lait ou pour manger un morceau de poisson. On veut trouver du nouveau, si l'on se décide à sortir de chez soi. Le château, sagement abrité et placé à portée de toutes les commodités de la vie usuelle, fait honneur, mon cher Édouard, à la prévoyance de tes ancêtres. C'est à toi de nous donner, à l'endroit indiqué par Ottilie, un point de réunion plus spécialement consacré aux parties de plaisir. »

Édouard ne sentit pas la pointe d'ironie cachée sous ces paroles. Il triomphait du succès de sa jeune amie, et ne songeait point à déguiser son plaisir.

CHAPITRE VIII

Dès le lendemain matin, le capitaine visita le lieu indiqué ; ses amis vinrent l'y retrouver et approuvèrent leur résolution de la veille. On fit et refit des plans, des dessins, des calculs ; on s'occupa sérieusement de la vente de la métairie ; bref, les deux hommes, arrachés de force à leurs rêveries, recommencèrent leur ancienne vie affairée et active.

Un jour le capitaine, devisant de choses et d'autres avec son ami, vint à parler de la fête prochaine de la maîtresse de la maison. Le baron, disait-il, devait profiter de la circonstance pour lui faire poser la première pierre de la future maison. L'aversion avouée du baron pour ces sortes de cérémonies lui faisait craindre un refus ; celui-ci, tout au contraire, accepta immédiatement la proposition. L'amour lui enseignait la ruse ; il se disait qu'organiser une fête en l'honneur de sa femme, lui permettrait d'en organiser une plus tard pour Ottilie.

La baronne, cependant, n'acceptait pas de très-bonne grâce des projets dont l'exécution devait inévitablement entraîner de fortes dépenses, et passait une partie de ses journées en réflexions et en calculs. Mais, si on se voyait peu le jour, on ne s'en retrouvait que plus volontiers le soir.

Naturellement Ottilie, voyant sa tante occupée, avait pris le gouvernement de la maison. Son calme, sa douceur ferme, sa modestie charmante sem-

blaient la prédestiner au rôle de ménagère. Elle le remplissait avec beaucoup de grâce, et lui communiquait je ne sais quel caractère poétique. Il est vrai qu'elle ne se plaisait nulle part comme à la maison, et semblait faite pour la vie d'intérieur. Le baron remarqua bientôt que la jeune fille n'aimait pas à se promener, et saisissait volontiers le moindre prétexte pour rester au logis. Édouard, toujours empressé de prévenir ses désirs, s'arrangea de façon à abréger les promenades, qu'elle n'aimait point, et à prolonger les veilles, qu'elle aimait. Entre autres, il recommença ses fameuses lectures, et laissant de côté les livres scientifiques, prit soin de choisir des ouvrages où l'on parlait d'amour, ou des recueils de poésies tendres.

D'ordinaire ils passaient leurs soirées assis autour d'une petite table. La baronne occupait le sofa; Ottilie, en face d'elle sur une chaise, avait le capitaine à sa gauche et Édouard à sa droite. Quand il lisait, il poussait la bougie du côté de la jeune fille, qui s'approchait de lui et se penchait pour regarder dans le livre. Loin de s'en fâcher, comme cela lui était arrivé avec sa femme, il se prêtait à ce caprice, s'arrêtant quand il était arrivé à la fin de la page, et attendant, pour la retourner, qu'Ottilie lui fît un signe de tête. Ce manége n'échappa ni au capitaine, ni à Charlotte. Ils se bornèrent à en rire et ne s'aperçurent du danger qu'en présence du fait suivant, d'ailleurs fort propre à en révéler l'étendue.

Un soir, une visite importune les avait tous mis de mauvaise humeur. Edouard proposa de chasser cette disposition fâcheuse en faisant de la musique, et prit sa flûte, dont il ne s'était pas servi depuis

très-longtemps. Charlotte, d'autre part, chercha sans les trouver les sonates qu'elle jouait habituellement avec son mari; Ottilie fut consultée et se rappela qu'elle les avait emportées dans sa chambre.

— Vous les avez étudiées, vous consentiriez à m'accompagner, s'écria le baron radieux.

— Je pense que cela ira, répondit la jeune fille. Elle courut chercher le cahier, et vint s'asseoir devant le clavecin. Son jeu frappa le petit auditoire : non-seulement elle savait le morceau, mais elle s'identifiait complétement au jeu, et jusqu'aux défauts du baron. De là une traduction intéressante et toute nouvelle de la sonate ; car si, par complaisance comme par habileté, la baronne savait tantôt presser, tantôt ralentir, bref, se plier à toutes les imperfections d'un talent médiocre, Ottilie, par contre, paraissait n'avoir étudié la sonate que selon les intentions et dans le sentiment du baron. Mieux; elle avait su, pour ainsi dire, s'approprier ses défauts, si bien que le morceau, pour perdre, exécuté de la sorte, de sa couleur originale, n'en formait pas moins un tout très-agréable, et qui peut-être même eût acquis les suffrages du compositeur.

Cet événement inattendu fut un avertissement pour Charlotte comme pour le capitaine. Ils échangèrent un regard d'intelligence, se demandant si ces inconséquences n'entraîneraient point des suites funestes. Une autre circonstance augmentait encore la gravité de ce souci. Le capitaine et la baronne, s'ils descendaient au fond d'eux-mêmes, ne pouvaient se dissimuler la présence d'un penchant presque analogue; ce penchant, pour être plus raisonné, n'en était peut-être que plus dangereux, d'autant plus dangereux qu'il s'établissait entre deux personnes expérimen-

tées et sérieuses. On s'habitue aisément aux bonnes choses. Le capitaine commençait à s'apercevoir qu'il avait peine à se passer de la présence de la baronne. En homme prudent, en ami loyal, il essaya d'écarter le danger, et s'efforça d'éviter tout tête-à-tête avec elle. Avant tout il s'abstint d'assister aux travaux au moment où Charlotte avait coutume de venir. La première fois, elle attribua l'absence du capitaine au hasard, puis comprit tout et l'en estima mieux.

Si toutefois il évitait Charlotte, il ne s'en occupait que plus activement des préparatifs de la fête projetée. Sous prétexte de faire tirer les pierres dont il avait besoin pour la maisonnette, il fit travailler secrètement aux deux routes qui devaient conduire à la montagne, et être terminées la veille de cette fête. Cette activité mystérieuse, jointe à la ferme résolution de vaincre son penchant, lui donnait l'air embarrassé le soir, quand, assis auprès de la baronne, il se trouvait pour ainsi dire seul avec elle. Le baron ne s'occupait que d'Ottilie. Un certain soir, celui-ci s'aperçut que l'entretien languissait ; il pensa que le capitaine et sa femme n'avaient rien à se dire, et crut devoir les engager à faire un peu de musique ensemble. Le capitaine, ne trouvant aucun prétexte pour refuser, prit son violon et se disposa à accompagner la baronne. Ils choisirent une ouverture difficile, qu'ils aimaient tous deux et qu'ils exécutèrent avec autant de talent que d'ensemble. Le baron, Ottilie les comblèrent d'éloges, et l'on décida que non-seulement on renouvellerait souvent le concert, mais encore que l'on organiserait des répétitions destinées à le perfectionner.

Nos deux virtuoses semblaient on ne peut plus satisfaits ; le baron, cependant, se pencha à l'oreille

de la jeune fille, et lui dit doucement : « Décidément, ma chère Ottilie, ils sont plus forts que nous. Prenons-en modestement notre parti, et divertissons-nous ensemble. »

CHAPITRE IX

Le jour de la fête arriva. Tout était prêt, tout avait réussi selon les désirs du capitaine. Désormais, plus d'inondation possible. Un quai muré contenait les bords de la petite rivière, une route nouvelle traversait le village, passait à côté de l'église, se confondait un moment avec l'ancien sentier tracé par la baronne, laissait l'ermitage à gauche, et serpentait, par un détour nouveau, jusqu'au sommet de la hauteur.

De nombreux invités arrivèrent, dès le matin, au château. On se rendit d'abord à l'église, où toute la commune se trouvait rassemblée en habits de fête.

L'office achevé, le cortége se mit en marche dans l'ordre indiqué par le capitaine. Venait d'abord toute la population mâle du village, hommes, jeunes gens, petits gars. La famille seigneuriale, les invités suivaient cette avant-garde, eux-mêmes suivis par tout ce que le village renfermait de femmes et de jeunes filles. Un escarpement de la route avait permis de ménager un lieu de repos entre les rochers. Le capitaine, s'arrêtant à cet endroit, dirigea l'attention de la compagnie sur les beautés du site, et engagea les dames à profiter du banc rustique élevé par ses soins. Le tableau étalé devant les regards était vraiment magique.

L'horizon était immense : un magnifique soleil éclairait un pays à la fois pittoresque et fertile. On voyait des collines boisées, de vastes prairies, des

surfaces d'eau miroitantes; puis en bas, tout en bas, se déroulant dans un abîme de fraîcheur, les derniers méandres du cortége échelonné le long de la route sinueuse, des profondeurs de la vallée jusqu'à la cime de la montagne. C'était bien beau, et Charlotte, émue jusqu'aux larmes, pressa silencieusement la main du capitaine.

Notre petite troupe revint se mêler au cortége et ne tarda pas à gagner la place assignée à la future maison. La plupart des assistants se tenaient déjà debout, placés en demi-cercle autour des fossés destinés aux fondements. Le groupe seigneurial ayant rejoint les autres, un maçon en costume de fête et décoré de tous les insignes de son état invita Charlotte et sa suite à descendre dans les fossés. Personne ne se fit répéter cette invitation. Une belle pierre de taille avait été mise à la portée d'une main de femme. Un silence se fit, puis le maçon, tenant d'une main le marteau et de l'autre la truelle, prononça en vers naïfs un petit discours dont voici le résumé en prose.

— « Lorsqu'on veut, disait cet homme, cons-
« truire un bâtiment, il ne faut pas perdre de vue
« trois points principaux, sans lequels il n'est pas
« de bonne construction possible. L'emplacement
« d'abord, puis la solidité des fondements et la per-
« fection de l'architecture. Le premier point dépend
« de celui qui fait construire; dans les villes, le sou-
« verain et les autorités légales déterminent la place
« des édifices publics ou des maisons particulières.
« Cet honneur, à la campagne, est réservé au seigneur
« du domaine, au grand propriétaire foncier qui
« seul a le droit de dire : c'est ici, non ailleurs, que
« s'élèvera mon château ou ma maison. »

Ottilie et le baron, placés très-près l'un de l'autre,

évitèrent de se regarder à cet endroit du discours.

« Le troisième point, continua l'orateur, c'est-à-« dire l'achèvement de l'œuvre, demande le con-« cours de plusieurs autres métiers. Le second, qui « consiste dans la solidité des fondements, est, je ne « crains pas de le dire, le plus important de tous. « C'est l'affaire du maçon, un travail sérieux, « mystérieux même, puisqu'il s'accomplit dans les « profondeurs de la terre et veut être conscencieu-« sement accompli.

« Les pensées solennelles qu'il suggère nous enga-« gent à vous prier de le sanctionner par votre pré-« sence. Bientôt les nobles personnes qui viennent « de nous faire l'honneur de descendre ici avec nous « pour voir poser la première pierre, remonteront « sur la surface du sol. Peu d'instants encore, et cette « pierre sera posée, et d'autres pierres cimentées « viendront garder l'entrée du souterrain devenu « désormais inaccessible.

« Cette pierre fondamentale dont les angles régu-« liers indiquent la régularité du bâtiment, et dont « la position perpendiculaire doit figurer le futur « aplomb des murailles et l'équilibre parfait de la « construction, nous pourrions nous borner à la po-« ser sur le sol, suffisamment fixée par sa propre « pesanteur. Inutile comme le peut paraître ce soin, « nous ne lui épargnerons cependant pas le ciment « destiné à la coller aux autres pierres; c'est ainsi que « des amants déjà liés l'un à l'autre par un penchant « mutuel deviennent inséparables quand la loi a ci-« menté les liens du cœur.

« Les personnes actives aiment à s'unir aux efforts du « travailleur, et c'est pourquoi nous comptons sur le « concours que vous avez bien voulu nous promettre. »

Là-dessus il présenta sa truelle à la baronne, qui en versa le contenu sous la pierre. Le baron, son ami, Ottilie, quelques-uns des principaux invités firent de même, puis on inclina la pierre sur sa couche de chaux. Cette cérémonie accomplie, le maçon s'adressa derechef à la baronne, et, lui présentant le marteau, la pria de frapper trois coups destinés à figurer la bénédiction de la pierre. Cela fait, l'homme reprit le fil de son discours.

— « Le travail du maçon, dit-il, est prédestiné à « l'oubli. La terre vient cacher les travaux accomplis « dans ses entrailles, et même les murs édifiés au « grand jour par la main du maçon ne parviennent « point à lui assurer quelque chose de cette attention « ou de cette reconnaissance qui s'attache aux tra- « vaux plus apparents du menuisier et du sculpteur. « Point de succès pour lui, nulle satisfaction d'amour- « propre. S'il fait bien, c'est parce qu'il croit devoir « bien faire ; le témoignage de sa conscience doit lui « suffire, il n'a point d'autre récompense à espérer. « Qu'il vienne à passer auprès d'un édifice construit « avec son concours, lui seul reconnaît son ouvrage « à travers celui du badigeonneur et du peintre ; les « passants admirent sans songer à le comprendre « dans leurs éloges.

« Quiconque fait secrètement le mal vit dans la « crainte perpétuelle de voir découvrir ses méfaits ; « pourquoi celui qui fait obscurément le bien, n'es- « pérerait-il pas qu'un jour on lui rendra justice ?

« Nos descendants fouilleront peut-être ces fon- « dements, et alors leur solidité témoignera de notre « zèle, de notre adresse et de notre mérite. Que la « pierre destinée à commencer les constructions « devienne donc en même temps le monument des-

« tiné à perpétuer notre mémoire. Voyez ces boîtes « de métal, elles renferment des narrations écrites ; « on lit plus d'une inscription curieuse sur ces plaques « de cuivre; ce beau flacon de cristal contient un vin « généreux, et l'on trouvera dans l'étui qui le ren- « ferme le nom de son cru, la date de l'année où il « fut porté au pressoir; ces pièces de monnaie, frap- « pées depuis peu, donneront la date de cette cons- « truction. Nous tenons ces objets de la libéralité du « noble seigneur qui fait bâtir. Cependant les casiers « sont loin d'être remplis; et, pour peu que quel- « qu'un parût le désirer, on trouverait facilement le « moyen de placer d'autres offrandes. »

L'orateur se tut, et regarda autour de lui ; mais, selon l'usage en cas pareil, la surprise provoqua un moment d'hésitation. Personne ne voulait s'avancer, quand un jeune officier sorttit de la foule et s'écria gaîment : « Je ne laisserai pas ensevelir ce dépôt sans y ajouter mon offrande. » Ce disant, il détacha quelques boutons de son uniforme, et les remit au maçon. L'exemple trouva des imitateurs, surtout parmi les dames, qui se dépouillèrent à l'envi de leurs flacons, médaillons, et autres menus objets. Ottilie seule ne répondait point à l'appel, quand le baron, d'un signe de tête, l'encouragea à faire comme les autres. Elle se mit aussitôt en devoir d'obéir et détacha de son cou la chaîne qui, jusque-là, avait servi à retenir le médaillon de son père. Ce dernier don doucement déposé par elle sur les objets déjà placés dans la boîte, le baron eut hâte d'en voir fermer et cimenter le couvercle.

La cérémonie terminée, le jeune maçon reprit une dernière fois sa harangue. « Nous nous pro-

« posons, dit-il, d'élever un édifice durable ; mais, « ô fragilité des choses humaines ! tout en travail- « lant pour les générations futures, nous sentons si « bien notre défaillance que, dès le début de notre « œuvre, nous prévoyons sa destruction. De fait, cette « destruction n'est-elle pas inséparable de la décou- « verte du trésor que nous venons d'enfouir ?

« Naître pour mourir, mourir pour renaître, telle « est la loi universelle. Les hommes y sont soumis, « à bien plus forte raison leurs travaux. Travaillons « donc, travaillons avec courage ; avant tout, évitons de « nous détourner du présent pour regarder l'avenir. « Après la joyeuse solennité qui nous rassemble, nous « entreprendrons courageusement notre nouveau « travail, empressés de répondre de notre mieux au « désir du maître. Que nous puissions bientôt le voir « paraître ce jour de fête où la noble famille ici pré- « sente, pourra, du haut de cette montagne, contem- « pler la belle et fertile contrée qui forme son patri- « moine. En attendant, je bois à sa prospérité, à sa « santé, à celle de ses hôtes. »

Il vida d'un trait un verre rempli de vin, puis le lança en l'air. Cette formalité, usuelle en pareille circonstance, indique la plus haute expression de l'allégresse. Le verre, naturellement, devait se briser en retombant. Cette fois, par exception, la coupe sacrifiée ne revit point le sol, et cela, disons-le tout de suite, sans aucune intervention miraculeuse. Voici le fait dans toute sa simplicité. Le côté du bâtiment opposé à celui dont on venait de poser la première pierre était déjà fort avancé, et les murs si hauts, qu'on n'y pouvait travailler sans échafaudages. Un grand nombre d'assistants occupaient ces échafaudages, et l'un d'eux reçut le verre lancé dans

cette direction. Le baron était aimé dans la contrée, et le verre portait ses initiales. On décida donc que cet incident lui porterait bonheur, et que le verre n'ayant pu parvenir à se briser, ni l'infortune ni la maladie ne viendraient jamais accabler son propriétaire.

Les assistants se dispersèrent, la foule quitta l'échafaudage et céda la place à quelques-uns des invités les plus jeunes. Ce ne furent plus alors qu'exclamations de surprise, cris d'admiration. Chacun se piquait d'y voir plus loin et mieux que son voisin. Les uns découvraient des villages demeurés jusque-là invisibles, d'autres distinguaient les eaux d'un fleuve fort éloigné; un invité même trouva moyen de surenchérir et assura qu'il distinguait les clochers de la capitale. Pour être moins vaste, le paysage n'en était pas moins beau de l'autre côté. De longues chaînes de montagnes bleuâtres s'étendaient à perte de vue derrière les collines, et le regard attiré vers ses vertes profondeurs plongeait avec délices sur la large et paisible vallée où dormaient, entre de gras pâturages, trois étangs entourés d'aulnes, de peupliers et de platanes. Quelqu'un remarqua qu'il faudrait, pour compléter la beauté du coup d'œil, s'efforcer de réunir les trois étangs en un seul.

— La chose n'est pas impossible, répondit le capitaine.

— Quoi, s'écria le baron, sacrifier mes peupliers et mes platanes? Jamais. — Il se retourna vers Ottilie et, l'entraînant à quelques pas de là, se mit à les lui faire admirer. « Ils sont bien beaux, n'est-ce pas, dit-il. Et comme ces massifs de verdure font ressortir la limpidité de l'eau! Les abattre, non vraiment;

d'ailleurs j'y dois tenir, les ayant plantés moi-même.

— Quel âge peuvent avoir ces arbres? demanda la jeune fille.

— Le vôtre, chère petite. Sans doute, je plantais déjà comme vous veniez de naître. »

Un dîner splendide attendait les hôtes du château. En sortant de table, on alla visiter le village où, d'après les ordres du capitaine, chaque famille s'était réunie sur le seuil de sa demeure. Les vieillards assis sur des bancs neufs, les jeunes gens, debout sous les arbres, formaient des groupes charmants. Il était impossible de ne pas admirer la prompte métamorphose qui, d'un hameau sale, pauvre et irrégulier, avait fait un village où tout respirait l'ordre, la propreté et l'aisance.

Lorsque les invités se furent retirés, et que nos quatre amis se retrouvèrent seuls dans la grande salle tout à l'heure encore encombrée par une société bruyante, ils respirèrent plus à l'aise. L'intimité souffre toujours de la gêne inséparable des grandes réceptions. Cependant leur satisfaction fut bientôt troublée par l'arrivée d'un domestique qui apporta une lettre. Le baron, l'ayant ouverte, hocha la tête d'un air désappointé.

— Encore du monde, s'écria-t-il. Le comte, dont nous parlions hier, nous arrive demain.

— Si le comte vient, la baronne ne peut tarder, remarqua Charlotte.

— Justement, dit Edouard. Ils se sont donnés rendez-vous chez nous, et repartiront ensemble après un séjour de vingt-quatre heures.

— Nous n'avons que le temps de nous préparer, dit la baronne, et, s'adressant à Ottilie, elle lui donna quelques indications générales.

La jeune fille partie, le capitaine demanda quelques renseignements au sujet des deux convives futurs. Il apprit qu'ils s'aimaient passionnément, mais que, mariés l'un et l'autre, leur liaison avait fait scandale, qu'enfin la baronne seule ayant pu obtenir les bénéfices du divorce légal, il avait fallu sacrifier quelque chose aux convenances et simuler une rupture ; que cette rupture, néanmoins, n'en imposait à personne, et que les deux amants, tenus, l'hiver, d'affecter des relations de simple politesse, se rattrapaient l'été en courant ensemble la pretentaine.

Le comte et la baronne, le baron et Charlotte étaient d'anciennes connaissances. Les deux femmes comme les deux hommes s'étaient connus jadis à la cour, où les unes avaient brillé comme demoiselles d'honneur, les autres comme officiers d'état-major. De là des relations de bonne amitié réciproque, et, de la part de Charlotte, quelque indulgence pour la conduite incontestablement légère de son amie. Cette fois, cependant, son arrivée la gênait à cause d'Ottilie. Elle eût préféré ne pas donner à sa jeune nièce le spectacle d'une liaison acceptée, bien qu'illégitime.

Le baron maudissait, comme sa femme, cette visite, mais par des raisons différentes.

— Qu'est-ce qu'ils avaient besoin de venir demain, s'écria-t-il, les yeux fixés sur Ottilie, qui rentrait. Encore un jour ou deux, et nous terminions l'affaire de la métairie. Le projet du contrat est rédigé. J'en ai fait une copie, il nous en faudrait une seconde, et notre vieux secrétaire, malade depuis hier, ne saurait nous aider.

La baronne et le capitaine offrirent simultanément

leurs services. Mais le baron refusa, disant que ce travail était trop ennuyeux.

— Eh bien, et moi, ne suis-je pas là? demanda Ottilie.

— Tu as autre chose à faire, tu n'en finirais jamais, répondit sa tante.

— Certes, l'acte est fort long, remarqua le baron, et il m'en faudrait la copie au plus tard après-demain.

— Vous l'aurez. — Elle s'empara précipitamment du papier et courut le porter dans sa chambre. Le lendemain matin, le baron et la baronne, désirant aller au-devant de leurs amis, épiaient, placés à l'une des fenêtres du salon, l'arrivée de la chaise de poste. Tout à coup Édouard appela le capitaine, lui demandant s'il distinguait la figure d'un cavalier qui s'approchait au petit trot et de l'allure paisible d'une personne peu soucieuse de fatiguer son cheval. Le capitaine, qui avait de bons yeux, décrivit exactement la tournure du personnage. C'était, à n'en point douter, celui-là même qui figure au commencement de ce récit sous le nom de Mitler. Le baron, sûr de son affaire, ne savait pas, néanmoins, comment s'expliquer l'allure paisible de cet homme qui, d'ordinaire, ressemblait à un ouragan.

L'homme approcha, et, de fait, se trouva être Mitler. Le baron alla le recevoir sur l'escalier et lui demanda pourquoi il n'était pas venu hier.

— Vous savez bien que je n'aime pas les grandes cérémonies, répondit-il. Hier, vous aviez du monde ; aujourd'hui je vous savais seul, et c'est pourquoi je suis venu. Mes souhaits, pour être tardifs, n'en sont pas moins sincères, et j'aurai du moins le plaisir de passer quelques moments avec vous en famille.

— Comment diable en avez-vous trouvé le temps? demanda le baron.

— Hé, cela n'est pas si simple que vous croyez. C'est à de profondes méditations que vous devez ma visite. Hier soir, comme je sortais de chez des gens que je venais de rapatrier, je me suis dit : Mitler, mon ami, tu es un égoïste de ne jamais accorder le bonheur de ta présence qu'à des indifférents. Sans doute, il est bon de jouir du fruit de ses travaux, mais il n'est pas moins bon de savoir oublier parfois les exigences de son ministère avec des amis qui peuvent s'en passer. Telle a été ma réflexion, et voilà pourquoi je suis venu.

— A la bonne heure, reprit Charlotte. Mais vous n'en échapperez pas pour cela aux visites. Nous n'attendons pas grand monde, sans doute ; mais en retour nous recevons deux personnes auprès desquelles votre logique a plus d'une fois échoué... je n'ai pas besoin, après cela, de vous nommer le comte et la baronne.

L'ancien recteur fit un geste de colère, puis, s'élançant sur son chapeau et sur sa cravache : « Je suis donc prédestiné, s'écria l'original, à ne jamais me trouver qu'en des endroits où ma morale est nécessaire? Aussi pourquoi ai-je voulu sortir de mon caractère? C'est ma faute, je n'aurais pas dû aller où l'on peut se passer de moi. Je m'en vais, car je ne suis pas d'humeur à passer la nuit sous un même toit que ces gens-là. Ils portent malheur. C'est moi qui vous le dis, prenez garde à vous, leur présence est un levain qui fait tout fermenter.

On essaya, quoique vainement, de le calmer. « Ne me parlez pas, reprit-il avec véhémence, ne me parlez pas de personnes qui, au mépris du respect humain,

de toutes les convenances et de toutes les lois sociales, se croient autorisées à donner l'exemple public de l'adultère. Non, encore une fois, je n'ai rien à démêler avec elles. L'institution du mariage est, sachez-le bien, le commencement et la fin de la civilisation humaine. Elle apprivoise le barbare et fournit à l'homme civilisé des moyens nobles et grands pour pratiquer les vertus les plus difficiles. Le mariage? Que sont ses petits inconvénients comparés aux avantages immenses dont il a doté les hommes? Aussi ne venez pas me parler de divorce. Le mariage est et doit rester indissoluble. Et quels sont-ils, après tout, ces légers inconvénients qui servent de prétexte à tant de ruptures? Un peu d'impatience, l'ennui de se sentir éternellement rivé aux mêmes chaînes. Mais qu'on la fasse taire cette impatience, qu'on impose silence à ce caprice, et l'on finira par bénir ces chaînes qui, tout bien considéré, sont notre meilleure garantie de bonheur. Oui, de bonheur; car il n'en est point en dehors de la durée de nos affections. Et nulle considération humaine ne saurait justifier une rupture entre deux personnes qui, pendant des années, ont partagé ensemble leurs joies et leurs peines. Qui oserait fixer le montant de la dette que deux époux ont contracté l'un envers l'autre dans les différentes péripéties d'une vie commune? L'éternité seule est faite pour régler de pareils comptes. Je conviens que le mariage gêne quelquefois; mais après? Il nous faut bien subir notre conscience, qui est autrement gênante et nous tourmente souvent plus que ne pourrait faire la plus méchante femme, ou le pire des maris. Et qui se vanterait ouvertement d'avoir divorcé avec sa conscience? »

Mitler parlait encore quand les fanfares des postil-

lons annoncèrent l'arrivée de deux voitures. Elles entrèrent ensemble, quoique par des portes différentes, dans la cour du château. Le baron et la baronne quittèrent le salon pour se précipiter au-devant de leurs convives. Quant à Mitler, il sortit en secret par une porte dérobée, et se rendit à l'auberge, où il avait donné l'ordre d'amener son cheval.

CHAPITRE X

Les premiers compliments de bienvenue venaient d'être échangés. Le comte et la baronne, heureux de revoir d'anciens amis, promenaient des regards attendris sur les murs de cette maison hospitalière où jadis ils avaient passé ensemble de bonnes heures. Ce sentiment était réciproque. La baronne, comme son mari, n'était pas insensible aux séductions de ces deux personnes si spirituelles et si avancées dans la science du monde.

Leur grand air, leur tact infini plaisaient fort et leur tenaient lieu d'une jeunesse qu'ils n'avaient jamais eue. Cette grande habitude du monde, cet air d'aisance parfaite leur attiraient les sympathies quand même, et même quelquefois appelaient la confiance. On donne sans marchander à quiconque paraît riche. Par les grâces de leur conversation, comme par l'agrément de leurs manières, les nouveaux venus formaient un couple singulièrement aimable. On se sentait à l'aise avec eux, dût-on leur refuser son estime, et on les jugeait supérieurs alors même qu'on les savait superficiels.

D'ailleurs tout en eux, jusqu'à leur costume, respirait je ne sais quel parfum de cour, et formait contraste avec les allures plus simples du baron et de la baronne. La vie de campagne invite au laisser-aller, et le travail secret des passions n'y nuit point. Rien de surprenant si nos châtelains semblaient quelque peu provinciaux auprès de leurs brillants

amis. Ils surent s'arranger de façon à provoquer l'abandon, et toute roideur ne tarda pas à s'effacer dans un sentiment de gaieté communicative.

Quoi qu'il en fût de cette gaieté, les deux dames jugèrent à propos de faire bande à part, et, laissant les hommes à leurs chevaux et à leurs voitures, passèrent dans l'appartement réservé à la baronne. On rapporta des cancans, on se fit des confidences; et, entre deux soupirs, on ouvrit un carton à chapeau, on se communiqua un patron de robe.

Notre petite société se retrouva à l'heure du dîner. Des costumes simples, mais d'une simplicité savante, faisaient merveilleusement ressortir l'élégance naturelle des deux convives. L'incontestable supériorité de leur tact se manifestait non-seulement dans les façons, mais encore dans l'art de s'habiller, si intimement lié à la science du monde. On se mit à table, où la conversation, tout en ayant l'air de rouler sur des banalités, fut charmante. Les maîtres de la maison avaient proposé de parler français, ce qui permettait de toucher des sujets intimes. On parla d'acteurs et d'actrices, de politique et de littérature. Puis vint le tour des questions. On demanda comment allait celui-ci, ce que devenait celle-là. On passa tour à tour en revue les bons et les mauvais ménages, on cita celui d'une belle personne, ancienne amie de Charlotte, et qui, mariée par amour à un homme riche, insistait aujourd'hui pour se séparer de lui.

Charlotte, qui ignorait ces détails, en fut sincèrement affligée. Elle regrettait des démarches qu'elle jugeait propres à compromettre l'avenir de la jeune femme. « Non, s'écria-t-elle, vous ne me ferez jamais accepter l'idée du divorce. Quoi? Vous vous

supposiez dans le port, et puis plus rien. Un sentiment passager, un simple caprice suffiraient pour tout détruire et nous livrer de nouveau aux hasards de la tempête; n'est-ce pas insensé? »

Le comte, assez grand seigneur, c'est-à-dire fort paradoxal et un peu léger, trouva que la baronne prenait les choses bien au sérieux. La durée du mariage, selon lui, ne devait pas excéder celle de l'amour, et l'on avait grand tort de vouloir en faire un lien indissoluble. — Pourquoi, dit-il, forcer deux personnes qui ne s'aiment plus à rester ensemble? Notez que, n'étant pas maître de ses sentiments, on a tort d'attacher trop d'importance à des relations nécessairement passagères. Les romans, le théâtre font tout le mal. La nature humaine est ainsi faite. Nous n'assistons pas pendant cinq actes à des amours contrariés sans désirer leur triomphe. De là notre satisfaction quand les amants s'épousent avant la chute du rideau. Mais ce qui est bon à la fin d'une pièce de théâtre peut ne pas l'être dans la comédie de la vie. Là, le rôle des acteurs finit avec la cérémonie du mariage; ici, tout au contraire, il débute par là. Aussi cherchons combien de fois, le rideau levé, la pièce serait bonne à voir!

— Vous exagérez un peu, fit Charlotte en souriant; je connais, pour mon compte, plus d'un acteur qui, ayant joué son rôle dans l'un de ces drames, reparaît avec plaisir dans une pièce du même genre.

— Sans doute, reprit le comte, d'ailleurs tout bon acteur aime à varier ses rôles. Au reste, il n'est pas nécessaire d'être un grand sage pour s'apercevoir que la contrainte seule, la plupart du temps, amène les ruptures. Laissez les gens libres de se quitter, et

vous les rendrez inséparables. Voici ce que me disait à ce sujet un de mes amis, homme assez sceptique et fièrement original, qui se croit né pour réformer le code. Entre autres lois, il propose de fixer à cinq ans la durée du mariage, avec facilité, bien entendu, de renouveler le bail. Il faut vous dire que mon ami attache beaucoup d'importance à ce nombre de cinq, cabalistique parcē qu'il est impair. « Cinq ans, dit-il, suffisent pour apprendre à se connaître, donner le jour à deux ou trois enfants, se brouiller, et, ce qui est le plus charmant, se réconcilier. Les premières années seraient infailliblement heureuses; si, pendant la dernière, l'amour diminuait chez l'un des contractants, l'autre, stimulé par la crainte de perdre l'objet de ses affections, redoublerait d'amabilité et d'égards. De pareils procédés touchent et séduisent toujours, et l'on oublierait, parmi les douceurs de ce charmant commerce, le moment fixé pour la résiliation du bail comme on oublie entre convives aimables l'heure à laquelle on s'était promis de se retirer. Je suis persuadé que la découverte de cet oubli serait le gage tacite d'un renouvellement de bail.

Le ton de la conversation n'était pas, comme on voit, très-approprié pour les oreilles d'une jeune fille. La baronne, qui connaissait la puissance des paradoxes sur les esprits neufs, s'efforça à plusieurs reprises de rompre l'entretien. Ces messieurs paraissant déterminés à ne point comprendre, elle chercha un prétexte pour éloigner sa nièce. Mais l'ordre du service n'y donnait pas lieu, et la baronne ne trouva pas la plus légère observation à faire. Depuis le maître d'hôtel jusqu'aux deux valets maladroits qui endossaient pour la première fois la

livrée, tous lisaient dans les yeux de l'aimable enfant, et s'acquittaient ponctuellement de leur devoir.

D'ordinaire, le comte était trop homme du monde pour insister sur un sujet. Mais ici, son intérêt particulier l'emportait sur la prudence, et, foncièrement irrité contre des conventions sociales qui gênaient son penchant, il ne se gêna point pour nier les bienfaits du mariage. En homme passionné et par conséquent injuste, il oubliait qu'il n'avait lui-même sollicité le divorce qu'afin de pouvoir se remarier.

— Mon ami, continua-t-il, ne s'en tient pas là; il va plus loin et décide que ces ruptures permises dans deux premiers traités seront défendues à quiconque en contracterait un troisième; en d'autres termes, qu'une personne mariée pour la troisième fois ne pourra plus divorcer. Car si l'on se marie trois fois, dit-il, il n'y a plus de raison pour s'arrêter, et autant ne plus se marier du tout. D'ailleurs deux échecs successifs peuvent prêter à réfléchir, et tant pis pour vous, après tout, si vous n'avez pas jugé à propos de le faire. Une pareille loi, continuait mon ami, viendrait non-seulement délivrer les forçats du mariage, mais répandre de l'intérêt sur les hommes mariés, simplement considérés dans le monde comme des maris...

— Il est certain, interrompit le baron, qu'un pareil arrangement stimulerait fort le désir de plaire. Dans l'ordre actuel des choses, le mariage comporte l'idée de l'annulation personnelle. Mariez-vous, et personne ne songera plus à demander si vous êtes bon ou vicieux, sot ou aimable.

La baronne eut un sourire malicieux.

— Admettant, dit-elle, que tout cela fût vrai, nos

hôtes auraient déjà franchi les deux premiers degrés et pourraient, en toute sécurité, se préparer pour une troisième épreuve.

— Ajoutez, répliqua le comte, qu'ils n'ont pas eu grand'chose à faire pour en arriver là. La mort est le plus sûr comme le plus prompt des magistrats préposés au divorce.

— Laissons dormir les morts, fit Charlotte un peu blessée de voir introduire le passé à propos d'une plaisanterie.

— Et pourquoi se taire sur leur compte, du moment où l'on ne parle d'eux que pour les louer ? Notez qu'en échange de beaucoup de bien, ils se sont montrés assez délicats pour ne vous demander que peu d'années en retour.

— Sans doute, mais les plus belles, murmura à demi voix l'amie du comte.

— Certes, répliqua celui-ci, mais toute la vie n'étant qu'une suite de déceptions, il faut savoir accepter celle-ci comme les autres. Où trouver, ici-bas, la satisfaction pleine et entière de nos souhaits? Les enfants, les jeunes gens, tiennent rarement ce qu'ils promettent. Que l'un d'eux, par exception, vienne à rester fidèle à soi-même, à ses principes, qu'arrive-t-il ? Le monde le trahit et récompense sa loyauté par des haussements d'épaules.

Les lieux communs sont moins nuisibles que les paradoxes. La baronne, devenue soucieuse, se dérida, et interpella gaiement le comte. — Allons, dit-elle, décidons une fois pour toutes que le bonheur parfait n'existe point et qu'il faut savoir nous contenter d'un bonheur partiel !

— Comptez, répartit le comte, que vous et Édouard avez eu de bons moments. Je me souviens du temps

où vous faisiez, l'un et l'autre, l'admiration de la cour et de la ville. Quand vous dansiez ensemble, ce n'étaient que murmures flatteurs, paroles aimables ! On faisait cercle autour de vous, on se haussait sur la pointe des pieds pour mieux vous voir.

— Les choses ont tellement changé que nous pouvons bien, aujourd'hui, écouter ces compliments sans rougir, remarqua Charlotte.

— Quant à moi, poursuivit le comte, je suis convaincu qu'Édouard a manqué d'énergie, de persévérance. Avec un peu plus d'obstination et de fermeté, il forçait le consentement de ses parents, obtenait la main de Charlotte. Il y eût gagné dix ans, ce qui n'est pas, ma foi, peu de chose.

— Charlotte n'est pas tout à fait exempte de reproche, gazouilla la baronne. Rappelez-vous les coquetteries de la belle capricieuse et comme elle se plaisait à tourmenter Édouard ! Permettez-moi de prendre aujourd'hui son parti. Il faut voir les choses comme elles étaient. Ses parents avaient intérêt à empêcher le mariage. Les taquineries de Charlotte servaient leur dessein et donnaient lieu à des scènes continuelles entre les deux jeunes gens. Édouard était jaloux; la patience, un jour, lui échappa, et ses parents obtinrent qu'il voyagerait.

Édouard adressa un sourire reconnaissant à la baronne, qui feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Maintenant, continua-t-elle avec finesse, Charlotte avait pour excuse la perspective d'un autre engagement, les hommages de l'homme distingué qui devait l'épouser. Car, à part son âge, il était certainement fort aimable et possédait tout ce qu'il faut pour plaire.

— Convenez, chère amie, répliqua assez vivement

le comte, que cet homme ne vous était pas tout à fait indifférent, et que Charlotte trouvait en vous une rivale redoutable. Je ne vous blâme pas de plaider la cause d'un monsieur qui vous a fait la cour, ne fût-ce que pendant quelques jours. Bien au contraire, ce souvenir fait votre éloge. Les femmes ont la mémoire du cœur, et cela les honore.

— Si j'en juge par vous, cher comte, les hommes la possèdent à un degré semblable. Dernièrement encore j'ai pu me convaincre jusqu'à quel point vous pratiquez le culte des souvenirs. Ainsi, dans une circonstance toute récente, et sur la prière d'une de ces dames, vous fîtes, en faveur de son protégé, des démarches auxquelles vous ne vous seriez peut-être pas décidé, si j'avais été la solliciteuse.

— Un tel reproche, dans votre bouche, a sa douceur, mais revenons au premier mari de notre amie. Vous prétendez que je n'ai jamais pu le souffrir. C'est possible. Je lui en ai toujours voulu d'être venu séparer le plus joli couple prédestiné à s'aimer toujours.

— Nous essayerons, reprit Charlotte, de rattraper le temps perdu.

— Je vous y engage, répliqua le comte. Vos premiers mariages étaient, il faut bien le dire, de tristes mariages. Au reste, bons ou mauvais, peu importe. Tous les mariages ont quelque chose de grossier qui gâte et empoisonne les relations les plus délicates et les plus douces. Ce n'est pas la faute du mariage en lui-même, mais l'effet de cette sécurité vulgaire qu'il procure. A tout prendre, on ne se marie guère que pour avoir un établissement et de l'indépendance. Le reste est affaire de convention et de caractère.

Cette brusque et nouvelle sortie contre le mariage

déplut tellement à Charlotte qu'elle s'arma de toute son adresse pour couper court au sujet entamé par le comte. Elle parvint, non sans peine, à ramener la conversation à son diapason ordinaire, et l'on quitta enfin les subtilités du paradoxe pour admirer les richesses du dessert, principalement composé de fruits magnifiques.

La conversation redevint générale ; on traita la fameuse question des embellissements du domaine, que l'on devait aller visiter après le dîner. Ottilie demanda à être dispensée de la promenade. Elle avait à faire, disait-elle ; mais, dans le fait, elle désirait s'occuper de la copie qu'elle avait promise au baron.

Pendant la promenade, le comte s'était trouvé assez près du capitaine pour engager avec celui-ci une conversation particulière qui dut l'intéresser beaucoup, car elle se prolongea très-longtemps. Lorsqu'il revint enfin auprès de Charlotte, il lui dit avec chaleur :

— Voilà un homme qui me plaît beaucoup. C'est un esprit très-solide, très-capable de vues d'ensemble, bref, un logicien. Sa conversation témoigne à la fois d'une instruction remarquable et d'une activité sérieuse. De telles qualités seraient précieuses à utiliser, et ce qu'il fait ici donne la mesure de ce dont il serait capable.

La baronne était heureuse d'entendre louer son ami. Mais, en véritable femme du monde, elle sut dissimuler son plaisir et confirmer en termes bienveillants, mais brefs, ce qu'elle venait d'entendre.

Le comte, cependant, était devenu tout rêveur. — Voyez, poursuivit-il, comme les choses se rencontrent. Je sais un poste où cet homme ferait merveille.

Justement ce poste est vacant, et en le procurant au capitaine j'y gagnerai le double plaisir d'obliger un homme de mérite et un ami haut placé.

Charlotte pâlit, comme frappée par la foudre. Mais le comte, tout à son idée, ne remarqua point son émotion et continua avec beaucoup de vivacité : « Quand je suis convaincu de l'utilité d'une chose, je tiens à l'exécuter promptement. La lettre par laquelle je vais annoncer cette trouvaille à mon ami est faite dans ma tête. Je vais aller l'écrire. Ayez seulement l'obligeance de me procurer avant la fin du jour un messager sûr. »

Tandis que le comte énumérait tous les avantages de la situation qu'il allait procurer au capitaine, la baronne, stupéfaite, se sentait incapable de prononcer une parole. Le retour du capitaine, qui était allé chercher ses plans et ses cartes, mit fin à cette situation pénible. La baronne se leva, feignant d'aller rejoindre son amie, mais en réalité pour aller pleurer à son aise. Au moment de perdre pour toujours le capitaine, la pauvre femme apercevait ce qu'il avait été pour elle. Cette découverte la plongea dans un désespoir affreux, et elle alla se cacher à l'ombre du petit ermitage où, naguère, elle s'était opposée à l'arrivée du capitaine. Elle s'était crue incapable d'un sentiment aussi passionné et aussi vif. Son mari, d'autre part, avait conduit la baronne vers les étangs. L'adroite créature, savante dans l'art de faire parler les gens et de pénétrer leurs secrets, ne tarda pas à remarquer combien le baron aimait à s'étendre sur le compte d'Ottilie et à faire son éloge. Elle reconnut bientôt, grâce à sa sagacité ordinaire, qu'il ne s'agissait pas seulement ici d'un goût passager, mais d'une passion véritable.

Les femmes mariées, même rivales, font généralement cause commune quand il s'agit d'écarter les jeunes filles. La baronne, prévoyant les suites d'une pareille inclination, prit naturellement le parti de Charlotte. Dans une conversation que les deux dames avaient eue le matin même, la baronne, sentant l'imprudence de son amie, avait fait quelques tentatives pour la sauver. Une femme pareille devait peu apprécier le caractère modeste et les goûts simples de la jeune fille. Elle essaya de persuader son amie qu'il fallait à toute force l'envoyer se déniaiser à la ville. Elle alla plus loin et cita une dame haut placée qui cherchait pour sa fille unique une compagne du caractère d'Ottilie. Elle assura qu'elle serait traitée comme l'enfant de la maison, et proposa de faire immédiatement les démarches nécessaires.

Charlotte avait répondu d'une manière un peu évasive ; mais ce qu'elle venait d'entendre confirma les soupçons de la grande dame. Elle comprit que la paix du ménage dépendait du prompt éloignement d'Ottilie. Mais plus elle était décidée à contrarier la passion du baron, plus elle feignit de partager son enthousiasme pour la jeune fille. Cette femme distinguée et rompue à tous les détours de la vie mondaine possédait au plus haut degré l'art de dissimuler. Les personnes ainsi faites trouvent dans l'autorité qu'elles exercent autour d'elles une compensation à leurs chagrins intimes. Les caractères francs leur inspirent une sorte de pitié dédaigneuse ; elles les voient courir avec une joie maligne au-devant des piéges qu'elles aiment à tendre, et se réjouissent moins du bien que leurs combinaisons pourront faire que des humiliations qu'elles vont procurer.

La baronne poussa la malice jusqu'à prier le baron

de venir, avec sa femme, passer chez elle la saison des vendanges, et cela en termes si perfides, que le baron put croire sa jeune parente comprise dans l'invitation. Édouard, dans la simplicité de son cœur, se voyait déjà parcourant des sites merveilleux au bras de la jeune fille, et appuya naïvement sur les sensations qu'ils éveilleraient dans son âme neuve. L'âme neuve parut au même moment, et la baronne n'eut que le temps de se pencher à l'oreille de son hôte pour le prier de garder le silence sur ce qu'ils venaient d'arrêter. « N'éventons pas nos projets, ce serait les faire échouer, » dit-elle. Le baron fit un signe affirmatif, et, sans plus s'occuper de la dame, pressa le pas pour aller au-devant de la jeune fille. La physionomie du baron était radieuse, et la baronne ne put réprimer un mouvement de dépit quand elle le vit pencher ses lèvres sur la main d'Ottilie et lui donner un petit bouquet qu'il venait de cueillir.

La grande dame contempla cette scène avec un sentiment de malveillance jalouse. Les sentiments manifestés par son hôte lui paraissaient non-seulement coupables, mais offensants pour toute femme d'un vrai mérite. Certes, elle excusait bien des choses, tout même, quand la passion se trouvait justifiée par un assemblage séduisant de qualités mondaines. Mais l'absurde chose que des hommages s'adressant à une *petite fille!* Et cela de la part d'un homme agréable, bien élevé, autrefois capable d'apprécier la différence.

Ces idées ne contribuèrent point à la rendre très-aimable. Le souper fut assez triste; la plupart des convives, absorbés par leurs préoccupations personnelles, étaient incapables de causer de choses indifférentes. Personne, contrairement à ce qui s'était passé au dîner, ne se croyait obligé à des frais de conversa-

tion avec son voisin. Le comte, qui avait fait partir sa lettre, accaparait le capitaine; le baron, un peu égayé par le vin blanc, délaissait les dames pour s'occuper d'Ottilie. Restaient Charlotte, qui souffrait, et la baronne, qui épiait. L'air chagriné de Charlotte pouvait s'expliquer par l'attitude assez ridicule de son mari, et augmenta l'indignation de la baronne. Elle se promit de ne rien négliger pour le séparer de l'objet de sa flamme.

La scission devint plus complète encore après le souper. Le comte continuait à causer avec le capitaine, le baron avait réussi à attirer Ottilie dans une embrasure de fenêtre. Cependant les deux dames délaissées descendaient et remontaient silencieusement la salle à la barbe des convives sérieux, qui parlaient science, et du convive affolé qui rêvait amour. Ses joyeux éclats de voix retentissaient douloureusement dans le cœur attristé de Charlotte. Tout à coup quelqu'un, frappé de son air sérieux, remarqua l'espèce d'impolitesse dont on s'était rendu coupable. Malheureusement il était trop tard pour la réparer. Cela jeta un froid et accéléra le moment de la séparation. On apporta les bougeoirs et l'on se souhaita le bonsoir, les hommes pour se retirer dans l'aile gauche, les dames pour gagner l'aile droite du château. A ce moment, les plaisirs comme les inquiétudes de la journée pouvaient paraître terminés.

CHAPITRE XI

Édouard conduisit le comte dans la chambre préparée pour lui. Ils n'avaient sommeil ni l'un ni l'autre et s'attardèrent longtemps encore aux délices d'une causerie intime. Ils repassèrent ensemble mille souvenirs de jeunesse, se rappelèrent l'heureux temps où, tous deux à la cour, ils vivaient en fêtes et en plaisirs, passaient le temps en équipées joyeuses et en aventures galantes. La beauté de Charlotte occupa de droit la place d'honneur dans ces récits, et le comte en parla en connaisseur enthousiaste.

— Oui, elle était bien belle, et quel pied! Je n en ai jamais vu de pareil. Un joli pied, pour les femmes, c'est vraiment un avantage inestimable. Le front se ride, le pied reste joli. J'ai remarqué aujourd'hui celui de Charlotte, tandis qu'elle marchait devant moi, et je l'ai retrouvé aussi parfait qu'il y a dix ans. On est toujours tenté d'embrasser son soulier et de renouveler pour elle telle coutume d'une galanterie tant soit peu barbare, mais expressive, celle des Sarmates, qui pensaient faire honneur à la personne aimée en buvant à sa santé dans son soulier.

L'éloge du pied amena une suite de souvenirs ayant trait à sa propriétaire. Le comte rappela les sentiments passionnés des deux amoureux, la couleur romanesque de leurs entrevues, l'adresse avec laquelle ils déjouaient les piéges que l'on essayait de leur tendre.

— Te rappelles-tu, poursuivit le comte, telle aventure où, par pur dévouement pour toi, il m'arriva de jouer le personnage d'un sot ? Nos Altesses s'étaient rendues, le jour même, au château d'une autre Altesse sérénissime. La journée s'était passée en présentations et autres cérémonies divertissantes. Nous n'en pouvions plus, serrés comme nous l'étions dans nos habits de gala, et chacun appelait le moment du coucher. Les amoureux tout en premier avaient intérêt à voir venir le soir. Le difficile était de se ménager un tête-à-tête. Il fallut bien me dévouer.

— Avoue, mon cher, que tu connaissais à merveille le chemin qui mène aux appartements des filles d'honneur. J'avais besoin d'un guide, et, sans trop te faire prier, tu voulus bien m'accompagner.

— Certes, et j'en fus bien récompensé ! Charlotte, plus soucieuse de son plaisir que du mien, avait imaginé de se faire chaperonner par la plus laide de ses compagnes, un vrai gendarme. La belle figure que nous faisions là à écouter vos roucoulements ! Notre retour fut marqué par un épisode bizarre. Nous nous trompâmes de route et débouchâmes droit à la porte de la salle des gardes. Nous ouvrîmes cette porte, pensant trouver une issue ; mais la salle garnie de matelas avait été transformée en dortoir. Nos géants ronflaient paisiblement étendus sur le sol. Un seul d'entre eux veillait et nous regarda d'un air profondément surpris. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et, fort de mon audace, j'enjambai bravement les bottes gigantesques de ces Hercules. Pas un ne se réveilla. Tu fis comme moi, et nous parvînmes heureusement à passer outre.

— Quelle bonne histoire ! J'étais tenté de faire un faux pas, afin de donner l'alarme. Te figures-tu nos gaillards se réveillant tous ensemble et dressant pêle-mêle dans la salle leurs énormes torses encore engourdis par le sommeil ! Franchement, le tableau valait la peine d'être vu.

Comme le comte disait ces mots, la cloche du château sonna minuit.

— Voici l'heure du berger, reprit-il gaiement. Voyons, cher baron, feras-tu aujourd'hui pour moi ce qu'autrefois j'ai fait pour toi; me conduiras-tu chez la baronne ? Nous sommes restés longtemps sans nous voir, nous avons, pourquoi le cacher, beaucoup à nous dire. Montre-moi seulement le chemin de la chambre ; je me tirerai bien d'affaire pour rentrer. Au surplus, je ne serai pas exposé chez toi à enjamber quelques douzaines de paires de bottes emmanchées dans des jambes gigantesques.

— Je te rendrais volontiers ce petit service, répondit le baron, mais je vois un obstacle. Nous demeurons dans le pavillon de gauche, ces dames dans l'aile droite du château. Peut-être sont-elles encore levées; et Dieu sait quels commentaires on fera sur notre compte !

— Ne crains rien, la baronne est avertie ; je suis sûr de la trouver seule dans sa chambre.

Le baron prit un bougeoir, et, marchant devant son ami, descendit un escalier dérobé, traversa le vestibule et monta ensuite un escalier tournant qui conduisait dans un long corridor. Là, il remit le bougeoir au comte, et lui indiqua du doigt une petite porte en tapisserie ; la porte s'ouvrit au premier signal, et se referma sur le baron qui resta seul, dans l'obscurité, et à quelques pas d'une autre porte

donnant dans la chambre de sa femme. Le baron prêta l'oreille. La femme de chambre déshabillait sa maîtresse, qui lui demandait si Ottilie était couchée.

— Non, madame, répondit la femme de chambre, elle est encore occupée à écrire.

— C'est bien. Il est tard, allez la délacer. Je n'ai plus besoin de vous. Allumez seulement la veilleuse; je me charge d'éteindre la bougie.

— Elle travaille pour moi, se dit le baron; et cette pensée le combla de joie. Plongé dans les ténèbres, il se croyait chez Ottilie. Une sorte d'hallucination venait de s'emparer de lui et lui montrait la jeune fille penchée sur sa table à écrire ; il la voyait tressaillir au bruit de ses pas, pâlir à son approche, chanceler, faiblir. Cette image enivrante le rendit à moitié fou. Il voulut à tout prix la revoir à l'instant même, il éprouva un désir insensé et irrésistible de la presser sur son cœur. Mais comme il la croyait là, il se souvint qu'elle demeurait à l'entresol, dans un endroit écarté et presqu'inaccessible pour lui. D'autre part, il se sentait comme cloué devant la porte de sa femme. Un sentiment étrange, inexplicable, provoquait en quelque sorte chez lui la plus bizarre des méprises physiques. L'esprit rempli d'Ottilie, il chercha à ouvrir la porte de sa femme ; le verrou était mis, il frappa.

Charlotte, fort agitée, se promenait dans une chambre voisine de la sienne ; elle n'entendit pas tout d'abord. Les mêmes pensées passaient et repassaient dans son esprit troublé par la proposition si soudaine du comte. Elle ne pouvait croire au départ du capitaine, se représenter sans lui la maison, le jardin et ce petit salon témoin de tant de bonnes causeries intimes. Privée de ses avis, de sa conversation, que

deviendrait-elle ? Elle se disait tout cela, et bien d'autres choses encore. Même, comme il arrive souvent en pareil cas, elle anticipait sur le chagrin présent par la pensée de l'apaisement futur. Le temps, qui guérit toutes les blessures, guérira aussi la mienne, se disait-elle. Puis, caressant en quelque sorte sa douleur, elle s'en voulait de chercher à la chasser. Ces émotions si diverses avaient fini par ébranler ses nerfs ; elle fondit en larmes, et se jeta toute épuisée sur un sofa.

Édouard, d'autre part, ne bougeait pas de devant la porte de sa femme. Déjà il avait frappé deux, trois, quatre fois, lorsque Charlotte enfin l'entendit. Elle tressaillit des pieds à la tête. « Serait-ce le capitaine, se demanda-t-elle. » Puis elle eut honte de cette pensée. Les coups redoublaient. Elle pensa que la baronne était peut-être souffrante, et se dirigea vivement vers la porte. « Qui est là? demanda-t-elle.

— C'est moi, répondit le baron, mais si doucement qu'elle ne reconnut point sa voix.

— Qui? « demanda-t-elle de nouveau. Et l'image du capitaine était devant ses yeux, devant son âme.

Son mari répondit d'une voix plus distincte : « C'est moi, c'est Édouard. »

Elle ouvrit la porte. Il plaisanta sur sa visite inattendue, et elle eut la force de répondre sur le même ton. — Tu veux savoir ce qui m'amène, dit-il enfin, eh bien, je vais te l'avouer. J'ai fait vœu, ce soir, de baiser ton soulier.

— Cette pensée-là ne t'est pas venue depuis bien longtemps.

— Tant pis, ou tant mieux.

Afin de ne point attirer l'attention de son mari sur son déshabillé, elle s'était blottie dans un fauteuil.

Ce mouvement de pudeur produisit l'effet contraire. Édouard se prosterna devant elle, baisa son soulier, et pressa sur son cœur ce joli pied qui peu d'instants auparavant avait fait le sujet de sa conversation avec le comte.

Charlotte était de ces femmes qui, dans le rôle d'épouse, savent garder les séductions d'une maîtresse. Si elle ne provoquait ni ne prévenait jamais les désirs de son mari, elle ne leur opposait pas cependant une froideur blessante. En un mot, mariée deux fois, elle semblait encore la mariée de la veille qui rougit et se trouble devant l'amant prêt à réclamer ses droits d'époux.

Ce soir, l'image du capitaine planait devant ses yeux et semblait lui demander une fidélité impossible. L'agitation de la pauvre femme était visible, et ses yeux fatigués portaient des traces de larmes. Or, si les larmes ennuient et fatiguent chez les personnes faibles qui en répandent à tout propos, elles prêtent un nouvel attrait aux femmes naturellement fières et maîtresses d'elles-mêmes ; aussi le baron se montra-t-il plus aimable, plus empressé qu'à l'ordinaire. Plaisantant et suppliant tour à tour, il feignit de renverser la bougie par mégarde, et réussit à l'éteindre.

A la faible clarté de la veilleuse, les penchants du cœur comme les attraits physiques reprirent leurs droits naturels. Édouard croyait embrasser Ottilie ; et l'âme de Charlotte se confondait avec celle du capitaine. Un singulier mélange d'illusion et de vérité s'opéra, unissant ainsi, et par le plus doux des liens, les absents à ceux qui se trouvaient ensemble.

Le présent sait toujours rentrer dans l'exericce plein et entier de son immense privilége. Les deux époux passèrent une partie de la nuit dans des con-

versations d'autant plus gracieuses que le cœur n'y entrait pour rien. Édouard se réveilla au point du jour, la tête appuyée contre l'épaule de sa femme. Les souvenirs de la veille se présentèrent devant son esprit. Il lui sembla que le soleil éclairait un crime, et il s'éloigna doucement. Quelle ne fut pas la surprise de Charlotte lorsqu'en se réveillant à son tour elle se trouva seule !

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, le comte et la baronne se saluèrent avec la douce satisfaction de deux amants qui, longtemps séparés, viennent de se retrouver aimants et fidèles. Par contre les traits de Charlotte, ceux de son mari, portaient des traces de confusion et de regret. A peine s'ils osaient regarder l'un, Ottilie, l'autre, le capitaine. Car telle est la force et la toute-puissance de l'amour, que non-seulement l'illégitime devient légitime, mais le légitime illégitime.

La jeune fille se montra gaie, presque communicative ; mais le capitaine était grave et sérieux ; le comte, tout en lui parlant du poste qu'il lui destinait, avait trouvé moyen de réveiller son amour-propre et de lui faire comprendre l'insuffisance de sa situation actuelle.

Le comte et la baronne montèrent en voiture après le déjeuner, et continuèrent leur voyage. Ils venaient de partir quand de nouveaux hôtes se présentèrent. Charlotte, absorbée par ses pensées, accueillit volontiers une visite qui l'obligeait à faire taire ses préoccupations. Mais il n'en fut pas ainsi d'Édouard et d'Ottilie qui souhaitaient, l'un, obtenir un tête-à-tête avec la jeune fille, l'autre, terminer la copie promise à l'ami. Le soir venu, Ottilie courut s'enfermer dans sa chambre pour y reprendre son travail. Les maîtres du château, accompagnés du capitaine, étaient allés

reconduire leurs visiteurs. La soirée était belle, et les visiteurs partis, on décida que l'on irait jusqu'aux étangs pour essayer une embarcation nouvelle. L'élégant esquif était amarré contre le taillis en un endroit où quelques gros chênes marquaient la place du futur embarcadère.

— Le petit pavillon fera très-bien sous ces arbres, fit le baron. J'ai l'intention de placer celui de la rive opposée sous mes platanes.

— Le débarcadère est trop éloigné, on pourrait le rapprocher du château, remarqua le capitaine.

Tout en prononçant ces mots, il entra dans la barque, y fit monter Charlotte, et saisit une rame. Le baron avait pris l'autre rame quand l'image d'Ottilie se présenta tout à coup devant son esprit. Il comprit que cette promenade retarderait l'instant où il reverrait la jeune fille. Sa résolution fut bientôt prise. Il abandonna la rame, sauta sur la rive, et reprit le chemin du château, disant qu'il avait un petit mot à écrire.

Les domestiques lui apprirent que mademoiselle s'était retirée dans sa chambre. — Elle travaille pour moi, pensa-t-il. Certes, cette idée le flattait, mais il eût préféré sa présence à tout le reste. — Le capitaine et ma femme seront de retour dans vingt minutes, se disait-il, tout contrarié de perdre les bénéfices de sa fugue. Son impatience augmentait à tout moment, et il se mit à arpenter à grands pas le parquet de la salle. Le jour baissait, et l'on venait d'allumer les bougies quand la jeune fille entra au salon. Elle paraissait radieuse d'avoir pu rendre service, et le plaisir communiquait quelque chose d'angélique à son visage.

— Voulez-vous collationner cet acte avec moi,

dit-elle en déposant quelques papiers sur la table.

Le baron, devinant qu'il s'agissait de la fameuse copie, ne put s'empêcher de les regarder. Il se sentait peu disposé, pour le moment, à s'occuper d'affaires. Par politesse pourtant, il prit les feuillets et se mit à les parcourir. Évidemment une main de femme gracieuse, mais timide, avait tracé les premières pages. Peu à peu le trait devenait plus hardi et se rapprochait du sien. Vers les dernières pages, surtout, la ressemblance devenait parfaite. — On dirait que ces pages ont été écrites par moi. s'écria le baron.

La jeune fille le regarda avec une expression ineffable de joie et de satisfaction intérieures.

— Tu m'aimes donc, balbutia le baron, tu m'aimes!

Ils étaient dans les bras l'un de l'autre, sans savoir lequel des deux avait le premier ouvert ou tendu les siens. Le monde changea soudain de face pour le baron. Son regard plongeait dans le regard timide de la belle enfant; ses mains tremblantes pressaient les siennes, et il allait de nouveau l'attirer sur son cœur. Au même instant, la porte s'ouvrit, et Charlotte entra accompagnée du capitaine. Tous deux s'excusèrent d'avoir fait attendre. On se mit à table, et la conversation roula sur les visiteurs que l'on venait de reconduire. Le baron, contre son ordinaire, les traita avec indulgence. Charlotte, accoutumée à l'entendre formuler des jugements plus sévères, le plaisanta sur sa mansuétude.

— Rien de plus naturel, répliqua le baron. L'amour sincère est comme un filtre qui fait voir tout en beau. — Édouard prononça ces paroles avec

un ton de conviction et de sincérité étranges. Ottilie baissa involontairement les yeux, sa tante devint pensive.

Le capitaine prit la parole. « Je crois, dit-il, que ton mot peut s'appliquer non-seulement à l'amour, mais aux sentiments de la vénération et de l'estime. Le monde ne paraît estimable qu'à partir du moment où l'on a trouvé quelqu'un à estimer. »

Charlotte se tut ; mais elle ne tarda pas à se retirer dans sa chambre. Elle avait besoin d'être seule, de repasser dans son esprit les souvenirs de la soirée.

Ces souvenirs se rattachaient au capitaine, et lui représentaient l'image d'une scène récente. Tout d'abord elle se revoyait dans cette barque où le baron avait refusé de monter. Le jour baissait, les objets, à demi effacés par la brume, semblaient reculer vers un lointain immense. Le mouvement du bateau, le bruit des rames, le balancement des roseaux agités par la brise, tout, jusqu'aux plis de l'eau ridée par le vent du soir, jusqu'au vague scintillement d'une étoile solitaire dans un ciel chargé de nuages, tout semblait s'accorder pour donner au paysage une teinte de mélancolie bizarre, presque fantastique. Cette tristesse répandue sur la nature pénétra dans le cœur de Charlotte.

Elle éprouva comme un sentiment de défaillance; son cœur se serra, et elle regarda douloureusement l'ami pour lequel elle avait déjà tant souffert, et qui seul la guidait en ce moment. Il lui sembla que cet ami la conduisait loin, bien loin, pour la déposer seule sur quelque plage inconnue et aride. Elle se sentait singulièrement émue, et néanmoins incapable de pleurer.

Le capitaine cherchait à s'étourdir en prononçant quelques paroles. Il reprit le thème des projets d'embellissement, vanta l'élégance de la barque, qui, disait-il, était à la fois solide et légère.

— Vous devriez apprendre à ramer, ajouta-t-il. Rien de plus agréable parfois que de se promener seul sur l'eau, de se servir à soi-même de rameur, de timonier et de pilote.

Le souvenir de leur séparation prochaine se réveilla chez Charlotte. — Se doute-t-il de quelque-chose, se demanda-t-elle. Elle pensa aussi que le hasard faisait parfois des rapprochements singuliers, et que ces paroles pouvaient avoir été dites involontairement. Ces réflexions redoublèrent sa tristesse. Une grande mélancolie s'empara d'elle, et elle manifesta le désir de rentrer.

Le capitaine naviguait pour la première fois sur les étangs ; il en connaissait à peu près la profondeur ; mais, à la nuit tombante, et chargé de ramener la baronne, il trouva dangereux de s'en remettre à l'à peu près, et, quitte à prendre le plus long, chercha un lieu commode pour débarquer. Cependant Charlotte, de plus en plus inquiète, lui indiqua elle-même un point de débarquement. Le capitaine voulut obéir ; mais, tout en se dirigeant vers l'endroit indiqué, il s'ensabla, et chercha vainement à sortir de cette impasse. Que faire? Il sauta dans l'eau, justement assez basse, et. d'un bras robuste, porta la baronne jusqu'à la rive opposée.

Bien qu'elle ne doutât nullement de l'adresse du capitaine, elle se tenait, par un geste en quelque sorte instinctif, cramponnée à son cou. Mais, loin de lui rendre la liberté. le capitaine, une fois parvenu

sur la rive, la serra plus étroitement contre son cœur. Tout à coup il eut conscience de ce qu'il faisait et la déposa tout troublé sur le gazon. Elle, cependant, ne faisait aucun effort pour se dégager. Éperdu, hors de lui, il l'attira de nouveau contre lui et imprima un baiser sur ses lèvres. Mais, presque au même instant, il se jeta à ses pieds.

« Me pardonnerez-vous, Charlotte ? » s'écria-t-il.

Le baiser qu'elle avait reçu, qu'elle avait rendu, rappela Charlotte à elle-même. Elle prit la main du capitaine et s'appuya sur son épaule. « L'irréparable ne saurait s'effacer, fit-elle d'une voix tremblante. — Sans doute ce moment marquera désormais dans notre vie ; tâchons du moins, mon ami, de pouvoir nous le rappeler sans rougir. Notre fermeté seule pourra, dans l'avenir, racheter un moment de faiblesse involontaire. Essayons de nous montrer dignes de nous-mêmes. Il le faut, mon ami, il faut faire tout ce qui dépendra de nous pour cela. Tout d'abord, il faut nous résigner à une séparation cruelle, mais nécessaire. Les démarches que le comte vient de faire en votre faveur nous en offrent le prétexte. Oui, je devais encore vous le laisser ignorer, le comte s'occupe de votre avenir, et veut vous assurer un sort digne de vos grands talents. Vous partirez, mon ami, et le pardon que vous me demandez est soumis à cette condition. Vous pardonner, que dis-je ? c'est moi qui suis la plus coupable. Enfin n'importe, c'est décidé ; nous ne saurions changer nos sentiments, mais nous pouvons être honorables. Sachons rester honorables. »

Elle lui fit signe de se relever, prit son bras, s'y appuya avec confiance, et tous deux revinrent au château sans échanger une parole.

De retour dans sa chambre, seule avec elle-même, elle envisagea de nouveau les difficultés de sa situation et la nécessité de demeurer ferme. Son caractère naturellement énergique, encore raffermi par l'usage du monde et l'expérience des choses, lui donnait beaucoup d'empire sur elle-même. En cette circonstance, l'habitude de se juger, de se dicter des lois, lui eut bientôt fait retrouver son équilibre. Ainsi le souvenir de la visite nocturne de son mari, qui d'abord lui avait semblé pénible, céda bientôt devant une sorte de frémissement mystérieux, mais plein de douceur. Un vague et pieux pressentiment traversa son esprit redevenu calme; elle s'agenouilla, et répéta mentalement les serments qu'elle avait prononcés le jour de son mariage. Conjurés par la force de sa volonté, les inclinations, les penchants contraires à ce serment ne tardèrent pas à s'effacer, et elle se retrouva peu à peu telle qu'elle avait été, et que désormais elle voulait rester. Une douce fatigue s'empara d'elle et elle ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil bienfaisant et paisible.

CHAPITRE XIII

Édouard, ce jour-là, se retira dans une situation d'esprit fort différente. Il pensait si peu à dormir qu'il ne songea même pas à se déshabiller. Il se laissa tomber sur un fauteuil, les yeux fixés sur la copie faite par Ottilie. Puis il s'empara du manuscrit, le couvrit de baisers, là surtout où il ne croyait pas reconnaître son écriture à lui. Il lisait des mots insignifiants à la place des phrases brûlantes qu'il eût souhaité y découvrir.

— Un acte notarié, quelle dérision ! soupirait-il. Puis il se reprenait mentalement, se reprochait d'être trop exigeant.

— Qu'importe la forme, si je possède la chose, se dit-il.

La lune décroissante planait sur la forêt voisine. L'air était tiède ; le baron, entraîné par un vague besoin de mouvement, descendit au jardin ; il s'y trouva trop à l'étroit, et se mit à errer à travers la campagne qui lui parut trop vaste. Il se sentait à la fois le plus fortuné et le plus agité des mortels. Lassé par sa course, il reprit le chemin du château, et se trouva, sans le vouloir, sous les fenêtres d'Ottilie. Il s'assit sur les degrés d'un perron, et respira les parfums de l'air nocturne. Pourquoi n'est-elle pas là? se dit-il. La douce vision planait devant ses yeux, si bien qu'il étendit machinalement les bras pour l'attirer sur son cœur. Il la sentait à lui, incapable de lui résis-

ter. « Cette certitude, pensa-t-il, ne saurait-elle me suffire? »

Tout était calme autour de lui, si calme que son oreille naturellement fine pouvait saisir le manége souterrain des taupes, et autres animaux ennemis du cultivateur. Une sorte de torpeur s'empara de ses sens, et, bercé par mille rêveries douces, il ne tarda pas à s'assoupir. Lorsqu'il se réveilla, les brumes matinales fuyaient déjà devant les premiers rayons du soleil.

Lui excepté, tout reposait encore sur ses domaines. Il s'impatienta de ne point voir arriver les ouvriers, qui pourtant se présentèrent à l'heure habituelle. Leur nombre, ce jour-là, lui ayant paru insuffisant, il en demanda d'autres. On le satisfit dans le cours de la journée : concession inutile; les travaux marchaient toujours trop lentement pour son impatience. A vrai dire, il ne s'intéressait plus à la marche, mais seulement au but de ces travaux. En somme, il eût voulu finir tout à la fois; non pas pour lui, sans doute, mais afin qu'Ottilie pût jouir immédiatement de la maison d'été, des promenades et des plantations nouvelles, enfin de tous les embellissements projetés. Au reste, l'anniversaire de la naissance de cette jeune fille n'était pas très-éloigné, et rien ne lui paraissait assez grand, assez beau pour célébrer dignement sa fête. Ses vœux n'avaient plus de bornes, ses désirs plus de limites, la certitude d'aimer et d'être aimé le jetait dans l'incommensurable.

En résumé, il ne voyait plus les choses qu'à travers Ottilie, ou plutôt, il ne s'y intéressait plus qu'à cause d'elle. Sa présence lui tenait lieu de tout. Pour lui, tout s'absorbait dans la personne de cette

enfant, tout, jusqu'à la voix de la conscience. Les divers liens qui jusque-là avaient enchaîné et dompté son ardente nature s'étaient rompus brusquement, et la surabondance de ses forces aimantes se précipitait au-devant d'Ottilie avec l'impétuosité d'un torrent qui rompt ses digues.

Ces symptômes n'échappèrent point à la perspicacité du capitaine. Il s'en alarma pour Charlotte et songea aux moyens de couper court au mal. L'activité pour ainsi dire fiévreuse du baron le blessait d'autant plus qu'il y voyait une offense à l'amitié, une véritable trahison au sentiment de la famille. Tout d'abord il en voulait à son ami de poursuivre dans un but égoïste ce qui avait été commencé sous les auspices d'une réunion fraternelle. Grâce à lui, la métairie venait d'être vendue, et le premier payement versé entre les mains de Charlotte. Mais, avec l'impétuosité irréfléchie d'Édouard, qu'il fallait de fermeté pour mesurer la dépense aux recettes et ne jamais dépasser le budget assigné aux embellissements du domaine !

Tout était commencé, rien n'était achevé. Le capitaine comprit que, quel que fût le sentiment qui l'attirait vers Charlotte, il ne pouvait la laisser aux prises avec les difficultés où il avait contribué à la mettre. Le sentiment de l'amitié la plus vulgaire ordonnait, en de pareilles circonstances, d'ouvrir les yeux à Charlotte. Il lui expliqua donc franchement ses inquiétudes et ses craintes. Tous deux comprirent qu'ils chercheraient vainement à arrêter le baron, et qu'au reste il valait mieux terminer les travaux tant que le capitaine pourrait encore les diriger. Ces divers motifs les décidèrent à emprunter une somme suffisante pour achever tout

ce qui était commencé, et cela le plus promptement possible.

Charlotte persista pieusement dans le serment qu'elle s'était fait et le capitaine sut, comme elle, sacrifier son penchant à son honneur. Sûrs désormais d'eux-mêmes, ils crurent pouvoir, comme par le passé, causer confidentiellement ensemble et s'expliquer sur les sentiments que l'un et l'autre avait cru remarquer chez le baron. Déjà Charlotte avait sondé le cœur de sa nièce, et deviné tout ce qui s'y passait. Le prompt éloignement de la jeune fille lui parut indispensable pour leur salut à tous. Le hasard vint fournir un excellent prétexte pour justifier cette démarche. La grand'tante de Luciane, l'ayant appelée près d'elle pour l'introduire dans le monde, la baronne pouvait, sans éveiller le moindre soupçon, renvoyer sa nièce à la pension dont elle l'avait tirée. Ottilie partie, le capitaine pourvu d'un bel emploi, tout était pour le mieux, et il lui serait facile de rétablir son bonheur conjugal un moment troublé par la présence de ces deux personnes. Du moins elle le croyait ; car, malgré toute sa raison, elle était loin de soupçonner l'insuffisance de la prudence humaine, ni combien il est difficile de rentrer dans une position limitée quand ces limites ont été brisées par une explosion violente.

Le baron ne tarda pas à s'apercevoir que l'on cherchait à l'éloigner d'Ottilie ; il ne pouvait presque plus l'entretenir sans témoins, chose qui l'irrita fort et exalta encore la violence de ses sentiments. Était-il libre de glisser quelques mots à l'oreille d'Ottilie, c'était moins pour lui parler de son amour que pour l'entretenir des griefs qu'il nourrissait contre sa femme et contre le capitaine. Ne pouvant se plaindre

des empêchements qu'ils mettaient à ses tête-à-tête avec Ottilie, il ne craignait pas de se montrer ingrat, et incrimina des mesures dictées par la prudence, particulièrement les arrangements financiers dont on a vu plus haut le détail.

La haine est partiale, l'amour l'est plus encore. Ottilie elle-même, jusque-là si douce et si bonne, devint malveillante pour le capitaine et pour Charlotte. Édouard ayant cru devoir un jour se plaindre de son ami, la jeune fille ne craignit pas de répondre qu'elle le croyait perfide. Depuis longtemps, disait-elle, elle en avait acquis la preuve. Que de fois le capitaine s'était moqué de ses prétentions de musicien! « Il nous déchire les oreilles avec sa flûte, » disait-il à la baronne qui naturellement faisait chorus. Et la jeune fille ne cherchait point à dissimuler combien elle avait été blessée d'une plaisanterie qui, de l'exécutant, s'étendait à l'accompagnatrice.

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle en sentit l'imprudence. Contrariez, si vous le voulez, des idées justes, mais ne touchez jamais à des faibles. Les traits du baron s'altérèrent, son visage s'empourpra. Jamais rien ne l'avait aussi douloureusement offensé. Il faisait de la musique sans prétention, et pour s'amuser. Ne pas respecter un plaisir aussi innocent, c'était, selon lui, manquer aux lois de l'amitié, enfreindre les convenances les plus simples. Il oubliait, dans son dépit, qu'il n'est pas, pour une oreille musicale, de pire supplice que les fausses notes. Enfin il était furieux, décidé à ne jamais pardonner; la plaisanterie qu'on vient de voir prenait à ses yeux les proportions d'une fausseté insigne, et il se sentait comme dégagé de tout devoir envers

des personnes qui le trouvaient mauvais musicien. De jour en jour il éprouvait un besoin plus irrésistible d'être seul avec Ottilie, de faire d'elle la confidente de ses pensées les plus intimes. Il se décida à lui écrire, et lui demanda un échange secret de lettres. Le petit bout de papier sur lequel il venait d'exprimer ce désir, se trouvait placé sur la table quand le valet de chambre entra pour coiffer son maître. La fenêtre était ouverte, et le courant d'air fit tomber le papier. Le valet de chambre le ramassa pour essayer la chaleur du fer à friser; le baron le lui arracha des mains, mais trop tard; une partie de l'écriture était brûlée. Un second billet qu'il écrivit dans la même journée lui parut moins bien; il éprouva même quelques scrupules à propos de la démarche dans laquelle il allait engager sa jeune amie. Il hésita et se promit d'attendre; mais, dès qu'il le put, il lui glissa son billet. Ottilie s'arrangea de façon à lui remettre sa réponse le soir même; ne pouvant la lire tout de suite, il la cacha dans la poche de son gilet. Malheureusement ce gilet, court comme on les portait alors, avait une poche très-petite. Le papier ne tarda pas à sortir de la poche et à tomber. Charlotte le ramassa et s'empressa de le lui rendre. « C'est ton écriture, lui dit-elle; peut-être n'aimerais-tu pas la voir traîner. » Le ton simple dont elle prononça ces paroles éloignait toute idée de soupçon. Édouard la remercia d'un air embarrassé. « Se jouerait-elle de moi, ou ne se doute-t-elle de rien, » se demanda-t-il. Il espéra qu'elle ne se doutait de rien, et continua à ne tenir aucun compte de ces avertissements où les uns verront un effet du hasard, d'autres, le doigt de la Providence. En revanche, son irritation ne faisait que s'accroître, et

chaque jour l'éloignait davantage de sa femme, de son ami. Par moments même leur compagnie lui pesait horriblement, et il ne trouvait rien à leur dire. Ne sachant comment cacher sa mauvaise humeur, il cherchait à donner le change par des accès de gaieté factice; mais comme cette gaieté ne partait point du cœur, elle n'était ni communicative ni aimable.

Charlotte supporta ces épreuves avec l'énergie d'une personne forte de sa conscience ; le sacrifice qu'elle venait de faire l'élevait à ses propres yeux, et lui inspirait le désir de venir en aide aux imprudents qu'elle voyait s'acheminer vers l'abîme. Toutefois elle comprit qu'une séparation, ici, ne suffirait point, et que la passion parvenue à ce degré d'intensité était difficile à guérir. Un jour elle se proposait de parler à Ottilie, puis, émue par le souvenir de ses propres hésitations, elle renonçait à sermonner la pauvre enfant. « Comment la blâmer, se disait-elle, de ce dont je n'ai pu me défendre? Et jouer le personnage d'un mentor quand je ne suis moi-même qu'une écolière ! »

Ses efforts se bornèrent donc, comme par le passé, à séparer les deux amoureux. Efforts inutiles, et qui ne faisaient qu'aggraver la situation. Les allusions délicates par lesquelles la baronne s'efforçait d'avertir sa nièce demeurèrent sans effet, et cela parce qu'Édouard avait su lui persuader que, sa femme aimant le capitaine, elle accepterait aisément une proposition de divorce. Ottilie, soutenue par le sentiment de son innocence, croyait pouvoir s'avancer sans crime vers un but ardemment désiré. Elle ne respirait plus que pour le baron : cet amour l'affermissait dans le bien, répandait son prestige

sur les occupations les plus simples, la rendait de plus en plus expansive et aimable. Si près d'Édouard, et sur le point de lui appartenir tout à fait, elle se sentait non plus sur la terre, mais dans le ciel.

Nos quatre amis continuèrent donc, en apparence du moins, à vivre de leur vie habituelle, et rien ne semblait changé dans cette maison sur laquelle grondait sourdement un orage.

CHAPITRE XIV

Le capitaine venait de recevoir deux lettres du comte : l'une, faite pour être communiquée, contenait des promesses, des espérances; l'autre, secrète, renfermait l'offre d'un important emploi administratif, celle d'une charge à la cour impliquant de gros appointements, le grade de major, enfin une superbe perspective de dignités et d'avantages de toute sorte. Le capitaine céda au vœu du comte et se montra fort discret; il n'en pensa pas moins à faire ses préparatifs de départ et dirigea les ouvriers de façon à pouvoir bientôt se passer de lui. Le baron, en ceci, le secondait de son mieux, et souhaitait voir tout s'achever pour le jour de naissance d'Ottilie. Le projet de réunir les trois étangs avait déjà reçu un commencement d'exécution; il était donc difficile d'y renoncer; mais le capitaine avait pour maxime de ne jamais abandonner un endroit en y laissant le désordre. Faute de temps pour tout terminer lui-même, il écrivit à l'un de ses anciens élèves, un jeune architecte très-capable, qui, pensait-il, entrerait, non-seulement dans ses idées, mais encore le remplacerait avec avantage.

C'est ainsi que tous s'accordaient pour presser des travaux dans lesquels le baron ne voyait qu'un prétexte à galanterie; galanterie qu'il s'agissait de présenter d'une façon détournée et de manière à ne point choquer. La baronne, avec son bon sens ordinaire, avait insinué qu'une jeune fille recueillie

par charité ne pouvait, sans inconvénient, jouer le rôle de reine. Édouard avait paru se rendre à ces avis, et l'on tomba d'accord sur les préparatifs d'une fête uniquement donnée, selon la baronne, pour inaugurer la maison d'été et les promenades nouvelles.

Cela ne faisait guère le compte du baron; il chercha d'autres moyens pour se déclarer le vassal d'Ottilie, et fit pressentir des générosités excessives pour un oncle. La baronne ayant proposé des cadeaux, certes, fort convenables, mais d'un prix modéré, le baron ne put réprimer un sourire de dédain et préféra donner des ordres à son valet de chambre. Ce personnage avait, avec le talent de deviner à demi-mot, un goût parfait et des accointances avec tous les fournisseurs de la ville. Il s'y rendit aussitôt et commanda un coffret de forme élégante, recouvert de maroquin rouge et garni de clous d'acier; les parures et les objets dont il le fit remplir répondaient à la magnificence du coffre. L'adroit valet avait depuis longtemps deviné la passion de son maître; il crut se créer des titres à sa reconnaissance en lui indiquant un moyen de fêter tout à fait royalement Ottilie, et parla de pièces d'artifice oubliées dans un coin de la maison. Quelle bonne aubaine pour le baron ainsi dégagé de toute responsabilité envers sa femme! Il autorisa son valet à faire les choses comme il l'entendrait, lui recommandant seulement le secret, afin, disait-il, que la surprise fût complète.

Le capitaine, d'autre part, prenait des mesures de précaution pour prévenir les accidents qui viennent souvent attrister les fêtes populaires.

Édouard et son confident songèrent uniquement

aux apprêts du feu d'artifice. L'échafaudage devait s'élever sur les bords de l'étang, au milieu des chênes séculaires. Les spectateurs resteraient en face, sous les platanes, d'où l'on pouvait, sans danger, voir l'ensemble du feu, ainsi que ses merveilleux reflets dans l'eau. Lorsqu'on débarrassa cette place des plantes et des buissons qui l'obstruaient, Édouard remarqua avec plaisir combien ses arbres chéris paraissaient bien portants et robustes. Il se rappelait bien les avoir plantés en été, mais ne se souvenait plus dans quelle année. Tout en cherchant la date précise, il se rappela que ces souvenirs subsistaient liés à ceux d'un événement de famille. Il chercha cet événement sur le journal dans lequel son père avait coutume de consigner les dates des naissances et des morts. Sa mémoire ne le trompa point; et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il reconnut que, par le plus merveilleux des hasards, le jour et l'année où il avait planté ces arbres étaient ceux de la naissance d'Ottilie.

CHAPITRE XV

Le bienheureux anniversaire arriva, et, dès le matin, les invités se présentèrent en foule. On ne manque jamais de convives pour ces sortes de cérémonies, et la fête donnée pour la pose de la première pierre faisait bien augurer de celle-ci.

Les charpentiers, précédés d'une joyeuse musique, entrèrent au château comme on allait se mettre à table. L'un d'eux prononça une courte harangue et, selon l'usage, fit circuler parmi les dames une grande couronne de feuilles de chêne. Elles se plurent à l'orner de mouchoirs de soie, de rubans de toutes nuances. Leur récolte faite au château, les charpentiers allèrent faire un appel à la générosité des villageois, après quoi ils remontèrent la côte et, suivis d'une foule nombreuse, allèrent planter leur couronne sur le faîte de la maison d'été.

Charlotte avait, pour de bonnes raisons, voulu éviter toute apparence de marche régulière ou de cortége. Elle se borna à proposer une promenade après le dîner, laissant d'ailleurs à ses invités le soin de se grouper à leur fantaisie, et s'arrangeant seulement de façon à ce qu'Ottilie ne fût pas en tête des promeneurs. Mais, selon la coutume, ces précautions si sages échouèrent, et les mesures qu'elle avait prises pour reléguer la jeune fille à l'arrière-rang ne firent qu'accélérer son triomphe. Pour écarter sa nièce du premier rang, la baronne n'avait pas voulu qu'elle fût au dernier; mais, par malheur,

elle arriva la dernière; justement les musiciens se disposaient à donner une aubade et, circonstance qui pouvait donner matière à réflexion, ils attendirent que la jeune fille fût assise pour commencer. C'était la traiter en personne importante, et presque en reine de la fête.

Pour égayer l'aspect du bâtiment encore inachevé, on en avait décoré la façade de guirlandes de fleurs. Ces guirlandes avaient, selon l'ordre du capitaine, été disposées de façon à simuler des motifs d'architecture; des chiffres en fleurs devaient figurer la date de l'inauguration. Mais le baron, ne voyant dans tout cela qu'une seule date intéressante, avait jugé à propos de faire placer le nom d'Ottilie dans le tympan du fronton; le capitaine, qui passait justement par là, remarqua l'ornement et imagina un prétexte pour le faire enlever.

Les rubans et les mouchoirs bigarrés qui ornaient la couronne flottaient dans l'air, et le vent emporta une nouvelle harangue en l'honneur de la famille seigneuriale. La cérémonie se trouvait terminée et l'on se disposa à danser sur la place même où s'élevait la maison.

Un jeune charpentier sortit des rangs, et, ayant présenté au baron une jolie villageoise, pria fort poliment Ottilie de l'accepter pour danseur. Les deux couples trouvèrent de nombreux imitateurs, et Édouard ne tarda pas à échanger sa rustique danseuse contre la charmante Ottilie. Les invités trop âgés ou trop sérieux pour participer aux plaisirs du bal se dispersèrent dans les alentours et admirèrent les promenades et les plantations nouvelles ; mais, avant de se séparer, on convint de se retrouver sous les platanes, à la chute du jour.

Le baron arriva le premier, et acheva de tout organiser avec son valet de chambre; quelques personnes le surprirent au moment où il lui donnait l'ordre d'aller rejoindre l'artificier sur l'autre rive. Cela donna l'éveil; quant au capitaine, il devina bientôt qu'il s'agissait d'un feu d'artifice et pensa bien faire en veillant à la sécurité générale. Il allait prendre quelques mesures de précaution quand le baron, s'approchant de lui, le pria de ne point intervenir dans ses arrangements pour le soir. « J'en fais mon affaire, ne t'en mêle pas, » fit-il assez sèchement.

Le baron avait compté sans la curiosité des campagnards qui, naturellement ignorants, croient perdre quelque chose s'ils ne sont pas au premier rang. Ils ne manquèrent pas, comme le prévoyait le capitaine, de se presser le long des digues déjà dépouillées de leurs soutiens par suite des travaux entrepris. Le soleil venait de disparaître et les invités de la famille seigneuriale attendaient l'arrivée de la nuit abrités sous les platanes, où l'on avait disposé des siéges. Les domestiques faisaient circuler des rafraîchissements et tout annonçait une soirée magnifique quand des cris éclatèrent. On se précipita vers l'étang où gigottaient quelques malheureux. Les digues avaient cédé sous les piétinements de la foule, entraînant dans leur chute plusieurs personnes. Leur perte était imminente sans le capitaine, qui s'efforça tout d'abord de prévenir de nouveaux malheurs. Le sauvetage s'organisa bientôt par ses soins et l'on pouvait s'en croire quitte pour la peur, quand de nouvelles clameurs retentirent. Un pauvre enfant emporté par la vague faisait de vains efforts pour se rapprocher de la rive. Son petit bras s'agi-

tait d'une manière désespérée et il allait disparaître quand le capitaine, n'écoutant que son courage, se précipita dans l'étang pour le sauver. Il resta quelques secondes sous l'eau et déjà les spectateurs le croyaient perdu lorsqu'il reparut tenant dans ses bras l'enfant. Il le remit aussitôt aux mains d'un chirurgien et s'informa s'il ne manquait plus personne. En vain la baronne le suppliait de retourner au château et de songer à lui; il n'y voulut consentir qu'après être parvenu à dissiper la foule et s'être assuré que son protégé reprenait connaissance. Le chirurgien, chargé de l'enfant, venait de suivre le capitaine quand la baronne s'aperçut qu'elle avait les clefs de l'armoire aux provisions. « Sans doute, se dit-elle, il faudra du thé, du « vin, du sucre, » et elle courut à la recherche d'Ottilie pour l'emmener. Elle rencontra tout d'abord son mari qui s'occupait de rassurer ses hôtes et les priait de rester pour le feu d'artifice. « Serait-il devenu fou? » pensa-t-elle, et elle insista auprès de lui pour qu'il discontinuât ses apprêts. Mais le baron ne voulut rien entendre. « Est-ce que le chirurgien n'est pas là pour prendre soin des malades, » répondit-il. Faute de pouvoir emmener son mari, elle fit un signe à Ottilie; mais le baron l'arrêta. — « Quant à cela, je m'y oppose, fit-il; tu es libre de t'en aller, si cela te fait plaisir; mais je ne veux pas que l'on transforme Ottilie en sœur grise. Une séance d'hôpital, grand merci! D'ailleurs, à quoi bon? Le gamin respire et le capitaine n'a pas besoin de nous pour se sécher... »

Charlotte partit sans ajouter un seul mot; quelques invités, bientôt tous, se firent un devoir de suivre la maîtresse de la maison. Ottilie toute tremblante

voulut en faire autant. Mais le baron, par son langage tour à tour impérieux et caressant, fit bientôt taire ses scrupules.

— Aller là-bas, quelle idée! Chère enfant, restons ensemble, crois-m'en ; les grandes choses ne se font pas par les moyens ordinaires. Et je brûle de nous voir l'un et l'autre hors de l'ornière où nous sommes engagés. La catastrophe d'aujourd'hui semble avoir accéléré l'instant de notre union. Profitons-en. A partir d'aujourd'hui, tu m'appartiens comme je t'appartiens. L'important est de donner bientôt à notre serment sa sanction légitime.

Il allait continuer quand son valet de chambre l'interrompit pour demander ce qu'il fallait faire des pièces d'artifices.

— «Eh ! les faire partir, » riposta vivement le baron.

Tandis que le valet retournait à son poste d'artificier, le baron reprenait son langage d'amoureux.

— « Le feu d'artifice a été préparé en ton honneur, qu'on le tire pour toi seule, » fit le baron en pressant tendrement les mains de la jeune fille.

L'explosion ne tarda pas à se faire, et l'on vit tour à tour partir des fusées, des soleils, des chandelles romaines. Le tournoiement des serpents enflammés, le craquement des pièces d'artifice accrurent encore l'enivrement du baron. Ce fut tout le contraire chez la jeune fille qui, effrayée par ces détonations, se pressa toute craintive contre lui. Il attribua ce geste de colombe intimidée à une émotion plus tendre et n'y vit qu'un assentiment à ses propres paroles. Cependant le bouquet laissait retomber ses dernières perles, et le beau paysage, tout à l'heure fantastiquement éclairé, était redevenu sombre. Seule la lune éclatante derrière les déchirures des nuages

éclairait quelques arbres, argentait un coin de l'étang, et laissait voir la ligne blanche du sentier qui ramenait au château. Tout à coup un homme, un mendiant, déboucha de derrière un taillis et demanda l'aumône. C'était le même qui, peu de temps avant, avait provoqué la colère du baron. Il le reconnut tout de suite, mais, loin de lui en vouloir, il lui jeta une pièce d'or. Le baron eût voulu faire participer le monde entier à sa joie. Il tendit le bras à sa compagne et tous deux revinrent silencieusement à la maison. La plupart des convives étaient repartis. Le petit noyé et son sauveur n'inspiraient plus d'inquiétude. Celui-ci venait d'annoncer son prochain départ à la baronne, et elle était toute à ces pensées quand le baron et Ottilie entrèrent au salon. Convaincue que Dieu se chargerait de démêler les fils en apparence si emmêlés de sa vie présente, elle leur répéta ce que le capitaine venait de lui dire. Son attitude tranquille, le calme empreint dans tout son être, avant tout l'acccent assuré de sa voix surprirent quelque peu le baron. Il envisagea pour la première fois la possibilité d'un arrangement également avantageux pour lui et pour sa femme. En un mot, le capitaine, désormais revêtu d'un grand poste, pourvu d'un large traitement, lui paraissait libre de prétendre à la main de Charlotte redevenue maîtresse d'elle-même par le divorce. Ce divorce, à ses yeux, conciliait les intérêts de tous. Déjà le baron se plaisait à imaginer Charlotte fière au bras de son nouvel époux, et Ottilie maîtresse et dame légitime d'un vaste domaine seigneurial.

La jeune fille, retirée dans sa chambre, se laissait aller à des rêves semblables devant le riche coffret qui représentait le cadeau du baron. Il contenait de

beaux bijoux, de superbes dentelles, puis du velours, des fourrures, toute une corbeille de fiancée, et de fiancée destinée à occuper dans le mariage un rang élevé. — Ces objets, pensa-t-elle, ne sauraient convenir à une jeune fille, et c'est à sa future femme que le baron les offre. — Cette pensée traversa son esprit comme un éclair, mais elle la repoussa aussitôt comme indigne d'elle. Sa main déjà prête à palper les beaux tissus se retira, et elle referma vivement le couvercle du coffre. « Non, se dit-elle, tout cela ne saurait m'appartenir. »

CHAPITRE XVI

Le lendemain le capitaine avait quitté le château, laissant quelques lignes de remercîment et de regret pour les hôtes chez lesquels il avait pu se croire en famille. Déjà, la veille au soir, il avait pris à demi-mot congé de Charlotte, et Charlotte, guidée par le sentiment du devoir, s'était résignée à des adieux tacites, adieux qui, dans sa pensée, devaient précéder une séparation éternelle. Le capitaine, en lui communiquant la seconde lettre du comte, n'avait point passé sous silence certain passage où celui-ci lui faisait entrevoir la possibilité d'un grand mariage; sans paraître d'ailleurs attacher la moindre importance à ce projet, il n'avait pas cru devoir lui cacher les intentions du comte, et le capitaine n'avait pas même réfléchi à la chose, que son amie la considérait déjà comme faite.

Une grande victoire remportée sur soi rend généralement exigeant envers autrui. C'est ce qui arriva à la baronne; convaincue qu'en pareille occurrence il n'y avait qu'à vouloir pour pouvoir, elle prit la résolution d'amener son mari, par une explication franche et sincère, au point où elle en était arrivée elle-même.

« Notre ami vient de nous quitter, lui dit-elle. Il dépend de nous, maintenant, de faire disparaître les modifications que son séjour a amenées ici, et

de redevenir complétement ce que nous étions autrefois l'un pour l'autre. »

Le baron, incapable d'écouter tout avis autre que celui de la passion, pensa que Charlotte, par ces paroles, faisait allusion à leur précédent veuvage, et manifestait l'intention d'y revenir par un divorce.

— « Je ne m'y oppose point, répliqua-t-il avec un sourire. Le tout serait de s'entendre sur ce point capital.

— Ce serait d'autant plus facile qu'Ottilie n'y fera point obstacle. Les embarras où nous mettaient sa position précaire s'aplanissent ; des offres surgissent comme par miracle. Ma fille casée chez sa grand'tante, nous pouvons à volonté renvoyer l'enfant à la pension ou la placer comme compagne auprès d'une jeune fille bien née et riche avec qui elle perfectionnera son éducation et fera ses débuts dans le monde. »

Le baron, s'apercevant qu'il venait de faire fausse route, essaya de faire bonne mine à mauvais jeu. Il se composa un visage calme et répondit le plus froidement possible :

— « Depuis son arrivée parmi nous, ta nièce a contracté des habitudes qui lui rendraient, je le crains, son changement de position tout au moins désagréable, sinon pénible. »

La baronne se redressa, comme piquée au vif. « Nous avons tous contracté des habitudes funestes, toi surtout, répliqua-t-elle avec une certaine vivacité. »

Elle s'arrêta et regarda fixement son mari.

« Notre faiblesse excuse certains égarements, continua-t-elle avec plus de douceur. Toutefois le moment du réveil arrive, et l'on sent enfin la nécessité de sacrifier les rêves dangereux à ses devoirs intimes. »

Édouard eut ce sourire dédaigneux propre à la plupart des gens qui se sentent à bout d'arguments.

— « J'ignore, poursuivit-il sèchement, pourquoi nous ferions d'Ottilie la victime de ces prétendus devoirs. Ce serait le faire que de la renvoyer d'ici pour la placer ailleurs sous un prétexte quelconque. En quoi nous gêne-t-elle? D'ailleurs, il en sera peut-être d'elle comme pour le capitaine. Notre adoption lui portera bonheur.

— J'ignore quel avenir est réservé à Ottilie, mais je crois deviner celui qui nous attend, reprit Charlotte; et, comme elle était déterminée à s'expliquer sans détour : « Tu t'accoutumes à Ottilie, poursuivit-elle; je dirai mieux, tu te prends à l'aimer. Ce penchant est, ou peut devenir réciproque. Pourquoi nous payer de paroles vaines, et craindre de nous avouer ce qui ressort de l'évidence? pourquoi surtout, certains faits admis, ne pas écouter la voix de la prudence qui nous exhorte à nous surveiller, à prendre soin de notre repos futur, à nous demander, en un mot, où nos inconséquences viendront aboutir?

— Il est des circonstances, répliqua le baron, où l'on ne saurait répondre sur-le-champ à une question pareille, ni même se la poser. La solution des faits dépend de la marche des événements. Pourquoi les devancer?

— Pour ce qui nous concerne l'un et l'autre, reprit Charlotte, notre sort est facile à prévoir; il ne faut ni une pénétration ni une sagesse surhumaines pour s'apercevoir que nous nous acheminons vers un abîme. Évidemment nous ne sommes plus à l'âge où l'on est excusable de s'aventurer sur une route inconnue. Au nôtre, on ne rencontre plus de guides pour

vous redresser, mais on trouve des critiques qui s'efforcent de faire ressortir vos ridicules. »

La perspicacité de Charlotte humiliait le baron. Il lui en voulait de l'avoir deviné, et se sentit incapable de réparer ses torts en imitant sa franchise.

« Peux-tu me blâmer, dit-il, si je m'intéresse au bonheur de ta nièce, non pas seulement à son bonheur à venir, mais à son bonheur actuel ? A ton tour réponds-moi franchement et sans détour. Peux-tu te figurer sans chagrin la pauvre enfant arrachée à notre foyer pour aller faire tapisserie chez les autres ? Libre à toi d'accepter cette pensée ; je n'ai pas, quant à moi, le triste courage d'envisager une déchéance pareille. »

La baronne ne se fit pas illusion sur les paroles de son mari. Elle vit poindre sa dissimulation à travers sa commisération hypocrite et s'aperçut, pour la pre mière fois, combien il s'était éloigné d'elle. —

— « Quoi ! tu t'imagines qu'Ottilie, nous séparant, serait heureuse, s'écria-t-elle avec véhémence. Ottilie heureuse, en enlevant un mari à sa femme, un père à son enfant, » répéta-t-elle une seconde fois d'un accent douloureux et ému.

Le baron eut recours à l'air moqueur sous lequel il avait coutume de cacher son embarras. » — Nous n'avons pas encore, ce me semble, à nous préoccuper de nos enfants, reprit-il avec un sourire hautain. Au reste, poursuivit-il d'un ton plus doux, pourquoi se perdre gratuitement dans des exagérations sans nom, supposer le pire ?

— Parce que la passion même est voisine de l'exagération. Il en est temps encore, ne repousse pas les conseils, l'assistance sincère que je t'offre. Lorsqu'on tâtonne à deux à travers l'obscurité, le rôle de guide appartient de droit au plus clairvoyant. En ce mo-

ment, sois-en convaincu, j'y vois mieux que toi. Édouard, mon ami, mon bien-aimé, laisse-moi tout tenter, tout entreprendre pour te conserver. Avant tout, ne me suppose pas capable de renoncer à un bonheur dont j'ose me croire digne, au seul bien que j'ambitionne en ce monde, à toi enfin. »

Charlotte, soutenue par la bonté de sa cause, la plaidait avec une éloquence véritable. Mais le baron, aveuglé par la passion, refusa de se rendre à ces raisons si justes. — Eh ! qui parle de cela, répliqua-t-il? »

— Toi-même, répondit la baronne. Tu résistes au sentiment de la bonne foi la plus simple, si tu persistes dans ton projet. Je n'insisterai pas davantage sur ce sujet pénible; mais il est clair pour moi que si tu ne peux te vaincre, bientôt du moins tu ne pourras plus te tromper. »

Édouard, forcé jusque dans ses derniers retranchements, ne put se dissimuler qu'elle disait vrai. Mais, loin de se l'avouer, il persévéra dans ses réticences hypocrites. D'ailleurs on sait qu'un aveu positif a parfois son danger. Le baron le sentait et cherchait à l'éluder. — « Tu me demandes, dit-il, de prendre un parti. Commence d'abord par me communiquer tes projets au sujet d'Ottilie.

— Mon projet, fit-elle, c'est de peser avec toi lequel des deux partis en question offre le plus d'avantages pour ma nièce. L'un et l'autre me paraissent dignes d'examen. Le premier, celui du retour à la pension, serait peut-être le plus raisonnable; toutefois je suis loin de repousser l'autre. » Elle entra alors dans le détail circonstancié des choses, et, la question du pensionnat écartée, s'étendit sur la vie agréable que sa nièce trouverait

chez l'amie de la baronne : « Je pencherais pour ce dernier parti, dit-elle; tout d'abord parce qu'il renferme plus de conditions de bonheur pour ma nièce, et encore parce qu'il coupe court à ses relations avec le professeur, dont le penchant pourrait, tôt ou tard, nous susciter des embarras. »

Le baron feignit de l'approuver pour gagner du temps ; et Charlotte, qui déjà se croyait sauvée, fixa le départ d'Ottilie pour la fin de la semaine. Édouard, ne voyant plus dans la conduite de sa femme qu'une perfidie adroitement combinée pour l'arracher à la jeune fille, prit le parti désespéré de quitter sa maison, afin de ne point en faire chasser Ottilie.

Ce point capital gagné, il expliqua son départ par le désir de n'être point témoin de celui d'Ottilie. La baronne ne pouvait qu'applaudir aux sages résolutions de son mari. Le baron ayant déclaré qu'il renonçait à revoir Ottilie, Charlotte ne soupçonnait pas que cette absence dût se prolonger. Cependant le baron, après avoir donné des ordres relatifs à son prochain départ, s'enfermait pour écrire les lignes suivantes destinées à sa femme :

« J'ignore, ma chère, s'il est un remède au mal « qui m'a frappé, mais je sens que, pour échapper au « désespoir, j'ai besoin d'un délai, et le sacrifice que « je m'impose me donne le droit de l'exiger. Je « quitte ma maison et n'y rentrerai que sous des « auspices meilleurs. En attendant, restes-en, comme « par le passé, la maîtresse, mais avec Ottilie. Oui, « mon amie, je t'en prie, et au besoin je te le de- « mande. Ce n'est pas parmi des étrangers, c'est « sous ta protection que je veux la savoir. Sois bonne « et douce pour cette pauvre enfant ; je m'engage,

« en revanche, à me priver de toute communication « avec elle. Je veux même rester, pendant un certain « temps, dans l'ignorance complète de ce que vous « devenez l'une et l'autre. Je me figurerai que tout « est pour le mieux, et vous en penserez autant de « moi. Mais, avant tout, fais-moi la grâce de ne point « repousser Ottilie. Ici, sous tes yeux, vous n'avez « rien à redouter de moi. Si cependant elle dépassait « la limite de ce domaine, je ne répondrais plus de « rien ; je la considérerais comme m'appartenant, et « prendrais possession de mon bien partout où je le « trouverais. Par contre, si tu respectes mes vœux, « mes espérances, mes douleurs, mes illusions, eh « bien ! je ne repousserai peut-être pas les chances « de guérison qui pourraient s'offrir. »

Il avait tracé cette dernière phrase plutôt par acquit de conscience que par conviction. Même la voyant ainsi formulée sur le papier, elle lui fit mal au cœur. La conscience de sa faiblesse, le regret de ne pouvoir concilier ses sentiments avec sa bonne foi, lui arrachèrent des larmes. Il se prit à pleurer comme un enfant. Une voix supérieure à celle du devoir, de la raison même, lui criait que la passion était chose fatale, et indépendante de tout raisonnement humain. Renoncer à Ottilie, ne plus l'aimer, c'était impossible. A ce moment seul, il sentit la portée de la résolution qu'il venait de prendre. Ne s'était-il pas engagé à ne plus la revoir, plus, à partir sans prendre congé d'elle? La seule pensée qui surnageait claire au milieu de toutes ces incertitudes, c'était la nécessité de s'éloigner lui-même pour sauvegarder l'indépendance de sa bien-aimée. D'ailleurs il avait promis de partir, et l'accomplissement de cette promesse se rattachait, dans son esprit, à je ne sais quel espoir supersti-

tieux et dont il ne pouvait se défendre. Poussé par cette pensée, il descendit rapidement l'escalier et s'élança sur le cheval qui l'attendait dans la cour. Comme il passait devant l'auberge du village, il reconnut, derrière le treillage d'une tonnelle, et devant une table bien servie, le mendiant auquel la veille il avait donné une pièce d'or. La vue de cet homme, qui se leva à son approche, avec toute la servilité d'un esclave enrichi par le caprice de son maître, ne fit que rappeler au baron les plus belles heures de sa vie et l'immensité de sa perte. Une amertume profonde l'envahissait; il sentait de plus en plus le prix de ce qu'il allait abandonner. « Combien je t'envie! se disait-il les yeux fixés sur le mendiant qui continuait à manger. Tu vis encore de ta bonne fortune passée ; moi, je suis d'autant plus malheureux aujourd'hui que je pouvais paraître plus favorisé hier. »

CHAPITRE XVII

Les pas d'un cheval attirèrent Ottilie à la fenêtre et elle put voir le baron s'éloigner. Elle trouva singulier que, contre son ordinaire, il fût parti sans lui souhaiter le bonjour. Son étonnement et son inquiétude redoublèrent lorsque Charlotte vint la prendre pour lui faire faire une longue promenade, pendant laquelle elle évita de parler de son mari. Mais quand à son retour elle entra dans la salle à manger, et vit deux couverts dressés, son cœur se sera affreusement.

On ne rompt pas facilement avec ses habitudes, fussent-elles insignifiantes; on y renonce encore moins aisément lorsque ces habitudes ont fini, pour ainsi dire, par faire partie de votre bonheur intime. Les deux couverts faisaient ressortir le vide causé par l'absence du capitaine et du baron; et la baronne ayant, contre son ordinaire, commandé le dîner, Ottilie pouvait se croire dépossédée de ses anciennes fonctions. Les deux femmes se mirent à table, et la jeune fille, d'abord en proie à je ne sais quelle terreur secrète, se calma quelque peu devant l'attitude tranquille de sa tante, qui paraissait de fort bonne humeur, et s'étendait d'un air très-dégagé sur les brillantes espérances d'avenir réservées au capitaine.

Ottilie, l'entendant parler de la sorte, se sentit complétement rassurée. « Le capitaine est parti, et le

baron est allé lui faire un bout de conduite, pensa-t-elle.

Ces espérances, toutefois, se dissipèrent quand au sortir de table elle s'approcha de la fenêtre et vit une berline de voyage attelée dans la cour. Elle changea de couleur quand la baronne, ayant demandé des éclaircissements à un domestique, apprit que la voiture se trouvait là par ordre du valet de chambre. Il avait encore, ajouta cet homme, à charger sur la voiture bien des effets appartenant à son maître. Comme il disait ces mots, le valet de chambre entra et réclama une tasse, quelques couverts, tous objets de peu d'importance sans doute, mais dont l'emploi, en pareille circonstance, pouvait faire pressentir une absence prolongée. La baronne ne fut pas dupe de ce manége habile. « J'ignore ce que vous venez faire ici, dit-elle; vous avez toujours été chargé seul de tout ce qui concerne le service de votre maître, et, mieux que personne, vous savez où sont ses affaires. » L'adroit valet se répandit en excuses, mais n'en essayait pas moins de faire sortir Ottilie. La jeune fille devina, et se disposa à l'accompagner. Mais, du regard, la baronne arrêta sa nièce et renvoya le valet de chambre. Celui-ci fut forcé d'obéir, et ne tarda pas à s'éloigner avec la berline.

Ce fut un instant terrible pour Ottilie. Elle restait là, atterrée, livrée au sentiment de son abandon. ne sentant, ne comprenant plus rien, sinon qu'Édouard était parti, et qu'elle ne le reverrait peut-être plus. Sa tante, toujours généreuse, eut pitié d'elle et la laissa seule. Comment décrire ses larmes, sa douleur, ses angoisses! Elle ne se préoccupait pas du lendemain; elle ne fatigua point le ciel de ses

plaintes ni de ses prières, elle le suppliait seulement de l'assister à l'heure présente, de lui donner la force nécessaire pour supporter le coup qui venait de la frapper. La journée fut terrible, la nuit encore plus terrible; néanmoins elle y survécut, et, le matin survenu, elle se sentit tout autre. Sans qu'elle sût comment, elle s'était retrouvée, et s'étonna de se retrouver en quelque sorte différente de ce qu'elle était la veille. Non pas pourtant qu'elle se sentît résignée; mais, à force de réfléchir sur sa situation, elle l'avait envisagée sous toutes ses faces et compris qu'elle pouvait être pire. Ignorant l'entretien d'Édouard avec sa femme, elle pensait que le départ du baron, celui du capitaine entraîneraient le sien, et que probablement il lui faudrait partir.

La baronne s'acquitta noblement de la tâche que son mari lui avait imposée. Pour arracher Ottilie à elle-même, elle lui donnait beaucoup à faire, et la laissait rarement seule. Bien qu'elle n'espérât guère combattre une grande passion par la persuasion, elle chercha du moins à convaincre la jeune fille de la nécessité de se raisonner. Ce genre d'entretien lui permettait parfois de toucher des sujets délicats, et sur lesquels elle était bien aise de tâter Ottilie. Ainsi, s'étendant un jour sur le sentiment de la reconnaissance: « Sois persuadée, lui dit-elle, que les efforts qui tendent à nous affranchir d'une passion mal dirigée sont les mieux faits pour nous attirer la reconnaissance et l'estime. J'ai fait une grande tentative, celle de ramener un cœur égaré; associe-toi à ma tentative, aide à l'achèvement de mon œuvre. Œuvre toute féminine, si je ne me trompe, et tout à fait dans la limite de nos devoirs. De fait, c'est à la

modération, à la patience de la femme qu'il appartient de conserver ce que l'homme veut détruire par sa violence et par ses excès. »

Tout cela, sans doute, était fort beau, mais les gens passionnés se soucient peu de morale et n'ont guère le temps d'en écouter le langage. La jeune fille, en apparence attentive aux belles paroles de sa tante, n'y voyait, au fond, qu'un prétexte pour s'occuper de son bien-aimé. « Sans doute, dit-elle, la modération est l'une des qualités les plus rares, surtout chez les hommes. Ainsi combien, et des mieux élevés, ne savent même pas se gouverner à table. Le vin leur plaît, ils en prennent un verre, deux verres, trois verres. Peu à peu le teint s'anime, l'esprit naturel va se noyer dans le tintamarre d'une gaieté factice, souvent fiévreuse. Trop heureux encore s'il ne sort de tout cela aucun malheur, si l'homme qui fait aussi bon marché de sa dignité personelle n'a point d'autres torts à se reprocher. » La baronne comprit qu'il s'agissait de son mari. Elle fit un signe affirmatif, puis s'empressa de changer de conversation. Le mariage présumé du capitaine lui en fournissait le sujet. « J'en suis bien aise pour cet excellent homme, « ajouta-t-elle, parlant de ce mariage comme s'il était décidé. J'ai pour lui l'affection d'une sœur, et j'applaudis d'avance à tout ce qui pourra lui arriver d'heureux. » On se souvient peut-être que le baron, faisant pressentir à Ottilie ses projets de divorce, les avait en quelque sorte justifiés par une confidence relative à sa femme. La pauvre Ottilie avait cru de bonne foi que le baron se séparant de Charlotte, la baronne accepterait volontiers un divorce qui lui permettrait de se marier avec le capitaine. Non-seulement ce nouveau désappointe-

ment accrut sa douleur, mais il la rendit soupçonneuse et jalouse. Désormais elle se méfia des moindres paroles de sa tante et chercha un sens caché à ses actions les plus simples.

D'autre part, la baronne persistait dans la voie qu'elle s'était tracée avec la pénétration, la persévérance et l'adresse qui formaient le fond de son caractère. Une fois son cœur réduit au silence, elle s'étudia à faire profiter son entourage de ses projets de réforme. Pour commencer, elle modifia son train de maison, et sut y introduire des économies compatibles avec sa situation sociale. Les occupations utiles ont je ne sais quoi de pacifiant qui rejaillit sur l'état moral, et Charlotte en faisait l'épreuve. Par instants, voyant les perfectionnements que l'absence de son mari lui permettait d'apporter à l'état de ses affaires domestiques, elle s'applaudissait de la perturbation passagère de leur bonheur. Tout d'abord elle prit soin de modérer des travaux et des projets d'embellissement devenus assez considérables pour menacer sa fortune et celle du baron. Trop prudente pour arrêter ce qu'il était indispensable d'achever, elle suspendit les travaux où ceux-ci pouvaient, sans danger, attendre le retour du maître ; car elle voulait laisser à son mari le plaisir de mener paisiblement à fin ce qui avait été entrepris dans un état d'agitation fiévreuse. L'architecte, homme jeune et qui ne manquait pas d'intelligence, comprit ses intentions et la seconda avec autant d'intelligence que de réserve. Déjà les trois étangs n'en formaient plus qu'un seul, et ses rives gazonnées et sablonnées offraient le plus joli coup d'œil. La maison d'été était achevée quant aux travaux de construction, et le soin de la décorer fut remis à une autre époque. Charlotte présidait à

toutes ces occupations avec gaieté et bonne humeur. Ottilie, dont les dehors seuls étaient calmes, ne songeait toujours qu'à Édouard, et n'estimait dans ce qui se faisait autour d'elle qu'un signe capable de la renseigner sur l'époque de son retour. On jugera si elle fut contente de voir mettre à exécution une idée dont tout le mérite revenait au baron. Ce projet consistait à réunir les petits garçons du village pendant les longues soirées d'été, pour leur faire sarcler et nettoyer les plantations et les promenades nouvelles. Un petit uniforme qu'ils portaient aux heures de travail restait déposé dans l'une des pièces du château servant de vestiaire. L'architecte, qui s'était chargé d'enrégimenter la petite troupe, parvint sans peine à en faire un corps régulier et marchant avec ensemble. De fait, rien de gracieux comme l'aspect de ces enfants accomplissant en s'amusant un travail utile, armés, qui d'une serpette, qui d'un rateau, balayant, ceux-ci, sentiers et routes, poussant, ceux-là, la brouette destinée à recueillir les mauvaises herbes. Leurs diverses attitudes enchantaient l'architecte, et plus artiste en ceci qu'homme de métier, il se plaisait à les prendre pour motifs d'une série de dessins destinés à servir de modèle à des ornements en relief, ornements dont il se proposait de décorer le fronton d'une maison de campagne, ou d'une orangerie.

Si Charlotte, dans tout cela, n'avait en vue qu'un but utile, sa nièce y voyait surtout une réjouissance théâtrale, un divertissement destiné à célébrer le retour d'Édouard. Elle ne voulut pas demeurer en reste avec la baronne et imagina, pour son compte, une institution capable de rivaliser avec la sienne. L'embellissement du village avait, selon

les prévisions du capitaine, amené parmi ses habitants des goûts d'ordre, de propreté et de travail. Ottilie, non contente de les voir se développer chez les mères, voulut les propager parmi les jeunes filles. Pour y parvenir, elle les rassembla au château à heure fixe, et leur apprit à filer et à coudre. Leur sexe s'opposant à tout projet d'enrégimentation ou de discipline, il ne put être question de défilés ni d'uniforme. Mais Ottilie s'efforça de suppléer à cette lacune en développant chez elles le sentiment et l'amour de la famille, souvent absent chez les personnes de la campagne.

Elle y réussissait le plus souvent. Une seule petite fille, et des plus intelligentes, se montrait réfractaire, et s'attirait des plaintes continuelles. Elle ne mordait à rien, disait sa mère, et déployait le plus mauvais caractère. Le fait est que cette enfant, qui avait une nature fine, se plaisait beaucoup plus au château avec la gracieuse Ottilie que dans une hutte de paysans et sous la férule d'une mère criarde et acariâtre. L'enfant, flatteuse et caressante, sut bientôt se faire aimer d'Ottilie, et devenir sa compagne inséparable. Elle aimait, pendue à sa jupe, à la suivre dans les jardins où la petite gourmande se régalait avec les cerises et les fraises tardives dont le baron avait su se procurer les plus belles espèces. Les arbres fruitiers qui promettaient pour l'automne une riche récolte, fournissaient constamment au jardinier un prétexte pour parler de son maître. Ottilie s'attardait volontiers auprès de ce serviteur aussi dévoué qu'utile.

Un jour, comme la jeune fille admirait la beauté des arbustes greffés par le baron, le vieux bonhomme lui témoigna ingénûment son désir de le voir bientôt

revenir. « Pourvu qu'il soit ici pour les récoltes d'automne, dit-il; » et, comme il avait non-seulement l'amour, mais une entente parfaite de son métier, il ajouta avec orgueil : « Si monsieur revient pour l'automne, il pourra juger de la supériorité des jardiniers d'autrefois sur ceux d'aujourd'hui. Il trouvera dans l'ancien potager des espèces rares qui datent du temps de feu monsieur son père. Les pépiniéristes actuels ne valent pas les frères jardiniers de nos anciens couvents. Leurs catalogues sont, il est vrai, riches en beaux noms, mais c'est à peu près tout ; on achète, on greffe, on cultive, et, les fruits arrivés, on s'aperçoit qu'on a dépensé beaucoup d'argent pour faire de mauvais élèves. »

Le fidèle serviteur profitait de toutes ces rencontres pour demander des nouvelles de son maître. Avant tout il tenait à savoir s'il reviendrait bientôt, et paraissait blessé quand Ottilie, à cet égard aussi ignorante que lui, faisait une réponse évasive. Il la croyait trop fière pour le mettre dans la confidence, et jugeait cette fierté mal placée envers un ancien serviteur. Elle, cependant, ne parvenait point à s'arracher des plates-bandes, des carrés où tout ce qu'elle et son ami avaient semé et planté ensemble venait de fleurir. Les fleurs étaient belles, et Nanny, qui la suivait munie d'un arrosoir, ne leur épargnait pas l'eau. Entre toutes, elle aimait à épier le progrès des fleurs d'automne, la plupart encore en bouton. Les fleurs s'épanouiraient pour le jour de la fête de son bien-aimé, et, rassemblées en bouquet, ou tressées en guirlande, seraient comme un témoin muet et expressif de son amour. Espoir charmant, mais trop vite déçu par une légion de soucis et de craintes.

Dans de pareilles conditions, un rapprochement sincère entre la tante et la nièce paraissait difficile. Au reste, la position des deux femmes devait naturellement les éloigner l'une de l'autre. L'une avait tout à perdre, l'autre tout à gagner à ce que les choses rentrassent dans leur ordre naturel. Charlotte, reprenant peu à peu ses anciennes habitudes, retrouvait en même temps son ancien calme d'esprit, tandis qu'Ottilie, frustrée de ses espérances les plus chères, ne voyait autour d'elle que néant et vide. Un cœur encore vierge sent vaguement qu'il lui manque quelque chose, un cœur un moment comblé et puis dépouillé a conscience de son malheur. Plus de vagues désirs, plus de rêveries douces, mais des sentiments d'amertume, de découragement, de dépit. De doux et de passif, le caractère de la femme ne tarde pas, en ces circonstances, à devenir impérieux et agressif, et la meilleure, se croyant injustement lésée, prend inévitablement des allures militantes.

La jeune fille n'avait point renoncé au baron; Charlotte, par contre, feignait de considérer le renoncement d'Ottilie comme une chose convenue et acceptée, et sur laquelle il n'y avait plus à revenir. C'était du moins ce qui ressortait le plus clairement de ses allusions aux relations de protection bienveillante et d'amitié paisible, seules désormais possibles, pensait-elle, entre elle et lui. Ottilie, toutefois, passait une partie de ses nuits à genoux devant le coffret où les présents d'Édouard se trouvaient encore tels que sa main les y avait placés. Toucher à ces objets et s'en servir lui eût parut une sorte de profanation. Après ces nuits cruelles, la pauvre enfant sortait, avec les premiers rayons

du jour, de ce château où elle avait été si heureuse. Elle avait besoin d'air, de solitude, d'espace, et allait les chercher parmi les sites les plus sauvages de cette vaste campagne qui, jadis, n'avait point eu le don de lui plaire. D'autres fois, elle ne foulait plus qu'à regret ce sol où Charlotte exerçait sa souveraineté détestée; elle se dirigeait vers le lac, et, se jetant dans la barque, s'emparait des rames et gagnait le milieu de la pièce d'eau, ou quelque endroit abrité. Là, à demi cachée par la verdure des saules, elle ouvrait un livre, feuilletait une description de voyage; puis mollement balancée par la vague, se laissait aller à mainte vision charmante, se promenait en rêve dans des contrées délicieuses. Son imagination ne manquait point d'y placer la demeure enchantée où elle eût voulu habiter avec l'ami de son cœur.

CHAPITRE XVIII

Des bruits concernant les mésintelligences survenues au château avaient pénétré dans le voisinage, et M. Mittler, l'homme bienfaisant et bizarre que l'on connaît, se préparait à aller au secours de ses amis. Cependant il hésitait encore à leur offrir ses services, persuadé qu'il est moins aisé, en ces sortes d'occasions, de réconcilier des gens du monde que de rapatrier des gens du peuple. L'intelligence, par là même qu'elle accroît l'orgueil, accroît la roideur, et les personnes très-supérieures sont généralement incapables de céder. Il le savait, et n'espérait pas grand'chose de sa démarche. Néanmoins, ayant attendu inutilement un mot de ses amis désunis, il se décida à aller trouver le baron, dont il venait de découvrir la retraite.

Le chemin qui y conduisait était des plus agréables. On traversait de vastes prairies sillonnées de ruisseaux, de riantes vallées égayées par le murmure des sources. Des champs et des vergers s'étageaient dans la douce lumière, sur le versant des collines, au-dessus des bourgs et des villages. Ce paysage, qui manquait un peu de pittoresque, avait un caractère paisible. Il ne semblait guère fait pour favoriser les rêveries creuses, mais paraissait on ne peut plus propre à satisfaire les besoins d'une vie plantureuse et ample.

Bientôt une grande métairie, entourée de jardins, frappa Mittler par son air de propreté et d'élé-

gance rustiques. « Le baron doit se cacher ici, » pensa-t-il.

Et, dans le fait, c'était ici que ce mari égaré se plaisait à nourrir des rêves et des desseins dont sa vie solitaire redoublait l'ardeur. Sa passion ne tarda pas à atteindre les proportions d'une idée fixe, et il se sentit incapable de penser à autre chose. Les plans les plus absurdes traversaient sa pauvre tête malade ; et, faute de pouvoir obtenir légitimement le divorce, il formait des projets de rapt, se promettait d'obtenir à tout prix la possession de la jeune fille. Dans des moments plus calmes, son caractère naturellement généreux reprenait le dessus, et il ne songeait plus qu'à lui assurer une indépendance honorable. « Je lui abandonnerai la propriété de cette terre, pensait-il. Elle y vivra tranquille, maîtresse de suivre ses penchants et de s'unir à un autre. » Le malheureux essayait quelquefois de se familiariser avec cette pensée, qui le faisait horriblement souffrir, et passait ainsi ses journées flottant entre l'espoir et la crainte, entre le raisonnement et le désespoir.

La visite de son ami Mittler ne le surprit guère. Il le reçut à bras ouverts, et comme un messager divin, c'est-à-dire envoyé par Ottilie.

— Les choses n'en iront pas plus mal, pensait Édouard, s'il vient chargé des intérêts de ma femme. Ce sera un prétexte pour me confier à lui, et le charger du rôle d'intermédiaire. »

Lorsqu'il apprit que non seulement Mittler ne venait pas de la part de sa femme, mais encore qu'il ignorait à peu près ce qui se passait au château, son cœur se serra et il se renferma dans un silence complet. Mittler comprit que pour l'instant du moins, il

fallait renoncer au rôle de médiateur, et se résigner à celui de confident. Le baron céda au besoin d'épancher ses douleurs, et son vieil ami l'écouta sans le blâmer : il se borna à lui reprocher son isolement et l'engagea à en sortir. Mais le baron, entêté comme tous les amoureux, ne voulait rien entendre.

L'isolement seul, disait-il, l'aidait à supporter les angoisses de sa vie actuelle. Loin d'elle, il était libre de s'occuper d'elle nuit et jour, de se la représenter telle qu'il le pouvait souhaiter, c'est-à-dire douloureusement attristée par son absence, désirant passionnément son retour. « Ce n'est pas tout, ajoutait-il. Séparé d'elle, mon imagination travaille, et je me la figure s'efforçant de se rapprocher de moi. Je puis me livrer à mon aise à mille enfantillages, je me surprends à m'écrire en son nom une suite de petits billets tendres auxquels je m'empresse de faire d'ardentes réponses. Quel volume enflammé que cette correspondance ! J'en préserve soigneusement chaque feuillet ; car je tiens à ce qu'elle sache un jour jusqu'à quel point je l'ai aimée. Sans doute j'ai promis de ne rien faire pour me rapprocher d'elle, et je saurai tenir ma parole. Mais elle, rien ne la retient. Qui l'empêche de venir me retrouver ? Serait-ce Charlotte ? Lui aurait-elle arraché le serment de renoncer à moi, de ne point m'écrire ? C'est probable, c'est même naturel, et néanmoins cela me paraît odieux, insupportable. Ottilie m'aime, j'en suis sûr ; qu'elle vienne donc me le prouver, se jeter d'elle-même dans les bras de l'amant de son choix. Vous souriez, Mittler. C'est que par moment il me semble qu'elle ne peut être loin ; ce que je désire si vivement ne saurait manquer d'arriver, tous les obstacles s'aplanissent, elle

va répondre à mon appel. Et tenez, tout à l'heure encore, mes regards se fixaient sur la porte, comme si elle devait entrer. Je l'attends, je l'appelle, et j'imagine que, sommé par la violence de mes désirs, l'impossible même va s'accomplir. Et si la vie matérielle s'oppose à notre union, que du moins cette union s'accomplisse par un embrassement idéal; que, pendant la nuit, quand la veilleuse répand sa lueur incertaine dans l'espace, l'âme d'Ottilie vienne parler à la mienne et me prouver ainsi sa tendresse.

« Une seule consolation me reste. Depuis que j'ai fait connaissance avec quelques voisines aimables, Ottilie occupe plus exclusivement mes rêves, comme si elle voulait me dire : « Tu as beau faire, tu ne trouveras jamais d'amie plus précieuse, ni plus aimante que moi. » Et c'est ainsi que son image vient se mêler à la plupart de mes rêves. Tous les incidents de notre vie commune viennent se représenter pêle-mêle devant mon esprit uniquement occupé de sa personne. L'acte que jadis elle s'est chargée de copier devient le contrat de mariage au bas duquel nous apposerons nos signatures; voici son nom et le mien, sa main et ma main; l'une et l'autre se confondent, s'enlacent par un nœud indissoluble. Ces félicités ne sont pas toujours complètes. Souvent même je ne retrouve plus en elle ce caractère de pureté qui me la rendait si chère, et mon chagrin alors touche au désespoir. Dans un de mes derniers rêves, elle m'agaçait et me tourmentait d'une façon étrange. Son beau visage rond et candide s'était allongé, avait pris je ne sais quelle expression pétulante et malicieuse. Ce n'était plus elle, hélas! et c'était encore elle. Je me réveillai

troublé, bouleversé, anéanti, mais convaincu que, quoi qu'elle pût faire ou devenir, je n'en étais pas moins condamné à l'aimer.

« Souriez, mon cher Mittler, je vous le permets. Je ne rougis point de ma passion. Appelez-la folle, extravagante, dites que je divague, si cela vous plaît. Que m'importe l'opinion des autres! J'aime, je suis malheureux et je sens que je n'échangerais pas ma douleur contre votre calme. Oui, j'aime, et pour la première fois. Je l'éprouve aujourd'hui, je n'ai jamais connu l'amour dans toute sa plénitude, la passion dans tout son délire. Et voyez pourtant comme on peut se trouver injustement calomnié. Ma femme, de concert avec d'autres bons amis, se plaisait toujours à me traiter comme un homme sans conséquence, un personnage médiocre. Voici pourtant qu'un jour cet homme médiocre, ce personnage inférieur arrive, et cela du premier coup, à la perfection dans l'art d'aimer. Triste talent, me direz-vous, et qui coûte souvent cher à qui le possède. Que voulez-vous, mon ami; on fait ce qu'on peut, ici-bas, et ce n'est pas ma faute si je ne puis faire autre chose. »

Les paroles sortaient avec véhémence de son cœur oppressé. Tout à coup il s'arrêta et fondit en larmes. Mittler, qui non-seulement était vif et impatient, mais doué d'une raison impitoyable, ne pouvait se mettre à la place d'un homme naturellement faible, et par conséquent excessif. Il le blâma d'autant plus sévèrement de ce qu'il appelait sa pusillanimité, que cette pusillanimité semblait mettre un obstacle absolu à son rôle de médiateur. Or, qu'on juge si le rôle de confident devait convenir à Mittler! La peur de gâter son affaire lui donna néanmoins la force de se contenir, et de

9.

parler raison à un homme incapable de l'entendre. Il fit mainte belle phrase, convenable à la situation, lui montra d'une part sa dignité d'homme compromise, de l'autre l'estime générale le récompensant amplement de son sacrifice.

— Lieux communs, pensait fort judicieusement Édouard. — Je voudrais bien vous voir à ma place, s'écria-t-il avec emportement ; et c'est facile à l'homme heureux de venir sermonner celui qui souffre. Vous n'en pouvez plus, tant pis pour vous ; vous ne prévoyez plus dans l'avenir que souffrance et misère ; est-ce qu'il est permis de se laisser abattre par des bagatelles pareilles ? Allons, soyez homme, relevez-vous. Sornettes, pures sornettes, mon cher ami. L'affligé les repousse avec horreur, et a raison de les repousser. C'est lui qui est dans le vrai, non pas vous. D'ailleurs, « les hommes qui savent pleurer seuls valent quelque chose », a dit un auteur grec. Qu'il soit maudit l'homme heureux qui ne trouve dans le malheur d'autrui qu'un prétexte à belles paroles, qui ne voit dans son semblable accablé qu'un gladiateur tenu de mourir avec grâce, ou bien un moraliste tenu de l'édifier ! » Il s'arrêta un moment et reprit bientôt avec plus de douceur : « Je vous sais gré cependant de votre visite, mon cher Mittler, mais je crois que, pour le quart d'heure, nous devrions faire chacun de notre côté un petit tour de jardin ; quand nous nous retrouverons, je serai plus calme. »

Mittler ne voulut point abandonner la partie ; il promit de se montrer indulgent, et le baron, guidé par l'espoir d'une solution prochaine, consentit à reprendre l'entretien. « D'ordinaire, dit-il, les laborieuses réflexions, les longs pourparlers ne servent qu'à embrouiller les choses. Néanmoins, l'entretien que

nous venons d'avoir m'a en partie éclairé sur ma ligne de conduite. Je ne me suis jamais mieux rendu compte de la route que je devais suivre. J'ai mûrement pesé le présent et l'avenir, la distance d'une misère sans nom à un bonheur ineffable. Puis-je hésiter? Non, non, vous comprenez vous-même la nécessité d'un divorce. Il existe déjà de fait, aidez-nous à le légaliser, obtenez le consentement de Charlotte, et assurez ainsi notre bonheur à tous. » Comme Mittler gardait le silence, le baron continua avec une chaleur croissante. « Je le vois, je le sens, l'avenir d'Ottilie est inséparablement lié au mien. Voyez ce verre, où nos initiales sont gravées. Il a été lancé en l'air en signe de réjouissance, et devait se briser en retombant sur le sol rocailleux. Un témoin de la fête a rattrapé dans ses mains ce verre prophétique; il me l'a vendu fort cher, j'y bois chaque jour et ne cesse de me dire que les arrêts de la destinée sont seuls indissolubles.

— Malheur à moi! s'écria Mittler; — la superstition a toujours été à mes yeux l'ennemie la plus funeste de l'homme, et me voilà réduit à la combattre chez vous. Songez donc qu'en jouant avec des pronostics, des pressentiments, des rêves, on donne une importance dangereuse aux choses les plus vulgaires. Qu'est-ce donc quand on les applique à des choses sérieuses? Croyez-moi, l'orage déchaîné sur nous offre plus de dangers quand, loin de le conjurer à l'aide du sens commun, nous l'affrontons accompagnés de fantômes.

— Si ces fantômes nous trompent quelquefois, ils ont du moins le pouvoir de nous consoler, répliqua le baron.

— J'éprouverais plus d'indulgence pour ces fo-

bles si je remarquais le même respect pour les bons et les mauvais signes. Mais, tandis que je vois les hommes toujours prompts à accueillir ce qui peut flatter leurs désirs, je les vois rarement prendre note des avertissements raisonnables. »

Le dégoût inné du surnaturel poussa Mittler à rompre le plus tôt possible un entretien devenu difficile à poursuivre. Convaincu qu'il n'y avait plus rien à tirer du baron, il ne chercha plus qu'à s'en aller, et lui offrit d'aller trouver Charlotte. Le baron accepta avec empressement une démarche qui non-seulement tendait à accélérer la marche des choses, mais encore à le renseigner sur la situation d'esprit des deux femmes.

Mittler se fit un devoir d'aller trouver Charlotte le plus tôt possible. Elle le reçut gaiement et en personne sûre d'elle-même et des autres. Après avoir un moment causé de choses indifférentes, elle amena d'elle-même l'entretien sur le sujet épineux, et exposa la situation avec calme et franchise. Mittler l'écouta d'autant plus volontiers que les discours d'Édouard l'avaient bien mis au courant des effets, mais non des causes. Il se tint fort sur la réserve, et se garda de prononcer le cruel mot de divorce. Il eut sujet de s'en applaudir quand la baronne, voyant son air soucieux, lui dit en souriant :

— Rassurez-vous, mon ami, j'ai lieu d'espérer que mon mari ne tardera pas à revenir à moi. Comment pourrait-il m'abandonner en apprenant que je vais être mère?

Mittler la regarda d'un air radieux.

— Vous ai-je bien comprise, s'écria-t-il

— Sans doute, répliqua simplement la baronne.

— Qu'elle soit bénie mille fois cette bienheureuse

nouvelle, reprit l'autre. J'en connais la toute-puissance sur les têtes masculines. Rien de mieux pour conclure, accélérer ou affermir des mariages. Vous voilà sauvée, ma chère enfant. Je ne devrais pas, pour ma part, m'en réjouir. Car enfin vous venez, par cette seule parole, de rendre mes négociations vaines ou, tout au moins, de m'en enlever le mérite.

Il partit sur ces mots, refusant de se charger d'une lettre de Charlotte pour Édouard.

— Pourquoi, disait-il, me mêler d'une affaire toute arrangée? Ce que vous venez de me dire est concluant, ce me semble, et je n'ai plus qu'à revenir pour la cérémonie du baptême.

Charlotte ne partageait pas tout à fait, il faut le dire, la sécurité de son ami. Elle blâmait chez lui l'excès d'une précipitation qui l'empêchait parfois d'achever son œuvre, et même en compromettait souvent le succès. Cette fois encore, elle ne put refouler un sentiment d'inquiétude, et commença sa lettre l'esprit agité par les émotions les plus contraires.

Le baron, qui s'était attendu à la visite de Mittler, fut un peu désappointé en voyant arriver un messager muni d'une lettre. Il reconnut aussitôt l'écriture de sa femme, et hésita à l'ouvrir. Serait-ce un consentement ou bien un refus? Il prit courage pourtant, et ce ne fut pas sans consternation qu'il lut les lignes suivantes : « L'as-tu donc oubliée, mon ami, cette fameuse nuit où le mari crut devoir prendre les allures d'un amant, et pénétrer chez sa femme presque malgré elle? L'aventure, cette fois, peut sembler en quelque sorte providentielle. Oui, mon ami, Dieu a bien voulu resserrer notre union par un

lien nouveau, et cela au moment même où cette union menaçait de se briser. »

Il est difficile de préciser ce qui se passa dans l'âme du baron, après le premier moment de stupeur. On voit souvent l'homme, en un tel état d'esprit, revenir à d'anciennes habitudes, rechercher dans des penchants depuis longtemps éteints les moyens de combler un vide effroyable. Lorsqu'un gentilhomme se trouve réduit à chercher les moyens de s'arracher à lui-même et de tuer le temps, la chasse et la guerre se présentent naturellement à son esprit. Le baron, sans cesse sous le coup des préoccupations morales les plus cruelles, sentait en quelque sorte le besoin de rétablir l'équilibre dérangé de son être en recherchant des dangers physiques. Il appelait de tous ses vœux le néant, seul moyen, selon lui, d'échapper à la fois à des souffrances devenues intolérables, et de rendre le repos à tant de personnes chères, quoiqu'à différents titres. Une guerre nouvelle venait de succéder à une paix trop courte. Jeune, il avait quitté l'état militaire par dégoût d'obéir à des chefs médiocres. Aujourd'hui, ces motifs n'existaient plus, et l'avénement d'un brillant capitaine pouvait faire espérer une mort glorieuse. Il s'empressa donc de reprendre du service, ayant, au préalable, fait ses dispositions testamentaires. Tout d'abord il pensa à Ottilie, et se sentit presque heureux en lui léguant la métairie qu'il habitait depuis sa fuite; puis il régla les intérêts de Charlotte, ceux de l'enfant dont elle allait le rendre père, assura l'avenir du capitaine, et fit des pensions à tous ses serviteurs.

Lorsque Ottilie fut instruite de l'état de Charlotte, elle se laissa aller à une sorte de désespoir morne.

Malgré son inexpérience, elle comprenait qu'il ne lui était plus possible ni permis d'espérer. Un rapide coup d'œil sur le journal qu'elle avait pris l'habitude de tracer chaque soir nous éclairera plus tard sur ce qui se passait alors dans son cœur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Nous voyons souvent dans la vie ordinaire ce que dans l'épopée on appelle un artifice de poëte. Les figures principales s'éloignent, se voilent ou restent dans l'inaction, afin de laisser à celles que l'on avait à peine remarquées, le temps et la place d'agir et de mériter à leur tour la louange ou le blâme.

C'est ainsi qu'après le départ du capitaine et du baron, le jeune architecte dont on a parlé plus haut se distingua également par le zèle intelligent avec lequel il poursuivit les travaux commencés, et par son empressement à distraire les dames du château. Il était grand, élancé, avec une physionomie vive et des plus prévenantes, modeste sans gaucherie, poli sans obséquiosité. Sa complaisance était extrême; et Ottilie comme sa tante avait souvent recours à lui dans les choses d'arithmétique et de calcul. Les femmes abusent volontiers de ceux qu'elles savent serviables, et celles du château croyaient honorer notre jeune architecte en se déchargeant sur lui de toutes les corvées inséparables de la gérance d'un grand domaine. Parmi les plus pénibles de ces corvées, il fallait certainement compter celle qui con-

sistait à recevoir et à renvoyer les visiteurs intéressés ou désagréables. L'un de ceux qui l'ennuyaient le plus était l'homme d'affaires d'un gentilhomme voisin. Il venait pour traiter d'une affaire peut-être peu importante, mais qui n'en préoccupait pas moins désagréablement la baronne.

Le lecteur se souvient peut-être d'une scène relative aux modifications à apporter dans l'intérieur du cimetière. On y voyait Charlotte essayant de convertir son mari à des innovations si hardies qu'elles pourront paraître téméraires. La baronne avait cru pouvoir user de son droit de châtelaine pour arranger le cimetière à sa guise, c'est-à-dire pour lui ôter l'apparence d'un cimetière (1). On avait, sur son ordre, enlevé les monuments des tombes pour les adosser contre l'église; le reste du terrain nivelé et semé de trèfle formait une riante prairie traversée par une seule route qui conduisait de la porte du cimetière à celle de l'église. Les nouvelles tombes, édifiées d'après le même système, devaient subir les mêmes procédés de nivellement. Rien de plus paisible que l'aspect de ce cimetière de campagne, quand un riant soleil éclairait ses pelouses verdoyantes ou ses allées envahies par la foule. Le vieux pasteur, qui d'abord avait paru contrarié de cette mesure, avait fini, comme les autres, par rendre justice à la sérénité presque céleste de ce tableau. Quand, le soir venu, il venait, semblable à Philémon, s'asseoir avec sa Baucis sous les tilleuls

(1) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler au lecteur que l'action du roman se passe en 1789, et que Charlotte, en véritable châtelaine de l'Allemagne féodale, a droit de disposer de l'endroit où reposent les restes de ses vassaux.

placés devant le presbytère, il trouvait plus de plaisir à reposer sa vue sur une belle prairie servant d'herbage aux vaches laitières que sur un champ de mort hérissé de tertres et d'insignes lugubres. Quelques habitants du village continuaient cependant à blâmer une réforme qui leur enlevait la consolation de visiter la tombe de leurs pères. Restait, sans doute, la pierre ou la croix indicatrice de leur décès, compensation insuffisante pour des gens simples, et par conséquent incapables de goûts artistiques comme de raisonnements philosophiques. Un gentilhomme du voisinage, dont un parent se trouvait par hasard enterré là, se rangea de leur avis, et ne manqua pas de faire valoir les riches bénéfices dont il avait doté l'église en échange du monument supprimé. L'homme d'affaires chargé de ses intérêts les exposa fort poliment, mais avec chaleur.

Il se servit des réclamations de son client pour convaincre Charlotte de son tort. Ce tort, disait-il, ressortait du mécontentement du grand seigneur comme de celui du paysan, et ce mécontentement même était d'autant plus légitime qu'il provenait moins de l'amour-propre blessé que de l'offense faite à une loi naturelle. Or, cette loi naturelle exerçait ses droits sur l'âme du grand seigneur comme sur celle de l'homme du peuple. Ils avaient l'un et l'autre raison de tenir à l'inviolabilité de leurs sépultures, et surtout à la propriété de ces sépultures. Tout homme, fût-il pauvre, fût-il de basse naissance, avait droit à un terrain séparé, et ses enfants, ses parents demandaient en toute justice à pouvoir venir saluer l'endroit où reposaient les cendres d'un père ou d'un frère. « Mon client, « ajouta le jeune avocat, se montrerait singuliè

« rement modéré si ses prétentions se bornaient « au remboursement de la somme offerte en retour « du droit de sépulture, et je ne crois pas, pour mon « compte, qu'un tel arrangement d'argent puisse « satisfaire des scrupules aussi respectables. » La baronne, un peu piquée, répondit qu'elle était prête à tous les sacrifices d'argent nécessaires, mais qu'elle ne s'en croyait pas moins dans son droit quand elle cherchait à soustraire, autant que faire se pouvait, l'image de la mort aux vivants. « Les monuments funèbres, fit-elle, ont le triste privilége de perpétuer le sentiment des hiérarchies sociales jusqu'au delà de la tombe. J'aime mieux, pour ma part, un arrangement qui concilie le sentiment de la justice avec celui des convenances, et nous rend tous égaux devant la mort. » Elle se tourna, ce disant, vers l'architecte, témoin muet de l'entretien, et sollicita son avis.

— Ma qualité d'artiste, répondit le jeune homme, me fait envisager la question au point de vue de l'art. Ce point de vue même me fait avant tout regretter l'antique usage de la crémation ; de quels superbes modèles de vases, d'urnes funéraires nous prive la disparition de cette cérémonie ! D'autre part, nous ne sommes plus assez riches pour ensevelir nos morts, embaumés et parfumés, dans des sarcophages magnifiques, et ces morts eux-mêmes deviennent trop nombreux pour trouver place sous les dalles de nos églises. Il faut donc nécessairement leur creuser des fosses en pleine terre. Pourquoi les convertir en tertres disgracieux ? Faute de monuments dignes d'une destination aussi solennelle, je ne sais rien de préférable, madame la baronne, à ce que vous voulez faire. D'ailleurs,

quel inconvénient peut-on voir à ensevelir côte à côte les membres d'une même commune, c'est-à-dire des gens obligés de se supporter pendant leur vie? »

Ottilie ne parut point partager l'opinion de l'architecte. « Ainsi, dit-elle, tout serait terminé pour nous ici-bas sans qu'il nous fût même permis de laisser après nous un signe de notre passage terrestre?

— Loin de moi cette pensée, répliqua vivement le jeune homme. Je ne veux pas proscrire le souvenir des morts, je veux au contraire perpétuer leur mémoire par des monuments dignes des qualités qu'ils ont pu posséder. Un bloc de pierre, quelques mottes de terre plus ou moins déguisées par des inscriptions ou par des plantes ne sauraient, selon moi, remplir ce but. D'ailleurs, l'humidité finit par ronger la pierre, les fleurs exposées aux intempéries des saisons se flétrissent et meurent. Autre question : un peu de cendre, eût-elle appartenu à une personne qui nous fût chère, vaut-elle vraiment la peine que nous nous donnons pour la conserver? D'autre part, les arts, chose certaine, s'alimentent en grande partie du souvenir que nous accordons aux morts. Et les arts font vivre les peintres, les sculpteurs, les architectes. N'élevons donc plus des tombes, mais créons des monuments, des monuments dignes de l'admiration des vivants et placés de façon à résister à l'action destructive du temps. Quant au modèle de ces monuments, c'est l'affaire de l'artiste. Il y a mille et mille formes différentes pour ennoblir un édifice consacré à de pareils souvenirs. »

Un sourire ironique passa sur les lèvres de la baronne. « Si l'imagination des artistes est si riche,

dit-elle, pourquoi donc se rejeter sans cesse sur des vieilleries décoratives renouvelées du temps des Romains, et des Grecs? Urnes, colonnes, obélisques, je ne vois guère autre chose. Pour varier, il est vrai, on tronque les colonnes, on renverse les urnes, on voile les obélisques. Mais enfin ce n'en sont pas moins toujours des obélisques, des colonnes et des urnes. Sans doute, ces urnes, par-ci par-là, ressemblent à s'y méprendre à des jattes faites pour renfermer des conserves, et ces colonnes, à des bornes placées pour mesurer les distances.

— Cette uniformité, reprit le jeune artiste, me semble, madame, bien moins répandue que vous ne paraissez le supposer. Les peuples du midi, on ne saurait le nier, nous surpassent en fait d'art. Ils sont plus imaginatifs, et, par conséquent, moins monotones. Convenons toutefois qu'en fait de monuments commémoratifs il est assez difficile de se montrer absolument inventeur. Tout d'abord il faut respecter le sentiment du regret, qui ne s'accommode guère de lignes tourmentées ou fantaisistes. La grâce et la mièvrerie des formes sont en contradiction ouverte avec la majesté de la mort. Je possède une assez belle collection de dessins représentant des ornements funéraires; quant à mon goût personnel, je donnerai toujours la préférence à un monument disposé de façon à recevoir l'image du mort. Cette image, prise sur la nature au plus beau moment de l'épanouissement vital, offrira toujours le meilleur texte pour l'oraison funèbre, et donnera les indications les plus sûres sur le caractère du défunt. Il va de soi que je ne parle pas de ces masques moulés sur une face cadavérique, et que certains artistes voudraient nous faire accepter pour un buste.

— Vous plaidez ma cause sans vous en douter, reprit la baronne. L'image humaine, même manquée, même peu ressemblante, ne nous donne pas nécessairement des pensées de décomposition ou de mort. Faut il tout vous dire ? Je n'aime pas l'image de la vie associée à celle de la tombe. J'y vois je ne sais quel reproche muet, celui d'honorer ce qui a été aux dépens de ce qui est. Je me dis que je m'attendris sur le portrait du mort, quand j'ai peut-être fermé les yeux sur les mérites du vivant, que j'accorde mon attention à un masque, quand j'ai peut-être négligé une âme. Que de fois avons-nous rencontré des hommes distingués et intelligents sans profiter de leurs lumières, des personnes dévouées et nobles sans chercher à nous faire aimer d'elles ! Malheureusement, cette vérité peut s'appliquer aux groupes comme aux individus, aux états comme aux personnes. Elle donne la mesure de l'espèce d'insouciance dédaigneuse qui caractérise trop souvent la conduite des familles envers leurs parents les plus dignes, ou des nations envers leurs meilleurs citoyens. Je causais un jour avec une personne dont j'estime infiniment l'esprit et m'avisai de lui demander pourquoi les hommes louent généralement les morts quand ils se montrent fort chiches d'éloges envers les vivants. Mon interlocuteur en trouva immédiatement la raison. « Les vivants peuvent nous nuire, ou du moins nous gêner, les morts seuls sont inoffensifs, » me fut-il répondu.

CHAPITRE II

Les habitants du château, demeurés sous l'impression de cet entretien, s'empressèrent, dès le lendemain, d'aller visiter le cimetière. L'architecte donna plus d'un conseil relatif à son embellissement, mais son attention se porta surtout sur l'église, monument d'un beau style, et qui l'avait frappé dès le premier jour. Les proportions heureuses et le caractère entier de l'édifice dénotaient l'œuvre de quelque architecte allemand du moyen âge, le même peut-être auquel la contrée devait la construction d'un beau monastère. Les exigences du culte protestant n'en avaient pu complétement bannir le caractère solennel ni la majesté triste. Somme toute, l'œuvre de l'artiste inconnu présentait un bel échantillon de ce vieil art allemand si propre à consoler les âmes abattues et les cœurs souffrants. L'architecte s'en était épris et rêva de le restaurer. Il voulait, disait-il, que l'aspect de l'église fût désormais d'accord avec celui du cimetière et ne choquât plus les amateurs d'architecture gothique. La baronne n'hésita pas à lui allouer la somme nécessaire pour entreprendre ces travaux, somme d'ailleurs modique et qu'il se faisait fort de ne point dépasser.

Les ouvriers employés à l'achèvement du pavillon d'été pourraient, disait-il, se charger des travaux de maçonnerie, et le reste serait son affaire. On avait découvert une chapelle latérale d'un style remarquable et décorée d'une façon exquise. Cette cha-

pelle, surchargée des vestiges du culte romain, renfermait de vieilles statues, d'élégants débris d'autels, de fines sculptures représentant un fouillis de feuillages et de gargouilles. Le jeune architecte, fier de cette trouvaille, résolut d'en faire le point capital de son entreprise, et d'apporter tous ses soins à la décoration intérieure de la chapelle. Il s'attacha surtout à lui rendre son apparence vénérable, et songea même à couvrir la nudité des murs par des fresques représentant des scènes pieuses. Mais, pour l'instant, il jugea prudent de n'en rien dire et de ne pas parler de projets que les événements pouvaient venir faire échouer.

Les dames du château l'ayant plusieurs fois prié de leur montrer ses copies et projets de monuments funéraires, il se décida enfin à descendre le carton qui contenait ses dessins. Pendant qu'il les leur faisait examiner, la conversation tomba sur les sépulcres des anciens Germains, circonstance qui l'autorisa, dès le lendemain, à produire une belle collection d'antiquités trouvées dans ces tombes. Armes, bijoux, ustensiles de ménage, il avait tout étiqueté et rangé sur des planchettes recouvertes de drap, si bien que ces vieux objets solennels avaient dans ses mains je ne sais quoi de coquet et de propret qui faisait plaisir à regarder, et devait particulièrement charmer des yeux de femme. L'examen de ces curiosités, spécialement réservé pour la fin du jour, trompait l'ennui des longues soirées solitaires, et fournissait un sujet de distraction fort convenable. Le petit musée dont l'architecte descendait chaque soir une série, consistait en antiquités pour la plupart d'origine germanique, bractéates, monnaies, sceaux et autres objets semblables. Il y avait aussi

quelques modèles des premiers essais de l'imprimerie et de la gravure sur bois et sur cuivre. La décoration de l'église achevait de plonger l'imagination dans un courant d'idées rétrospectives, et d'implanter chez nos châtelaines, les sentiments et les goûts du moyen âge. Un dernier portefeuille contenant des personnages dessinés au trait seulement, acheva de les retenir dans cette disposition d'esprit. Ces figures, pour la plupart copiées sur des originaux connus, frappaient par leur double caractère d'antiquité et de pureté. Leurs traits un peu grossiers, leurs gestes calmes, respiraient une foi naïve, une mansuétude infinie. Le vieillard à la tête chauve, comme l'enfant à la riche chevelure bouclée, l'adolescent énergique, comme l'homme grave et réfléchi, les saints aux corps émaciés comme les anges planant dans l'azur, tous semblaient jouir d'un même sentiment de félicité placide, et de sérénité bienheureuse.

Leurs moindres gestes portaient une empreinte en quelque sorte sacerdotale, et le caractère d'une placidité surhumaine. La plupart d'entre nous n'envisagent un pareil tableau qu'à titre de document curieux. tantôt comme une réminiscence de l'âge d'or, tantôt encore comme le songe à demi effacé d'un paradis perdu; Ottilie seule s'y sentait à sa place. et comme parmi des semblables. Le jeune architecte, voyant combien ses hôtesses s'intéressaient aux choses du temps passé, leur confia ses idées concernant la chapelle. Je n'ai pas besoin de dire si ces dames acceptèrent avec empressement: l'architecte, d'autre part, se sentait heureux d'entreprendre une tâche destinée à perpétuer son souvenir dans la noble famille dont il avait reçu si bon accueil, et qu'il devait, à son regret, bientôt quitter.

Sans doute, tout cela ne constituait pas une vie bien variée, ni une suite de faits bien intéressants; néanmoins, les sujets d'entretien sérieux ne tarissaient pas au château, si l'on en juge par les pages suivantes. Ces feuilles extraites du journal d'Ottilie offrent en quelque sorte le résumé de ces conversations, et la substance des questions soulevées. Que le lecteur, avant de les parcourir, nous permette une comparaison. En Angleterre, tous les cordages de la marine royale sont traversés d'un fil écarlate. Ce fil, tissé dans le travail, le désigne d'emblée comme appartenant à l'État. Ainsi de ce journal dont les morceaux detachés semblent reliés l'un à l'autre par le fil d'une sympathie tendre, et porter l'empreinte de l'âme d'Ottilie.

Extrait du journal d'Ottilie.

« Toutes les fois que la pensée de l'homme dépasse la vie mortelle, il ne saurait rien espérer de plus doux que de dormir auprès des personnes qu'il a aimées. Comme elle est chaleureuse, comme elle part sincèrement du cœur, cette phrase si simple: « aller rejoindre les siens. »

« L'art perpétue de plus d'une façon le souvenir d'une personne absente ou morte; la meilleure est, sans contredit, le portrait. Lors même qu'il ne serait pas parfaitement ressemblant, sa vue charme et attire. Je dirai plus; on aime à s'entretenir avec cette image muette, comme on aime à se disputer avec un ami bien-aimé. Il est si doux, par moments, de se sentir vivre double tout en ne faisant qu'un cœur.

« Que de fois, l'ami se taisant, nous nous sentons

devant lui comme devant son portrait! Il ne nous parle pas, il ne s'occupe pas de nous, mais nous nous occupons de lui en nous abandonnant au plaisir de le regarder; nous sentons ce qu'il est pour nous, et souvent même notre affection pour lui augmente sans qu'il ait rien fait pour l'augmenter.

« On n'est jamais satisfait du portrait des personnes que l'on connaît. Aussi je plains sincèrement les peintres de portraits. On leur demande l'impossible; on exige d'eux, non pas le personnage vrai, mais celui-là même qui vit dans notre fantaisie En d'autres termes, vous voulez que le personnage soit fait séduisant ou repoussant selon que vous l'aimez ou le haïssez: ce qui explique en partie l'indifférence ou l'entêtement des meilleurs peintres devant des observations quelquefois justes, souvent utiles, et partant la difficulté d'obtenir un portrait réussi.

« Que penser de nos efforts pour perpétuer notre mémoire par des monuments funèbres devant le grand enseignement qui découle de leur destruction? Et comment s'expliquer la persistance d'un homme sensé et réfléchi comme l'est par exemple l'architecte? Personne ne connaît mieux que lui l'instabilité de ces monuments, et pourtant personne ne songe plus à en inventer de nouveaux.

« Mais pourquoi, tout compte fait, s'attacher si strictement à l'utilité des choses? Nous faut-il, en résumé, travailler pour l'éternité seule? Ne nous habillons-nous pas le matin pour nous déshabiller le soir? Ne nous mettons-nous pas en route pour revenir à l'endroit du départ? Pourquoi donc ne pas souhaiter un lieu de repos fixe, fût-il provisoire, et le souhaiter auprès des nôtres?

« Les pierres mortuaires usées par le pas des fidèles, les dates et les légendes inscrites sur ces dalles lugubres, peuvent frapper le passant comme le témoignage d'une vie différente de la première, et qui débute au lit de mort. Vie de souvenir, dont très-probablement les morts n'ont point connaissance, et qui ne poursuit son cours qu'en nous-mêmes. Mais cette vie elle-même a son terme, et finit par s'effacer. Pourquoi le temps, impitoyable envers l'homme, épargnerait-il son œuvre ? »

CHAPITRE III

Il est si agréable de s'occuper d'une chose qu'on ne sait qu'à demi, que nous ne devrions jamais nous permettre de rire aux dépens de l'amateur maladroit, ni blâmer l'artiste qui dépasse les limites de l'art où il excelle pour s'aventurer dans tel autre qu'il ignore. L'architecte, transformé inopinément en peintre, avait fait tous ses préparatifs pour décorer la chapelle. Pourtant on ne pouvait sans injustice médire des efforts d'un homme qui, trop modeste pour prétendre au rôle d'inventeur, se bornait à reproduire avec goût et intelligence les délicieuses figurines dont il possédait les esquisses. L'échafaudage dressé et le travail prenant tournure, notre artiste recevait volontiers la visite des dames du château, et les compliments qu'elles se plaisaient à lui offrir.

Avant tout elles ne pouvaient se lasser d'admirer les blondes têtes cerclées d'or, les pieuses et calmes figures qui, revêtues de nobles draperies savamment éclairées, se détachaient sur des fonds bleu d'azur, les mains chargées des palmes du martyre ou jointes dans une attitude béate. Un jour il leur prit fantaisie de gravir les degrés de l'échafaudage, et Ottilie s'empara de la palette vacante. La vue des couleurs et des pinceaux étalés éveillait en elle le souvenir de ses anciennes leçons, et, presque machinalement, elle se mit à peindre. Une draperie commencée par l'architecte s'acheva presque magistralement sous son pin-

ceau. La baronne la laissa faire, également satisfaite de voir sa nièce se distraire et de gagner elle-même quelques moments de solitude. L'agitation fiévreuse et les tourments mesquins que les contrariétés les plus simples font éprouver aux âmes vulgaires peuvent nous arracher un sourire : mais nous nous sentons pénétrés de respect devant la philosophique indifférence de l'âme d'élite chez laquelle le destin accomplit son œuvre sans la faire plier, et qui, peu soucieuse d'écarter ce qu'elle ne peut empêcher, méprise la lutte et renonce à se débattre.

On se rappelle la lettre par laquelle Charlotte avait annoncé son état de grossesse à son mari. Le messager expédié par la baronne était revenu chargé d'une réponse affectueuse, mais réservée. On y sentait la morne résignation d'un être plus soumis à son sort que réconcilié avec l'insurmontable. Peu après, le baron avait quitté sa retraite sans dire où il se rendait; Charlotte passa quelque temps en proie à des angoisses sourdes; un matin, toutefois, comme elle parcourait le journal, elle aperçut le nom de son mari parmi la liste des militaires qui s'étaient distingués dans un combat récent. La pauvre femme osa à peine se réjouir; elle savait qu'Édouard cherchait le danger moins par amour de la gloire que pour échapper à la nécessité de lui rester fidèle, et recommencerait probablement sa tentative de suicide. Plus elle s'affermissait dans cette conviction si douloureuse, plus elle s'efforçait de n'en rien laisser paraître.

Cependant Ottilie, ignorante de ce qui se passait, se passionnait de plus en plus pour un genre d'occupation dans lequel elle réussissait à merveille. La baronne lui permettait volontiers de travailler, de

concert avec l'architecte, au plafond de la chapelle, et le ciel simulé par ce plafond se peupla rapidement de têtes ailées. Les deux artistes, devenus plus habiles à mesure qu'ils avançaient dans leur travail, faisaient des progrès visibles. La plupart des figures dont l'architecte s'était réservé l'exécution portaient un air de parenté avec Ottilie. L'espèce de camaraderie due à des occupations et à des goûts communs, la présence fréquente de l'admirable personne avaient rendu le jeune homme incapable de rêver une autre figure. Celle dont l'image le hantait nuit et jour atteignit un degré de ressemblance parfaite sous les traits rayonnants d'un petit ange destiné à effacer par sa beauté tous les autres.

Le plafond se trouvait terminé, et l'architecte, tout à ses idées d'ornementation rétrospective, hésita d'abord à toucher aux murs chargés de colonnettes et de sculptures. Mais, réflexion faite, il imagina autre chose. Des rameaux de feuillage peint vinrent bientôt se mêler aux rameaux de feuillage sculpté, les fleurs les plus belles étalèrent leurs magnificences le long des espaces demeurés vides. C'était pour ainsi dire relier la pensée terrestre à celle de la pensée divine, associer le culte des anges à celui de la nature printanière. L'idée séduisit singulièrement Ottilie qui passa bientôt maîtresse dans l'art de peindre des fleurs, et trouvait comme l'architecte qu'une tâche agréable se termine toujours trop vite au gré de l'ouvrier.

Enfin tout se trouvait achevé, et l'architecte, soucieux de faire paraître son travail dans tout son lustre, supplia les dames du château de n'en juger l'effet général qu'après un rangement complet de la chapelle. Les échafaudages enlevés, le sol nettoyé,

il les pria de s'y rendre, demandant toutefois la permission de ne point les accompagner.

La baronne, toujours prudente, hésitait à suivre sa nièce.

— Je ne doute pas, lui dit-elle, que tout ne soit fort réussi, mais j'aime mieux savoir d'abord ton opinion. Vas-y seule aujourd'hui. J'aurai ainsi double plaisir. Tu me rendras compte de ce que tu auras vu, et j'en jugerai demain par moi-même.

La jeune fille reconnut bien là la sagesse ordinaire de sa tante qui n'aimait pas les surprises, par la bonne raison qu'elle tenait avant tout à conserver son empire sur elle-même. Involontairement, comme Ottilie se disposait à entrer à l'église, elle chercha des yeux l'architecte. Mais il avait disparu. La jeune fille traversa rapidement l'église déserte pour se diriger vers la chapelle, et s'arrêta stupéfaite sur le seuil de la lourde porte surchargée d'ornements en fer. Un spectacle tout à fait imprévu venait de frapper sa vue. La haute fenêtre de forme ogivale s'était garnie de vitraux peints, et les vifs reflets du verre colorié remplissaient l'étroit espace de je ne sais quelle lueur mystique, et que l'on pouvait croire échappée au séjour des bienheureux. D'autre part, un beau pavé imitant la mosaïque était formé de briques reliées l'une à l'autre par un procédé aussi ingénieux qu'habile. Ce double ornement, que l'architecte avait fait préparer et exécuter en secret, rehaussait encore la beauté des boiseries et des peintures. Les siéges étaient représentés par une rangée de vieilles stalles artistement sculptées et fouillées. Les regards de la jeune fille s'arrêtèrent avec plaisir sur ces détails connus, qui se fondaient à ses yeux en un tout inconnu. Elle alla s'asseoir dans

une des stalles pour mieux en jouir; peu à peu, elle s'abandonna à un sentiment de rêverie vague. Il lui semblait tout à la fois qu'elle était et qu'elle n'était point; que ses sensations étaient annulées et doublées, que tout disparaissait devant elle, et qu'elle disparaissait devant tout.

Lorsque le soleil eut cessé d'illuminer les vitraux de la chapelle, elle sortit de cette espèce d'extase, et s'empressa de retourner au château. C'était la veille d'un jour bien important pour elle, celui de l'anniversaire de la naissance du baron. Sans doute, ce n'était pas là la disposition d'esprit dans laquelle elle avait cru le fêter; cependant les magnifiques fleurs d'automne s'épanouissaient sur leur tige; le tournesol redressait sa tête altière, les marguerites aux vives couleurs paraient les plates-bandes soigneusement nettoyées par la main du jardinier. Si toutefois quelques-unes de ces fleurs avaient été cueillies, ce n'était pas pour tresser des couronnes au bien-aimé, mais pour servir de modèle aux ornements d'une chapelle mortuaire. La tristesse et la mélancolie de cette soirée rappelèrent à la jeune fille les enivrements de cet autre soir destiné à fêter un autre jour de naissance. Le bruit du feu d'artifice résonnait encore à son oreille, le joyeux éclat des fusées brillait encore devant son regard attendri et charmé. Cependant tout ce passé s'était évanoui comme fumée. L'auteur de ces enchantements n'était plus là. Elle ne pouvait plus reposer son bras sur celui de son ami: elle ne pouvait même plus, pour se consoler, garder le vague espoir de le retrouver un jour.

Extrait du journal d'Ottilie.

« Une remarque de notre jeune ami l'architecte : « La destinée de l'artiste, même celle de l'artisan, prouve que de tous les biens que l'homme soit en droit de s'approprier, il faut surtout excepter ses propres œuvres; elles l'abandonnent comme l'oiseau abandonne le nid où il est éclos. »

« La destinée de l'architecte est, à cet égard, la plus cruelle de toutes. Que de fois ne le voit-on pas déployer toutes les ressources de son intelligence pour construire ou décorer des édifices dont les lois de l'étiquette ou celles du culte devront nécessairement le bannir ! Le palais des rois, le sanctuaire des églises uniquement ouvert aux courtisans et aux prêtres en offre la preuve. Ainsi l'orfèvre ne peut adorer que de loin le riche ostensoir dont les ciselures sont son ouvrage. L'auteur même des coquets raffinements inventés pour embellir la vie s'éloigne d'eux en remettant la clef du logis dont l'ordonnation lui est due. L'affaiblissement du talent ne serait-il point lié à cet état de choses, et ne resterait-il pas plus grand en travaillant pour le public, c'est-à-dire pour lui-même, qu'en travaillant pour le simple particulier, c'est-à-dire pour le propriétaire personnel et égoïste?

« Les anciens peuples scandinaves se faisaient, sur la vie au delà de la tombe, des images d'une solennité grandiose et terrible. Ils se représentaient leurs ancêtres réunis dans de vastes cavernes, assis sur des trônes et plongés dans de muets entretiens, puisqu'ils ne se parlaient que de la pensée. Et lorsqu'un nouveau venu, digne d'eux par sa valeur et

par ses vertus, se présentait dans cette réunion majestueuse, tous se levaient et s'inclinaient devant lui. Hier, j'étais assise dans l'une des stalles sculptées de la chapelle, et environnée de plusieurs autres stalles sembables. Alors les idées de ces anciens peuples dont je parlais tout à l'heure me sont revenues à l'esprit, et je les ai trouvées douces et bienfaisantes. Pourquoi, me suis-je dit, ne peux-tu rester ici silencieuse et pensive jusqu'à ce qu'ils arrivent les amis devant lesquels tu t'inclineras souriante pour leur assigner leur place auprès de toi? Le jour, mitigé par le sombre coloris des vitraux peints, remplit la chapelle d'un crépuscule solennel, et l'on devrait, ce me semble, y placer une lampe le soir, afin qu'il n'y fît jamais nuit.

« Sans doute, et quoi qu'on fasse, on ne peut se représenter aveugle. Peut-être même les rêves sont simplement faits pour perpétuer en nous, même pendant le sommeil, le sentiment de la vue. Peut-être encore la lumière cachée au dedans de nous n'en sortira-t-elle un jour que pour subsister seule, et, faisant de nous-mêmes un foyer de clarté, rendre les yeux inutiles.

« L'année touche à sa fin ; le vent passe sur le chaume et ne trouve plus de moissons à faire ondoyer. Les baies rouges de certains jolis arbres au feuillage dentelé semblent seules vouloir nous retracer les riantes images de la saison passée, comme les coups mesurés du batteur en grange nous rappellent que les jaunes épis abattus par la faucille du moissonneur cachaient un principe de nourriture et de vie. »

CHAPITRE IV

Le jour arriva où la pauvre jeune fille dut apprendre que le baron avait repris du service. Cette nouvelle l'affecta d'autant plus que, depuis quelques semaines, elle vivait plus entourée d'images funèbres. Ottilie trouva une sorte de volupté à s'exagérer les dangers que son ami pouvait courir, comme l'étendue de son propre malheur. On sait que l'âme humaine, par le plus grand des bienfaits, n'a de sensibilité que pour un degré déterminé d'infortune. Tout ce qui dépasse ce degré l'anéantit ou bien la laisse indifférente. Même il est certaines situations où la crainte et l'espérance subsistent mêlées au point de s'annuler l'une l'autre, et se fondent en une sorte de stupeur morne. Triste état, certes, mais rationnel par cela même qu'il nous permet de vivre abreuvés de chagrin, et de veiller à nos occupations ordinaires quand nous tremblons pour ce qui nous importe le plus.

Ottilie allait en quelque sorte s'abîmer dans les profondeurs de son chagrin quand l'invasion soudaine d'une société brillante l'arracha forcément à ces sombres préoccupations. La joyeuse troupe était conduite par Luciane, la pimpante fille de Charlotte. Elle avait, comme le lecteur l'a vu, quitté son pensionnat pour venir habiter avec une grand'tante sous le chaperonnage de laquelle elle débutait dans le monde. Sa grâce, ses audaces, peut-être ses excentricites avaient séduit un jeune gentilhomme fort riche,

et qui n'avait pas tardé à se déclarer son serviteur. Il croyait pouvoir, en vertu de son immense fortune, se donner le luxe d'une femme accomplie, et partant, généralement enviée. La conclusion de ce mariage avantageux occupait fort la baronne, et, par de nombreuses lettres à écrire, l'obligeait à détourner une partie de son attention de sa nièce.

On savait que les jeunes fiancés devaient venir voir leur mère, mais l'époque de cette visite n'était point fixée. Ottilie ne se pressa donc nullement pour se préparer à les recevoir. Rien n'était prêt quand le tourbillon vint s'abattre sur le château. Qu'on imagine l'effroi de la jeune fille quand Luciane descendit de voiture suivie de toute une nuée de tantes et de cousines, d'amis et d'amies! Sans compter le prétendu qui, lui aussi, avait cru devoir amener une série de parents à sa future belle-mère. Les maîtres s'étaient fait précéder par une voiture renfermant les bagages et la valetaille, et le vestibule, comme les corridors, étaient littéralement encombrés de cartons et de malles. Les domestiques couraient après le portemanteau de leur maître, les femmes de chambre se poussaient pour retrouver le coffre renfermant la toilette du soir de leur maîtresse. Une averse subite vint encore ajouter au désordre de cette entrée tumultueuse et imprévue. Cependant Ottilie restait calme au milieu de l'effroyable pêle-mêle, et opérait de véritables miracles. Son sang-froid et son bon vouloir purent bientôt dominer la confusion générale; en peu d'heures, tout le monde fut convenablement casé, et s'il était impossible de servir tant de personnes à la fois, on laissait du moins à chacun la liberté de se servir soi-même.

Le trajet, quoique court, n'avait pas laissé que

d'être fatigant, et la plupart des voyageurs éprouvaient le besoin de se reposer. Le futur de Luciane, tout le premier, désirait un peu de tranquillité afin de pouvoir se rapprocher de sa belle-mère, et lui parler de ses sentiments pour sa fiancée. Mais Luciane en avait décidé autrement. Son prétendu ayant amené plusieurs beaux chevaux de selle, elle voulut aussitôt les essayer. Ni le vent ni la pluie ne purent la retenir; il semblait que l'on ne fût au monde que pour se mouiller et pour se sécher. D'ailleurs elle ne voulait pas, disait-elle, attendre au lendemain pour visiter les promenades et les constructions nouvelles dont elle avait entendu parler. Sa verve inépuisable et l'extrême vivacité de son esprit défiaient toute objection et le second jour se passa, comme le premier, à courir l'école buissonnière.

Elle visitait à pied, et sans se préoccuper de ses vêtements ni de sa chaussure, les endroits où l'on ne pouvait se rendre à cheval. Elle voulait tout voir, tout examiner sur-le-champ. Ces caprices inépuisables impatientaient quelquefois les hôtes du château, mais aisaient sur tout leés espoir des femmes de chambre, obligées de passer une partie des nuits pour réparer les dégâts survenus dans la toilette de leur pétulante maîtresse.

Quand il ne lui resta plus rien à voir dans la contrée, elle se mit à faire des visites dans le voisinage; et comme elle allait toujours au galop, les limites du voisinage s'étendaient fort loin. On s'empressa de lui rendre ses politesses, ce qui acheva d'encombrer le château. Parfois ces visites arrivaient en l'absence de Luciane, ce qui la mettait de mauvaise humeur. On résolut de prendre jour, et de

faire du château le théâtre d'une suite de fêtes.

Pendant ce temps, Charlotte réglait avec sa tante et le chargé d'affaires du futur, les intérêts du jeune couple. Ottilie, empressée de pourvoir aux caprices et aux besoins d'une compagnie nombreuse, se chargeait d'entretenir, par son esprit d'ordre et sa bonté, le zèle des domestiques, des chasseurs, des jardiniers, des pêcheurs, et finalement celui de tous les fournisseurs.

Cependant Luciane, rayonnante à la tête de tout un brillant essaim de jolies femmes et d'élégants cavaliers, faisait songer à une comète. Les visiteurs raisonnables avaient à peine arrangé leurs parties de bouillote ou de trictrac qu'elle venait papillonner autour d'eux, brouillant le jeu par ses remarques plaisantes, et les forçant à laisser leurs cartes pour venir grossir sa cour. Il fallait, selon le caprice du moment, jouer aux petits jeux, ou prendre part à un bal improvisé. Cela ne faisait pas toujours le compte des invités; mais comment résister aux caprices d'une jeune fille qui possède le talent de railler avec grâce, et d'importuner sans déplaire! Elle séduisait les uns par ses taquineries, les autres par ses prévenances, et trouvait moyen de les contenter tous.

Car si, de fait, elle ne se souciait que de son propre plaisir, pourtant elle n'avait garde de négliger celui des autres. Son humeur turbulente s'attaquait surtout aux petites vanités masculines, et rangeait sous sa loi même les hommes sérieux. Un tact exquis lui permettait de distribuer ses agaceries et ses prévenances, de façon à faire des heureux sans faire des envieux, et à exalter l'amour-propre des uns sans faire souffrir celui des autres. Son grand talent consistait à traiter ses amis de façon à ce que chacun d'eux se crût

privilégié. Témoin les vieillards et les hommes graves qu'elle captivait par une infinité d'attentions délicates et de flatteries, s'arrangeant de façon à célébrer leur fête à l'improviste, ou bien à se procurer la date de leur jour de naissance. Chez elle la coquetterie était pour ainsi dire érigée en système; et elle se plaisait également à humilier la sagesse et le mérite, en les réduisant à rendre hommage à ses extravagances, et à se jouer des hommes jeunes et étourdis, en les enchaînant à son char, le jour et l'heure marqués dans son esprit pour leur défaite.

Un certain air d'ingénuité fine et de réserve fière, une physionomie d'artiste rehaussée par l'effet d'une chevelure soyeuse et sombre, semblaient désigner d'avance notre jeune architecte au rôle d'esclave. Cependant les minauderies de Luciane ne paraissaient guère le toucher, et le plus souvent elle n'obtenait que des réponses polies, mais froides. Elle s'étonna que l'architecte osât décliner l'honneur de se ranger au nombre de ses attentifs, et arrêta bientôt un plan complet d'opération à son égard.

Si la belle Luciane s'était, comme on l'a vu, fait précéder par de nombreux bagages, ce n'était pas simplement pour pouvoir satisfaire ses fantaisies de femme élégante et mondaine, mais pour être libre de se passer mille caprices. Elle ne se contentait point de changer de toilette quatre fois par jour, et s'amusait à revêtir les travestissements les plus ingénieux et les plus bizarres. Tantôt elle paraissait au salon déguisée en paysanne. tantôt en bouquetière. Une fois elle revêtait l'enveloppe nuageuse d'une fée, une autre fois encore le mantelet à capuchon des grand'mères. Ces contrastes lui

plaisaient, et, artiste accomplie, elle aimait à prendre des allures caduques qui faisaient encore mieux ressortir les grâces merveilleuses de sa jeunesse. Elle était si jolie de la sorte, et savait si bien s'identifier au caractère de ces différents personnages que l'on ne pouvait la regarder sans se croire sous la puissance du plus aimable comme du plus espiègle des farfadets.

Ces déguisements lui permettaient de déployer ses rares talents de danseuse. Personne n'excellait davantage dans la pantomime et dans la danse à caractère. L'orchestre même ne faisait point défaut à ces représentations, et le clavecin était tenu par un ami du prétendu.

Un soir, ce jeune homme reçut de Luciane un coup d'œil significatif. En serviteur bien appris, il vint la supplier de donner un échantillon de ses talents aux invités. Elle céda, après s'être toutefois fait un peu prier, et demanda un sujet d'improvisation. Quelqu'un indiqua la reine Artémise pleurant sur les cendres de son mari. Luciane s'éloigna et reparut bientôt revêtue de crêpes et de draperies sombres. Sa démarche était lente et grave, son regard fixe demeurait attaché sur l'urne funèbre qu'elle tenait étroitement embrassée. Une marche lugubre soutenait ses nobles attitudes, et deux jeunes pages, entièrement vêtus de noir, suivaient la reine, munis d'un tableau destiné à recevoir le modèle d'un mausolée. On avait naturellement compté sur l'architecte pour représenter cet épisode du divertissement, et, comme il ne s'attendait à rien, quelqu'un alla lui parler à l'oreille et le poussa en riant devant le tableau. Le jeune homme fut d'autant plus contrarié que son étroit costume noir faisait bizarre figure

auprès des voiles et du diadème de la veuve royale. Il s'exécuta cependant d'assez bonne grâce, et improvisa, à l'aide d'un morceau de craie, un modèle de monument ayant fort bonne apparence, mais rappelant moins les proportions étrusques que les proportions lombardes. Ses préoccupations d'artiste le laissaient assez froid à l'égard de la reine, et, sa tâche accomplie, il allait s'éloigner quand la princesse le rappela du regard et lui montra l'urne renfermant les cendres de son époux. Il comprit que l'urne devait être reproduite sur le faîte du monument, et céda, non sans déplaisir, aux exigences peu judicieuses d'une jeune fille étrangère aux règles de l'art. Luciane, d'autre part, avait peine à déguiser son mécontentement et trouvait l'architecte bien osé de se préoccuper de son propre succès quand elle lui offrait le prétexte de faire sa cour. « C'est un goujat, pensa-t-elle, et j'ai eu tort de le traiter en gentilhomme. » Elle n'en essaya pas moins de l'arracher à son indifférence en affectant une admiration excessive pour son travail; malheureusement cette pantomime, à force d'être prolongée, devint monotone, et par conséquent insoutenable. L'actrice infortunée faisait de vains efforts pour réclamer l'aide de son partenaire. Mais celui-ci continuant à demeurer impassible, Luciane exagéra son jeu, et tomba du pathétique dans la grimace. Ses yeux démesurément écarquillés, ses gestes trop voulus pour paraître vrais rappelaient bien moins la douleur imposante d'une auguste reine que celle d'une matrone éphésienne. Pour comble de malheur, le pianiste aux abois ne savait plus comment varier ses ritournelles, et tomba tout à coup du mode mineur dans le mode majeur. Luciane dut faire bonne mine à mauvais jeu et cesser

cette scène qui, de larmoyante, allait devenir comique. Les remercîments et les éloges vinrent aussitôt pleuvoir autour d'elle, et rejaillirent sur l'architecte, dont on ne pouvait se lasser de vanter le dessin. Ces éloges étaient sincères, et le futur s'y joignit de bon cœur. Il parut particulièrement regretter que la nature même du dessin le rendît éphémère. « Je demande, dit-il, la permission de le faire porter dans ma chambre afin d'en jouir le plus longtemps possible. »

— Je puis, répliqua l'architecte, vous montrer une collection de dessins dont celui-ci n'est qu'une réminiscence très-imparfaite. »

Ottilie, qui se trouvait présente, profita de l'occasion pour placer un mot aimable. « Vous ne sauriez les montrer à un connaisseur plus éclairé, » ajouta-t-elle. — Luciane, curieuse, s'était empressée de venir rejoindre notre groupe. « De quoi donc s'agit-il, fit-elle d'un air un peu piqué. » — Son prétendu l'ayant mise au courant, elle voulut voir les dessins tout de suite. « C'est cela, allez les chercher, fit-elle de cet air un peu impérieux auquel elle avait accoutumé son entourage. L'architecte ne faisant pas mine de bouger, elle varia son plan d'attaque et risqua les grands moyens. « Voyons, ne vous faites pas prier, soyez gentil, » dit-elle en lui décochant ses œillades les plus meurtrières.

L'architecte, toujours impassible, répondit que le moment était mal choisi pour une exhibition semblable. Mais Luciane était décidée à se faire obéir. « Ne suis-je pas votre reine, n'ai-je pas le droit de vous imposer des ordres, » fit-elle de ce ton d'enfant gâtée incorrigible qui lui réussissait d'ordinaire.

Elle allait se compromettre sans rien obtenir quand Ottilie jugea prudent d'intervenir. — « Voyons, ne faites pas l'obstiné, » dit-elle à demi-voix à l'architecte. Il s'inclina avec respect, et s'éloigna silencieusement.

Luciane, l'instant d'après, ne songeait plus à lui, et se mit à pourchasser à travers le salon un grand levrier appartenant à son beau-père. L'animal alla se heurter contre la baronne qui faillit être renversée.

« — Ah ! que je suis malheureuse de ne pas avoir amené mon singe, s'écria-t-elle tout à coup. Je voulais le faire, on m'en a détournée par égard pour mes gens ; mais je veux qu'on aille le chercher demain. Pauvre Coco ! Si seulement j'avais son portrait. Cela me consolerait de son absence ! »

La baronne, faible comme toutes les mères, trouvait cela charmant. « Je puis dès à présent t'offrir cette consolation et faire descendre de la bibliothèque un album de gravures représentant toutes les variétés de l'espèce. »

Luciane poussa un cri de joie et le domestique reparut bientôt chargé d'un in-folio énorme. La jeune étourdie éclata alors en propos ironiques à propos de l'image de ces animaux auxquels elle trouvait un air de famille avec plus d'une personne de sa connaissance.

— « Tiens, voici mon oncle, s'écria-t-elle en désignant le museau écrasé d'un affreux macaque. Et cet autre? Ah ! c'est M. le fameux marchand de nouveautés. Voici le pasteur S. Et celui-là ? Ne reconnaissez-vous point monsieur... monsieur chose? En vérité les singes en remontreraient à nos *incroyables*, et je ne sais de quel droit nous nous refusons à les admettre dans le monde. »

Elle proférait ces étourderies parmi des gens appartenant au meilleur monde, et cela sans supposer qu'elle pût blesser. On subissait ses impertinences parce qu'on se sentait forcé de lui accorder de l'esprit.

Ce badinage, au reste, ne paraissait guère du goût du futur qui s'entretenait avec Ottilie des mérites de l'architecte. La jeune fille espérait que son retour viendrait couper court à l'intermède fourni par les singes. Mais son absence fut longue, et il ne reparut que pour disparaître de nouveau parmi des groupes de causeurs. Non-seulement il n'avait point apporté ses dessins, mais, circonstance qui piqua légèrement Ottilie, il paraissait avoir oublié qu'on les lui eût demandés. Elle eut un petit mouvement d'amour-propre blessé ; puis elle se souvint que pour ceci, comme pour le reste, l'intérêt d'autrui seul l'avait guidée. Son futur cousin, tout amoureux qu'il fût de Luciane, souffrait parfois des extravagances de sa belle prétendue, et ne demandait pas mieux que de paraître les ignorer.

L'épisode des singes fit bientôt place à l'épisode du souper. Après quoi on quitta la salle à manger pour se remettre à danser, à jouer, à causer. Luciane s'étant déjà accoutumée à dormir le jour, et à veiller la nuit, tout se prolongea, comme d'habitude, jusqu'au matin.

Malgré tant de distractions et de fatigues, Ottilie ne négligeait point son journal. Elle y inscrivait, non point des récits d'événements, mais des pensées et des maximes glanées çà et là. Réduite à collectionner, on la reconnaissait tout entière à travers le choix des sentences recopiées par elle. C'était toujours l'allégorie du fil rouge passé à travers les cordages de la marine royale anglaise.

— Nous aimons à porter nos regards sur l'avenir, parce que nous espérons que nos vœux secrets dirigeront en notre faveur les chances du hasard qui s'y agitent.

— Nous ne nous trouvons presque jamais dans une réunion nombreuse sans nous dire que le hasard, ce grand médiateur, y amènera peut-être l'ami de notre choix.

— On a beau vivre dans une retraite profonde, on devient tôt ou tard, et sans s'y attendre, créancier ou débiteur.

— Nous ne saurions rencontrer un de nos obligés sans nous souvenir aussitôt de notre générosité à son égard; en revanche, l'aspect d'un bienfaiteur nous inspire rarement une pensée de gratitude.

— La nature nous pousse à nous épancher; le savoir-vivre nous apprend à recevoir les communications des autres, non pour ce qu'elles valent, mais pour ce qu'on nous les donne.

— Il semble décourageant de fournir des explications quand l'expérience nous montre combien il est difficile de se faire comprendre.

— Nous ne rapportons presque jamais une parole étrangère sans en modifier le sens; cela tient à la difficulté de concevoir une forme d'esprit différente de la nôtre.

— Celui qui parle longtemps seul sans flatter son auditoire, excite sa malveillance.

— Tout jugement formulé d'une façon absolue éveille naturellement l'esprit de contradiction.

— La contradiction et la flatterie nuisent l'une et l'autre aux agréments de l'entretien.

— Une réunion n'est agréable qu'autant qu'elle

se compose de personnes disposées à une estime mutuelle.

— L'homme d'esprit imprime sa marque par sa façon de sentir le ridicule.

— On pourrait définir le ridicule comme une contravention aux convenances sociales ou naturelles, contravention amusante parce qu'elle est inoffensive.

— L'homme raisonnable trouve partout sujet à raillerie, le sage nulle part.

— On reprochait un jour à un homme âgé d'adresser de préférence ses hommages aux jeunes personnes. — N'est-ce pas là, répondit-il, l'unique moyen de se croire jeune?

— On consent quelquefois à recevoir des reproches, on consent même souvent à supporter les conséquences de ses fautes; mais on repousse obstinément toute remontrance tendant à se corriger de ses défauts.

— De grandes passions sont des maladies incurables; elles s'aggravent des moyens mêmes que l'on emploie pour les guérir.

— L'aveu d'une passion violente la diminue quelquefois. D'autres fois il l'augmente; ne jamais manquer de tact à l'égard de ceux que nous aimons est la chose du monde la plus rare et la plus difficile.

CHAPITRE V

Cependant Luciane, poursuivant sa course à travers le tourbillon des plaisirs, ressemblait aux folles créatures piquées par l'aiguillon de la tarentule. Son cortége grossissait de jour en jour. Quoique légère, elle s'entendait à s'attacher par sa bonté ceux-là même qu'elle ne réussissait pas à gagner par ses extravagances. Sa tante comme son futur, n'ayant d'autre souci que de lui plaire, devançaient ses moindres désirs et l'entouraient à l'envi de choses magnifiques. Aussi ne connaissait-elle même pas la valeur des choses qu'elle prodiguait. Tel jour c'était un superbe mantelet de dentelles dont elle se dépouillait pour en couvrir les épaules d'une amie moins richement dotée, tel autre un bijou précieux qu'elle faisait passer de son écrin dans celui d'une personne trop pauvre pour en acheter un pareil. La manière dont elle s'y prenait pour faire accepter ces dons ajoutait à leur valeur, et faisait d'elle l'idole des personnes sur lesquelles il lui plaisait de les répandre.

Les pauvres avaient une large part à ses bienfaits, et, à la manière des reines qui voyagent, elle ne traversait jamais un endroit sans y laisser des marques de sa munificence. Le dispensateur de ces charités, un jeune gentilhomme ami de son futur, avait mission d'aller à la recherche de toutes les infortunes possibles et impossibles, ce qui, selon le plus ou moins d'imagination poétique, faisait d'elle tantôt une providence et tantôt un ange.

Cela avait ses inconvénients et l'exposait à des indiscrétions de toute sorte; le plus souvent pourtant, elle jouait de bonheur, et n'obligeait que des personnes dignes d'intérêt. De ce nombre était un jeune homme également remarquable par son intelligence et son malheur. Il était bien fait, bien élevé, spirituel; il s'était distingué dans une guerre récente; malheureusement sa valeur lui avait coûté la main droite; ce détail, d'ailleurs flatteur pour sa bravoure, blessait cruellement son amour-propre, et il hésitait à se présenter dans le monde ainsi mutilé. Luciane, le couvrant de sa protection toute-puissante, prit chaudement à tâche de l'y faire rentrer. Elle s'arrangea si bien que le jeune homme, d'abord déterminé à refuser toute invitation, devint bientôt l'hôte assidu de sa mère. L'habile jeune fille ne tarda pas à le voir se ranger au nombre de ses adorateurs. Tous ses égards, toutes ses prévenances étaient pour cet homme intéressant et modeste. Elle le plaçait près d'elle à table, le servait de ses jolies mains, bref ne négligeait rien pour le rendre ivre de reconnaissance et d'amour. Une retraite assez longue et un goût naturel pour l'étude avaient poussé le jeune homme dans la voie des essais littéraires. Luciane l'engagea à y persévérer, l'encouragea à s'exercer à écrire de la main gauche, et finalement à lui adresser ses vers. On imagine si le pauvre jeune homme se montra empressé d'accepter une offre qui lui permettait d'échanger des lettres avec la plus séduisante des créatures. Chose bizarre, le prétendu ne se formalisait guère de tout cela, et, peut-être avec raison, y voyait la preuve d'une supériorité véritable. Il avait compris, dès les premiers jours, que sa fiancée, moins en-

thousiaste que vaine, ne pécherait point par un excès d'abandon, et ne sacrifierait jamais son prestige aux élans d'une générosité mal entendue. D'ailleurs elle n'avait pas seulement l'insouciance des reines, mais leur hauteur, et exigeait des respects que pour son compte elle ne rendait à personne. Ainsi, tandis qu'elle ne se faisait nullement scrupule de traiter autrui en jouet destiné à l'amuser, ou bien en esclave tenu d'accomplir ses ordres, elle tenait chacun à distance, et ne voulait point être traitée en camarade. De même elle s'accordait le droit de commettre toutes les excentricités sans souffrir que les autres l'imitassent. En somme. était-elle légère ou seulement originale et vive ? Un fait certain, c'est qu'aimant passionnément la flatterie, elle savait braver le blâme, et que, mettant tout son amour-propre à captiver les cœurs, elle ne craignait pas de les froisser par son humeur satirique.

L'accueil empressé qu'elle recevait de la noblesse environnante ne parvenait point à la rendre indulgente, et chacune de ses visites lui fournissait le motif d'un tableau de mœurs. En artiste, en inventeur, elle saisissait tout d'abord le ridicule des choses, et voyait des traits de caractère où d'autres ne voyaient rien. Ici c'étaient trois frères restés célibataires, et cela simplement parce que chacun d'eux était trop formaliste pour se marier le premier. Là, une petite personne pétulante tourbillonnait autour d'un mari long et sec ; ailleurs un nain remuant s'épanouissait à l'ombre d'une géante disgracieuse. Ailleurs encore on ne pouvait faire un pas sans se heurter contre un enfant, et dans tel autre endroit tout semblait vide et morne parce que la maîtresse du logis n'avait point le bonheur d'être mère. Enfin ici l'on avait le tort

d'être âgé, là, celui d'être jeune ; ici de jeunes mariés commettaient la faute de s'aimer trop, là, de vieux époux se donnaient le ridicule de s'aimer encore. Les objets provoquaient les sarcasmes comme les personnes ; portraits, meubles, tentures, non-seulement rien ne trouvait grâce devant ses yeux, mais tout prêtait à rire, et lui fournissait de quoi s'amuser.

Non pas pourtant qu'elle fût méchante, ni même malicieuse. Ottilie exceptée, elle n'avait jamais fait ni voulu faire de mal à personne. Pour ce qui regardait sa cousine, elle ne cherchait point à feindre de l'amitié pour elle, et le silence dédaigneux qu'elle opposait aux éloges dont quelques personnes comblaient la jeune fille, témoignait assez de ses sentiments pour elle. Ces mêmes personnes, convaincues qu'il y avait malentendu entre les deux parentes, essayèrent de rompre la glace et renchérirent maladroitement sur les éloges donnés à Ottilie. L'un vanta sa complaisance, son activité infatigable, l'autre lui fit un grand mérite de surveiller les travaux des jardins et des serres. Luciane n'eut garde de contredire l'admirateur maladroit ; mais, dès le lendemain, elle cita telle maison où des serres admirablement tenues fournissaient en toute saison fruits et fleurs en abondance ; de même, et sous prétexte d'orner les chambres, elle faisait couper les camélias en boutons et ravageait les arbustes. Sa malignité ingénieuse à fournir des sujets de contrariété à sa cousine allait jusqu'à la priver des courts moments de repos que celle-ci pouvait prendre. La pensée de voir Ottilie rester tranquillement chez elle, tandis qu'elle-même courait incessamment les assemblées et les bals, gênait non point son cœur, mais

son amour-propre. Elle rêva de la transformer en une sorte de demoiselle de compagnie, et s'arrangea de façon à satisfaire ce caprice. La pauvre enfant essaya vainement de lui faire entendre que ses devoirs de ménagère et même sa santé s'opposaient à des sorties trop fréquentes. Mais Luciane traitait tout cela d'affectation, estimant que ce qui lui plaisait ne devait point déplaire aux autres. Force fut donc de céder, et de braver l'intempérie des jours de décembre pour aller grossir le cortége de la souveraine, courir en traîneau parmi la neige ou la glace, affronter la boue des grandes routes.

Luciane, si dédaigneuse pour les mérites de sa cousine, ne tarda cependant pas à regretter son despotisme quand elle s'aperçut des succès d'Ottilie. Les hommes surtout la trouvaient parfaitement belle; son air de mélancolie pensive attirait leurs regards et excitait leur curiosité. Le prétendu de Luciane lui-même subissait cette fascination sans s'en apercevoir et aimait à s'entretenir avec elle. Il croyait simplement rendre hommage à son exquis bon sens, et se plaisait souvent à la consulter sur ses projets d'avenir.

L'un de ces projets était de former quelque jour une collection d'objets d'arts, sorte de petit musée où il essaierait de réunir de précieux échantillons du goût ancien à des époques diverses. Ses entretiens avec l'architecte avaient encore accru ses goûts de collectionneur, et il songeait sérieusement à s'attacher un homme dont les conseils pouvaient lui devenir utiles. Luciane n'eut garde de le détourner d'un projet qui, faisant d'elle la patronne future de l'architecte, l'enlevait en quel-

que sorte à son autre protectrice. La jalousie primait chez elle l'égoïsme, elle ne songea même pas aux avantages que l'aquisition d'un artiste aussi distingué ferait rejaillir sur sa maison, et sur la tournure originale que ses conseils pourraient donner à des fêtes qu'elle se proposait de rendre splendides. Sa propre imagination, aidée de celle d'un domestique, lui avait jusqu'à présent suffi pour faire les préparatifs des fêtes qu'elle avait données. Un buste, des couronnes, des transparents et des guirlandes, c'était là son éternelle ressource pour introduire des décorations appropriées à la célébration d'un jour de naissance.

Ottilie, au contraire, était tout à fait en état de juger l'architecte, et par conséquent de le recommander au prétendu de Luciane. Elle le fit d'autant plus volontiers que la baronne ne devant ni ne voulant plus employer l'architecte, celui-ci ne pouvait rencontrer un meilleur protecteur. Un sentiment de douce camaraderie l'attirait vers ce jeune homme dont elle appréciait le talent et dont elle honorait le caractère. Elle lui voulait beaucoup de bien, et ne songeait point au delà. Dieu seul pouvait encore trouver place dans ce cœur dominé par une passion violente.

Cependant il n'était bruit, dans la contrée, que des fêtes brillantes données par la fille de la châtelaine. Des officiers d'une garnison voisine avaient sollicité l'honneur d'une invitation, et les réjouissances succédaient aux réjouissances quand l'arrivée inattendue de la baronne et du comte vinrent donner à la maison seigneuriale l'aspect d'une véritable cour. Les hommes les plus distingués par leur rang et leurs ...ières vinrent se grouper autour du comte, et

les femmes elles-mêmes se plurent à rendre justice aux mérites supérieurs de la baronne.

On avait d'abord été surpris de les voir arriver ensemble, et publiquement. L'air de contentement répandu sur leurs traits avait encore accru cette surprise, mais on ne tarda pas à se l'expliquer quand on apprit que le comte, devenu subitement veuf, serait bientôt libre d'épouser la baronne. Ottilie, néanmoins, ne pouvait envisager le bonheur des deux amants sans faire un triste retour sur elle-même. Ce ne fut pas sans un sentiment d'amertume profonde qu'elle se rappela leur première visite, et tout ce qui avait été dit alors sur le mariage et sur le divorce, sur les exigences du devoir et sur l'autorité des penchants, sur le caractère des passions et sur les mérites de la résignation. Chose plus douloureuse : ces deux amants, qui jadis semblaient devoir rester à jamais séparés, allaient s'unir au moment même où il lui fallait renoncer à tout espoir de bonheur et d'avenir. Leur présence, si douloureuse pour Ottilie, ne faisait qu'ajouter au bonheur de Luciane. Le comte aimant fort la musique, elle s'empressa d'organiser des concerts destinés à faire ressortir les charmes de sa voix, et les avantages de sa méthode. Sans doute cette voix était belle, cette méthode était bonne ; mais le tout était gâté par des défauts sérieux, et manquait de cette ampleur de style qui caractérise les vrais artistes. Comme la plupart des chanteurs de salon, elle mâchait les syllabes et n'articulait qu'indistinctement les paroles. De là des incidents plus ou moins flatteurs pour son amour-propre. Celui-ci donnera la mesure des déconvenues auxquelles l'exposait une vanité excessive.

Elle avait réussi à faire inviter un jeune poëte, célé-

brité naissante, et dont les vers, surtout fort bien accueillis par les dames, avaient un tour à la fois galant et original. Naturellement elle comptait devenir la dame de ses pensées, en d'autres termes se faire dédier un volume de poésies. En personne rompue au mécanisme de la flatterie, elle jugea qu'une politesse en valait une autre et que, pour recevoir, il fallait donner. Par bonheur elle se rappelait justement une romance composée par son poëte, et s'apprêta aussitôt à le subjuguer. Malheureusement il ne comprit pas un seul mot de ce qu'elle chantait, et ne se douta guère que les paroles fussent de lui. Par politesse pour la maîtresse de la maison, il jugea néanmoins à propos d'aller complimenter sa fille. Celle-ci se confondit en allusions délicates sans que le poëte parût comprendre de quoi il s'agissait. Cette scène ridicule se prolongea jusqu'au moment où Luciane, piquée par la froideur du poëte, le planta là pour parler à des gens plus aimables. Néanmoins elle soupçonna quelque malentendu, et, voulant savoir à quoi s'en tenir sur la valeur du personnage, s'empressa de lui dépêcher l'un de ses courtisans. Celui-ci lia conversation avec le maladroit littérateur, et s'arrangea de façon à connaître son opinion sur le talent de Luciane. « Vos vers, dit-il, doivent vous paraître plus beaux en passant par une bouche aussi séduisante. — Mes vers? répliqua vivement le poëte. Il venait de comprendre sa bévue et s'empressa de la réparer. La banalité de ses éloges eût frappé toute autre personne. Mais Luciane était trop vaniteuse pour y voir clair, et, loin de les recevoir avec un maintien calme, elle prit un air gracieux, et fit entendre qu'elle accepterait volontiers la primeur d'un poëme. Le nouveau Pindare salua sans répondre et quitta

bientôt le salon. Luciane rêvait au magique portrait qu'il ferait d'elle dans ses vers, quand, le lendemain même de cet épisode, elle aperçut un album appartenant à Ottilie. Elle ouvrit machinalement l'album récemment illustré par la main du grand poëte et y trouva une improvisation des plus galantes en l'honneur de sa cousine. Je n'insisterai point sur le dépit de Luciane et me contenterai de dire que de nouveaux triomphes la consolèrent bientôt de sa mésaventure.

Les personnes avides de louanges et dominées par le besoin de briller ne doutent guère d'elles-mêmes, et s'attachent presque toujours de préférence à ce qu'elles font mal. Luciane, voulant passer pour bonne actrice quand elle manquait des premières notions de l'art dramatique, en fournissait la preuve. Son débit était emphatique, et ses gestes outrés. Le comte, homme plein de tact et connaisseur éclairé, eut pitié d'elle, et chercha à l'attirer dans la voie où elle pourrait réussir. Son succès, il fallait bien le dire, consistait tout entier dans le parti qu'elle saurait tirer d'une beauté remarquable. Cette beauté tout à la fois ample et noble, cette taille souple, ces longs cheveux châtains déroulant leurs boucles soyeuses sur les ondulations marmoréennes d'un cou de cygne, tout, jusqu'à ce visage fin et pourtant régulier, était digne d'inspirer l'imagination du plus grand peintre. Le comte, fort amoureux d'une femme plus originale que belle, se connaissait néanmoins fort en belles femmes, et jugea que Luciane tiendrait merveilleusement sa place dans un genre de divertissement très-goûté. Il s'agissait de ces *tableaux vivants* qui sont d'autant plus favorables à l'exploitation de la beauté plastique qu'ils consistent

seulement dans la noblesse des poses, et dans l'immobilité des attitudes. Le comte réussit, sans difficulté, à faire accepter sa proposition à Luciane, et l'on ne songea plus qu'à trouver un tableau digne de faire ressortir l'opulente beauté de l'héritière. Le Bélisaire de Van Dyck, dont on retrouva par hasard la gravure, parut réunir les conditions requises. Le personnage du vieux général aveugle fut confié à un monsieur d'un certain âge, grand, bien fait, et d'une physionomie noble. L'architecte se chargea du rôle du guerrier qui, debout devant le général, le regarde avec une expression de tristesse compatissante. Coïncidence bizarre, il ressemblait lui-même au guerrier de la gravure et semblait avoir servi de modèle au peintre.

Le personnage de la belle jeune fille qui tire sa bourse pour y prendre l'obole destinée au malheur était naturellement dévolu à Luciane ; on n'oublia ni la dame empressée de faire l'aumône au guerrier aveugle, ni la vieille femme qui tient ses regards fixés sur la bourse de la jeune personne.

Les préparatifs nécessités par l'exécution de ces tableaux furent nombreux, et Luciane n'hésita pas à sacrifier une partie de sa garde-robe à l'arrangement des draperies et des costumes. L'architecte s'occupa activement de la construction du théâtre et des soins de l'éclairage ; et le comte, remplissant les fonctions de directeur, s'attacha à surveiller les répétitions de sa troupe.

Les lettres d'invitation furent enfin expédiées et les élus arrivèrent en foule. Bientôt on entendit les premiers accords d'une ouverture, et le rideau se souleva sur le groupe du Bélisaire. Il y eut un murmure général d'admiration à l'aspect de ces atti-

tudes si justes, de ces costumes si bien réussis, de ces effets de lumière à la fois si heureux et si sobres. C'était inquiétant à force d'être vrai, et, le rideau tombé, toute l'assemblée cria *Bis*. Un intermède musical suivit ce premier tableau auquel en devait succéder bientôt un autre. Nos acteurs, cette fois, avaient choisi *l'évanouissement d'Esther*. La beauté des costumes, la noblesse des groupes. avant tout les richesses orientales de la mise en scène devaient merveilleusement venir mettre en relief les grâces voluptueuses de la jeune fille. Elle fut superbe dans le rôle de la souveraine à demi évanouie dans les bras de ses suivantes, suivantes recrutées parmi des jeunes personnes sans doute charmantes, mais incapables de soutenir la comparaison avec elle. Naturellement on avait eu soin d'écarter Ottilie. Revenons au tableau dont l'un des principaux personnages, celui du roi Assuérus, se trouvait dignement représenté par un très-beau jeune homme; le mouvement de ses sourcils impérieusement contractés, la splendeur de son trône resplendissant de pierreries et d'or, rappelaient le maître de l'Olympe, et l'on songeait involontairement à Jupiter étendant son sceptre.

La *réprimande paternelle*, de Terburg, formait le motif du dernier tableau. Chacun connaît le sujet de cette toile charmante, l'un des chefs-d'œuvre de l'école flamande. La scène se détache sur les boiseries brunes d'une vieille salle. Le père, brave gentillâtre à l'allure loyale mais pesante, gourmande sa fille, assis devant une table. Ses jambes sont croisées, il a la mine un peu rébarbative d'un bon père qui s'efforce vainement de paraître courroucé. Le maintien de la jeune fille qui écoute, le dos tourné

au spectateur, est celui d'une jeune personne bien née et bien élevée. Quant à la mère, témoin muet de la réprimande paternelle, elle s'efforce de se donner une contenance en vidant le fond d'un verre où nagent quelques gouttes de liqueur dorée.

Le personnage de la fille réprimandée fournissait à Luciane le prétexte de déployer ses avantages sous un nouveau jour. L'ampleur soyeuse de ses longues tresses d'un blond châtain, les admirables contours de la tête et du col, de la nuque et des épaules, eussent défié le pinceau du plus grand peintre. De même sa jolie taille un peu défigurée par les robes fourreau en vogue à l'époque du Directoire, reprenait toute son élégance native sous la coupe élégante du riche habit flamand. L'architecte avait pris soin de draper lui-même les amples plis de la robe, faite de satin blanc, et de disposer les étoffes des tentures. C'était tout simplement admirable, et l'on ne pouvait se dissimuler que cette copie vivante d'un chef-d'œuvre était infiniment supérieure à l'original.

Le plaisir que l'on éprouvait à contempler la ravissante personne devait naturellement faire naître le désir de la voir de face, mais personne n'osait exprimer ce désir. Tout à coup un jeune gentilhomme, vif jusqu'à l'audace, prononça la formule bien connue de : « *Tournez, s'il vous plaît.* » Tous les spectateurs la répétèrent aussitôt en chœur, mais vainement. Les personnages du tableau connaissaient trop bien leur intérêt pour répondre à un appel aussi contraire à l'esprit et à la nature de l'œuvre d'art qu'il s'agissait d'interpréter. La jeune fille demeura immobile, le père conserva son attitude de sévérité un peu affectée, et la mère continua à regarder au fond du verre.

Nous croyons pouvoir nous dispenser de décrire d'autres représentations analogues, et presque toutes empruntées au pinceau des plus grands maîtres.

Le comte et la baronnne ne tardèrent pas à faire leurs préparatifs de départ, et la plupart des invités se disposèrent, comme eux, à prendre prochainement congé de l'hospitalière maison. Charlotte, désormais rassurée sur le sort de sa fille, voyait volontiers arriver le moment où elle pourrait se reposer. Deux mois de relations journalières lui ayant permis de juger à la fois du caractère de Luciane et de celui du futur, elle avait pu se convaincre qu'ils s'aimaient suffisamment pour être heureux ensemble. Non-seulement le jeune homme adorait sa fiancée, mais il en était fier, fier au point de prendre mauvaise opinion des personnes qui semblaient préférer sa conversation à celle de Luciane. Riche, mais modéré dans ses désirs, toute son ambition se bornait à posséder une femme généralement admirée. Avec beaucoup de vrai mérite, et de qualités aimables, il offrait le double type du gentilhomme protecteur né des artistes et du mari modèle.

L'architecte avait trouvé en lui un patron éclairé et un ami sûr. Le jeune seigneur lui avait donné rendez-vous dans la capitale, où Luciane se préparait à passer l'époque du carnaval. Naturellement elle comptait éblouir et écraser tout le monde par la variété comme par l'excentricité de ses projets d'amusements. En première ligne viendraient sans doute se placer les pittoresques représentations dont on a vu l'échantillon. Luciane, également gâtée par son futur et par sa tante, dépensait leur argent le plus libéralement du monde, et ne songeait guère à compter quand il s'agissait de leur bourse. Cependant

l'étoile et ses satellites songeaient à quitter le château, mais cherchaient à donner une tournure excentrique à leur départ. La jeune fille redoutait tellement de suivre les routes battues qu'elle ne pouvait jamais se décider à rien faire comme tout le monde. Une circonstance fortuite vint lui fournir le double prétexte de contenter son amour pour l'imprévu et de prolonger ses vacances. A la fin d'un dîner fort gai, l'un des convives railla spirituellement la maîtresse de la maison sur la rapidité avec laquelle on avait dévoré ses provisions d'hiver, et sur la fausse honte qui la poussait à garder des hôtes devenus incommodes. Le gentilhomme qui, dans la représentation des tableaux, s'était chargé du personnage de Bélisaire, aspirait depuis longtemps à l'honneur d'offrir l'hospitalité à la charmante Luciane. Son immense fortune lui permettait de hasarder une proposition hardie. « Puisque la famine vous chasse d'ici, belle dame, dit-il en s'adressant à Luciane, ayez le courage d'en agir à la polonaise. Venez me dévorer chez moi, et ainsi de suite à la ronde, jusqu'à ce que vous ayez affamé la contrée entière. »

Cette proposition charma la jeune étourdie; on fit les paquets à la hâte, et, dès le lendemain, le bruyant essaim alla s'abattre sur une nouvelle ruche. On y trouva plus d'espace, plus d'abondance et de profusion, et par conséquent moins d'ordre, de commodité et de bien-être réel; cet état de choses si favorable aux situations comiques, aux aventures galantes, ne pouvait que plaire à une personne aussi séduisante et aussi frivole.

La vie qu'elle menait et qu'elle faisait mener aux autres devenait de jour en jour plus désordonnée et

plus étrange. Des battues dans les forêts, des courses à pied et à cheval, des collations en plein air au milieu des neiges et des glaces, bref tout ce qu'il était possible d'imaginer de plus bizarre et de plus fou, trompait la tristesse des jours sombres et défrayait la monotonie des nuits d'hiver. Ne pas prendre part à ces folles parties, c'eût été lui déplaire; et qui eût osé lui déplaire? Ce fut ainsi qu'elle s'avança de château en château, chassant, chantant, dansant, courant en traîneau, brûlant le pavé, faisant résonner le grelot de toutes les folies et le son argentin des plus doux éclats de rire. L'écho des rires et le susurrement des flatteries la suivirent jusque dans la capitale, où sa tante l'avait précédée de quelques semaines. Là, des plaisirs et des distractions d'un ordre différent devaient bientôt venir imprimer un autre cours à ses idées, et transformer de nouveau la gracieuse aventurière en une femme brillante et mondaine.

Extrait du journal d'Ottilie.

Le monde accepte quiconque se donne pour quelqu'un; mais encore faut-il se donner pour quelqu'un. On souffre plus volontiers les gens incommodes que les gens insignifiants.

On peut tout imposer à la société, elle accepte tout, hors les conséquences de ce qu'elle a accepté.

On ne connaît les gens que lorsqu'on les voit chez eux.

Rien ne me paraît plus naturel que de critiquer les personnes qui viennent de nous rendre visite. C'est qu'alors nous jugeons et devons nécessairement

les juger d'après notre propre mesure. Chacun subit la loi de son entourage et obéit à des servitudes différentes. Allez visiter ces mêmes personnes, souvent si ridicules chez vous, elles vous paraîtront respectables.

La décence et les bonnes manières sont de plus puissants civilisateurs que le code pénal. Le milieu favorable à leur développement est sans contredit la société des femmes bien élevées.

Serait-il possible de concilier le caractère des gens, ce qui constitue l'originalité personnelle, avec le savoir-vivre?

Sans doute, si l'on avait l'avantage de posséder une dose égale d'originalité et de savoir-vivre. L'un, alors, ne manquerait pas de prêter un nouveau relief à l'autre. Certes, l'extraordinaire plaît à tout le monde, mais à condition de ne point gêner.

La position sociale la plus agréable est celle d'un militaire bien élevé et instruit.

Les militaires les moins rompus au métier de courtisan n'en conservent pas moins une sorte de bonhomie enfantine qui les rend faciles à vivre. Le sentiment de la force est inséparable d'une certaine bonté naïve.

Rien d'insupportable comme la gaucherie de celui qui n'est point homme de guerre. On a le droit d'attendre de l'élégance et de la politesse de ceux qui vivent dans un milieu civilisé et poli.

Il est des personnes si pleines de tact que la moindre infraction aux règles de l'étiquette les fait souffrir. Ainsi de ma tante, qui rougit de dépit si par hasard quelqu'un vient à se balancer sur la chaise où il est assis.

Les hommes, leur salut fait, devraient se garder de

déposer leur chapeau sur un meuble. Rien ne paraît risible comme une marque de familiarité succédant immédiatement à une marque de respect.

Nul signe extérieur de politesse qui ne soit un effet direct ou indirect de la décence ou de la bonté. Le mobile d'une éducation bien entendue serait de montrer les règles de la politesse découlant des règles de la charité et de la bienveillance.

Les manières sont le miroir dans lequel se reflète notre propre image.

Certaine politesse, d'homme à femme, touche de près l'amour. C'est celle qui donne le plus de grâce au maintien et d'affabilité aux manières.

L'état le plus digne d'envie est celui d'une servitude volontaire, et cela simplement parce qu'il ne saurait subsister sans amour.

Nous ne sommes jamais plus loin de l'accomplissement de nos désirs que lorsque nous possédons ce que nous avons désiré.

Le pire des esclaves est celui qui se croit libre parce que ses chaînes sont en or.

Celui qui ose se déclarer libre se sent enchaîné de toutes parts ; qu'il ait le courage de se reconnaître enchaîné, il se sentira libre.

Les louanges des imbéciles feraient haïr un homme de mérite.

Les Français disent : Il n'est point de héros pour son valet de chambre. Cela ne signifie rien ; le héros est fait pour être apprécié par des héros ; le valet de chambre pour s'entendre avec des valets de chambre.

Le génie est immortel ; c'est ce qui console les gens médiocres de ne point l'être.

Les plus grands hommes participent toujours par

quelque endroit aux faiblesses et aux travers de leur siècle.

Les insensés et les sages sont également inoffensifs. Ce dont il faut se méfier le plus, c'est de la demi-folie et de la demi-sagesse.

Cultiver un art est le meilleur moyen pour s'isoler du monde, et aussi le meilleur pour s'y rattacher.

L'art est chargé de nous montrer l'association du beau, du vrai et du bon.

L'aspect d'une difficulté vaincue nous donne le sentiment de l'impossible.

Les difficultés, en toute chose, s'accroissent à mesure que l'on approche du but.

CHAPITRE VI

La visite de Luciane et surtout celle de son escorte avaient nécessairement dérangé les habitudes paisibles de la baronne. Elle ne songea cependant pas à s'en plaindre. Non-seulement elle avait acquis la certitude que sa fille serait heureuse, mais elle avait appris à connaître les goûts de la jeune personne, et à se familiariser avec son caractère. Ces goûts comme ce caractère lui paraissaient parfaitement assortis à la situation brillante de Luciane. D'ailleurs l'expérience lui avait enseigné à se montrer indulgente pour des défauts inséparables d'une certaine supériorité native.. Elle se disait que de pareils défauts, avec le temps, se transformaient fréquemment en qualités, et que les excès disparaîtraient dès que le jugement viendrait à s'équilibrer. Au reste la baronne, en sa qualité de mère, ne pouvait se montrer bien sévère pour les étourderies d'une personne aussi généralement admirée et se laissait gagner par ce qui séduisait le plus grand nombre. Son orgueil maternel eut néanmoins à souffrir d'un incident provoqué par la légèreté, et, il faut bien le dire, par l'entêtement de Luciane. Certes cette jeune personne n'avait pas mauvais cœur. Non-seulement elle aimait à rire avec les heureux, mais à s'affliger avec ceux qui pleurent. En vertu de son esprit de contradiction, elle allait même plus loin, et s'efforçait bien souvent de faire rire ceux qui pleuraient, et de faire pleurer ceux qui avaient envie de rire. Elle

avait en outre la prétention de se connaître en maladies et de vouloir traiter tout le monde. Les valétudinaires, les personnes âgées ou infirmes étaient ses victimes prédestinées et elle ne manquait jamais l'occasion de leur recommander une tisane ou de leur ordonner une pilule. Le hasard n'ayant pas toujours favorisé ses cures, Luciane résolut de négliger le traitement des maux physiques pour celui des maladies morales, et débuta par un essai malheureusement peu propre à lui susciter la confiance de ses clients Voici l'histoire comme la racontait Ottilie, qui avait été témoin de l'incident, et savait combien il avait nui à Luciane.

Une charmante personne, fille d'un propriétaire voisin, avait commis je ne sais quelle imprudence dont sa jeune sœur avait été victime. Sa raison s'était dérangée à la suite de cet accident funeste, et l'on ne pouvait plus la décider à quitter sa chambre. L'aspect de plusieurs personnes réunies lui faisait l'effet d'un tribunal. Elle consentait bien à recevoir ses parents, et quelques amis, mais isolément et rarement. Elle ne donnait guère d'autres signes de dérangement d'esprit, et sa conversation, d'ailleurs sensée, annonçait des sentiments de résignation pieuse. Qu'on juge si Luciane négligea l'occasion d'entreprendre une aussi belle cure ! Les débuts furent heureux, et pouvaient justifier les espérances de la famille. Luciane, qui faisait du succès une véritable affaire d'amour-propre, avait procédé cette fois avec une certaine prudence de bon augure. Elle s'était fait présenter à la malade, et avait profité de son amour pour la musique pour captiver ses bonnes grâces. La pauvre jeune fille, qui se croyait séquestrée, et s'ennuyait fort, se montra naturellement fort reconnaissante

envers Luciane. Ses manières engageantes lui plaisaient, et le timbre sonore de sa belle voix de *mezzo-soprano* lui faisait oublier ses idées sombres. Elle reprit bientôt sa physionomie ordinaire, et l'on put la croire guérie. Il eût fallu en rester là, et laisser au temps et aux circonstances le soin d'achever la guérison. Mais cela ne suffisait point à Luciane; elle voulait donner un témoignage public de son habileté, et imagina de traîner sa protégée en grande parure dans un salon rempli de monde.

Cette apparition inattendue provoqua la surprise générale, et chacun se mit à contempler avec curiosité celle que déjà l'on s'était accoutumé à appeler la « folle. » Des chuchottements se firent entendre, on manqua de prudence. L'éclat des lumières, l'expression d'étonnement ou de frayeur visible sur les physionomies achevèrent de troubler la malheureuse. Elle porta des regards égarés autour d'elle et poussa un cri terrible. Puis elle chercha à s'enfuir et tomba évanouie dans les bras d'Ottilie qui s'empressa de la ramener chez elle.

Cet échec était fait pour humilier Luciane. Toutefois, elle ne témoigna aucun regret, et rejeta toute la faute sur les autres. Le pire, c'est que l'état de la pauvre jeune fille se ressentit de la secousse. Ses bizarreries augmentèrent, il fallut l'enfermer. La baronne, comme Ottilie, se montrait douloureusement affectée de l'accident provoqué par la légèreté de Luciane. On en parla pendant plusieurs soirées, et, comme il arrive d'ordinaire, le souvenir de ce fâcheux incident éveilla d'autres souvenirs également désagréables. On passa en revue les fêtes données par Luciane, et Ottilie se rappela certaine soirée où l'architecte s'était, contre son ordinaire, montré peu complaisant.

Elle lui avait, comme le lecteur se le rappelle peut-être, demandé de descendre sa collection de dessins. Or, non-seulement l'architecte n'en avait rien fait, mais encore il avait paru indifférent à cette requête. La jeune fille en avait été blessée; sans s'en rendre compte, et quelle que fût sa modestie, elle sentait vaguement que le jeune homme avait eu tort, et qu'elle avait le droit de le lui dire. Il s'empressa de se justifier. « Vous ne connaissez pas, dit-il, les procédés de la plupart des profanes à propos des œuvres d'art. Une gravure, un dessin, sont sacrifiés quand ils ont passé de main en main pendant quelques heures. De même j'ai rarement vu tenir convenablement une médaille, un cachet antique. Au lieu de tenir l'objet par les bords, on appuie lourdement sur les plus belles empreintes, on ne craint pas de ternir les fonds les plus purs. Il semble, à voir ces attouchements maladroits, qu'il faille palper une œuvre d'art pour la juger. Que de fois j'ai souffert intérieurement quand je voyais l'un de ces malencontreux admirateurs s'emparer d'une belle gravure, et la tenir entre le pouce et l'index, comme l'on pourrait faire d'un vieux journal. Une belle gravure par bonheur n'est pas un vieux journal, et il suffit de vingt personnes de bonne volonté pour l'abîmer. »

Ottilie ne put retenir un sourire. « Ne ferais-je pas partie, dit-elle, du nombre de ces fâcheux, et ne vous ai-je pas, sans le vouloir, causé plus d'une frayeur tandis que j'admirais vos gravures?

— « Jamais, s'écria l'architecte, non, jamais! Le sentiment du juste et du convenable est inné chez vous.

— « Quoi qu'il en soit, répliqua la jeune fille, con-

venez que les auteurs du traité de la *Civilité puérile et honnête* feraient bien d'ajouter à leur ouvrage un appendice traitant de la manière dont il faut se conduire dans les musées, et chez les collectionneurs d'œuvres d'art.

— « Certes, ce serait un grand service à rendre aux collectionneurs, repartit gravement l'architecte. »

L'entretien en resta là pour le moment, mais, réflexion faite, le jeune homme craignit d'avoir blessé Ottilie, et essaya de revenir sur des paroles prononcées dans un moment d'humeur. Entre autres il lui prouva si bien son empressement que les rôles furent, en quelque sorte, intervertis, et qu'elle craignit, à son tour, de le blesser en lui refusant une faveur. Cette faveur consistait à faire d'Ottilie le principal personnage d'un tableau analogue à ceux dont le lecteur a vu la description. Le jeune homme insistait d'autant mieux pour l'obtenir que la baronne, presque toujours retenue chez elle par son état de grossesse avancée, n'avait guère vu que les répétitions du spectacle. Décider Ottilie à figurer dans l'une de ces exhibitions artistiques était à la fois lui fournir les moyens de prendre sa revanche et procurer une distraction charmante à l'aimable femme dont il lui avait été donné d'apprécier les mérites. D'ailleurs, le moment fixé pour son départ approchait, et peut-être cherchait-il à son insu à en reculer le terme quand il se sentait sous le calme rayonnement de deux yeux magnifiques.

L'approche des fêtes de Noël lui rappela que l'imitation des tableaux par des figures en relief tirait son origine des pieuses représentations dites *présèpes*, représentations dans lesquelles on montrait

l'enfant Jésus et sa mère recevant, malgré l'apparente bassesse de leur condition, d'abord les hommages des bergers, et bientôt après ceux des Mages. L'architecte médita longuement l'arrangement d'un tableau pareil. L'enfant était tout trouvé, de même les bergers destinés aux groupes du fond. Seule, la Mère de Dieu faisait défaut, et celle-ci, selon l'architecte, ne pouvait être représentée que par Ottilie. Il parla à la jeune fille qui le renvoya à Charlotte. Elle éprouvait quelques scrupules, disait-elle, à paraître sous les traits de la Vierge. La baronne, grâce à sa raison supérieure, sut lever ces scrupules et faire taire l'excès de cette modestie. Ottilie, pressée par sa tante, consentit à représenter la glorieuse figure, et l'architecte, ravi, ne songea plus qu'à organiser un cadre digne de la recevoir. Le jeune homme était la sobriété même. Mais il ne mangea ni ne dormit plus à partir du moment où il fut sûr de son affaire. Il travailla tant et si bien que tout fut prêt pour la veille de Noël, jour fixé pour la représentation dont il se promettait tant de bonheur. Grâce à son activité, tout marchait bien; les accessoires étaient soignés, l'appareil décoratif très-réussi. Et même, pour plus de couleur locale, il avait réuni un certain nombre d'instrumentistes qui, munis de hautbois et de flûtes, devaient jouer une sorte de noël avant le lever du rideau

Au jour et à l'heure indiqués, la toile se leva devant un auditoire simplement composé de Charlotte et de quelques intimes. Il y eut un long murmure approbatif. Ce sujet si exploité par les peintres se présentait ici sous un aspect nouveau, et peut-être supérieur à tout ce qu'on avait vu. La splendeur de la perfection plastique, la beauté de la concep-

tion artistique venait mettre la vérité à la place de la peinture.

Comme la plupart des peintres appartenant à l'école italienne, l'architecte avait fait de l'Enfant-Dieu le centre lumineux qui éclairait le reste du tableau. Bien que ce tableau même présentât un effet de nuit, nul détail n'était sacrifié, et les moindres accessoires se dessinaient avec une netteté admirable. Le mécanisme même qui servait à produire cet effet de lumière était caché par des figures placées sur le premier plan et à demi éclairées par des rayons obliques. D'autres lampes placées plus bas répandaient un jet de lumière brusque sur les visages des bergers dispersés par groupes. Rien n'avait été oublié, pas même les anges du fond dont l'enveloppe aérienne et brillante semblait opaque auprès de la rayonnante nudité de l'Enfant-Jésus. L'enfant, justement, s'était endormi dans une pose gracieuse, et le regard pouvait, sans subir aucune distraction, se reposer sur la divine figure de la Vierge Mère. Celle-ci, lumineuse sous les rayonnements de son Fils, relevait légèrement le pan du voile destiné à le recouvrir. Rien de touchant comme l'attitude infiniment gracieuse et modeste de la Vierge illustre choisie pour donner le jour au Sauveur du monde. L'artiste avait à dessein immobilisé ses personnages à ce moment charmant où la mère, pénétrée de respect pour le fruit de ses entrailles, va le livrer aux adorations des bergers. Ceux-ci, émus, surpris, contemplaient avec une curiosité naïve celui qu'ils semblaient craindre de réveiller. Leur attitude décelait plus de surprise joyeuse et de tendre sollicitude qu'elle n'annonçait de crainte. En revanche, le sentiment de la vénération était exprimé par deux vieillards dont les têtes ex-

pressives et doucement penchées vers le divin Enfant se détachaient sur un clair-obscur merveilleux.

L'ensemble du tableau offrait de quoi satisfaire les plus difficiles. Mais le reste pâlissait auprès d'Ottilie, dont l'attitude, le regard, le visage dépassaient tout ce qu'un grand peintre avait jamais pu rêver de plus parfait. Tout connaisseur compétent eût tremblé de voir quelque chose se déranger à ce tableau donnant l'idée de la perfection même. De tous les assistants, le seul qui fût tout à fait capable de l'apprécier, était l'architecte. Il paraissait dans le tableau, et regretta, dans une certaine mesure, que son propre déguisement de berger l'obligeât au rôle de figurant quand il eût voulu se réduire à celui de spectateur.

Qui cependant oserait décrire ce qui se passait dans le cœur virginal d'Ottilie? Son âme pure sentait tout ce que la Reine du ciel avait dû éprouver en un moment où tant d'honneurs inattendus, tant d'ineffable bonheur étaient venus la surprendre. Aussi ses traits charmants exprimaient l'humilité la plus angélique, la modestie la plus douce et la plus aimable.

Charlotte rendit justice à la beauté du tableau; mais, si près de la maternité, elle fut surtout touchée par la vue du petit enfant Jésus et sentit ses yeux se mouiller en songeant que bientôt elle bercerait sur ses genoux une aussi charmante petite créature.

On baissa le rideau, car les personnages avaient besoin de repos, et le machiniste procéda aux changements nécessaires pour passer de la nuit au jour, des demi-teintes d'une vision nocturne aux lumineuses splendeurs d'une image triomphale.

Je ne sais si j'ai dit qu'Ottilie n'avait consenti à accepter le personnage de la Vierge qu'à la seule condition de ne point paraître devant des étrangers. La baronne ayant accédé à son désir, elle ne put cacher son mécontentement quand, dans l'intervalle des deux tableaux, on vint lui apprendre l'arrivée d'un monsieur à peu près inconnu au château. La baronne, au dire des domestiques, l'avait très-bien accueilli, et fait placer auprès d'elle. La jeune fille, assez contrariée, eut dabord envie de laisser là le second tableau. Puis, songeant au désappointement de l'architecte, elle se fit violence. La beauté du second tableau surpassait, s'il est possible, celle du premier. Plus d'ombres, plus de demi-teintes; l'heureuse variété des couleurs interrompait seule les torrents de lumière qui inondaient la scène.

Le rôle d'Ottilie l'obligeait à tenir ses longues paupières baissées, et elle chercha vainement à distinguer la figure du nouveau venu. Cependant elle crut reconnaître la voix de son ancien professeur, celui-là même dont le lecteur a vu les lettres. Une émotion étrange s'empara d'elle, et le souvenir de tout ce qu'elle avait ressenti et souffert depuis leur dernière entrevue la traversa comme un éclair. Il lui sembla qu'elle ne se sentirait jamais en état de soutenir la clarté un peu froide de ce regard qui l'avait tant de fois interrogée. — Pourrai-je me confier à lui, tout lui dire? se demanda-t-elle. Et que va-t-il penser de cette pieuse mascarade, lui, l'ennemi juré de toute hypocrisie et de tout mensonge?

Tandis que le sentiment et la réflexion se croisaient ainsi dans son cœur, elle s'efforçait, non sans peine, de garder son immobilité de statue. Cepen-

dant l'émotion mouillait ses yeux et elle se sentit véritablement soulagée quand le réveil de l'enfant vint mettre fin à sa tâche d'actrice.

Le rideau tombé, la jeune fille se sentit plus embarrassée encore. Fallait-il aller souhaiter la bienvenue à son professeur dans des habits de théâtre, ou bien, au risque de paraître un peu moins empressée, attendre, pour lui serrer la main, qu'elle eût revêtu un autre costume? La jeune fille s'arrêta à ce dernier parti.

— Quoi qu'il pense de moi, il me reconnaîtra mieux ainsi, se dit-elle.

CHAPITRE VII

Notre jeune architecte avait trop bon cœur pour se formaliser de ce qui pouvait faire plaisir aux dames du château. L'arrivée du professeur le chagrina néanmoins en ce sens que, forcé lui-même de partir, il aurait voulu, sinon ne pas se savoir sitôt remplacé, du moins ne point se savoir aussi bien remplacé. La crainte de se survivre à lui-même dans l'esprit de ces dames lui donna le courage de les quitter et de décliner des sollicitations qui pourraient bientôt se transformer en formules de politesse. « D'ailleurs, se disait-il fort sensément, j'aime mieux ne pas être témoin de ce qui pourra arriver après mon départ. »

Lorsqu'il prit congé d'elles, elles lui firent présent d'un beau gilet de soie auquel il les avait vues, non sans envie, travailler l'une et l'autre. « Quel sera, s'était-il dit bien souvent, quel sera l'heureux mortel qui portera le gilet brodé par ces jolies mains? — Je n'ai pas besoin de dire combien notre jeune architecte fut touché d'un présent aussi gracieux que délicatement offert. Tout homme capable de sentiments tendres saura se mettre à sa place et deviner ce qu'il ressentit en palpant le charmant tissu tramé de fleurs et de pensées affectueuses.

Quant aux dames du château, elles avaient de nouveau quelqu'un à qui prodiguer ces attentions et ces soins où les femmes excellent. Les femmes

nourrissent au dedans d'elles-mêmes des sensations et des pensées qui leur sont propres et dont rien au monde ne saurait les détourner; mais, dans les relations sociales, elles subissent aisément telles impulsions que l'homme dont pour l'instant elles s'occupent, juge à propos de leur donner. Leur puissance même comme leur grâce réside peut-être dans ce charmant mélange d'entêtement et d'abandon, d'idées préconçues et d'antipathies inexpliquées qui forme l'essence même de leur être, et les rend souveraines partout où il y a un homme bien élevé.

L'architecte ayant davantage cherché à plaire qu'à instruire s'était borné à entretenir les dames du château d'une façon agréable. Sa conversation ne sortait guère du domaine des beaux-arts. Il n'en pouvait être ainsi du professeur qui s'était surtout occupé de questions relatives à l'éducation, et, par conséquent, en parlait bien. Il était sérieux sans pédanterie, éloquent sans emphase. Malheureusement les hommes les plus distingués sont généralement incapables de comprendre une forme d'esprit opposée à la leur. Malheureusement aussi les femmes, si tenaces quand il s'agit de défendre les intérêts de leur cœur, se laissent facilement convaincre quand on leur fait entendre les mots de religion et de morale. Un fond d'austérité un peu puritaine faisait du professeur l'antagoniste formel de l'architecte, et le portait à rapetisser constamment le pittoresque au profit du bon sens. De pareils principes devaient lui faire regarder d'un assez mauvais œil le genre de distractions dont il avait eu un échantillon à son arrivée; par politesse, il s'abstint d'en parler; mais il n'observa pas la même réserve à pro-

pos des embellissements dont son ancienne élève avait cru, de concert avec l'architecte, pouvoir doter la chapelle. Il manifestait, sur ce point, des sentiments dignes d'un dissident anglais, et allait jusqu'à proscrire, pour les exercices pieux, l'usage des églises et des temples. — « Que peut-il y avoir de commun, disait-il, entre le sacré et le profane ? Le sentiment du premier est quelque chose de tout intime, et qui cherche à le manifester par des figures ne le possède point. Quant à moi, j'aime à voir accomplir les exercices de piété dans les mêmes endroits où l'on se réunit pour manger, pour travailler, ou pour faire de la musique. Oui, tout est ou peut devenir sanctuaire pour qui conçoit l'idée d'un Dieu. »

La baronne ne tarda pas à discerner dans tous ses détails un caractère qu'elle connaissait déjà dans son ensemble. Elle agissait généralement avec ses invités en vertu de cette maxime qui recommande de les laisser parler de ce qu'ils connaissent, et amena naturellement l'entretien sur un sujet où le professeur était passé maître. Les petits jardiniers dressés et enrégimentés en offrirent le prétexte. Le jeune architecte, sur le point de partir, venait de les passer une dernière fois en revue. Leur uniforme propre et bien tenu, leurs mouvements vifs quoique contenus, tout témoignait de cette discipline bien entendue et de cette précision un peu mathématique qui fait la force des masses. Le professeur se plut à les interroger, et leur parla de façon à leur en apprendre plus en une heure que d'autres en plusieurs mois. C'est qu'il s'était attaché à développer leur jugement, plutôt qu'à examiner leur savoir, et qu'il leur enseignait à réfléchir plutôt qu'à se rap-

peler. Quoi qu'il en fût, le résultat frappa vivement la baronne.

— Je vous admire, lui dit-elle ; sans cependant me sentir capable de vous imiter. Voici une heure que je vous écoute sans me rendre compte de votre méthode. Vous avez parlé de choses que chacun peut et doit connaître ; mais comment faites-vous pour agiter et résoudre tant de questions, avec tant d'ordre et de suite, en si peu de temps et à travers une foule de propos qui semblaient toujours vous jeter sur un autre terrain?

— J'ai peut-être tort de vendre les secrets du métier, répondit en souriant le professeur. N'importe, je vais vous expliquer mon procédé. Pénétrez-vous d'un sujet, d'une pensée, d'une matière quelconque, car je ne tiens pas au nom que l'on juge à propos de donner au sujet d'une démonstration, saisissez ce sujet dans son ensemble, examinez-le soigneusement dans tous ses détails, attachez-vous-y avec fermeté, avec opiniâtreté, puis, cela fait, interrogez un certain nombre d'enfants, et vous reconnaîtrez aisément ce qu'ils savent, et ne savent pas de ce que vous voulez leur apprendre. Qu'importe que leurs réponses s'égarent si vous avez assez d'adresse pour les ramener sans cesse à votre point de départ? Le plus grand écueil du professeur, c'est de se laisser entraîner par ses élèves, au lieu de les asservir à sa propre méthode, c'est de leur répondre, au lieu de savoir se faire répondre. Le principal, pour toute personne qui enseigne, c'est de forcer ses élèves à s'arrêter avec elle sur le point qu'elle se propose de traiter. Si vous pouviez, madame, vous décider à en faire l'essai, je crois que vous en seriez très-satisfaite.

— Si j'entends bien, répondit la baronne, les

lois de la pédagogie sont entièrement opposées à celles du savoir-vivre. L'usage du monde ordonne de ne point insister sur un sujet, tandis que le premier devoir de l'instituteur est d'éviter toute digression.

— Sans doute, repartit le professeur, et l'on pourrait ajouter que les digressions sont toujours fâcheuses, puisqu'elles rompent la suite du discours pour en interrompre la monotonie. »

Il allait continuer, mais la baronne l'attira à la fenêtre pour voir passer ses petits jardiniers. Il s'étendit de nouveau sur leur bonne tenue, il loua fort la baronne de les avoir fait habiller d'une façon uniforme. « Les hommes, fit-il, devraient tous adopter le même costume. Cela leur apprendrait à agir en commun, à obéir en masse, et, de là, à travailler avec succès au bien général. La manie de s'isoler est la plaie de la fourmilière humaine, et, pour être fort, il faut marcher ensemble. On n'obtient quelque chose qu'en développant chez les hommes l'esprit militaire, qui est l'esprit de discipline. Or, l'uniforme a l'avantage de développer l'esprit militaire, et de donner à nos allures ce je ne sais quoi de décidé et de martial qui sied à l'homme, et quelquefois lui est inné. Tout petit garçon est né soldat ; voyez plutôt ses jeux qui consistent presque tous à grimper ou à escalader, à marcher ou à courir.

— Je n'ai pas cru, dit Ottilie, devoir soumettre mes jeunes filles aux mêmes principes. J'espère vous les présenter bientôt, et vous prouver que la bigarrure peut avoir son agrément comme l'uniformité.

— Ce qui s'applique aux hommes ne saurait s'appliquer aux femmes, repartit le professeur, et vous faites très-bien de laisser vos élèves s'habiller à leur

guise. La femme doit, sur ce point, être libre, et cela non-seulement parce qu'elle sait ce qui lui sied et lui convient le mieux, mais parce qu'elle est destinée à agir seule et par elle-même.

— Opinion qui peut paraître paradoxale si l'on songe que les femmes ne vivent jamais que pour autrui, répliqua la baronne.

— Cela ne peut s'appliquer à leurs relations entre elles, répondit le professeur. Il est certain que la femme est et veut rester seule dans le cercle d'action où elle est destinée à se mouvoir, et quelquefois à régner. Elle est essentiellement exclusive de sa nature, et ne souffre pas volontiers l'approche d'une autre femme dans tout ce qui concerne ses attributions directes. Il n'en est pas ainsi des hommes qui, même dans leur intérieur, aiment et recherchent la société des autres hommes. Je dirai plus : l'homme serait seul au monde qu'il désirerait se retrouver dans la personne d'un ami, tandis que la femme traverserait l'éternité sans souhaiter une compagne.

La baronne eut un sourire. — L'habitude de dire la vérité d'une façon piquante donne parfois l'apparence de la vérité à ce qui n'est que piquant. Vous avez d'ailleurs raison si vous trouvez que nous ne nous soutenons guère entre nous. Convenez pourtant que nous ne pouvons aimer celle qui voudrait s'élever à nos dépens : mais cela se passe-t-il différemment chez vous, et vous montrez-vous plus indulgent envers celui de vos pareils qui essaierait de vous nuire? »

Le professeur, cette fois, ne trouva rien à répliquer, et l'on parla d'autre chose. Puis Ottilie se mit à faire la classe à ses petites filles; son ancien maître approuva fort la façon dont elle s'acquittait de ses

fonctions d'institutrice, et n'hésita pas à le lui témoigner. Il la loua vivement de ne point sacrifier le fond aux apparences, de leur donner de bonne heure des habitudes d'ordre, de propreté minutieuse. Il faisait grand cas de tout ce qui développe et maintient le respect de soi-même. « Tout le reste découle de là, disait-il, et l'accomplissement des petits devoirs journaliers de la vie enseigne à s'acquitter des tâches plus difficiles. Quel joli système d'éducation féminine on se plairait à construire quand on vous voit à l'œuvre, ajouta galamment le professeur.

— Eh bien, faites-moi profiter de vos idées, répliqua la jeune fille.

— Je le veux bien, mais ne me trahissez point. Il faut élever les hommes pour en faire des serviteurs, et les femmes pour en faire des mères.

— Les femmes, poursuivit Ottilie, pourraient se soumettre à votre arrêt. Elles sont toutes mères d'intention, sinon de fait, et leur vie se passe, sinon à élever des enfants, du moins à prendre soin des personnes qui les entourent. Mais que diraient nos jeunes gens en vous entendant parler de la sorte? Ils ont très-bonne opinion d'eux-mêmes, et ne se croient nullement nés pour obéir.

— Voilà bien pourquoi il faut se garder de leur laisser deviner mes principes. Chacun cherche à se glisser à travers la vie en la cajolant, mais la vie ne cajole personne. Qui de nous se sentirait le courage de faire à vingt ans les concessions que l'expérience nous arrache à quarante? Mais brisons sur ce sujet et revenons à vos petites filles. Vous êtes bien heureuse d'avoir affaire à des élèves avec qui vous puissiez adopter un système d'éducation pratique.

Quand vos petites filles promènent leurs poupées et faufilent de jolis chiffons pour les habiller, quand leurs sœurs aînées cousent, tricotent et filent pour elles et pour le reste de la famille, dont chaque membre s'utilise à sa façon, le ménage marche pour ainsi dire de lui-même; et la jeune fille n'a presque rien à apprendre pour diriger à son tour un ménage, car elle retrouvera chez son mari tout ce qu'elle quitte chez ses parents. La tâche est plus difficile pour des enfants appartenant aux classes élevées; là, il faut non-seulement s'attacher au fond, mais aux apparences, bref, cultiver les dehors, mettre ses élèves en état, sinon de tout connaître, du moins de ne rien ignorer. Cela n'offrirait point d'inconvénients graves si l'on savait se restreindre, ne point franchir les limites de la prudence; mais peu d'instituteurs agissent ainsi. D'ordinaire, à force de vouloir étendre l'intelligence et l'agrandir, on la fait dévoyer. L'homme, alors, perd la conscience de ce qu'il peut faire, pour s'égarer dans un labyrinthe d'aspirations vagues. Souvent il néglige le droit chemin pour s'engager dans des sentiers peuplés de chimères. La préoccupation constante de l'instituteur devrait être d'éviter cet écueil. Mais le problème est difficile et nul système d'éducation n'est encore parvenu à le résoudre. Moi-même qui vous parle, je me vois journellement forcé d'expliquer à mes élèves telle chose dont elles ne sauront plus le premier mot après un an de mariage. Gaspillage de temps, et, ce qui est plus grave, gaspillage de forces. Je puis me tromper, mais il me semble qu'en fait d'éducation féminine, la femme devrait se faire l'auxiliaire de l'homme. En s'y prenant ainsi, on pourrait certainement obtenir de beaux effets, et je ne désespère pas, pour

mon compte, de la réussite. Mais il me faudrait l'aide et le concours d'une compagne dévouée qui s'associerait à mon plan, et s'efforcerait de le mettre en œuvre. Elle se chargerait de la partie morale de l'éducation, de tout ce qui concerne les attributions de la femme, de la mère future. Car notez bien que pour toute autre chose notre instruction, ou pour mieux dire notre expérience, suffit toujours. Celle-là seule ne dépend ni de notre volonté, ni de nos instituteurs, mais de la marche des événements. —

Ottilie trouva la remarque d'autant plus juste que ses propres expériences lui permettaient d'en vérifier l'à-propos. La vie n'avait-elle pas totalement changé de face pour elle, depuis un an, et qui sait ce qui l'attendait encore ! Quant au professeur, c'était bien à dessein qu'il avait laissé échapper le mot de compagne. Malgré sa modestie et sa réserve naturelle, il souhaitait que la jeune fille devinât le véritable motif de sa visite; il se sentait en quelque sorte autorisé à cette démarche par un incident imprévu, et sans lequel il se serait peut-être toujours borné à soupirer en secret. La directrice de la pension, qui était âgée et sans enfants, cherchait depuis longtemps une personne à la fois digne de lui succéder et d'hériter d'elle. Son choix s'était arrêté sur le jeune professeur, mais à cette condition seule qu'il s'associerait une compagne capable de partager sa tâche, et de prendre sa part de responsabilité dans la maison. Le professeur, amoureux de son ancienne élève, et pensant qu'on ne la lui donnerait pas, avait toujours décliné la proposition d'un autre mariage. Il n'eut pas à le regretter devant plusieurs faits destinés à encourager ses espérances. L'amour du baron pour la nièce de sa femme en était un : on com-

mençait à en parler et ces bruits encore vagues pouvaient faire supposer que la baronne userait de son autorité pour mettre la jeune fille à l'abri des séductions de son mari. Naturellement elle reviendra à la pension, se disait le bon professeur, et cette supposition vint encore s'affermir à la suite d'une visite faite à la directrice.

Les personnes doublement favorisées par les dons de l'esprit et de la fortune ne paraissent nulle part sans y laisser les traces de leur importance. C'est ce dont on put de nouveau se convaincre le jour où le hasard, ce grand noueur d'intrigues, jugea à propos d'amener deux de nos anciennes connaissances, le comte et la baronne, dans une pension de jeunes filles. Ils avaient voulu juger par eux-mêmes des mérites de la maison d'où la brillante Luciane était sortie, et leur récent mariage leur permettait de se livrer ensemble à un examen dû, chez la comtesse, à un autre motif. Ce motif, tout secret et personnel, provenait d'un sentiment de rancune. Le lecteur se souviendra peut-être que Charlotte l'avait mise au courant de ses tribulations conjugales et consultée sur les moyens d'en sortir. La pauvre femme, prise entre les menaces de son mari et la nécessité de renvoyer sa nièce, ne savait comment faire pour se débarrasser d'elle, et, dans son embarras, songea à la marier. Elle parla du jeune professeur, du penchant qu'il manifestait pour Ottilie, et cela de façon à faire comprendre combien son propre repos lui tenait à cœur. La comtesse résolut de tirer parti de ces confidences et de sauver son amie. Toute son attention, quand elle visita le pensionnat, se dirigea sur la personne du professeur, et elle s'arrangea de manière à ne causer qu'avec lui.

Tout d'abord, elle l'interrogea sur le compte d'Ottilie; son époux, jusque-là silencieux, entama aussitôt un éloge pompeux de la jeune fille. La comtesse rougit de dépit. Cette inclination toute paternelle d'un homme arrivé sur l'extrême limite de l'âge mûr ne laissait pas que de la contrarier, et elle résolut d'y mettre ordre. Le point important, pensa-t-elle, c'est de la mettre dans l'impossibilité de nuire aux femmes mariées, et elle résolut de les débarrasser à tout prix de cette ingénue gênante. Le penchant du jeune professeur venait fort à propos lui en offrir le prétexte et elle s'empressa de lier conversation avec lui. Naturellement adroite et toujours prudente, elle sut le faire parler, et s'arrangea de façon à encourager un sentiment demeuré timide. Le professeur put croire que sa recherche serait agréée et se décida, sur les conseils mêmes de la comtesse, à tenter une démarche dont le succès assurerait son bonheur.

Le jeune homme partit donc le cœur joyeux, croyant pouvoir compter sur l'affection de son élève. Quant à la différence du rang, il ne s'en préoccupait guère. Les idées d'équité et d'égalité nouvellement introduites accomplissaient leur travail, et le mérite, à bien des yeux, l'emportait sur les distinctions sociales. D'ailleurs, Ottilie n'avait point de dot ni de fortune à attendre. Mince avantage, en de pareilles conditions, que la naissance! La comtesse, armée de son habileté ordinaire, s'attacha surtout à faire ressortir ce dernier point aux yeux de son interlocuteur; elle était, quoique grande dame, très-positive en affaires, et se servit d'arguments irréfutables pour lui prouver que la parenté ne signifiait rien, dans le cas d'Ottilie, et que les gens comme il faut n'avaient pas le droit de frustrer leurs héritiers naturels au profit de leurs

autres parents. Notre amoureux ne demandait qu'à se laisser convaincre, et le bon accueil qu'il trouva au château contribua encore à affermir ses espérances. Sans doute, la jeune personne ne lui témoignait plus le même abandon ; mais, en revanche, elle était plus communicative, moins timide, bref, elle avait acquis de l'aisance et du jugement, elle avait dépouillé les allures un peu gauches de la pensionnaire. En somme, elle avait beaucoup gagné, tant gagné que le pauvre professeur, sur le point de se déclarer, hésitait toujours à formuler sa demande.

Cependant la baronne, pressée d'en finir, essaya plusieurs fois de le faire parler. Un jour même, elle alla droit au fait, et, sa nièce présente, lui demanda carrément ce qu'il pensait de cette jeune personne. « Vous avez vu et examiné mon entourage, lui dit-elle. Maintenant, je souhaite avoir votre opinion sur ma nièce, et savoir si, selon vous, elle s'est perfectionnée dans ma maison. Parlez sans crainte ; je vous écoute, et Ottilie est trop raisonnable pour s'offenser de nos critiques. »

C'était beaucoup autoriser et beaucoup permettre. Le professeur, néanmoins, n'osa point profiter du prétexte ; au fond, il pressentait peut-être le complot des deux grandes dames, et hésitait à se faire leur complice. L'amoureux recula donc, pour le moment, devant le galant homme, et redevint tout simplement le professeur interrogé sur le compte de son élève favorite. Sa réponse, pleine de droiture et de sollicitude, témoignait à la fois d'un jugement rare et d'un attachement sincère. Il rendit justice aux avantages que la jeune fille avait acquis dans la maison de sa tante ; il vanta l'aisance de ses ma-

nières, le tact de ses réponses, bref tout cet ensemble de qualités qui la rendaient intéressante autant qu'aimable. Il loua surtout ce sens parfait de la vie pratique qui lui permettait d'utiliser ses théories et de les faire servir au bien général; mais il ajouta que ces heureux changements, effets de l'éducation morcelée et superficielle que l'on puise dans le contact du monde, avaient besoin d'être consolidés par une instruction plus complète. « Pourquoi, dit-il, ne pas retourner pour un an ou deux dans la maison où vous avez reçu votre éducation première? Ce serait le moyen d'acquérir ce degré d'instruction supérieure qui nous permet d'enchaîner nos idées et de former des vues d'ensemble. »

Ottilie comprit, à son grand chagrin, que tout le monde approuverait la réponse du professeur. Cela l'affligea d'autant plus qu'il ne lui était pas permis de dire le fond de sa pensée. Dans le fait, elle se souciait médiocrement de vues d'ensemble quand son cœur parlait d'une façon si impérieuse et si égoïste : ou plutôt elle ne voyait de l'ensemble qu'avec et en Édouard. Hors de lui, tout dans le monde et dans la vie lui semblait confusion et désordre.

La baronne répondit au professeur avec une bienveillance adroite et calculée. « Ma nièce et moi nous désirons depuis longtemps ce que vous venez de nous offrir. Mon état me rend, pour le moment, la présence de cette chère enfant indispensable; mais si après ma délivrance elle désire encore retourner à la pension, je m'empresserai de l'y conduire. »

Cette promesse, quoique conditionnelle, rendit le professeur très-heureux; Ottilie, par contre, dut avaler son dépit. Quant à Charlotte, elle était par-

venue à gagner du temps et s'applaudissait du succès d'un plan qui ne pouvait, à ses yeux, que tourner en faveur de la jeune fille. Car, depuis sa grossesse, elle n'admettait plus la possibilité d'un divorce, et croyait fermement que les devoirs et les charmes de la paternité lui ramèneraient son mari.

Un entretien, qui, sans amener aucune solution directe, fournit amplement matière à réflexion à tous ceux qui y participent, laisse généralement les esprits sous le coup d'une sorte de malaise. Nos trois interlocuteurs éprouvèrent cette sorte d'embarras. La baronne et sa nièce ne trouvant plus rien à dire, leur hôte, pour se donner une contenance, se mit à feuilleter un livre d'estampes. C'était justement celui que l'on avait apporté pour amuser Luciane. Le professeur, qui avait horreur des singes, le referma avec dégoût ; mais le livre n'en donna pas moins lieu à un échange d'idées dont les principaux traits se trouvent consignés dans le journal d'Ottilie.

Extrait du journal d'Ottilie.

Je ne comprends pas que l'on puisse consacrer son temps et son art à retracer l'image d'un singe. On s'avilit, ce me semble, en s'amusant des grimaces de ces animaux ; mais on fait mieux que de s'avilir, on fait preuve de méchanceté véritable quand, sous ces grimaces, on se plaît à chercher des traits de ressemblance avec des êtres humains.

L'amour des caricatures et des charges est inséparable, selon moi, d'un certain travers d'esprit.

Je remercie beaucoup mon bon professeur de ne m'avoir point imposé l'étude de l'histoire naturelle ; je n'ai jamais pu me familiariser avec les vers et les scarabées.

Il m'a avoué qu'il partageait ces répugnances Cela seul dans la nature qui vit et se développe autour de nous devrait former le sujet de nos études. L'arbre qui nous abrite de son feuillage, le brin d'herbe qui croît à nos pieds a avec nous une communauté d'origine, celle-là même qui rattache entre elles les productions d'un même sol. Le moineau qui mange les fruits de notre verger, ou picore les miettes tombées de notre table, est, en ce sens, notre véritable compatriote. De même la mésange qui nous charme de son babil, ou le rossignol dont nous admirons les roulades. Babil et roulades, nous avons de bonne heure appris à les traduire dans notre propre langage. Mais il n'en est pas ainsi du cri du perroquet ou du refrain de l'oiseau moqueur. Là, la sympathie manque, parce que la proportion manque. Nos pâles horizons n'admettent pas les excès de mouvement et de couleur, et des êtres énergiques comme des singes, des perroquets ou des nègres ne peuvent plaire qu'au delà de l'équateur, parmi les excentricités d'une forêt vierge, ou les somptuosités d'un palais asiatique.

J'ai souvent, quant à moi, envié le voyageur qui pouvait satisfaire sa curiosité et compléter son instruction par l'inspection des pays éloignés. Les merveilles ne s'apprécient que réunies à d'autres merveilles ; ou plutôt il faut, pour les goûter, les replacer sur leur sol et dans leur milieu naturel. Autrement vous n'avez qu'un phénomène bizarre, une exception monstrueuse. Au reste, l'homme ne

foule point impúnément un sol étranger, et l'Européen qui se promène à l'ombre des palmiers ou sur le dos des éléphants cesse en quelque sorte d'être un Européen.

A ce compte, le suprême talent du naturaliste serait sans doute de nous replacer, par le charme de la description et la précision du détail dans le milieu même d'où sortent ces fantastiques produits d'une nature plus abondante. M. de Humbold a accompli ce miracle. Que ne puis-je l'entendre faire de vive voix le récit de ses voyages! Tout cabinet d'histoire naturelle me rappelle ces sépulcres égyptiens où dorment des cadavres desséchés d'animaux et de plantes. La superstition locale a fait des dieux de ces tristes débris; que la secte des prêtres s'occupe de les conserver, j'y consens; mais je ne saurais admettre que des professeurs modernes viennent reprendre l'héritage des prêtres d'Isis. Pourquoi venir disséquer des cadavres quand il est si nécessaire de travailler sur le vif? Je passe sous silence la perte du temps, le gaspillage des faculté et des forces. Certes, l'instituteur qui parvient à rendre ses élèves accessibles au sentiment du beau et du bien fait plus pour eux que le maître qui se sert de leur mémoire pour les transformer en catalogues vivants, et s'enorgueillit d'avoir dressé des perroquets. Qu'est-ce que le but de l'instruction sinon de nous montrer dans l'homme l'image la mieux réussie de la Divinité? Que le botaniste examine et définisse la nature des plantes, que le savant se plaise à déchiffrer un parchemin ou le chirurgien à disséquer un cadavre. L'homme vivant, quot qu'on en dise, est et demeurera toujours le seul sujet d'étude intéressant pour l'homme.

CHAPITRE VIII

L'homme s'occupe rarement des événements de la veille. Quand le présent ne l'absorbe pas tout entier, il se perd dans un passé lointain, et use ses forces à vouloir faire revenir ce qui ne peut et ne doit plus être. C'est ainsi que dans les grandes et riches familles qui doivent tout à leurs ancêtres, on parle plus souvent du grand-père que du père, du bisaïeul que de l'aïeul. Le professeur venait de faire cette réflexion pendant une promenade solitaire dans le parc. Les hautes allées régulières, les étroites charmilles plantées par l'ordre du père d'Édouard, parlaient d'une époque déjà lointaine. Le beau soleil printanier pénétrait à travers les troncs régulièrement disposés et leur prêtait l'aspect majestueux d'une colonnade. Tout ce côté du parc avait je ne sais quoi d'imposant et de grandiose qui frappe l'esprit et le remplit d'images superbes. Cependant on s'y promenait rarement. D'autres goûts avaient produit d'autres embellissements, et les merveilles rêvées par le père du baron ne faisaient plus l'admiration de personne. En revanche, on voulait faire du paysage suisse, on s'étendait dans l'espace pour élargir autant que possible les limites du parc. Que de peines et de dépenses perdues! Le professeur ne put s'empêcher d'en faire l'observation à la maîtresse du lieu.

— Hélas, dit-elle, nous croyons agir d'après nos

propres inspirations et choisir nous-mêmes nos travaux et nos plaisirs. Illusion pure! La vie nous entraîne; nous cédons à l'esprit de notre époque et servons à manifester ses tendances.

— Comment résister au courant? répondit le professeur. Le temps poursuit sa marche, et les opinions, les goûts, les préjugés ne demeurent point stationnaires. C'est pourquoi les fils ressemblent rarement à leurs pères. Cela est surtout vrai pour les époques de réaction. Supposez des parents vivant à une époque adonnée au soin, à la parcimonie. Le goût de la dépense fera suite à ces habitudes d'ordre excessives, et le fils s'empressera de dissiper les richesses accumulées par le père.

— Ce que vous dites de ce père et de ce fils pourrait s'appliquer à une échelle plus vaste, par exemple à la suite des âges. Qui de nous, aujourd'hui, peut se représenter exactement le temps où chaque bourg avait ses fossés et ses remparts, chaque marais sa gentilhommière et le plus modeste castel son pont-levis. Actuellement nous démolissons nos fortifications et nous comblons nos remparts comme si l'âge d'or devait commencer demain, et qu'il ne dût plus jamais être question de guerre. Les jardins ne plaisent qu'à condition de ne plus ressembler à un jardin. Avant tout on veut de l'air, de l'espace, on veut jouir de la vie des champs au sortir même de sa maison. A condition toutefois que cette vie des champs ressemble à celle dont l'image décore nos trumeaux. Les moutons sont frisés et les bergères se prélassent sur l'herbe en corselet de satin. Certes je suis loin de m'opposer à un retour à la simplicité. J'avoue pourtant que ce re-

tour me paraît difficile. Comment revenir au bien quand on a connu le mieux?

— Pourquoi, quand ce mieux n'est que superficiel et ne porte que sur des questions d'aisance ou de luxe? Tout état, croyez-le bien, a ses inconvénients; la pauvreté maintient l'homme dans un degré de servitude relative; la richesse, par contre, mène à l'indépendance, et, partant, à la prodigalité. La prodigalité, à son tour, engendre la pauvreté, ou tout au moins la gêne. Or, qu'advient-il? Le propriétaire, forcé d'utiliser son terrain, s'empresse de relever les murailles que son père a fait abattre; on veut protéger son bien, le dérober aux regards du voisin. Les choses, peu à peu, changent d'aspect; le sentiment de l'utile reprend ses droits, et le riche lui-même finit par se croire tenu à tout utiliser, à tout défendre. Vous avez sacrifié beaucoup d'argent et de temps pour donner un aspect pittoresque à votre parc. Qui sait si quelque jour votre fils ne fera point passer la charrue sur vos pelouses et ne délaissera point vos ponts rustiques pour se retirer derrière les sombres murailles et sous les tilleuls majestueux du jardin de son grand-père!

La première partie de la prédiction atténua l'effet de la seconde, et fit sourire la baronne. « J'espère, dit-elle, que nous n'en serons pas réduits à voir de pareils changements; mais vos observations me paraissent justes quand je me rappelle les lamentations de certains vieillards amis de mon père. Ces plaintes m'ont toujours attristée. Ne pourrait-on les faire cesser, et trouver moyen de rendre les fils respectueux envers l'œuvre de leurs parents? Vous voulez bien me prédire un fils. Dois-je craindre que ses goûts seront en contradiction avec ceux de son père,

et qu'il détruira ce que nous nous plaisons à édifier?

Le professeur répondit qu'il serait aisé de l'en empêcher. « Il suffirait, dit-il, de faire de son fils l'associé, le compagnon de ses travaux, de ses projets, de bâtir, de planter de concert avec lui, et de lui permettre des essais, des fantaisies comme on s'en permet à soi-même. Une activité peut se joindre à une autre activité, elle ne consentira jamais à lui servir de complément, de rallonge, si je puis ainsi m'exprimer. Un jeune bourgeon s'unit facilement à un vieux tronc, sur lequel on chercherait vainement à faire prendre une grande branche. »

Le professeur ne fut pas fâché d'avoir pu dire un mot aimable à la baronne avant de prendre congé d'elle; ses devoirs le rappelaient au pensionnat, et d'ailleurs tout s'était arrangé de façon à lui donner de l'espoir. Il comprenait bien que la baronne ne pouvait encore prendre aucun parti décisif. Forcé, pour le moment, de s'en tenir là, il quitta donc le château très-satisfait de sa visite, et se considérant déjà comme fiancé.

La baronne, cependant, attendait journellement sa délivrance et ne quittait presque plus la chambre. Quelques femmes de ses amies venaient lui tenir compagnie. Ottilie continuait à gouverner la maison avec le même zèle, mais sans oser songer à l'avenir. Elle était résignée, elle eût souhaité pouvoir consacrer sa vie au service de Charlotte, du baron, de l'enfant qui allait naître ; mais, tout considéré, elle ne se reconnaissait pas les forces nécessaires pour accomplir cette tâche difficile. Bien souvent elle se sentait défaillir, et, de peur de devenir folle, se rejetait à corps perdu dans le torrent des occupations vulgaires.

La baronne ne tarda pas à accoucher d'un fils et cet heureux événement lui valut les compliments de tout le voisinage. Les femmes retrouvaient exactement le père dans l'enfant, circonstance qui surprit Ottilie. Elle se contenta de saluer son entrée dans la vie avec une émotion bienveillante et sincère. La joie de la baronne était mélangée. Son mari avait manqué aux fiançailles de sa fille, il devait encore manquer au baptême de leur enfant, bien plus, il n'était pas là pour sourire à son premier-né, et pour décider du nom dont on allait l'appeler.

L'ami Mittler vint le premier complimenter la mère; il triomphait, et ne chercha point à le cacher. Il prodigua ses protestations d'amitié et ses offres de service à la femme de son ami. Cet homme singulier possédait l'énergie et l'activité nécessaires pour aplanir toutes les difficultés. Le baptême, disait-il, devait se faire tout de suite. Le vieux pasteur, usé par les infirmités et par l'âge, pouvait mourir d'un jour à l'autre. Il était aimé, respecté, et sa bénédiction paraîtrait de bon augure. Quant au nom de l'enfant, pourquoi s'en préoccuper ? Il s'appellerait Othon, comme son père, et comme son parrain, M. Mittler.

La persévérance seule ne suffit point pour aplanir les hésitations, les scrupules, faire taire les conseils imides, les avis opposés, les tâtonnements de toute sorte qui découlent des situations délicates, celles-là même où, ne voulant blesser personne, on commet ordinairement tant de fautes. Il fallait une bonne dose d'opiniâtreté pour sortir honorablement de celle-ci. Par bonheur notre homme était opiniâtre; il s'installa devant une table, rédigea les billets de faire part, les fit distribuer par des messagers à cheval,

façon péremptoire, selon lui, d'imposer silence aux mauvaises langues du voisinage. La fortune du baron, comme le rang qu'il tenait dans le monde, lui attirait maint regard malveillant, ou ironique. On parlait de ses amours avec une ingénue, on chuchotait les mots de séparation et de divorce. C'était plus qu'il n'en fallait pour humilier la baronne; Mittler pensa qu'il fallait mettre un terme à ses chagrins, fût-ce aux dépens d'Ottilie, et s'empressa de publier l'heureux événement qui, selon lui, devait ramener le calme et le bonheur dans la famille.

Revenons au baptême, qui devait se faire sans pompe, quoique avec un certain cérémonial. Au jour et à l'heure indiqués, le vieux pasteur, soutenu par un servant, entra dans la salle du château où quelques intimes s'étaient réunis pour assister à la cérémonie. Ottilie devait être la marraine et Mittler le parrain. La prière terminée, la nourrice tendit l'enfant à Ottilie prête à le tenir sur les fonts. Les regards de la jeune fille s'arrêtèrent avec une douce tendresse sur le petit enfant, et rencontrèrent ses grands yeux qu'il venait d'ouvrir. Elle crut voir ses propres yeux et demeura stupéfaite. Mittler le lui enleva pour le prendre à son tour et éprouva un mouvement de surprise analogue; il venait de reconnaître sur ce petit visage une ressemblance frappante avec les traits du capitaine. Confondus par ce hasard singulier, le parrain et la marraine ne songèrent guère à autre chose pendant le reste de la cérémonie. Quant au bon pasteur, la liturgie achevée, il ne se sentit pas la force nécessaire pour risquer le petit discours d'usage. Heureusement Mittler se trouvait là pour le remplacer. Je crois

avoir dit qu'il avait autrefois été pasteur. Le goût de prêcher lui était resté, et c'était le moment de donner pleine carrière à son éloquence. D'ailleurs un sentiment vrai et une émotion sincère lui communiquaient, cette fois, une éloquence persuasive ; cette chaleur, il fallait bien en convenir, venait du cœur, et, par conséquent, transporta l'auditoire.

Il parla, et parla bien, trop bien même pour la pauvre Ottilie qui se trouvait visiblement comprise dans les allusions dont il gratifia les assistants. La baronne, au contraire, pleurait de joie et de reconnaissance. Mittler, tout entier à son sermon, se sentit encouragé par les larmes de la baronne, et ne s'aperçut pas que le vieux pasteur était resté debout près de l'autel. Tout ordonnait de le ménager : cependant la bonté, la délicatesse foncière, ne sont guère le fait des personnes passionnées et remuantes. Notre bon Mittler songeait surtout, en ce moment, à produire de l'effet, et à terminer pompeusement son discours. Une péroraison heureuse se présenta tout à coup à son esprit et il se souvint du cantique d'action de grâces de Siméon. Se tournant aussitôt vers son vieux partenaire, qui pâlissait visiblement, il s'écria d'un ton inspiré : Et toi, vénérable patriarche, tu peux t'appliquer aujourd'hui les paroles de Siméon : « Seigneur, laisse aller ton serviteur, « car mes yeux ont vu le sauveur de cette mai- « son. »

Il allait s'arrêter sur cette période ronflante, mais maladroite, lorsqu'on vit chanceler le vieux pasteur. L'émotion avait achevé ce digne vieillard au moment même où Mittler lui demandait pour l'enfant une bénédiction suprême. On le déposa sur un

fauteuil, on s'empressa de le saigner; mais bientôt ses traits se contractèrent, et prirent une rigidité cadavérique. On s'aperçut qu'il était mort. Les sensations et les paroles des assistants varièrent selon leur caractère et leur degré d'intelligence. Quelques invités s'épanchèrent en considérations philosophiques sur cet événement singulier, d'autres, d'un esprit et d'un caractère plus positif, se renfermèrent dans un sentiment de terreur vague et de malaise véritable. Ottilie seule conservait son calme habituel, elle se rapprocha du mort et contempla avec admiration et respect la douce figure embellie par la majesté de la mort. Hélas! elle enviait le sort de ce vieillard, elle ne se souciait plus de vivre. « Pourquoi vivre, pensait-elle, quand Dieu a soufflé sur l'étincelle qui réchauffe la vie? »

Depuis longtemps ces tristes pensées occupaient ses journées et les remplissaient de pressentiments funèbres; mais ses nuits étaient consolantes et douces. De merveilleuses visions venaient de nouveau la rattacher à la vie en lui montrant son bien-aimé au nombre des habitants de cette terre. Chaque soir, ces visions charmantes apparaissaient devant elle au moment où, étendue sur sa couche, elle passait de la veille au sommeil. Alors, à la faveur d'une lueur nette, quoique très-douce, elle apercevait distinctement son amant revêtu du costume militaire, et dans des attitudes qui n'avaient rien de fantastique. Tantôt elle le voyait marchant dans la campagne, tantôt dirigeant son cheval à travers des espaces traversés de figures vagues. Ces ombres incertaines, les unes immobiles, les autres mouvantes, formaient le fond du tableau. On distinguait faiblement des routes, des forêts, des montagnes; parfois un

groupe de cavaliers à demi noyés dans l'ombre, un vague fourmillement de chevaux et d'hommes. Elle s'endormait ordinairement sur ces images, se berçant du doux espoir que non-seulement le baron vivait, mais qu'il continuait à l'aimer

---

CHAPITRE IX

Le printemps vint tard cette année-là et la végétation longtemps retardataire se développa tout à coup avec une rapidité merveilleuse. D'autre part Ottilie recueillait le fruit des soins qu'elle avait donnés aux jardins et aux serres. Tout verdissait et fleurissait à l'envi ; les plantes et les arbustes, longtemps relégués derrière les vitraux, s'épanouissaient à l'air du dehors, à l'action bienfaisante du soleil. En somme, tout ce qui restait à faire n'était plus un travail fondé sur de vagues espérances, mais une occupation aussitôt récompensée.

Cependant les caprices de la belle Luciane qui avait demandé de la verdure et des fleurs à la neige et aux glaces avait produit de cruels ravages, et l'orangerie, comme les serres, avaient perdu quelques-uns de leurs plus beaux ornements. Plus d'un arbuste avait été décapité, plus d'un individu manquait dans la nombreuse famille des plantes grasses et des tulipes. Le jardinier déplorait ces actes de violence auxquels il n'avait pu s'opposer. Ottilie essayait vainement de le consoler ; le vieux jardinier était homme du métier, et trop pénétré de son importance pour accepter des consolations banales. Car, de même qu'un bon jardinier ne doit point se laisser distraire du soin qu'exige la culture des plantes, rien ne doit venir gêner ou interrompre leur développement régulier ; on pourrait les comparer à certaines personnes dont on n'obtient rien par la violence, mais beaucoup

par la douceur; le tout est de savoir bien s'y prendre avec elles; or, pour les plantes comme pour les personnes, on n'y parvient qu'à force de sagacité et d'esprit d'observation. J'oubliais ce calme parfait, ce sentiment de logique inexorable qui nous permet de tout faire en temps et lieu, avec tranquillité et avec suite.

Le bon vieux serviteur, qui possédait ces qualités au suprême degré, n'en était pas moins gêné, depuis quelque temps, dans l'exercice de ses fonctions. Il exerçait à la fois sa surveillance sur les vergers, et sur les potagers, sur l'orangerie et sur les serres chaudes. Je ne parle pas de l'antique jardin à la française dont les charmilles voûtées et les allées régulières nécessitaient un entretien incessant. Il s'acquittait fort bien de ces différentes tâches; mais il excellait surtout à varier et à multiplier les différentes espèces de jacinthes, d'œillets, de tulipes. Personne ne s'entendait mieux à faire prospérer un plant de boutures; en revanche il n'avait que faire de tous les arbustes nouvellement importés par le goût moderne. Les noms inconnus et pompeux qui décoraient actuellement le manuel du jardinier, lui inspiraient une sorte d'embarras qui le mettait de mauvaise humeur, et il ne craignait pas de prononcer tout bas les mots de spéculation et de charlatanisme. Je n'ai pas besoin de dire s'il déplorait des commandes dans lesquelles il ne voyait qu'une concession au goût du jour, et le prétexte de jeter beaucoup d'argent par la fenêtre. De là des mouvements de sourde irritation contre les maîtres aveuglés qui pouvaient préférer une collection de bégonias à un plant d'auricules; souvent il poussait l'injustice jusqu'à douter de la bonne foi des jardiniers qui vendaient

ces curiosités dont il était incapable d'apprécier la valeur. Après avoir vainement exposé ses sujets de grief à la baronne, il concentra toutes ses espérances sur le prochain retour du baron. Ottilie le maintint de son mieux dans ces dispositions : les regrets que l'absence d'Edouard éveillaient chez le vieux serviteur faisaient écho dans son cœur, et elle aimait à entendre des plaintes auquelles il lui était permis de s'associer. Ces plantes et ces greffes lui devenaient d'autant plus chères qu'elles prospéraient davantage. C'est ainsi qu'elle les avait vues un an auparavant, le jour de son arrivée au château ; elle n'était alors qu'une orpheline recueillie par charité, une personne sans importance. Combien, depuis, n'avait-elle pas perdu et gagné ? Jamais elle ne s'était sentie aussi riche ni aussi pauvre. Le sentiment de son bonheur et celui de sa misère se croisaient sans cesse dans son âme, et la plongeaient dans une agitation violente. Elle ne retrouvait un peu de calme qu'en s'attachant passionnément à tout ce qui, naguère, avait offert des sujets de distraction au baron. D'ailleurs elle se disait tout bas qu'à son retour il lui saurait gré d'avoir soigné ses plantes, et qu'il l'aimerait mieux en reconnaissant en elle ses propres goûts.

Ce même besoin de lui plaire la poussait à veiller nuit et jour sur le nouveau-né. On l'élevait avec du lait, et Ottilie prenait plaisir à le faire boire. Elle se chargeait également de lui faire prendre l'air, et, l'enfant dans ses bras, le promenait à travers tous les recoins du parc. Placée parmi les fleurs, la frêle créature ne vivait encore que de la vie végétale, en quelque sorte, et sa jeune marraine aimait à le contempler endormi parmi toutes les merveilles qui lui appartiendraient

un jour. « Que de richesses, se disait-elle, accumulées sur cette tête mignonne ! Certes, il serait bien riche ; honneurs, dignités, tout viendrait au-devant de lui. Serait-il heureux, toutefois, s'il s'avançait dans la vie sans la double direction de son père et de sa mère? Elle n'osait l'affirmer, et croyait voir en tout ceci l'effet de l'intervention divine. Sans doute, Dieu l'avait fait naître pour raffermir des liens chancelants et devenir le gage d'une union désormais indissoluble.

Elle se prenait à soupirer, à s'oublier elle-même. Peu à peu, l'idée du renoncement s'infiltra dans son cœur ; et cette idée, éclose sous le ciel pur et le beau soleil du printemps, se manifesta tout à coup dans son esprit avec une force et une clarté extraordinaires. Elle sentit la nécessité de purifier son amour de tout sentiment égoïste. Et de fait, elle se croyait par moments résignée : « allons, tout est fini, se disait-elle. Et elle comprenait la nécessité de quitter la maison, de rendre le repos et le bonheur à cet intérieur où sa présence semait la discorde. Malgré ces belles résolutions elle rapportait tout au baron et faisait vœu de ne jamais appartenir à un autre.

Extrait du journal d'Ottilie.

Lorsqu'un passage, un mot, une pensée nous ont frappé dans une conversation ou dans un livre, nous l'inscrivons aussitôt dans notre journal. Les pages de ce recueil s'enrichiraient bien plus vite si nous nous donnions la peine d'extraire les observations caractéristiques, les idées originales qui se trouvent éparpillées dans certaines lettres. Malheureusement nous nous bornons à les conserver sans les

relire ; souvent même une discrétion mal entendue nous porte à les détruire et à livrer au néant le souffle même de la vie pris au vol. Je me promets bien, quant à moi, de ne point commettre cette faute.

Le livre des saisons recommence la série de ses contes charmants; nous voici revenus à son plus gracieux chapitre : il a pour frontispice et pour vignette la violette et le muguet que nous ne retrouvons jamais sans plaisir sur les pages de notre vie, pages souvent tristes et que le cours des choses nous force maintes fois à retourner malgré nous.

Pourquoi traiter de fainéant tout enfant qui mendie ? Je parle de ceux que l'on rencontre errants sur les routes ou dans les champs. Ils sont prompts, je le veux bien, à tendre la main au passant riche et bien vêtu; mais ne viennent-ils pas, dans la belle saison, nous offrir quelque chose en échange de l'aumône demandée? Et est-ce bien une aumône ou un salaire?

Le domaine du pauvre commence où celui du cultivateur finit. De là le regard moins humble qu'empressé de ces enfants quand, dans nos promenades, ils viennent nous offrir leur chèvrefeuille ou leurs fraises. On n'a jamais l'air humble ou craintif quand on se sent en droit d'exiger ce qu'on demande.

Pourquoi la durée d'une année nous semble-t-elle à la fois si longue et si courte? Courte dans le fait et longue par le souvenir, telle m'a paru l'année écoulée. En visitant les jardins, je sens plus que partout ailleurs jusqu'à quel point l'éphémère et le durable se touchent et se confondent. Cependant les êtres

les plus éphémères ont leur semblable, il n'est rien de si passager qui ne laisse sa trace.

On s'accommode de l'hiver. Nous nous sentons en quelque sorte plus importants quand les arbres dépouillés se dressent dans l'espace comme autant de fantômes. Ils ne signifient rien, sans doute, mais en revanche ils ne couvrent rien. La vue des premiers bourgeons et des premières pousses nous fait rentrer dans notre humilité première. La nature oubliée reprend ses droits sur nous et nous voudrions lui voir accélérer son travail. Nous lui demandons, en un mot, de nous donner à la fois tout ce qu'elle nous donne successivement, c'est-à-dire des paysages réussis, des arbres verts, bref, l'accord parfait de la couleur et de la forme.

La vie sans amour ou sans la présence de l'objet aimé n'est qu'une *comédie à tiroir*. Si l'on ouvre ou ferme au hasard, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces tiroirs, on peut y trouver parfois des choses bonnes et remarquables, mais elles ne sont jamais reliées entre elles que par un lien fragile et accidentel.

Tandis qu'on cherche toujours et partout la fin, on se voit forcé de débuter partout et toujours par le commencement.

CHAPITRE X

La baronne est complétement remise de ses couches et se porte à merveille. Elle ne cesse d'aller et venir dans sa maison, et se plaît dans une foule de soins dont sa grossesse l'a longtemps tenue éloignée. Elle visite tour à tour l'office, la lingerie, les cuisines, et ne songe pas à marchander ses éloges à celle qui l'a si bien remplacée dans le gouvernement de la maison. Mais son occupation favorite consiste à contempler les traits du bel enfant qui vient de naître. L'effervescence du sentiment maternel la rend superstitieuse et développe en elle l'imagination poétique. Ainsi un jour elle imagine de monter avec Ottilie à l'ermitage dont on a parlé au commencement de ce livre. La petite cabane moussue se transforme à ses yeux en temple domestique, et la table de bois de sapin en autel placé sous la protection des dieux Lares. Elle se plaît à y déposer l'héritier de son nom et de ses biens, le petit enfant destiné à régner un jour sur les vastes domaines étalés dans l'espace. Par moments, toutefois, son regard se détourne de lui pour s'arrêter sur deux places demeurées vides. Ces places sont celles des absents, Edouard et le capitaine.

Le capitaine ! Son mariage a manqué, et maintenant Charlotte se dit tout bas qu'il ferait un beau parti pour Ottilie. Pourquoi rejeter l'idée de la faire riche, de lui donner pour époux un homme considéré et considérable ? D'ailleurs, elle heureuse, elle lui devait

de la rendre heureuse, et elle le ferait de tout son cœur.

Sur ces pensées, elle sortit brusquement de la cabane. Ottilie la suivit, portant l'enfant et ne soupçonnant guère ce qui provoquait les rêveries de sa tante. — « La terre ferme a ses naufrages, se disait la baronne, et nous devons nous attacher à réparer de notre mieux les désastres inévitables. Qu'est-ce que la vie sinon une suite de gains et de pertes? Qui ne s'est vu arrêté dans l'accomplissement d'un projet favori? Qui, tout au moins une fois dans sa vie, n'a abandonné un but pour en choisir un autre, plus élevé et plus noble? Et savons-nous si les combinaisons du hasard ne valent pas mieux, le plus souvent, que toutes les nôtres? Voilà par exemple ce voyageur victime d'un accident de voyage. Les roues de la voiture brisée gisent à terre, et mon homme, fort contrarié de ne pouvoir continuer son voyage, éclate en reproches et en injures. Tout à coup, il entend rire : le voyageur lève la tête et s'aperçoit qu'on le regarde. C'est une belle dame. Il rougit de son emportement sous le feu de deux yeux moqueurs et ne pense plus qu'à lier connaissance avec ce joli visage. Or, quoi de plus facile quand on habite la même auberge et que l'on soupe à la même table? Le voilà donc non-seulement résigné, mais ravi. Le visage de la belle jeune fille lui a fait oublier la nécessité d'aller plus loin. Et bien lui en prend; car cette rencontre lui vaut une fiancée charmante et a décidé du bonheur de sa vie. Maxime générale : il ne faut pas trop essayer de contrarier les décrets du destin qui, s'il nous donne rarement ce que nous lui demandons, nous donne maintes fois plus que nous ne lui demandons.

La baronne se livrait à ces réflexions tout en montant la côte qui conduisait à la maison d'été. La vue était vraiment magnifique. Tout ce qui aurait pu jeter de la confusion à travers le paysage avait disparu. Des espaces boisés, de verdoyants massifs projetaient leurs ombres mouvantes à travers les sinuosités des ruisseaux et des routes. Charlotte entra dans la maison où des ouvriers étaient occupés à peindre les boiseries. Elle s'approcha d'une fenêtre et aspira à pleins poumons l'air embaumé de la campagne. « Ce paysage déjà si beau doit être merveilleux au clair de lune, « se dit-elle, et elle ne pensa plus qu'à presser les préparatifs de l'emménagement. Un ouvrier habile vint mettre la dernière main aux dorures des plafonds : les trumeaux enguirlandés de sculptures se couvrirent comme par enchantement de sujets champêtres ; puis on fit venir un tapissier qui meubla la bonbonnière et la tendit d'étoffes claires et diaphanes. L'installation des caves, des cuisines, ne tarda point à se faire, et l'on put emménager. Quel heureux jour pour la baronne que celui où elle alla demeurer dans le délicieux pavillon avec son enfant ! Les deux dames ne pouvaient se lasser d'admirer la vue, et découvraient à tout moment de nouveaux buts de promenade. Ottilie cependant descendait toujours de préférence, tantôt seule, tantôt avec l'enfant dans ses bras, le sentier commode qui conduisait aux platanes, et de là se dirigeait vers l'une des nacelles amarrées aux bords du lac. Elle aimait beaucoup à se promener sur l'eau, mais ne le faisait que rarement, Charlotte lui ayant défendu d'emmener son fils pendant ces promenades. La jeune fille, toutefois, ne délaissait ni l'ancien château ni les jardins, et pas-

sait rarement la journée sans aller voir son vieil ami le jardinier.

La baronne reçut, vers ce temps, la visite d'un riche seigneur anglais que son mari avait rencontré dans le cours de ses voyages. C'était un homme tout pratique, qui s'intéressait excessivement aux questions d'agriculture et de jardinage. Il avait ouï parler des embellissements dont le baron avait doté ses domaines et se réclama d'une invitation déjà ancienne pour les visiter. Il arrivait muni d'une lettre du comte, leur ami commun, et accompagné d'un jeune secrétaire, homme doux et aimable. C'était plus qu'il n'en fallait pour lui valoir un accueil hospitalier, et la prière de rester quelques jours. Lord S... ne demandait pas mieux et se mit aussitôt en devoir de visiter la contrée. Ses hôtesses se plaisaient souvent à l'accompagner; elles aimaient la conversation de l'aimable vieillard; il abondait en réflexions intéressantes comme en récits piquants et se montrait fort entendu en questions d'agriculture et d'économie rurale. Son esprit net et tout pratique découvrait immédiatement le trait saillant des choses; de là un fond inépuisable de remarques ingénieuses et de saines critiques. Grâce à lui, les dames du château apprécièrent plus vivement la beauté des sites environnants. Ses sensations demeurées fraîches lui permettaient de s'intéresser avec une vivacité pour ainsi dire juvénile à tout ce qui peut rendre la vie précieuse ou agréable. Dailleurs, n'ayant pas assisté aux travaux exécutés sur les terres du baron, il était mieux placé pour juger de leur effet; il leur accorda de grands éloges; mais si l'œil exercé de l'amateur savait découvrir ce qui serait à travers ce qui était, ce même œil était prompt à

découvrir le moindre oubli, à noter la moindre faute. Ici c'était une source à déblayer, là, un creux de montagne à élargir, plus loin un lieu de repos à établir, plus loin encore un point de vue à ménager. Mais tout ceci était dit de la façon la plus aimable, et plutôt indiqué qu'exprimé. « Rien n'égale le plaisir de créer, disait-il. Réservez-vous donc quelque chose à faire pour plus tard, et ne vous hâtez pas trop de tout terminer. »

Trait caractéristique et certainement fort rare. ce visiteur n'était point importun et s'arrangeait de façon à ne jamais gêner ses hôtes. Le fait est qu'il excellait à la fois dans l'art de s'occuper, et dans celui de les amuser. Un appareil appelé *chambre obscure* l'aidait à reproduire les monuments et les sites les plus remarquables des pays qu'il traversait et lui avait fourni une fort jolie collection de dessins. L'examen de ces dessins était généralement réservé pour le soir et empruntait un nouvel attrait aux commentaires du noble lord. C'étaient tantôt de simples descriptions, tantôt de véritables conférences historiques débitées avec autant de talent que de verve, et toujours appropriées à l'esprit de salon. La baronne et sa nièce écoutaient l'une et l'autre avec le plus vif intérêt; mais cet intérêt provenait d'un motif différent; ainsi, tandis que la tante y voyait surtout un moyen de s'instruire, la nièce y cherchait un prétexte à rêveries sentimentales. En d'autres termes, elle aimait surtout à accompagner l'aimable visiteur dans les contrées que le baron avait parcourues, et dont il aimait à parler. Un soir où le noble lord s'était montré particulièrement communicatif, Ottilie se hasarda à lui de-

mander dans quel pays, s'il en avait le choix, il préférerait s'établir.

« Chaque pays, répondit-il, a ses avantages, et l'on rencontre partout des gens bien élevés et aimables. » Il s'écarta alors de la question et se mit à tracer une foule de portraits singulièrement amusants et caractéristiques.

La baronne se prit à sourire et le ramena tout doucement au point de départ de l'entretien. Il vit qu'il ne pouvait s'empêcher de faire une réponse catégorique et s'exécuta de fort bonne grâce. Voici son petit discours, assurément original, mais dépouillé de son ornement le plus pittoresque, un français assaisonné de prononciation anglaise.

« J'ai, dit-il, contracté l'habitude de me retrouver partout chez moi, et j'estime fort commode de vivre affranchi des soins que nécessite un établissement particulier. Ne suis-je pas, en ce moment même, le plus favorisé des mortels? Car je jouis de vos biens comme s'ils m'appartenaient, et, de plus, je n'ai point à les administrer. Que deviendrais-je isolé au fond de mes domaines, éloigné de tout centre intellectuel? D'ailleurs j'ai de bonnes raisons pour n'y point vivre. Tout d'abord l'envie de ne point me mêler de politique, et, ensuite, l'éloignement de mon fils, qui m'a quitté pour aller aux Indes. La perspective d'une position toute faite le dégoûte, et, comme tant d'autres jeunes gens, il abandonne le connu pour l'inconnu. Or, c'est pour lui seul que je m'étais plu à embellir les vastes domaines dont il héritera un jour. Au reste, j'ai souvent pu remarquer l'inutilité de nos préoccupations quant à l'avenir. Au lieu de nous installer commodément dans une position médiocre, nous cherchons toujours à

nous étendre. Encore si cela portait profit à ceux que nous aimons! Mais la plupart du temps il n'en est rien et nous travaillons pour des étrangers. Voyez moi, plutôt. Mes jardins abandonnés, mes maisons de campagne désertes, servent aujourd'hui de but de promenade à des indifférents, et j'ai dépensé des millions pour satisfaire la curiosité de quelques badauds qui s'offenseraient fort si je leur défendais de se promener sur mes terres. D'ailleurs la vie de campagne laisse toujours quelque chose à désirer à l'habitant civilisé des grandes villes. La bibliothèque est vaste, mais dépourvue d'ouvrages nouveaux, les voisins sont nombreux, mais peu agréables. Ce qui fait qu'une fois bien installés dans un logis commode, nous lui découvrons vingt prétextes pour le quitter. C'est à recommencer ailleurs. Et notez bien que c'est rarement notre faute. Le hasard nous mène, et les termes d'inconstance ou de caprice ne signifient rien. »

L'original insulaire ne pensait pas que ces paroles pouvaient s'appliquer à la situation de ses hôtesses. Sans doute il énonçait de simples généralités; mais qui ne trouve quelque chose à s'appliquer dans les généralités les plus vagues? La baronne, qui joignait une saine raison à une forte expérience, avait cessé de voir des allusions dans des maladresses involontaires, et ne ressentait plus ces angoisses poignantes qu'une parole imprudente peut causer à une personne moins clairvoyante. Mais si elle envisageait sa position trop courageusement et trop nettement pour faiblir devant une simple remarque, il ne pouvait en être ainsi d'une jeune fille dépourvue de la science du monde. Celle-ci, toute rêveuse et toute sentimentale, d'ailleurs autorisée par son

extrême jeunesse à détourner les regards de ce qui lui déplaisait, ne pouvait écouter de sang-froid des remarques destinées à présenter les choses sous leur aspect véritable. Une frayeur s'empara d'elle, et elle regarda avec une sorte d'épouvante les traits de l'homme terrible qui venait de lui révéler la vie. Le voile de poésie qui jusque-là lui en avait caché les aspérités se déchira tout à coup, et elle se trouva face à face avec les rudesses de la vérité nue.

Ottilie avait l'âge où l'on prend les gens au sérieux, et leurs paroles au pied de la lettre. Elle ne savait pas distinguer entre le scepticisme de convention et celui de bon aloi, et ignorait que, pour faire accepter ses théories dans un salon, il faut naturellement les exagérer. De là son effroi en écoutant le nouvel hôte; le château, les promenades, les constructions nouvelles, tout cela lui paraissait devenu inutile par l'éloignement du maître, et l'absence du bien-aimé seigneur qui, seul à ses yeux en était le propriétaire. « Hélas, pensa-t-elle, c'est « pour l'amour de moi qu'il a renoncé à tout, « et vit exposé à mille privations, et à mille dan- « gers. » Ses yeux s'emplirent de larmes; elle se le représentait attristé et errant au milieu des tentes de ses soldats, l'âme déchirée par mille sentiments contraires. Le brave Anglais, cependant, continuait innocemment à torturer la pauvre jeune fille. « J'ai,» reprit-il, la prétention d'avoir pris le bon parti. Qu'est-ce que la vie, sinon une grande route sur laquelle il nous faut entrer d'auberge en auberge? On en quitte une mauvaise pour en prendre une meilleure, une bonne pour retomber dans une mauvaise, et ainsi de suite jusqu'au jour où l'on atteint le but dé-

finitif. Mais, me direz-vous, ces perpétuels changements sont liés à mille contrariétés, à mille ennuis inévitables. Voilà ce qui vous trompe. Rien d'amusant, à mon gré, comme ces perpétuels changements à vue où les décors se succèdent sans se ressembler. La décoration d'aujourd'hui est réussie, que sera celle de demain ? Sans compter que ce système de vie m'épargne la plupart des petits désagréments et des petites colères inséparables de l'autre. Que m'importe maintenant la vaisselle cassée et la nécessité de faire venir le menuisier et le peintre ? Tout cela ne me regarde plus, et si par hasard la maison brûle, je n'ai qu'à m'en aller et à chercher un autre gîte. Et notez que je ne dépense pas plus pour courir le monde que pour rester sédentaire dans ma coquille; mes livres de comptes sont là pour le prouver. »

Qu'il dépensât peu ou beaucoup, qu'importait à Ottilie? Elle ne voyait, à travers tout ce long discours, qu'Édouard aux prises avec mille privations pénibles, Édouard renonçant volontairement aux joies de la famille, aux douceurs du foyer, à cette seule fin de demeurer fidèle à un souvenir. Cela lui ouvrit les yeux.

Elle comprit clairement, et pour la première fois, l'épouvantable perturbation qu'elle était venue jeter dans cette famille. Pour cacher sa douleur, elle alla pleurer dans sa chambre. Là, elle s'enfonça toujours davantage dans ce courant d'idées et s'exagéra ses torts. Tout d'abord elle se reprocha amèrement sa conduite envers Charlotte. Comme elle devait souffrir, la femme généreuse qui lui avait servi de protectrice ! « Non, pensa-t-elle, c'est à moi à me sacrifier ; » et elle se promit de mettre

tout en œuvre pour hâter la réconciliation de sa bienfaitrice avec le baron. Elle se disait, sans toutefois être bien sincère, qu'une fois partie, il oublierait, et finirait par se croire oublié d'elle. « Quant à moi, ajoutait-elle mentalement, j'ensevelirai mon amour dans la retraite et m'efforcerai de tromper mon chagrin par quelque occupation utile. »

J'ai dit que l'excellent lord, renfermé dans sa philosophique insouciance britannique, manquait parfois un peu de cette perspicacité qui fait le propre de l'homme bien élevé en France et en Allemagne. Il n'en était pas ainsi de son compagnon de voyage, qui avait des idées moins arrêtées et par conséquent plus justes. Cet homme, trop distingué pour se payer de mauvaises raisons, avait jugé la situation du premier coup d'œil. « Voilà deux femmes peu faites pour s'entendre, » s'était-il dit dès son arrivée au château. Les lois les plus élémentaires de l'hospitalité lui faisaient un devoir de communiquer ses observations à son ami. Le pauvre lord demeura atterré; « Je m'efforcerai, dit-il, d'être plus prudent; tâchez de me seconder et surtout empêchez-moi de bavarder. Personne ne raconte comme vous. Profitez donc de l'occasion qui vous donne pour auditeurs deux femmes charmantes et tâchez de les distraire. Pourquoi, par exemple, ne pas leur narrer l'histoire des deux jeunes gens qui commencent par se détester et finissent par s'aimer, ce joli récit qui ressemble à une fiction et repose sur un fait authentique ? »
— Va pour l'histoire des deux jeunes gens,» répliqua l'obligeant personnage. Il ne se doutait guère que le désir d'éviter une imprudence allait lui en faire commettre une autre. Car il était dit que nos étrangers joueraient de malheur avec leurs hôtesses. Je

vais essayer de traduire, dans toute leur naïve simplicité, les différentes péripéties d'un récit malheureusement peu fait pour plaire à l'une d'elles.

Les bizarres jeunes voisins.

Deux enfants nés de riches propriétaires dont les domaines se touchaient, grandissaient ensemble sous les yeux de leurs parents. Ceux-ci, souhaitant encore resserrer leurs bons rapports, avaient formé le projet de les unir. Conformité d'âge, de fortune, de position sociale, tout s'accordait pour favoriser un projet en apparence des plus raisonnables; et l'affaire semblait conclue quand les parents s'aperçurent que leurs enfants se détestaient, et ne pouvaient se voir sans se quereller. Cette sorte d'antipathie provenait moins des défauts que de la conformité du caractère, et de leur énergie naturelle qui faisait d'eux des adversaires, plutôt que des camarades. Pour rien au monde l'un n'eût consenti à céder à l'autre, et les scènes les plus orageuses marquaient ces luttes pénibles. Le plus singulier, c'est que, dès qu'ils étaient séparés, ils redevenaient doux et paisibles. Leurs petits camarades les adoraient, et ne cessaient de les louer.

Cette disposition singulière des deux enfants se manifestait surtout dans leurs jeux. Le petit garçon, poussé par les penchants de son sexe, organisait des batailles. Un jour, l'armée ennemie, qu'il avait déjà vaincue plusieurs fois, allait de nouveau fuir devant ce vaillant chef, quand tout à coup l'audacieuse jeune fille se mit à la tête du bataillon dispersé, le ramena au combat et se défendit si courageusement qu'elle serait restée maîtresse du champ de bataille

si son jeune adversaire, abandonné de tous les siens, ne lui avait tenu tête. Luttant corps à corps avec elle, il la désarma et la déclara prisonnière. L'héroïne refusa de se rendre, et le vainqueur, voyant qu'il sortirait de là meurtri ou meurtrier, prit le parti de détacher sa cravate pour lier les mains de son ennemie, et les lui attacher sur le dos. Qu'on juge du ressentiment de la vindicative enfant! Depuis ce jour, elle ne rêva plus qu'aux moyens de venger cet affront cruel, et fit secrètement une foule de tentatives heureusement trop téméraires pour aboutir. Les parents du jeune homme s'aperçurent que leur enfant courait de véritables dangers. Ils s'en expliquèrent avec les parents de la petite fille et l'on reconnut que non-seulement il fallait renoncer à tout projet d'union future, mais se hâter de séparer deux enfants qui ne pouvaient se voir sans se nuire.

Le jeune homme quitta bientôt après la maison paternelle. Il montrait de grandes dispositions pour l'étude, et désirait vivement embrasser l'état militaire. Ses progrès furent rapides et lui valurent de hautes protections. Le succès le rendit aimable, et augmenta sa bienveillance native. Professeurs et gens du monde, chacun aimait et recherchait ce noble enfant dont la généreuse et riche nature ne s'employait qu'au bien. Quant à lui, il se sentait meilleur depuis qu'il se sentait plus tranquille, et bénissait tout bas le ciel de l'avoir débarrassé de sa petite voisine. Celle-ci n'était pas moins changée depuis le départ de son ennemi. Ses façons s'étaient radoucies, elle avait renoncé à jouer au soldat. Du moins elle déclinait les offres des autres petits garçons qui proposaient de la prendre pour

capitaine, et feignait de se croire trop grande pour participer à leurs jeux. Au fond, cependant, elle éprouvait un vide singulier. Ses forces manquaient d'emploi, elle cherchait vainement quelqu'un à aimer ou à haïr. Notre jeune fille en était là lorsqu'elle sut s'attirer les prévenances d'un jeune homme placé très-haut dans l'opinion publique. Naissance, fortune, dons physiques, avantages intellectuels, tout se réunissait pour le faire aimer et rechercher. Il pouvait prétendre aux partis les plus beaux; il préféra suivre l'impulsion de son cœur et s'attacher à une jeune fille dont le plus grand mérite consistait à ne ressembler à personne. Dirai-je qu'elle fut touchée? Sans contredit elle fut flattée de se voir préférer à tant de jeunes filles plus riches et peut-être plus belles. D'ailleurs les soins constants, la rare délicatesse du jeune homme plaidaient pour lui. Il avait positivement demandé sa main à ses parents, s'engageant toutefois à attendre aussi longtemps que ceux-ci le jugeraient convenable. Enfin l'habitude de le voir chaque jour et de l'entendre constamment citer comme son fiancé amenèrent notre jeune fille à croire qu'il l'était. Les anneaux furent échangés, et les jeunes gens, un beau jour, se trouvèrent définitivement liés par une cérémonie qui, pour quelques personnes, a presque l'importance du mariage.

Les fiançailles ne changeaient rien à l'état des choses, et l'on résolut de laisser passer la belle saison sur ce doux état de l'attente tranquillisée par la certitude. Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, quand l'absent, un beau jour, s'ingénia à donner de ses nouvelles. Il était officier, il venait de monter en grade, il se disposait

à demander un congé pour venir passer quelques semaines auprès de sa famille. Était-ce timidité, pressentiment? Notre belle fiancée, qui acceptait les hommages de son prétendu sans répugnance comme sans amour, se sentit tout à coup pénétrée d'une curiosité étrange à l'égard de l'autre. Il lui sembla qu'elle ne le haïssait plus, et qu'elle serait bien aise de le revoir. Ces sentiments de bienveillance s'accrurent encore le jour où son ancien ennemi, devenu un brillant officier, s'inclina respectueusement pour lui baiser la main. Il éprouva quelque surprise en la retrouvant si belle et si originale. Elle hasarda une plaisanterie relative au passé et fit spirituellement allusion à leurs querelles d'enfance. Le jeune homme ne tarda pas à comprendre le véritable motif de cette rivalité. « Elle était trop supérieure pour supporter mes caprices, » se disait-il. La jeune fille faisait à peu près les mêmes réflexions et soupirait tout bas en songeant à ce qui aurait pu être. Et tous deux sentaient poindre en eux le germe d'une affection sincère et solide. Ce changement se fit d'une manière vague et calme chez le jeune officier. Les préoccupations de l'étude, celles de l'avenir le laissaient, pour le moment, un peu indifférent aux choses du sentiment, et il ne songeait guère à plaire aux dames. Il n'en ressentit pas moins vivement le plaisir d'être distingué par une personne remarquable. Seulement, il la considérait déjà comme mariée, et était trop gentilhomme pour vouloir l'enlever à une personne pour laquelle il professait de l'estime et dont il n'avait point à se plaindre.

Notre jeune fiancée était moins tranquille : l'amour faisait pour la première fois irruption dans son cœur

et l'agitait des sentiments les plus contraires. Elle croyait sortir d'un rêve et repassait avec délices par toutes les péripéties d'un passé déjà lointain. « Sans doute, se disait-elle, ce que je prenais pour de l'aversion était de l'amour. Mon envie de le taquiner, de le contrarier provenait du désir de m'occuper de lui, de l'occuper de moi. » Elle prenait plaisir à s'absorber dans ces pensées et éprouvait je ne sais quelle sensation délicieuse à se rappeler la petite scène qui avait précédé leur séparation définitive, c'est-à-dire l'instant où il s'était emparé de ses poignets pour les lier. Naturellement cette découverte ne fut pas exempte d'amertume et lui fit de plus en plus déplorer sa méprise. Elle maudissait sa faiblesse, l'aveuglement des deux familles, la sotte docilité avec laquelle elle avait accepté un homme indigne d'elle. « Quoi, pensait-elle, me voilà liée pour la vie à un homme insignifiant quand je pouvais devenir la femme du monde la plus enviée et la plus heureuse? »

Enfin elle se sentait comme métamorphosée, tout à la fois incapable d'oublier le passé et d'accepter l'avenir. On ne pouvait l'en blâmer; et, si le malencontreux fiancé ne méritait point tout à fait l'épithète d'homme insignifiant, il était hors de doute qu'il ne pouvait soutenir la comparaison avec son brillant rival. Si l'on accordait volontiers sa confiance à l'un, l'autre, en revanche, inspirait la sécurité la plus complète; si l'un plaisait à titre de danseur aimable, l'autre promettait un ami sûr; enfin on ne pouvait hésiter, si l'on essayait de se les figurer l'un et l'autre dans une de ces situations critiques où le sang-froid, la résolution d'un homme peuvent sauvegarder l'honneur d'une personne, ou la

fortune d'une famille. Les femmes, surtout celles de la classe élevée, reconnaissent ces nuances grâce à un tact particulier, et ne s'y trompent guère.

Le pauvre futur continuait à baisser dans l'esprit de sa belle fiancée ; personne cependant ne soupçonnait qu'elle lui fût infidèle, et ne songeait, par conséquent, à plaider sa cause. Comment supposer qu'une jeune personne bien élevée, et de naissance honorable, pût s'oublier au point de soustraire son cœur au fiancé accordé par ses parents, et accepté par elle-même? Celle-ci, cependant, ne se faisait point scrupule de répudier intérieurement des liens désormais détestés, et ne craignait pas de témoigner ouvertement sa sympathie pour son camarade d'enfance. Il feignit de ne point comprendre ces ouvertures ou plutôt n'y voulut voir que l'expression d'une sollicitude toute fraternelle. Ses paroles affectueuses mais modérées ne laissaient supposer aucun sentiment tendre; il éludait adroitement tout entretien trop intime et s'étendait à dessein sur des sujets un peu prosaïques. Entre autres il se plaisait à lui communiquer ses projets d'avenir, et cherchait à lui prouver le désintéressement de son amitié par l'indifférence avec laquelle il l'entretenait de son éloignement prochain. Pour le moment, disait-il, tous ses vœux se bornaient à obtenir un prompt avancement, et il ne négligerait rien afin de s'en rendre digne. Qu'on imagine l'effet de ces paroles sur une personne dévorée de mille inquiétudes et passionnément éprise! Son amour-propre s'irrita, elle sentit se réveiller en elle les sentiments haineux dont elle était maintenant la victime. A cela près, toutefois, que sa vengeance, aujourd'hui, ne se tournerait plus contre lui, mais

contre elle-même. De fait, elle méditait des projets de suicide, elle ne songeait rien moins qu'à se tuer afin de lui causer des regrets éternels. Idées de mélodrame, dira le lecteur, oubliant que toute femme malheureuse en amour joue fatalement et sans s'en douter le mélodrame. Notre jeune fille donnait de tout son cœur dans ce petit travers particulier aux femmes dédaignées: « mon image le poursuivra partout, » se disait-elle, et, faute de m'avoir voulue vivante, il se verra marié dans ma personne avec la mort. » Je glisse sur d'autres réflexions d'un goût analogue et qui toutes tendaient charitablement à empoisonner la vie d'un homme.

Cette sorte d'idée fixe ne tarda pas à communiquer quelque chose de singulier à sa façon d'être. D'étranges distractions s'emparaient d'elle; elle paraissait absorbée, et tressaillait au moindre bruit comme une personne arrachée brusquement au sommeil. Ses parents la crurent malade, et voulurent la distraire. On organisa des parties de plaisir, des repas champêtres. Les amis de la famille, empressés de prendre leur revanche, s'efforçaient d'arranger des fêtes originales. Notre jeune officier ne voulut pas demeurer en reste et imagina, cette fois, de remplacer l'éternelle pastorale par une fête nautique. Un grand seigneur de ses amis lui avait offert pour ce jour-là le magnifique yacht qu'il venait de faire construire. Les fiancés acceptèrent et, le jour désigné, une société choisie se dirigeait vers le coquet bâtiment décoré de festons et d'astragales. Un orchestre placé sur le pont jouait des sarabandes, et la cabine richement décorée de tapisseries et de dorures offrait un abri commode pendant la chaleur du jour. La plupart des invités jouaient

aux petits jeux, et de frais éclats de rire venaient se mêler à la voix perlée des jeune filles qui distribuaient des gages. Notre jeune officier, trop sérieux pour participer à ces amusements, était remonté sur le pont d'où il prenait plaisir à surveiller le travail du pilote. Celui-ci n'ayant point tardé à s'assoupir sous les rayons ardents du soleil de midi, le jeune homme lui prit des mains le gouvernail et essaya de le remplacer. Tout d'abord la tâche lui parut facile ; l'élégant bâtiment glissait tout doucement le long du fleuve bordé de verdure ; à un certain moment, toutefois, le fleuve se resserre et n'offre plus qu'un passage étroit entre deux îles. L'endroit était dangereux et l'officier se demandait s'il ne ferait pas mieux de réveiller le pilote quand sa belle ennemie, aujourd'hui la reine de la fête, parut subitement devant ses regards. Elle détacha de son front le diadème de fleurs dont on venait d'orner ses cheveux et le jeta à ses pieds. « Reçois ce souvenir, » s'écria-t-elle d'une voix altérée. Lui, qui ne se doutait rien, vit un jeu dans cet acte de désespoir. « Je vous en supplie, chère amie, ne me dérangez pas, » répondit-t-il plus prudemment que galamment, « je n'ai nulle envie de vous faire chavirer. »

— Soyez tranquille, je me noierai seule, s'écria-t-elle, et elle se précipita dans le fleuve.

Des jeunes-gens qui l'avaient suivie virent sa chute et s'empressèrent d'appeler au secours. Tout le monde criait, personne ne paraissait songer à se dévouer, pas même notre jeune officier qui, collé au gouvernail, hésitait à sacrifier trente personnes pour en sauver une. Le pilote éveillé par les cris lui ayant repris le gouvernail, il se précipita à son tour

dans le fleuve. Cependant le yacht, mal dirigé dans un moment critique, venait d'échouer sur le sable tandis que le flot, clément pour le jeune officier, le portait doucement vers l'endroit où le courant menaçait d'engloutir la jeune fille. Il parvint à la saisir par le buste au moment où elle allait enfoncer. A partir de ce moment, il ne la lâcha plus et, la soutenant d'un bras fort, s'abandonna avec elle au courant qui l'entraînait dans le sens opposé à celui du navire. Le yacht, le détroit, les îles, disparurent devant ses regards, et il se retrouvait dans le grand bras du fleuve. Ses yeux cherchèrent et découvrirent bientôt le point du rivage le moins éloigné. Il redoubla d'efforts et ne tarda pas à atteindre une sorte de promontoire parsemé d'arbres. Il y déposa doucement sa jeune amie. Malheureusement elle était inanimée; sa respiration semblait éteinte et ses beaux bras flottaient inertes le long de son buste roidi. Il ne savait que faire et commençait à désespérer quand un étroit sentier frappa ses regards. L'espoir de trouver un lieu habité ranima son courage. Il reprit la jeune fille dans ses bras, et, chargé de ce doux fardeau, s'avança à grands pas sur le chemin qu'il venait de découvrir. Il ne tarda pas à gagner une maison solitaire, rustique abri de deux nouveaux mariés qui s'empressèrent de porter secours à sa compagne. Le mari apporta des fagots pour allumer le feu, la femme débarrassa la jeune fille de ses vêtements mouillés et frictionna ses membres glacés et inertes, on l'enveloppa de peaux de mouton, on l'emmaillota dans de chaudes couvertures. Tant de soins ne demeurèrent pas inutiles; la jeune fille rouvrit enfin les yeux, et, jetant ses beaux bras autour du cou de

son sauveur, resta longtemps immobile. Enfin, elle fondit en larmes. Cette crise acheva de la sauver. Elle se pressa plus étroitement contre la poitrine du jeune homme, et le couvrit de baisers passionnés. « Je t'ai retrouvé deux fois, m'abandonneras-tu encore, lui disait-elle. — Non, non, répondit l'officier qui ne savait plus ce qu'il faisait ni ce qu'il disait, mais, au nom du ciel, ménage-toi, songe à ta santé, pour toi, pour moi surtout. »

Elle jeta un regard sur elle-même et s'aperçut qu'elle était à demi nue. Ses joues s'empourprèrent et elle cacha sa figure. » Va te rhabiller toi-même, » dit-elle à son amant qui n'avait pas encore eu le temps de se sécher. Tous deux ne purent s'empêcher de sourire quand leur hôtesse rentra dans la chambre. La bonne jeune femme revenait chargée de son costume de noce et de celui de son mari. «Vous les mettrez bien, dit-elle, nous sommes de la même taille. » Nos jeunes réconciliés n'hésitèrent pas à endosser ces vêtements ; le travestissement leur allait à merveille ; ils se regardèrent avec un sentiment de surprise joyeuse, puis, entraînés par la violence d'une passion devenue réciproque. ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

Se trouver tout à coup transporté du sein de l'onde sur une terre hospitalière, et du cercle de la famille dans une solitude agreste ; passer de la mort à la vie, de l'indifférence à la passion, du désespoir à l'ivresse du bonheur, ce sont là des alternatives faites pour troubler la tête la plus forte. Famille et convenances, les deux anciens adversaires avaient tout oublié ; ils se rappelèrent un peu tardivement les angoisses que leurs parents devaient

éprouver sur leur compte. Cependant, comment reparaître devant eux, après ce qui venait de se passer ? » Faut-il fuir, faut-il pour toujours nous soustraire à leurs recherches ? demanda le jeune homme. — Que m'importe, pourvu que nous restions unis, » reprit-elle. Et elle se jeta de nouveau dans ses bras.

Cependant le paysan, ayant appris l'accident arrivé au navire, s'était rendu à l'insu de nos jeunes gens sur les bords de la rivière. Justement il aperçut le yacht que l'on venait de remettre à flot et essaya d'attirer l'attention des passagers. Ils crurent comprendre qu'il s'agissait des deux malheureux dont on avait vainement jusqu'à présent recherché les traces, et donnèrent l'ordre d'aborder au plus vite. Quelle ne fut pas leur joie en apprenant la joyeuse nouvelle ! Comme ils doutaient encore, craignant de s'abandonner à un faux espoir, leurs regards tombèrent sur deux jeunes gens qui s'avançaient les mains entrelacées et vêtus en mariés de village. Je ne parlerai pas de la stupéfaction des parents, de celle du fiancé incertain s'il devait se réjouir ou s'attrister. « Que vois-je ? s'écrièrent les pères qui commençaient à deviner. Les mères, moins perspicaces ou plus désintéressées, ne songeaient qu'au bonheur de retrouver leurs enfants bien-aimés. Ceux-ci se jetèrent aux pieds de leurs parents, les suppliant de les absoudre. « Pardonnez-nous, dit la jeune fille. — Bénissez notre union, » ajouta le jeune homme. La stupéfaction était telle que personne n'éleva la voix pour répondre. Le bonheur est égoïste et nos jeunes aventuriers le prouvèrent de nouveau par l'insouciance cruelle de leur conduite. Ni l'un ni l'autre ne songea que chaque parole prononcée par eux équivalait à un coup

de couteau pour l'un des principaux témoins de cette scène. Les jeunes gens demandèrent une seconde fois la bénédiction de leurs parents : comment auraient-ils pu la leur refuser?

CHAPITRE XI

Le narrateur se tut et crut remarquer que la baronne pâlissait. Elle se leva, et quitta brusquement le salon, en balbutiant une excuse.

Son émotion, certes, paraîtra naturelle quand on saura qu'elle venait d'entendre raconter sa propre histoire, son roman de jeunesse amplifié et rectifié par l'imagination du conteur. Cette femme d'un esprit d'ailleurs si ferme ne put retenir ses larmes en présence de ce dénouement improvisé et dont les détails romanesques faisaient tristement ressortir les misères de sa vie actuelle. Les deux Anglais comprirent qu'ils venaient de commettre une nouvelle faute.

— « Décidément, dit le lord, nous jouons de malheur dans cette maison hospitalière, et il ne nous reste plus qu'à trouver un prétexte sérieux pour la quitter le plus tôt possible. »

Son compagnon fut du même avis. Toutefois il le pria d'attendre encore un jour ou deux : il disait avoir été témoin d'un fait singulier, et qu'il souhaitait éclaircir. « Vous ne vous êtes aperçu de rien, » ajouta-t-il un peu ironiquement. «Vous étiez, comme de coutume, absorbé par votre chambre obscure. C'était hier, pendant la promenade. Vous aviez découvert un site pittoresque, mais peu fréquenté, sur la rive opposée du lac, et vous veniez de vous y transporter avec votre appareil. Vous aviez suivi, pour vous y rendre, le chemin ordinaire, un délicieux petit sentier qui fait le tour du lac, et ser-

pente à l'ombre d'un bois touffu. Je m'apprêtais à vous suivre quand mademoiselle Ottilie m'arrêta. « — Si vous voulez, dit-elle, nous irons rejoindre votre ami par un autre chemin. Je me charge de vous faire traverser l'eau en barque. » Sa voix tremblait un peu, en prononçant ces paroles, et elle paraissait émue. Naturellement je fis semblant de ne pas le remarquer, et descendis dans la barque où je m'empressai de lui faire des compliments sur la manière dont elle s'acquittait des fonctions de batelière. « — Vous surpassez en habileté, lui dis-je, les Suissesses même de l'Oberland. » Puis, souhaitant avoir le mot de l'énigme, j'ajoutai un peu hypocritement : « Sans doute, la traversée abrége de beaucoup le trajet; l'autre chemin, toutefois, est bien joli aussi, et je parierais que vous avez fait un sacrifice en ma faveur. »

« Je mentais, car je l'avais vue hésiter et se troubler à l'entrée du sentier comme si elle dût y faire quelque rencontre désagréable. La charmante fille, toutefois, ne savait point mentir. Ses joues se colorèrent légèrement, et, de sa voix suave, elle m'assura qu'elle ne méritait aucun remercîment. « — J'ai mes raisons pour ne pas passer par là, ajouta-t-elle, mais je n'ose vous les dire, vous me croiriez folle. » Je voyais qu'au fond elle se mourait d'envie de parler. « — Dites toujours » répliquai-je. Elle m'apprit alors qu'elle ne passait jamais dans ce sentier sans éprouver une sorte de terreur secrète, et dont elle ignorait absolument le motif. « — Cela va, dit-elle, jusqu'à me donner la chair de poule. Le plus singulier, c'est que cette sensation ridicule est ordinairement suivie d'une attaque de migraine, ou pour mieux dire de violentes douleurs au côté gauche de la tête, mal auquel je suis d'ailleurs très-sujette. »

« Nous vous avions rejoint et je vous laissai avec la jeune fille. Elle s'intéressait à vos opérations, et je n'en fus que plus libre pour poursuivre le cours de mes recherches. Vous devinez si j'étais curieux de pénétrer le secret de l'énigme. Tout d'abord je retournai sur mes pas, et me mis à explorer en tout sens le mystérieux sentier. Je n'y vis rien de propre à inspirer la terreur ; mais, en revanche, je reconnus la présence du charbon de terre à des indices certains. Vérification faite, je ne crains pas de me tromper en affirmant que le terrain, à cette place, recèle une mine abondante de ce combustible. »

L'excellent lord ne put s'empêcher de sourire en voyant son jeune ami reprendre son thème favori, c'est-à-dire les affinités entre les corps organisés et les corps inorganisés érigées à l'état de système.

« — Vous souriez, vous traitez tout cela de plaisanterie, repartit l'autre. D'accord, je ne veux pas chercher à vous convaincre. Vous me croyez dominé par une folie inoffensive. Continuez à l'envisager sous ce point de vue, et laissez-moi soumettre la charmante Ottilie à l'épreuve des oscillations du pendule. »

Le lord n'entendait jamais parler de cette épreuve sans éclater en raisonnements ironiques. L'entêtement de son compagnon devait, une fois encore, lui fournir l'occasion d'un beau sermon. Ce sermon, néanmoins, échoua contre la conviction bien arrêtée du jeune Anglais, qui, persistant dans son projet de faire l'épreuve, se mit silencieusement à ranger sur la table les principales pièces de son appareil. Il tira successivement d'un bel étui les anneaux d'or, les marcassites et autres substances métalliques que

nécessitait l'expérience, puis, sans se laisser déconcerter par la mine ironique de son patron, il attacha des fils à plusieurs morceaux de métal, et les tint suspendus au-dessus d'autres métaux posés sur la table. Son flegme britannique redoublait encore la loquacité de son pétulant compatriote. L'autre crut deviner le sujet de ses railleries. — « Vous croyez peut-être, lui dit-il, que je tente une expérience à mon profit. Détrompez-vous, mylord. Je sais de reste que je ne suis pas homme à émouvoir des sympathies secrètes. Mais pour le quart d'heure je fais comme ces bateleurs qui arrangent leurs gobelets pour attirer la foule. En d'autres termes, j'étale mes bibelots pour piquer la curiosité de ces dames, et les faire revenir. »

Elles rentrèrent comme il venait de dire ces mots; la baronne approcha de la table, et comprit immédiatement de quoi il s'agissait. — « J'ai souvent, dit-elle, assisté à des expériences pareilles, mais je ne les ai jamais vus réussir. Voyons si celle d'aujourd'hui réussira. » Elle s'empara du pendule, et le soutint d'un poignet ferme, avec le sincère désir de le voir osciller; mais rien ne bougea. Ottilie essaya à son tour. Elle ignorait le but de l'opération, et possédait, par conséquent, encore plus de sang-froid. Mais à peine eut-elle approché le morceau de métal suspendu, du morceau de métal couché, que le premier se mit à tourbillonner avec une rapidité prodigieuse. On le voyait s'agiter à droite et à gauche, dessiner tantôt des cercles et tantôt des ellipses, ou bien encore s'élancer en lignes perpendiculaires, selon la nature du métal posé sur la table. Le jeune homme, enchanté de voir son expérience réussir, se plaisait à tout moment à le varier afin de multiplier

les expériences. Le succès presque merveilleux de la séance mit un terme aux plaisanteries du grand seigneur, et dépassa l'attente même de son ami.

Celui-ci aurait continué jusqu'au soir si la jeune fille, qui jusque-là s'était prêtée avec beaucoup de complaisance à ses essais, n'avait témoigné le désir de cesser. Elle sentait, disait-elle, revenir son mal de tête et désirait se reposer. Cette dernière circonstance acheva d'enchanter l'Anglais. « Le mal de tête, tout y est, s'écria-t-il tout joyeux; puis, comprenant qu'il venait de dépasser la mesure, il ajouta fort poliment, et de l'air d'un parfait gentleman: « Pardon, mademoiselle, si le plaisir, en ce moment, me rend un peu maniaque. Mais je suis si content de voir réussir mon expérience que je me conduis en égoïste. Quant à votre mal de tête, je puis vous en débarrasser pour toujours à l'aidede mon procédé. Voulez-vous essayer?

La jeune fille hésitait, et allait peut-être accepter. Mais la baronne se hâta de décliner l'offre du jeune homme. Toute idée de cure merveilleuse lui répugnait au suprême degré, et il n'entrait pas dans ses principes de laisser faire aux siens ce qu'elle désapprouvait pour elle-même.

Nos insulaires partirent le soir même, emportant les regrets des aimables personnes dont ils avaient eu le malheur de blesser plusieurs fois la fibre nerveuse. Comment porter rancune à des hommes si intelligents et si sociables? Cependant, quelque agréables qu'elles soient, on se lasse des visites trop longues ou trop fréquentes. Regrets à part, ces dames furent bien aise de se retrouver un peu seules, et la baronne profita de sa liberté pour faire quelques courses dans le voisinage. Elle tenait à se montrer

reconnaissante de l'intérêt dont elle avait été l'objet pendant ses couches. Les soins et les plaisirs de la maternité absorbaient le reste de ses moments. Et certes, si jamais enfant fut digne d'adorations et de caresses, c'était le sien. Le superbe et vigoureux rejeton d'une race noble justifiait de tout point le surnom d'enfant du miracle que quelques personnes osaient lui donner. Il était rose et blanc, et la double ressemblance que l'on avait remarquée le jour de son baptême se développait de plus en plus. La coupe de son visage et la forme énergique de ses traits faisaient de lui l'image vivante du capitaine, tandis que ses yeux d'un bleu profond et limpide semblaient copiés sur ceux d'Ottilie. Cette parenté bizarre et surtout ce sentiment d'une abnégation presque céleste qui pousse certaines femmes à déverser sur des enfants dont elles ne sont pas mères la tendresse désintéressée qu'elles portent au père, lui rendait l'enfant d'Édouard particulièrement cher. Elle se fit en quelque sorte sa seconde mère, une mère non moins tendre et peut-être plus pleine de sollicitude que la première. Cette affection tout à la fois si dévouée et si tendre avait excité la jalousie de la petite protégée que le lecteur connaît sous le nom de Nanny. L'enfant, dévorée de chagrin, avait fini par quitter sa maîtresse pour retourner chez ses parents, où elle vivait dans un isolement volontaire. La belle Ottilie, cependant, s'était instituée la gardienne du fils d'Édouard. Elle lui consacrait tous ses moments, et passait la meilleure partie de ses journées à le promener dans le jardin ou dans les bois. D'ordinaire, elle emportait un livre, et, l'enfant sur son bras, parcourait seule avec lui la plupart des endroits qu'elle avait parcourus avec le père. Le

livre déployé, lisant et marchant tout ensemble, elle offrait, ce bel enfant sur le bras, un motif ravissant de peinture ou de statue, celui de la plus délicieuse *Penserosa*.

CHAPITRE XII

Le but de la campagne était atteint, et le baron, couvert de décorations honorablement gagnées, fut admis au bénéfice de la retraite. Il en profita pour retourner s'ensevelir dans la tranquille métairie où rien ne parvenait à le distraire de son amour. Il savait tout ce qui s'était passé en son absence, car il avait trouvé moyen de faire observer les dames de très-près, et si adroitement qu'elles n'avaient jamais pu concevoir le plus léger soupçon. Quant à sa nouvelle demeure, il y rentra d'autant plus volontiers que des ouvriers de toute sorte l'avaient, depuis son départ, transformée en bonbonnière. La mignonne petite propriété rachetait ainsi par l'élégance ce qui pouvait lui manquer en étendue. Les façons d'Édouard se ressentaient de l'énergie qu'il avait déployée dans la vie militaire, et la faiblesse native de son caractère, ses fréquentes irrésolutions se dissimulaient presque sous une apparence trompeuse de fermeté. Le premier emploi qu'il voulut faire de ce qu'il appelait sa liberté reconquise fut de mener à bout ses projets de divorce. Son premier soin fut d'inviter son ami le major à venir passer quelques jours chez lui. Tous deux furent enchantés de se revoir. Les amitiés de jeunesse et les liens de la parenté l'emportent sur les autres affections, parce qu'aucun malentendu ne saurait parvenir à les rompre tout à fait, et que l'habitude du cœur prime généralement les ressentiments passagers.

Le baron fut enchanté d'apprendre que son ami s'affermissait de plus en plus dans une grande position, et lui demanda où en était son mariage. Le visage du major, jusque-là ouvert et riant, se rembrunit soudain, et il fit un signe de tête négatif.

« J'ai résolu de ne point me marier, » dit-il.

Le baron devina les motifs de ce refus, et songea à en tirer profit pour lui même. Il usa de cette sorte d'hypocrisie insidieuse dont les personnes les plus loyales ne craignent pas, au besoin, de se servir, et s'efforça de lui faire comprendre qu'il ne ferait jamais obstacle à son bonheur. Naturellement il débuta par l'entretenir de sa passion pour Ottilie et de son vain espoir de trouver le terme de ses maux sur le champ de bataille. Les amoureux honteux ne manquent jamais l'occasion de déployer des sentiments romanesques. Le baron parla de pressentiments, de signes mystérieux, s'étendit longuement sur l'histoire merveilleuse de certain verre qui, suivant lui, avait résisté parce qu'il contenait son anagramme uni à celui d'Ottilie. Ce fait, toujours suivant lui, offrait un présage certain de son union avec la eune fille. Le major ne songea point à contredire un homme capable de déraisonner ainsi. Le baron, remarquant sa froideur, le prit alors sur un autre ton, et essaya de l'apitoyer sur son chagrin. « Si tu savais combien je souffre, dit-il, ce que j'ai soutenu de combats dans ce paisible asile que j'espérais ne point revoir! Aujourd'hui je n'en puis plus, je suis las de combattre. Aussi bien ma conscience me crie que je n'ai rien à me reprocher. J'ai fait tout ce qu'il était humainement possible pour éviter cela, mais je ne puis l'éviter. » Il s'arrêta un moment comme pour

juger de l'effet moral de son discours, puis voyant que l'autre écoutait froidement, il reprit avec un redoublement d'exaltation : « Eh bien, oui, je l'avoue. Même sous le feu de l'ennemi, même sous la pression du désespoir, j'ai conservé, par instants, l'envie de vivre. J'ai voulu vivre pour la revoir, vivre pour avoir le droit de ne plus la quitter. Je paraîtrai devant elle, me disais-je, paré de tous les dangers que j'ai courus pour la mériter, et je lui dirai : Voilà ce que j'ai fait pour t'obtenir, suis-je assez digne de toi maintenant, consentiras-tu enfin à être à moi ? Elle consentira, car elle m'aime. Quant à moi, je suis décidé à ne plus écouter ces raisonnements spécieux, qui, sous un prétexte quelconque, tendent à me rendre malheureux. J'ai souffert, j'ai lutté, j'ai renversé des obstacles, et par là même j'ai droit au bonheur. »

Le major comprit qu'ici toute objection serait vaine ; il ne s'en crut pas moins obligé de risquer quelques remontrances. « Tu es maître de tes actions, » reprit-il. « Mais à mon tour je suis maître de te dire ma façon de penser. L'amitié même m'en fait un devoir. Je te laisse le soin de peser le bonheur dont tu jouissais naguère auprès de ta femme ; tu ne saurais t'aveugler sur ce point ; mais je te rappellerai que le ciel vous a donné un fils, et par conséquent vous a rendus inséparables ; ce n'est pas trop de vos efforts réunis pour veiller sur son éducation et assurer son avenir.

— C'est par pure vanité, s'écria le baron, que les parents se croient indispensables à leurs enfants. Tout être vivant trouve autour de soi la nourriture et les soins qu'il réclame. Au reste, si la mort prématurée d'un père rend la jeunesse du fils moins douce,

ce fils gagne, en résumé, plus qu'il ne perd; l'expérience des choses, on l'a vu bien souvent, remplace avantageusement pour lui les adulations de la famille, et lui apprend de bonne heure que l'homme n'est pas fait pour commander, mais bien pour se soumettre. « Au reste, le besoin ne pourra jamais atteindre mon fils, je suis assez riche pour assurer un sort convenable à plusieurs enfants, et je ne sais pourquoi je laisserais tout à celui de Charlotte. »

Le major trouva que la conduite de son ami justifiait pleinement sa théorie. — Son malheur, pensa-t-il, c'est de n'avoir jamais connu la moindre privation. — Il tenta un dernier essai, et s'efforça de l'attendrir en faveur de Charlotte. « N'est-elle pas ton premier amour, reprit-il, ne lui dois-tu pas les plus heureux moments de ta vie de jeune homme ? »

Ces paroles, loin de calmer le baron, achevèrent de l'irriter. — « Eh, s'écria-t-il, c'est justement là le malheur. Il fallait nous en tenir au souvenir, ne pas chercher à réveiller le passé. Chaque âge a ses sentiments, ses besoins particuliers, et c'est folie que de vouloir transporter des rêveries de jeune homme dans un âge plus mûr. Elle le devinait bien et aurait dû persister dans son refus de m'épouser. Le mal est fait, et serait irréparable sans les lois qui autorisent le divorce. Pourquoi ne pas en user, pourquoi s'obstiner à vivre inséparablement enchaînés l'un à l'autre, quand nous pouvons légitimement redevenir libres?

— Mais, malheureux, le divorce n'a été institué que pour les cas extrêmes où des dissentiments absolus de goût ou de caractère rendent une union impossible. Vous n'en êtes pas là, Dieu merci. Que deviendraient le mariage, la société tout entière

si l'on se croyait libre de quitter sa femme parce qu'elle n'a plus dix-huit ans?

Le baron fit un signe d'impatience. « Tout cela, mon ami, je me le suis dit et redit plus de cent fois pendant ma dernière campagne. Je faisais ces réflexions tandis que les balles perçaient mon shako, ou tuaient mon cheval. La nuit, à la lueur des bivouacs, quand les autres dormaient, je descendais au fond de moi-même, et me demandais consciencieusement ce qu'il fallait faire pour sortir de cette impasse. Devoirs de convention ou de famille, raisons privées ou générales, j'ai tout pesé, examiné, médité. Oui, j'ai tour à tour fait la part de la raison et celle du cœur, celle des convenances personnelles et celle des convenances sociales. Aujourd'hui je suis décidé, je crois avoir suffisamment réglé mes comptes avec le passé. » Il s'arrêta un moment, comme s'il attendait une réponse; puis, voyant que son ami se taisait, il poursuivit d'un ton beaucoup plus doux et avec une intonation de voix émue, presque mielleuse : — « D'ailleurs, pourquoi te le cacher. Je pensais à toi comme à moi, dans ces graves moments. Ne sommes-nous pas depuis longtemps frères par le cœur, ne faisais-tu pas partie de ce cercle domestique qui, je l'avoue, nous a valu d'heureux moments? Si dans le cours de notre vie je suis resté ton débiteur, le moment est venu de te payer avec usure; si tu es le mien, je vais te fournir le moyen de t'acquitter noblement. Tu aimes Charlotte; elle est digne de toi, et tu ne lui es pas indifférent; comment aurait-elle pu te voir sans t'apprécier? Reçois-la de ma main, conduis Ottilie dans mes bras, et nous serons les deux couples les plus heureux de la terre.

— N'essaie pas de me corrompre, reprit vivement

le major. Je dois d'autant plus hésiter à accepter que j'attache plus de prix au don que tu m'offres. A vrai dire, ta solution, au lieu de trancher les difficultés, les augmente. Elle est de nature à jeter le jour le plus défavorable sur l'honneur, sur la réputation de deux hommes qui, jusque-là, se sont montrés irréprochables. »

Le baron avait réponse à tout. — « C'est justement parce que nous sommes irréprochables que nous avons le droit de faire ce que nous faisons. On ne soupçonne que les suspects. Quant à moi, je me suis soumis à tant d'épreuves cruelles, j'ai tant fait pour autrui que je me sens enfin le droit de faire quelque chose pour moi. Toi et Charlotte, vous pourrez à votre aise prendre conseil du temps et des circonstances, mais rien ne pourra modifier ma résolution en ce qui me concerne. Si l'on veut m'aider, je saurai me montrer reconnaissant; si l'on m'oppose des obstacles, je saurai les lever, fût-ce par des moyens extrêmes. Mais rien ne pourra me faire reculer, ni changer quelque chose aux desseins dont je viens de t'entretenir. »

Le major tenta un dernier effort. Il s'étendit sur les formalités judiciaires qu'entraînait toute demande en séparation, et fit habilement ressortir ce que ces démarches offraient de pénible, de fatigant, d'inconvenant même pour des personnes bien élevées, et possédant quelque délicatesse de cœur. Mais il comptait sans l'entêtement d'un homme décidé à pousser à bout ses projets.

— « Décidément, dit-il, la partie est difficile à gagner. Il ne s'agit pas seulement de la disputer à ses ennemis, il faut l'enlever d'assaut à la face même de ses amis. Mais, sachez-le bien ; c'est vainement que

vous m'assassinez avec vos préjugés et votre morale, et, puisqu'il le faut, je vous arracherai malgré vous celle qui m'est chère. Je ne suis pas un enfant, je n'ignore pas qu'il est difficile de briser d'anciens nœuds, d'en former de nouveaux sans faire couler des larmes, ou sans éveiller des scrupules. Mais, dans de semblables situations, les sages discours ne servent à rien; tous les droits sont égaux dans la balance de la raison, et, par conséquent, ne sauraient la faire pencher. Décide-toi donc, mon ami, à agir dans mon intérêt, dans le tien, à dénouer ce qui doit être rompu, à resserrer ce qui est déjà uni. Qu'aucune considération ne te retienne; déjà le monde s'est occupé de nous, nous le ferons parler une seconde fois ; puis il nous oubliera comme il oublie tout ce qui a cessé d'être nouveau pour lui. »

Le major, craignant d'irriter son ami par des objections nouvelles, garda le silence. Édouard continua à parler de son divorce comme d'une chose convenue, il plaisanta même sur les formalités qu'il serait forcé de remplir ; mais, tout en s'efforçant de prendre les choses gaiement, il redevint sérieux, et manifesta des hésitations dont tout à l'heure il paraissait incapable. « Nous ne pouvons, dit-il, admettre que les choses se remettent d'elles-mêmes, et par l'effet du hasard. Compter là-dessus serait de l'enfantillage, et, de plus. ce ne serait pas le moyen de redevenir tranquilles. Que de reproches ne me ferais-je pas, tout le premier ! Car c'est moi, oui, moi-même, qui suis la cause innocente de tous ces maux. Charlotte, il faut bien le dire, hésitait à mettre un tiers entre elle et moi, et c'est sur mon instante prière seule qu'elle s'est décidée à t'inviter. Un service en vaut un autre ; après m'avoir accordé mon ami, je ne

pouvais, de bonne foi, lui refuser sa nièce. Et voilà, mon cher, comment j'ai fait tout le mal. Les faits accomplis sont malheureusement ineffaçables et nous ne pouvons les rendre nuls. J'admets pourtant que je suive ton conseil et me décide à faire un sacrifice héroïque. La belle avance pour nous tous ! Je ne te parlerai pas de moi, désormais enchaîné pour la vie à une personne que je n'aime plus, et qui ne saurait plus m'aimer, mais de toi, mon pauvre ami, de toi nécessairement et pour toujours banni de mon toit, de toi contraint par les devoirs de la plus stricte loyauté à te tenir à jamais éloigné d'elle, et peut-être de moi-même. As-tu réfléchi à tout cela, te sens-tu bien capable d'accomplir ces sacrifices? Et que peuvent les avantages extérieurs, les bienfaits de la fortune ou les satisfactions de l'amour-propre contre les duperies d'un tel état? Le dernier de mes paysans pourrait s'estimer heureux, comparé à nous. On prétend que l'âge amortit les passions, efface la douleur. Belle consolation, ma foi, que celle qui consiste à nous faire supporter patiemment le mal par la perspective d'un plus grand mal. Tout au moins n'oublions pas que la lutte contre ces passions, contre ces sentiments, empoisonne justement cette époque de la vie que l'on ne voudrait point passer dans l'abnégation et dans la souffrance, mais dans le bonheur et dans la joie, bref, cette époque à laquelle on attache d'autant plus de prix qu'on la sent plus courte, et plus fugitive. Je t'ai parlé de nous ; daigne maintenant considérer un moment Ottilie, abaisser ton regard sur la déplorable situation de cette enfant privée de fortune et de famille. Que deviendra-t-elle, si l'on me force à l'exiler de chez moi, où trouvera-t-elle les soins, les égards auxquels

elle peut et doit prétendre ? Le monde, les femmes surtout, blessées de sa supériorité, la lui feront payer cher. Il leur est si naturel d'écraser qui ne s'impose point par le prestige de la richesse, ou l'autorité du nom. On n'épargne, ici-bas, que les forts. Ceci posé, cherche toi-même les moyens de la rendre heureuse sans mon concours. Je ne te promets pas d'accepter, mais je te promets de réfléchir. Encore une fois, trouve, cherche, invente, et je me rendrai peut-être à tes raisons si tu réussis à me prouver que je serai seul à souffrir. »

Le problème était difficile à résoudre et le major ne trouva rien à répliquer. Il se borna à faire le résumé de ses observations précédentes, suppliant de nouveau son ami de ne rien entreprendre à la légère, et de ne point s'engager témérairement dans une action importante, et peut-être dangereuse. La modération et la sincérité de son langage touchèrent le pauvre baron ; il se rendit à ces prudentes observations, mais à la condition expresse que son ami ne le quitterait que lorsqu'ils auraient pris un parti, et arrêté ensemble leur ligne de conduite future.

———

CHAPITRE XIII

Lorsque de simples connaissances se rencontrent après une longue séparation, le besoin de se communiquer les événements survenus dans leur famille ou dans leur vie, fait naître entre elles une intimité qui tient à l'abandon. Qu'on imagine ce que furent les épanchements de ces deux amis intimes! Les soucis du présent épuisés, le passé fit les frais de leurs causeries, et l'on s'entretint beaucoup des choses et des événements d'autrefois. Le baron apprit alors que Charlotte, dans le temps, avait pensé à le remarier à Ottilie. Elle en avait parlé au major, qui avait promis de seconder ce dessein. On avait ménagé une entrevue, mais le baron, alors tout à Charlotte, n'avait pas même daigné remarquer la jeune fille. Cette découverte toucha le baron; il se vit forcé de reconnaître que Charlotte, après tout, n'avait point accepté légèrement sa main, et fit sincèrement son éloge. « Elle est si bonne qu'elle mériterait d'être heureuse, » dit-il. Et il se mit à parler de leur double union comme d'un fait accompli. La cérémonie terminée, les deux amants (naturellement il s'agissait du baron et d'Ottilie) monteraient en chaise de poste, et iraient abriter leur lune de miel dans quelque pays pittoresque. Ils dérouleraient tour à tour le chapelet de l'amour en face des glaciers de la Suisse et sur les bords du lac Majeur, dans les palais

de Rome et sur les lagunes de Venise. La perspective de se voir bientôt libre faisait du baron le meilleur des hommes et lui rendait son ancienne mansuétude. « Toi et Charlotte, ajouta-t-il, vous vous « chargerez du soin de tout régler pendant notre « absence. Je vous laisserai ma procuration et carte « blanche pour tout ce qui concerne mes affaires. » Il parlait aussi de son jeune fils, qu'il voulait, disait-il, laisser à sa mère, à condition que le major se chargerait de son éducation, et ferait de lui un homme de mérite. « Le nom d'Othon, qu'il tient de « toi comme de moi, prouve bien que tu étais destiné « à lui servir de père. »

Tous ces projets et tous ces plans s'affermirent si bien, à force d'en parler, dans l'imagination du baron, que, dès le lendemain, celui-ci ne voulait plus entendre parler de délai. « Qui nous empêche de terminer l'affaire tout de suite? » dit-il. Il se mit en route avec son ami et arriva bientôt dans une petite ville où il possédait une maison; c'est là qu'il voulait attendre le retour du major qui devait aller sonder Charlotte. Le désir d'accompagner son ami un peu plus loin l'empêcha de s'arrêter chez lui. Il dépassa les portes de la ville, et, dans la chaleur de l'entretien, s'avança fort avant dans la campagne. Ils étaient à cheval, et causaient sans s'apercevoir qu'ils approchaient du château. Tout à coup, à un brusque détour de la route, ils aperçurent pour la première fois la maison d'été avec sa toiture en tuiles. « C'est là où je la conduirai, » pensa l'impatient amoureux, et il insista afin que tout fût terminé le même soir. « Ne t'inquiètes pas de moi, dit-il à son ami, je t'attendrai là, » et il désigna une auberge située à l'entrée d'un hameau. Forcé de

s'en remettre à sa femme pour le succès de ses vœux les plus chers, il se persuada sans peine qu'en ce jour, comme autrefois, leurs désirs seraient les mêmes et que, par conséquent, la démarche du major réussirait. On était convenu d'un signal qui tranquilliserait le baron sur l'issue de la démarche et lui permettrait de retourner chez lui.

Le major se dirigea vers le château. Là, il apprit que la baronne avait provisoirement quitté cette demeure pour aller s'installer dans la maison d'été. « Madame est allée rendre des visites dans le voisinage, » ajouta le concierge. Le major s'en retourna, assez contrarié, à l'auberge où il résolut d'attendre le retour de la baronne. Cependant Édouard, dévoré d'inquiétude, quitta sa retraite et s'engagea dans un sentier seulement connu des braconniers et des pêcheurs. Le sentier conduisait droit aux plantations nouvelles, et, vers la fin du jour, il atteignait le petit bois qui côtoyait les bords du lac. De là, et à demi caché entre les arbres, il pouvait contempler à son aise la vaste nappe d'eau qui s'offrait pour la première fois à ses regards dans toute son étendue. La jeune fille avait profité de la beauté de l'après-midi pour faire faire une longue promenade à son cher bébé. Elle lisait en marchant, selon sa coutume, quand elle arriva sous les chênes qui ombrageaient le débarcadère et formaient le but de sa promenade favorite. Il faisait chaud, elle se sentait fatiguée et déposa l'enfant endormi sur le gazon. Cela fait, elle se replongea dans le livre dont la lecture l'intéressait fort. C'était un roman nouvellement publié, l'un de ces ouvrages qui possèdent le privilége de passionner les âmes sensibles. Les heures s'écoulèrent, et la jeune fille, tout à son livre, oublia la mar-

che du temps. Elle était bien belle ainsi palpitante d'émotion et de curiosité, si belle que le feuillage légèrement agité autour d'elle paraissait ému. Le baron parut devant elle comme les derniers rayons du soleil couchant l'enveloppaient dans une sorte de gloire rosée. Édouard avait réussi à s'avancer sur ses terres sans rencontrer personne. A force de marcher, il arriva jusqu'au massif qui, de ce côté, bordait l'eau, et se fraya un passage à travers l'épaisseur du feuillage. Le craquement des branches imprima un tressaillement à Ottilie. Elle releva la tête et crut rêver en apercevant le baron. Il se précipita à ses pieds et la regarda avec une expression de tendresse passionnée. — « J'ai envoyé, dit-il, le major auprès de Charlotte, et notre sort à tous se décide sans doute en ce moment. Jamais je n'ai douté de ton amour, tu as dû compter sur le mien ; ose me dire enfin que tu veux m'appartenir ; consens à notre union. » — Elle hésita, il insista plus fortement, et, s'appuyant sur ses anciens droits voulut l'attirer dans ses bras. Elle lui montra l'enfant endormi. Édouard jeta un cri de surprise. — « Grand Dieu, s'écria-t-il, si je pouvais douter de ma femme, de mon ami, quelle preuve terrible ne trouverais-je pas écrite sur la figure de cet enfant ? C'est le vivant portrait du major. » — Ottilie essaya de le nier. — Non, non, dit-elle, c'est à moi qu'il ressemble. — Au même instant l'enfant ouvrit de grands yeux noirs, profonds, animés et tendres. Il semblait regarder les choses avec intelligence et amour, et reconnaître les personnes qui se trouvaient devant lui. Édouard, fasciné par ce regard, se prosterna devant l'enfant comme il venait de le faire devant sa bien-aimée. — « C'est toi, s'écria-t-il, ce sont

tes yeux célestes. Qu'importe, je ne veux voir que les tiens, je veux jeter un voile sur l'instant funeste qui donna le jour à cette créature. Pourquoi troubler ton âme chaste par des images malsaines, t'apprendre que le caprice peut encore, par moments, rapprocher deux êtres que d'ailleurs tout sépare? Mais puisque je touche au terme de mes souffrances, puisque mes liens avec Charlotte vont être rompus, puisque tu vas enfin m'appartenir, pourquoi ne te dirais-je pas tout? Cet enfant est le fruit d'un double adultère moral. Au lieu de resserrer les liens qui m'attachaient à ma femme, et ma femme à moi, il les brise pour toujours. Que cet enfant témoigne contre moi, que m'importe, pourvu que ses yeux célestes disent aux tiens que je t'appartenais dans les bras d'une autre, pourvu que tu puisses comprendre et sentir que cette faute, ce crime, je ne saurais l'expier que sur ton cœur. »

Les paroles s'échappaient ainsi par torrents de ses lèvres frémissantes, quand on entendit retentir un coup de fusil. Édouard poussa un cri de joie, s'imaginant que c'était un signal. Mais il s'aperçut bientôt que le bruit provenait de plus loin, et prêta de nouveau l'oreille.

Cependant le jour baissait, les derniers reflets du couchant allaient disparaître. Seules, les fenêtres de la maison d'été étincelaient encore dans l'espace tout à l'heure vivement coloré. La jeune fille, devant l'approche de la nuit, supplia le baron de s'éloigner. « Séparons-nous pour ce soir, lui dit-elle, n'anticipons pas sur un avenir que Charlotte seule a le droit de régler. Je suis à toi si elle le permet ; si elle tient à conserver ses droits, je me résignerai. Tu crois toucher au moment décisif : sa-

chons donc patienter. Retourne pour le moment à ton auberge. Le major t'attend peut-être, et ne peut s'expliquer ton absence. Je sais qu'il n'a point trouvé ma tante chez elle ; il est sans doute allé à sa rencontre et de là au hameau où tu dois passer la nuit. Qui sait s'il n'a pas quelque grave communication à te faire? Va donc, n'hésite point, Charlotte ne peut tarder à rentrer, elle m'attend là-haut à la maison d'été, moi et surtout son enfant. »

Ottilie parlait d'une voix entrecoupée, et ses phrases pressées peignaient le désordre de son esprit ; elle aurait voulu ne point se séparer d'Édouard, et cependant elle comprenait la nécessité de l'éloigner. « Je t'en conjure, mon bien-aimé, retourne au hameau, va attendre le major. — Je t'obéirai, » dit le baron, puis, l'enveloppant d'un regard passionné, il l'attira dans ses bras, et la serra étroitement contre lui. Elle n'eut pas le courage de se dégager et s'abandonna un moment à l'enivrante sensation d'une volupté divine. En ce moment les deux amants ne doutaient plus ni du présent ni de l'avenir, et croyaient déjà s'appartenir. L'illusion dura deux secondes, le temps qu'il faut pour regarder filer une étoile. Quand Ottilie se retrouva seule, d'odorantes vapeurs s'élevaient sur les rives du lac déjà assombri par l'approche du crépuscule. La jeune fille, tremblante et confuse, porta ses regards vers la maison d'été, et crut voir flotter la robe blanche de Charlotte sur le balcon. « Elle est rentrée et se meurt d'inquiétude pour son enfant, » pensa-t-elle. Tout d'abord, elle songea à prendre le chemin qui tourne autour du lac, puis, la longueur de la route l'effrayant, elle fut tentée de traverser l'eau pour abréger. La défense de Charlotte se présenta pourtant à son esprit, et des scrupules lui

vinrent. Elle hésita un moment, et sentit ses jambes fléchir. La maison d'été, en ce moment, lui semblait extrêmement éloignée. « Je n'aurai jamais la force, pensa-t-elle, de porter l'enfant jusque-là. » D'autre part les platanes qui se balançaient sur la rive opposée semblaient l'inviter à risquer le trajet. Déjà ses regards et sa pensée avaient traversé le flot et ses scrupules commençaient à céder devant la crainte d'être en retard. Elle prit l'enfant, et, courant avec lui vers la barque, ne remarqua point qu'elle manquait du sang-froid nécessaire pour la diriger.

D'un bond, elle s'élance vers la nacelle et saisit la rame. Pour mettre à flot la légère embarcation, elle a besoin de toutes ses forces. La nacelle s'ébranle et glisse en avant. La rame dans la main droite, l'enfant et le livre serrés contre sa gauche, la jeune fille ne tarde pas à perdre l'équilibre, elle chancelle et tombe au fond de la barque. La rame lui échappe, et, tout en cherchant à la retenir, elle laisse glisser l'enfant et le livre. Déjà l'enfant va disparaître quand, d'un mouvement rapide, elle parvient à saisir un pan de la robe. Elle s'y accroche, essaie de se relever; malheureusement ces efforts réclament du temps, et des forces supérieures. Elle déploie l'énergie du désespoir, et parvient enfin à retirer le petit corps. Hélas! il est raide et glacé. Les yeux sont fermés, le cœur ne bat plus. « C'est un évanouissement, » se dit Ottilie, et elle regarde vainement autour d'elle pour implorer du secours. Mais ses regards se perdent dans le vide et elle est seule avec l'enfant au milieu du lac. Sa présence d'esprit renaît avec le danger et elle cherche à se rappeler tous les moyens en usage pour ranimer les noyés. Tout d'abord, elle déchire un pan de sa robe et l'enroule autour de l'enfant qu'elle vient de

déshabiller. Pour mieux réchauffer le pauvre petit, elle le presse contre son sein et le couvre de baisers. Le contact de ce corps glacé la pénètre jusqu'au fond du cœur. Enfin les larmes brûlantes dont elle inonde les membres roidis de l'enfant, lui prêtent quelque apparence de vie. Elle sourit, elle croit l'avoir sauvé, l'entoure de son châle, le réchauffe de son haleine, le caresse, l'embrasse, bref, lui prodigue les seuls secours que la situation permette de lui prodiguer. Vains efforts ! l'enfant reste immobile dans les bras de la jeune fille, et la barque demeure comme ensablée au milieu de l'étang. Que faire ? L'idée de Dieu, souverain refuge des belles âmes, n'abandonne point Ottilie dans cette situation critique, et, agenouillée dans la barque, elle lève vers le ciel le petit cadavre. Les yeux noyés de larmes, elle regarde le firmament étoilé et implore la miséricorde divine. Les étoiles scintillent et semblent la regarder avec des yeux compatissants. Une légère brise soudain s'élève et pousse doucement la nacelle vers les platanes.

CHAPITRE XIV

La jeune fille se précipita vers la maison d'été. Elle fit appeler le chirurgien et lui remit l'enfant. Cet homme expérimenté et prudent lui prodigua tous les soins imaginables. Ottilie le secondait de son mieux; elle allait, venait, apportait elle-même les objets dont le docteur avait besoin. Les douleurs violentes et les malheurs subits possèdent le privilége d'imprimer un intérêt machinal aux moindres détails. L'homme ne saurait, en ces moments, comprendre que son malheur personnel ne change rien à l'état général. Elle marchait comme poussée par les angoisses d'un mauvais rêve pour courir à la lingerie, et, tout en traversant le salon, s'étonnait intérieurement d'y retrouver les mêmes meubles. L'habile praticien continuait à frictionner le corps glacé de l'enfant. «Eh bien ? » fit Ottilie de l'air d'un condamné qui attend sa grâce. Le docteur demeura muet, mais la jeune fille l'interrogeant de nouveau, il secoua la tête d'un air de doute. « Il est mort ! » s'écria la jeune fille devenue horriblement pâle. Elle chercha machinalement à fuir; mais, comme elle venait d'ouvrir la porte du salon, les forces lui manquèrent, et elle tomba évanouie sur le tapis. Au même moment, on entendit le grincement des roues sur le pavé de la cour. Le chirurgien appela. Il voulait, disait-il, préparer lui-même

la baronne, et se disposa à aller à sa rencontre.

Malheureusement l'empressement de la baronne fit échouer ces précautions. Absente depuis le matin, elle se mourait du désir d'embrasser son enfant tout de suite, et monta à pas précipités l'escalier. Comme elle entrait dans le salon, elle aperçut sa nièce étendue sur le sol sans apparence de vie. Une femme de chambre accourut du côté opposé en poussant des cris lamentables; le chirurgien arriva presque aussitôt et fut forcé de tout avouer. Charlotte cependant croyait encore à la possibilité de rappeler son enfant à la vie; le prudent chirurgien se borna à la prier de ne point demander à voir son fils pour le moment, puis, lui faisant croire que sa présence était nécessaire auprès du petit malade, il s'éloigna pour la mieux entretenir dans son erreur.

La baronne s'est assise sur le canapé, Ottilie est toujours étendue sur le tapis. Sa malheureuse tante la soulève par un effort pénible, et attire sur ses genoux la belle tête de la jeune fille. Le chirurgien entre et sort; il feint de redoubler d'efforts pour l'enfant, tandis que l'état des deux dames seul le préoccupe. Minuit vient de sonner; le silence devient de plus en plus profond et lugubre. Charlotte comprend enfin qu'elle a perdu son enfant, et veut voir son cadavre. Comment résister à ce désir? On habille le petit corps, on s'efforce d'en déguiser la rigidité sous des couches de flanelle; puis, le plaçant dans un panier doublé de soie, on le dépose sur le canapé, auprès de la mère. Le visage découvert du pauvre enfant est calme et souriant; on le croirait endormi.

Le bruit de la catastrophe ne tarde pas à se répandre dans le village et parvient bientôt aux oreilles du major. Il s'empresse de quitter l'auberge et de se

rendre à la maison d'été. Cependant il n'ose entrer à l'improviste, et attend que quelqu'un sorte afin de demander des nouvelles. Un domestique lui apprend que tout est fini et se charge de lui envoyer le chirurgien. Celui-ci descend, et reconnaît le gentilhomme qui lui a procuré sa charge. Le chirurgien est un homme habile, pénétrant, et qui a su deviner les sentiments de son protecteur. « Je ferai en sorte qu'elle vous voie, » dit-il, et il remonte auprès de la baronne, lui parle de plusieurs personnes absentes dont la sympathie lui est assurée. Il nomme le baron, il prononce aussi le nom du major, qui, dit-il, serait déjà là s'il pouvait soupçonner ce malheur. La baronne essuie ses larmes, et, la tête penchée sur son coude, prie le docteur de l'avertir. « C'est inutile, » murmure le médecin à la vue de la porte qui s'entr'ouvre. Le major entre, et Charlotte le reçoit avec un sourire douloureux. Elle soulève doucement la couverture de soie verte qui recouvre les restes inanimés de son enfant. Une seule bougie éclaire le pâle petit visage immobile. Le travail mystérieux de la mort allonge les traits et les rend plus semblables encore à ceux du major. Il recule saisi d'une sorte d'épouvante et reste muet. La baronne lui montre un fauteuil, il s'y laisse tomber et se cache le visage. Les heures s'écoulent, le jour paraît sans que ces deux amis aient échangé une parole.

Les derniers frémissements de la bougie prête à s'éteindre les réveillèrent enfin de l'espèce de torpeur où ils demeuraient plongés depuis la veille. La baronne, la première, rompit le silence.

« Expliquez-moi, lui dit-elle, comment vous êtes arrivé ici pour assister à cette scène de deuil? »

Elle parlait doucement, et paraissait craindre de

réveiller Ottilie dont la tête reposait encore sur ses genoux, comme le soir précédent.

— « Je crois, répondit-il, que la réserve et les périphrases seraient pour le moment inutiles, peut-être déplacés. Je vous trouve dans une situation si pénible que tout le reste doit nécessairement s'effacer. Les événements les plus sérieux prennent, par l'effet du contraste, les proportions des événements ordinaires. » Il l'instruisit alors avec simplicité et avec calme de l'arrivée d'Édouard et du but de la mission dont celui-ci l'avait chargé. Il ne lui déguisa pas ses propres sentiments ; mais il le fit avec une délicatesse et une réserve qui ne pouvaient manquer de toucher la baronne. Elle l'écouta tranquillement, sans irritation ni surprise. Puis, d'une voix si faible que le major, pour entendre, dut se rapprocher du canapé où elle était assise : « Sans doute, dit-elle, ceci est de l'imprévu. En pareil cas, il est bon, je crois, de songer au lendemain, plus qu'au présent. Eh bien, ce que le lendemain réclame de moi, je crois le comprendre. Je tiens dans ma main la destinée de plusieurs personnes, et ne puis me dissimuler mon devoir. Mon parti est pris, je consens au divorce. Que ne l'ai-je donné plus tôt, ce consentement ! j'aurais sauvé mon fils. Et quelle leçon, mon ami ! Le destin veut une chose, il l'accomplit envers et contre tous ; inutile de lutter. Qu'est-ce que les mots de vertu, de raison, de devoir pour ce despote aveugle? Ici, du reste, il s'est montré moins absurde que de coutume. N'ai-je pas travaillé la première à former ce nœud qu'il ne s'est plu à m'ôter des mains que pour le reformer lui-même ? Car vous le savez, j'ai voulu marier Ottilie à Édouard. Il disait m'aimer, et j'ai effectivement vu de l'amour où

j'aurais dû voir l'entêtement d'un caprice. Cette fois, j'étais l'aveugle. Et tout cela, quand il m'était si facile de rester son amie, de faire le bonheur de deux personnes. Pauvre fille marquée pour accomplir les desseins du hasard, je tremble de la voir sortir de ce sommeil léthargique. Comment vivre désormais, comment supporter le fardeau de ces souvenirs, si nous ne lui donnons l'espoir de rendre quelque jour à celui qu'elle aime plus qu'elle ne lui a fait perdre ? Et certes elle a le pouvoir de le dédommager. L'amour qui donne la force de tout supporter peut aussi tout remplacer. Quant à moi, je ne veux ni ne dois en parler en ce moment. Éloignez-vous donc, cher major, dites à votre ami que je consens au divorce, et m'en remets, pour le reste, à sa loyauté, à la vôtre, à celle de Mitler. Surtout qu'il n'ait pas souci de mon avenir. Les affaires d'intérêt m'inquiètent peu, et je n'ai pas à me tourmenter des miennes. D'ailleurs je signerai tout ce qu'on voudra ; qu'on me dispense seulement d'agir, de donner des conseils, des avis. »

Le major se leva et pressa sur ses lèvres la main que Charlotte lui tendit par-dessus la tête d'Ottilie.

— « Et moi, murmura-t-il d'une voix à peine intelligible, puis-je espérer ?

— Dispensez-moi de vous répondre, mon ami ; nous n'avons pas mérité d'être malheureux, mais sommes-nous dignes de trouver le bonheur ensemble? » — Le major s'éloigna, vivement pénétré de la douleur de Charlotte, mais sans pouvoir sincèrement y compatir. S'il faut tout dire, il jugeait ce malheur nécessaire pour rétablir les choses dans l'ordre voulu et assurer le bonheur de tous. De la mort de l'enfant sortiraient. se disait-il, deux vies

nouvelles, et déjà d'une part il imaginait Ottilie tenant dans ses bras un fils beau comme celui dont elle se reprochait la perte, et, de l'autre, dansant sur les genoux de son père, un enfant cette fois autorisé à lui ressembler. Son esprit était encore préoccupé de ces images quand il rencontra le baron. Celui-ci connaissait l'accident et ne chercha point à feindre une douleur hypocrite. — «La destinée, dit-il, s'est visiblement interposée pour écarter tous les obstacles. » Le compte fidèle que son ami lui rendit de son entrevue avec Charlotte acheva de le convaincre que rien ne s'opposait plus à ses désirs, et il se décida sans peine à retourner avec lui au hameau. De là ils se rendirent à la petite ville, lieu de leur premier rendez-vous, où ils se proposaient de combiner ensemble les moyens les plus convenables pour effectuer un divorce depuis si longtemps demandé et refusé.

Après le départ du major, Charlotte resta plongée dans ses réflexions, mais elle en fut bientôt arrachée par le réveil d'Ottilie. La jeune fille releva la tête, et regarda sa tante avec de grands yeux étonnés. Puis elle s'appuya sur ses genoux, se releva, et demeura debout devant elle.

— « Voici la seconde fois, dit la noble et douce enfant avec une imposante gravité, que je tombe dans l'état dont je viens de sortir. Je vous ai parfois entendu dire que les mêmes accidents physiques accompagnaient souvent chez l'homme le retour des grandes crises morales. Sans doute vous disiez vrai, si j'en juge par ce qui m'arrive. Et, à ce propos, permettez-moi de vous faire un aveu. J'avais huit ou neuf ans, je venais de perdre ma mère, et de quitter sa maison pour la vôtre ; une amie vint vous voir, et, lasse de pleurer encore, étourdie par les change-

ments survenus depuis peu dans ma vie, je pris un petit tabouret et l'approchai du canapé où vous étiez assise. Je m'installai là, à vos pieds, et la tête appuyée sur vos genoux, comme tout à l'heure, je ne tardai pas à tomber dans un état de somnolence singulière. Cet état participait à la fois de la veille et du sommeil; j'entendais tout ce qui se passait autour de moi, sans toutefois pouvoir faire un mouvement, ni articuler une parole. Vous parliez de moi, vous déploriez mon malheur, vous disiez : « Que deviendra-t-elle privée de fortune et de famille si le ciel, par une grâce spéciale, ne lui accorde des goûts simples, et des penchants modestes? Je saisissais chacune de vos paroles, et la recueillais pieusement en moi-même, me posant, dès ce moment, ma ligne de conduite dont je ne me suis jamais départie. Jamais? Hélas! je ne m'en suis que trop départie le jour où je suis devenue sourde à la voix de la reconnaissance et du devoir. Un sentiment funeste m'a détournée de la voie que je devais suivre : j'ai tout oublié, tout méconnu jusqu'au moment terrible où Dieu, dans son courroux, m'a frappée. Et c'est dans cette situation incomparablement cruelle que votre voix, une fois encore, se fait entendre à moi pour m'éclairer et me guider. Elle me parvenait, pareille à une voix de l'autre monde, à travers les pesanteurs de mon sommeil léthargique, m'éclairant sur l'étendue de mon crime, m'indiquant ce qu'il faut faire pour l'expier. Oui, je suis décidée, irrévocablement décidée ; jamais je ne *lui* appartiendrai. Mes yeux enfin se sont ouverts, et Dieu m'a fait comprendre la grandeur de ma faute. Que personne n'essaie de me soustraire à la punition ni de m'arracher à la pénitence. J'ai péché, je veux acquérir le droit d'être pardonnée.

C'est là, chère tante, ce dont je voulais vous instruire. Abandonnez-moi maintenant à mon sort, ne faites aucune tentative pour m'ébranler. Tout au contraire, écrivez au major, apprenez-lui promptement qu'il ne saurait être question de divorce. Comme j'ai souffert pendant votre entretien avec lui ! Je maudissais mon immobilité fatale, j'aurais voulu pouvoir vous interrompre et m'écrier : « Ne lui donnez point d'aussi sacriléges espérances ! »

La baronne avait l'âme trop élevée pour ne pas comprendre l'étendue de ce remords et la grandeur du sentiment qui poussait Ottilie à vouloir l'expier. Elle n'en prononça pas moins quelques paroles de conciliation et de pardon. « Le temps, disait-elle, calmait bien des douleurs, et modifiait les résolutions les plus graves. — Jamais la mienne, s'écria Ottilie avec une violence extraordinaire. Ne cherchez point à me tromper, à m'émouvoir. L'annonce de votre divorce deviendrait mon arrêt de mort, et j'irais moi-même l'exécuter au fond de ce lac où votre fils a péri. »

CHAPITRE XV

Des parents, des amis, des voisins aiment, même au risque de s'ennuyer mutuellement, à s'entretenir de leurs projets, de leurs désirs, de leurs petites affaires; on devient ordinairement plus mystérieux lorsqu'il s'agit d'une affaire importante, et dans laquelle, plusieurs intérêts se trouvant en jeu, on ferait bien de ne pas décider seul. Ce silence, cette réserve, caractérisaient aujourd'hui la conduite des dames du château. Elles évitaient de toucher aux choses du passé, et plus soigneusement encore de faire allusion à celles de l'avenir. Mais elles se conduisaient vis-à-vis l'une de l'autre avec infiniment de délicatesse et de tact, en femmes bien élevées et en femmes de cœur. Charlotte, rendons-lui cette justice, avait donné l'exemple par l'enterrement modeste de son enfant, et le silence dont elle entourait cette mort. Les restes de l'enfant avaient été déposés par son ordre dans la chapelle décorée par Ottilie, et l'on avait eu soin d'écarter tout indifférent de la cérémonie funèbre. La courageuse femme faisait de cruels efforts pour se rattacher au monde, et reprendre part aux occupations quotidiennes de la vie. Elle s'occupait particulièrement d'Ottilie, vers laquelle l'attirait un sentiment de bonté compatissante. Les aveux involontaires de la jeune fille, les lettres du major lui avaient enfin fait comprendre combien Ottilie aimait le baron, et cet immense amour

acheva de toucher celle-là même qu'il devait offenser.

D'autre part, la pauvre enfant s'efforçait d'adoucir les difficultés d'une situation pénible. Elle avait beaucoup observé, beaucoup appris dans le commerce du monde, et étonnait souvent Charlotte par la supériorité de jugement qu'elle faisait paraître. Celle-ci prenait plaisir à l'entendre causer, et ne renonçait pas au désir de la rendre heureuse. Mais toute pensée de bonheur avait fui la jeune fille. Sans doute, l'aveu qu'elle avait fait à sa tante l'avait affranchie de son ancienne servitude, et par conséquent lui avait rendu le sentiment de sa dignité première; sans doute encore les larmes du repentir et les douleurs de l'expiation la débarrassaient en partie du poids de ses fautes, et venaient alléger ses remords. Mais là s'arrêtaient à ses yeux ses droits à la vie commune, et sa conscience, comme sa fierté, s'opposaient à accepter des sacrifices dont elle se croyait indigne.

Plusieurs semaines s'écoulèrent; on essaya quelques promenades; mais les souvenirs poignants qu'elles réveillaient y firent bientôt renoncer. Ottilie comme la baronne se trouvaient mal à l'aise au milieu de ces sites pittoresques où tout leur rappelait leur malheur, et éprouvaient un vif désir de les quitter. Comment le faire, toutefois, sans se montrer infidèle à la parole donnée au baron, ou accepter une solution dont Ottilie ne voulait plus entendre parler? La nièce et la tante resteraient-elles désormais réunies comme il en avait jadis manifesté le desir? Le plus vulgaire bon sens s'opposait à cet arrangement, et toute la raison, toute la bonne volonté, toute l'abnégation possibles ne pouvaient maintenir une sympa-

thie parfaite entre deux personnes mutuellement destinées à se nuire. Tout devenait allusion dans leur bouche, ou, tout au moins, chacune d'elles croyait voir une allusion où l'autre n'avait garde d'en faire.

Changer de résidence? C'était bientôt dit. Ne fallait-il pas auparavant s'occuper de caser Ottilie, lui trouver un cercle d'activité convenable? Justement Charlotte reçut vers cette époque une lettre de son ancienne amie la baronne; celle-ci tenait absolument à la débarrasser d'Ottilie et renouvelait son offre de faire entrer la jeune personne comme demoiselle de compagnie dans une grande famille. La situation était avantageuse, si avantageuse que Charlotte dut se décider à parler. Mais Ottilie refusa carrément, alléguant d'abord sa répugnance pour ce qu'elle appelait le grand monde, et puis aussi son désir de se consacrer à des occupations utiles. Elle laissait encore entrevoir un autre motif de refus. Le monde, disait-elle, témoignait une curiosité peu délicate aux personnes marquées par quelque grand malheur, à plus forte raison il se croyait libre avec celles qui s'étaient rendues coupables d'un crime. Le sien, quoique involontaire, attirerait sur elle tous les regards. On la regarderait avec plus de curiosité que de pitié, elle inspirerait ce sentiment de terreur secrète que l'on éprouve pour les endroits témoins de quelque accident funeste. « Et, disait-elle, ceux-là se trompent certainement qui par bonté de cœur prétendent imposer ces parias malheureux et repentants à leurs connaissances. Vous en avez eu la preuve par Luciane, qui s'était donné cette tâche. Je n'oublierai jamais, quant à moi, l'apparition effrayante de la triste jeune fille condamnée, comme moi, à

devenir l'instrument d'un grand malheur. Elle venait de tomber évanouie dans mes bras. Eh bien, le croiriez-vous ? la curiosité des invités ne respecta même pas son état de souffrance. On voulut la voir, on se pressa autour d'elle avec une curiosité indiscrète. J'étais loin de penser qu'un pareil sort m'était réservé; mais je n'en avais pas moins pitié d'elle, et je m'empressai de la ramener dans sa chambre. Qu'il me soit permis aujourd'hui d'avoir pitié de moi-même et de ne point m'exposer à la triste notoriété dont je pourrais jouir. »

Charlotte eut un sourire mélancolique. « Tu voudrais fuir le monde, dit-elle, te réfugier au fond d'un asile impénétrable. Je comprends ce souhait. Songe cependant que ce sont là des idées impraticables pour les habitants d'un pays civilisé et de mœurs avancées. Les couvents qui, dans de semblables extrémités, offrent aux catholiques un refuge paisible, n'existent pas pour nous autres protestants.

— La solitude et l'isolement ne font pas, chère tante, le seul mérite d'un refuge; il faut avant tout qu'il nous offre le moyen d'employer nos forces et de profiter de notre instruction. Les pénitences et les macérations ne sauraient, ce me semble, nous soustraire aux arrêts de la Providence. D'ailleurs je ne craindrais les regards du monde que s'il me les fallait affronter plongée dans une oisiveté coupable. En revanche je ne redouterai plus leur malveillance si le regard de Dieu me trouve infatigable dans le devoir et toujours prête à bien faire.

— Ou je me trompe fort, ou tu désires retourner au pensionnat, dit Charlotte.

— J'en conviens. Il me paraît beau de guider les autres sur le sentier de la vie, de les mettre dans la

bonne voie, quand on s'est formé soi-même à l'école de l'adversité et de l'erreur. L'histoire nous apprend que les hommes poussés dans les déserts par la persécution ou par le remords, n'y sont restés ni ignorés ni oisifs. On les a rappelés dans le monde pour soutenir les faibles, ramener les égarés, consoler les affligés. Et cette tâche sainte, le ciel lui-même la leur imposait; car seuls ils pouvaient l'accomplir. Seul, l'homme coupable peut comprendre l'homme coupable, seul le martyr peut consoler le martyr. »

La baronne ne trouva rien à répliquer. « Fais ce que tu voudras, lui dit-elle, et n'oublie pas que je suis là, si la tâche te paraissait trop difficile.

— J'espère que je pourrai l'accomplir, fit Ottilie. Je m'estimerais si heureuse si je pouvais faire quelque bien après avoir fait tant de mal! J'aimerai bien mes élèves, je leur enseignerai surtout à se montrer reconnaissantes du plus petit bienfait que le Ciel pourra leur envoyer. On ne connaît, hélas, le prix des grâces divines que lorsqu'on a souffert, et il faut avoir passé mainte nuit dans les larmes pour savoir ce que vaut une nuit tranquille. »

Charlotte n'essaya plus de combattre une résolution aussi nettement formulée. Mais elle ne pouvait passer sous silence un point bien délicat, et devait prévenir Ottilie du sentiment profond qu'elle avait inspiré au professeur. « Songe, lui dit-elle, qu'un homme intéressé à se tromper pourrait donner une autre signification à ton retour. Il pourrait se croire agréé quand tu ne penses qu'à éloigner de toi toute pensée de mariage ou d'amour. »

Ottilie savait fort bien à quoi s'en tenir sur ce point. Mais elle pensait que, devant l'étendue de son malheur, le jeune homme renoncerait à toute pensée

d'union, et ne la considérerait plus que comme victime. « Un grand sacrifice seul, ajoutait-elle, peut peut-être conjurer les malédictions du destin, et je suis prête à l'accomplir. » L'esprit plus positif de Charlotte ne pouvait accepter les interprétations romanesques d'une très-jeune âme exaltée par le malheur. Elle se borna à lui donner quelques avis touchant sa ligne de conduite future. « Encore une fois, consulte-toi bien, lui dit-elle. Le pire ne serait pas de consentir au divorce par amour pour Édouard, mais bien de renouer par surprise des relations blâmables au double point de vue de la raison et de l'honneur. Si tu te sens vraiment la force de renoncer à jamais et pour toujours à mon mari, il faut aussi que tu te sentes le pouvoir de résister à toutes les tentatives qu'il pourra faire pour te revoir. Tu me donneras ta parole, et nous travaillerons ensemble à déjouer ses projets téméraires. »

Ottilie était décidée, et n'hésita pas à tout promettre. La baronne, cependant, ne songeait pas sans une secrète inquiétude aux menaces par lesquelles son mari l'avait jadis empêchée de se séparer d'Ottilie. Mais, après ce qui venait d'arriver, elle avait lieu de croire qu'il ne s'opposerait plus au départ de la jeune fille, et ne songerait plus guère à exécuter ces menaces. La crainte de l'offenser sans retour l'emporta de nouveau chez la baronne sur son désir d'éloigner Ottilie, et elle résolut de ne rien faire sans prendre l'avis d'un homme dont le désintéressement lui garantissait la prudence. Mitler, car c'est bien de lui qu'il s'agissait, n'avait pas discontinué ses visites, seulement elles étaient devenues plus courtes et plus rares depuis que la mort de l'enfant lui avait enlevé l'espoir de réconcilier les

deux époux. La résolution d'Ottilie ne tarda pas à réveiller ses anciennes espérances, et, persuadé que le temps viendrait à son aide, il se représenta de nouveau Édouard heureux auprès de Charlotte. Les passions qui les avaient un moment écartés de la route du devoir redevenaient à ses yeux de simples épreuves dont la fidélité conjugale ne pouvait manquer de sortir plus triomphante et plus forte.

Charlotte s'était empressée d'écrire au major pour l'instruire de ce qui se passait chez elle, et le prier de faire cesser, momentanément du moins, toute démarche relative au divorce. D'autre part Mitler, convaincu qu'il fallait se débarrasser le plutôt possible d'Ottilie, reçut la commission non moins facile de préparer le baron à des changements devenus désormais inévitables.

On décida qu'Ottilie partirait prochainement, et la jeune fille se disposa aussitôt à faire ses paquets. La baronne remarqua qu'elle ne songeait point à emporter le beau coffret donné par Édouard, et n'avait rien soustrait de son contenu. Charlotte la laissa faire. La jeune fille devait faire le voyage dans la voiture, et coucher, à mi-chemin, dans une auberge où la famille avait coutume de descendre. Elle arriverait à la pension le second jour, accompagnée de son ancienne protégée Nanny, qui devait rester auprès d'elle pour la servir.

La pauvre jeune fille était revenue au château le lendemain même de l'accident, suppliant sa chère maîtresse de la reprendre. On avait été touché de ses larmes et depuis elle ne cessait d'entourer Ottilie des soins les plus tendres.

La baronne eut pitié de l'une et de l'autre et voulut les laisser ensemble. On prévint Nanny qui,

folle de joie, se mit aussitôt à annoncer son bonheur à tous les habitants du village. Elle n'avait jamais quitté son pays et l'idée de voir des contrées inconnues la gonflait d'orgueil. Par malheur, elle entra dans une maison où régnait la rougeole, et gagna la maladie. Cette circonstance contraria la baronne qui cependant hésitait à retarder un départ devenu nécessaire. Elle céda aux supplications d'Ottilie qui la priait de la laisser partir seule. Au reste, la jeune fille connaissait la route comme les maîtres de l'auberge où elle devait passer la nuit. Le cocher du château, à qui l'on avait confié le soin de la conduire, était un homme sûr. Ottilie devait donc, comme on en était convenu, partir le lendemain. Quant à Charlotte, elle comptait prochainement quitter le joli pavillon où tout lui retraçait de douloureux souvenirs, et attendait, pour redescendre au château, que les ouvriers eussent rendu leur ancien aspect aux chambres d'Ottilie, habitées primitivement par le baron. L'espoir de ressaisir un bonheur perdu vient souvent nous surprendre malgré nous, et Charlotte pouvait maintenant à bon droit se croire autorisée à nourrir cet espoir.

CHAPITRE XVI

Lorsque Mitler alla voir le baron pour causer de tout cela avec lui, il le trouva seul, et la tête appuyée dans sa main droite. Il paraissait souffrir. « Vous avez votre mal de tête? » lui demanda-t-il.

Le baron fit un signe affirmatif. — « J'aime cette souffrance, dit-il, car elle me rappelle Ottilie. Tenez, en ce moment je me la figure appuyée sur sa main gauche, comme moi sur la droite, gémissant comme je gémis. Que dis-je, gémir? L'a-t-on jamais entendue se plaindre, l'angélique enfant? Que du moins son exemple m'encourage, m'apprenne à supporter l'insupportable. C'est seulement lorsque nous souffrons que nous comprenons ce qu'il faut de grandeur d'âme et d'héroïsme pour supporter la douleur. »

Mitler ne pouvait rencontrer son ami dans des dispositions plus propres à recevoir ses confidences. Il lui fit compliment de sa sagesse et lui raconta textuellement les faits que le lecteur a vus dans le dernier chapitre. Le baron lui répondit à peine. Il paraissait complétement absorbé par son mal de tête et feignit d'approuver tout. Mais à peine Mitler l'eut-il quitté qu'il se leva et se promena à grands pas dans sa chambre. Il ne sentait plus sa douleur; il ne voyait plus qu'Ottilie seule sur une route dont il connaissait chaque étape et dans une auberge dont

il avait habité successivement toutes les chambres. Il cherchait, il réfléchissait, ou plutôt il se sentait incapable d'une idée nette; il désirait, il voulait, quoi? la voir? lui parler? mais pourquoi, dans quel but? Le savait-il, hélas? il ne chercha même pas à lutter; une puissance irrésistible l'entraînait machinalement.

Son premier soin fut de se confier à son valet de chambre, qui se procura en peu d'heures les renseignements nécessaires. Dès le lendemain matin, Édouard se rendit seul et à cheval à l'auberge où la jeune fille devait coucher. Il arriva beaucoup trop tôt et se mit à causer avec l'hôtesse. La pauvre femme poussa un cri de joie à l'aspect du riche seigneur. Il venait de lui rendre un service signalé en obtenant, non sans peine, la croix pour son fils. Le jeune soldat s'était bien battu, la récompense était juste; mais l'aubergiste ne s'en montra pas moins reconnaissante envers le baron. Elle se répandit en efforts pour le recevoir dignement et alla jusqu'à vouloir l'installer dans la plus belle chambre de la maison, celle où l'on serrait l'argenterie, et les cadeaux de mariage. Pour bien juger de l'honneur qu'elle faisait au baron, il faut connaître l'espèce de respect superstitieux qui s'attache à cette chambre dans quelques-unes de nos campagnes.

Le baron refusa pour lui-même la jouissance de cette belle chambre, toujours fermée aux voyageurs, et pria l'hôtesse de la donner à la personne qu'il attendait, une jeune dame. L'hôtesse, flairant quelque mystère, s'empressa de tout faire arranger. Quant au baron, il demeura pendant le reste du jour livré aux sensations les plus contradictoires; il ne pouvait rester en place, et ne cessait de quitter sa

chambre pour visiter celle de la jeune fille. Les rideaux blancs, une jolie toilette garnie de tentures fraîches donnaient quelque chose de virginal à ce réduit fort ordinaire sans doute, mais qui à cette heure lui paraissait délicieux. « C'est sur ce lit, pensait-il, qu'elle va reposer. » Du lit il allait à la fenêtre pour voir s'il n'apercevrait pas, au loin, le tourbillonnement de poussière soulevé par le passage d'une voiture. Tout en interrogeant l'espace, il se demandait s'il fallait surprendre la jeune fille ou la préparer à l'entrevue. Il s'arrêta à ce dernier parti et écrivit le billet suivant :

« Je serai là, tout près de toi, ma bien-aimée, « pendant que tu liras ce billet. Ne t'en effraie « point ; que pourrais-tu craindre de ton ami? « Non, je ne te contraindrai point à me recevoir, « et ne me présenterai devant toi que si tu me le « permets. Songe toutefois à ta position, à la mienne, « avant de me refuser la grâce que je sollicite. Je te « remercie de t'être abstenue jusqu'ici de toute « démarche extrême, et te supplie de bien peser la « valeur de celle-ci. Un retour à la pension, sais-tu « bien ce que cela signifie pour moi dans les cir- « constances actuelles? Je t'en conjure, reviens sur « tes pas, car tu marches vers un but où nos routes « doivent forcément se séparer. Réfléchis bien, « avant d'en arriver là. Consulte-toi une dernière « fois, cherche s'il est juste, s'il est sage de re- « fuser le bonheur. Tout au moins souffre que « je te revoie, que, prosterné devant toi, je puisse « entendre moi-même l'arrêt qui me rendra le « plus heureux ou le plus malheureux des hom- « mes. »

Une sorte de pressentiment s'empara de lui tandis

qu'il achevait d'écrire ces lignes. « Elle va venir, elle est là, » murmurait à son oreille une voix secrète dont le bourdonnement agitait tout son corps. Il s'arrêta, regarda la porte par laquelle elle allait entrer. Il y avait près d'un an qu'il ne l'avait vue. « M'aimera-« t-elle toujours? Ses traits charmants auront-ils « conservé leur expression divine? » se demandait-il. Il allait tracer deux mots encore quand il entendit le bruit d'une voiture. Il s'empressa de plier sa lettre, et de mettre l'adresse. N'ayant plus le temps de la cacheter, il se contenta de la laisser sur la table et se dépêcha de sortir. Mais à peine hors de la chambre il s'aperçut qu'il y avait laissé sa montre et le cachet dont il avait coutume de se servir. « Tout est perdu si elle voit ces objets avant de lire ma lettre, » pensa-t-il, et il retourna immédiatement sur ses pas pour les emporter. Tout à coup il entendit la voix de l'hôtesse qui précédait la jeune fille. Dans sa précipitation il voulut se sauver par le cabinet de toilette donnant sur le corridor. Malheureusement un courant d'air ferma violemment la porte dont la clef était restée en dehors. Il secoua la porte avec violence, mais elle ne céda point. Terrifié, éperdu, il renonça à fuir et se cacha le visage contre le chambranle de la porte. Au même moment Ottilie entra, suivie de l'hôtesse. Celle-ci recula, et Ottilie demeura comme clouée au sol. L'hôtesse n'était plus là quand Édouard se retourna. « Pardon, pardon, » dit-il et il voulut s'élancer pour embrasser ses genoux. Elle l'arrêta du geste et lui fit signe de ne point avancer. — « Ottilie, ma bien-aimée, s'écria-t-il, pourquoi ce silence terrible? Le chagrin nous a-t-il tués, sommes-nous

déjà des ombres errantes et malheureuses? » — Et comme elle continuait à se taire : « Oh! parle, parle, je t'en conjure, ne me laisse pas ainsi livré aux angoisses les plus cruelles. J'ai déjà tant souffert, si tu savais. Tu t'imagines peut-être que j'ai été amené ici par une pensée coupable. Détrompe-toi, ma bien-aimée, le hasard seul m'a retenu ici dans cette chambre. Lis ce billet que je viens d'écrire, tu verras combien je te respecte, combien je t'aime. Lis, je t'en conjure, et puis décide, prononce toi-même. »

Elle vit la lettre, hésita, étendit la main pour la prendre. Puis ses yeux s'abaissèrent sur l'écriture, la parcoururent; d'ailleurs une immobilité de statue, des larmes silencieuses roulant comme deux étoiles sur l'azur des prunelles. Elle venait de lire la lettre, et de la reposer silencieusement sur le tapis de la table. « Eh bien, c'est tout, tu n'as rien à me dire? » s'écria le baron à demi fou de douleur. Elle ne répondit rien, mais son regard déchirant et son attitude suppliante eussent remué un cœur de pierre. Édouard comprit qu'il n'y avait plus rien à espérer. Un sanglot lui coupa la parole et il quitta la chambre d'Ottilie pour aller pleurer dans la sienne. Quelques instants après, il sonna l'hôtesse et la pria d'aller veiller sur la pauvre jeune fille. Ne sachant que devenir, il se promena à grands pas dans la chambre. La nuit était venue et le plus morne silence régnait chez Ottilie. L'hôtesse sortit enfin et ferma la porte. La pauvre femme était émue, embarrassée; après un instant d'hésitation elle s'avança vers le baron et lui offrit la clef de la chambre d'Ottilie; il la refusa du geste. L'hôtesse posa le bougeoir sur la table et se retira.

Édouard se jeta sur le seuil de la porte d'Ottilie et l'arrosa de ses larmes. Jamais deux amants ne passèrent une nuit aussi cruelle avec le bonheur à leur porte. Le jour parut enfin, le cocher se montrait pressé de partir. L'hôtesse vint ouvrir la chambre d'Ottilie qui dormait tout habillée sur le lit à peine défait. Le pâle visage de la jeune fille portait encore des traces de larmes. La bonne femme eut un mouvement de pitié sincère et alla trouver le baron. « Venez la voir endormie, » lui dit-elle. Édouard suivit l'hôtesse qui écarta doucement les rideaux de la fenêtre. Il demeura un moment debout devant le lit, mais il lui fut impossible de soutenir la vue de la malheureuse enfant qui l'avait banni de sa présence. L'hôtesse, ne se sentant pas le courage de la réveiller, resta dans la chambre. Un quart d'heure s'écoula, après quoi la jeune fille poussa un soupir. Elle ouvrit des yeux effarés; on apporta le déjeuner auquel elle ne toucha point. Édouard parut comme elle rabattait la dentelle de son capuchon. Il la supplia de lui adresser la parole, de lui faire connaître son désir; mais sa bouche restait close, et elle continuait à se taire. Il lui demanda une dernière fois si elle voulait être à lui. Elle baissa les yeux et fit un signe de tête doux, mais négatif. Le baron lui jeta un regard désespéré. « Veux-tu te rendre où l'on voulait t'envoyer? » fit-il. Elle secoua la tête d'un air indifférent; mais lorsqu'il lui demanda si elle voulait lui permettre de la ramener près de Charlotte, elle y consentit par un geste empreint d'une confiance touchante. Il ouvrit la fenêtre pour donner des ordres au cocher. Ottilie profita de sa préoccupation pour se glisser derrière lui. Elle descendit promptement l'escalier et s'é-

lança dans la voiture. Le cocher prit le chemin du château; Édouard suivit la voiture à cheval, mais à une certaine distance.

CHAPITRE XVII

Quelle ne fut pas la surprise de Charlotte, lorsqu'elle vit rentrer en même temps dans la cour sa nièce en voiture, et son mari à cheval ! Bien qu'elle ne puisse s'expliquer leur retour, elle court les recevoir. La jeune fille, suivie d'Édouard, s'avançe aussitôt vers la baronne, et met la main de Charlotte dans celle du baron. Elle les regarde avec tendresse, serre fortement dans la sienne ces deux mains qu'elle vient d'unir, et court se réfugier dans sa chambre. Le malheureux Édouard se jette au cou de sa femme, fond en larmes, la supplie d'avoir pitié de lui, de secourir Ottilie. Charlotte s'empresse de le satisfaire; elle monte à la chambre de la jeune fille, et s'arrête sur le seuil, profondément émue. Déjà les domestiques devançant son ordre ont emporté tous les meubles, et la jeune fille, accroupie sur le sol, pleure la tête appuyée sur le coffre qui lui a été donné par le baron. Charlotte la relève, essaye de la faire parler ; mais tout est inutile. Elle sonne une chambrière, et redescend auprès de son mari qui l'attend au salon. « Qu'y-a-t-il donc, mon ami, » s'écrie la pauvre femme incapable d'en dire davantage. Mais le baron est hors d'état de lui donner une explication suivie. Il se penche sur les mains de sa femme, les baise avec ferveur, la supplie de l'excuser. Puis il se lève et se dirige vers son appartement. Au même moment la baronne rencontre le valet de chambre ; cet

homme lui raconte en partie ce qui vient d'arriver et elle devine le reste. Cependant elle s'occupe avant tout des exigences du moment, et, toujours maîtresse d'elle-même, conserve le sang-froid nécessaire pour donner des ordres. Avant tout elle s'occupe de faire remeubler la chambre d'Ottilie. L'appartement du baron est demeuré intact, et personne depuis son départ n'y a touché un papier, ni dérangé un meuble.

Cette première journée écoulée, un calme relatif semble renaître dans la maison. Le baron visite ses jardins, la baronne s'occupe de son intérieur, Ottilie vient, comme par le passé, prendre place à table. Néanmoins elle n'ouvre pas la bouche, et paraît vouée au silence. Grand sujet d'impatience pour la baronne, et de tristesse pour le baron, qui prie sa femme de se montrer indulgente. Elle envoie un message à Mitler, un autre message au major. Mitler fait sa tournée conciliatrice, comme à l'ordinaire; mais le major s'empresse d'accourir et de recevoir les confidences de son ami. C'est aussi le major qui se charge de mettre la baronne au courant des desseins du baron. Elle écoute sans colère, et, redoublant de soins et d'égards envers l'homme qu'elle considère toujours comme son mari, consent à tout pourvu qu'il s'abstienne pendant quelque temps encore à tourmenter la jeune fille.

Les semaines s'écoulaient l'une après l'autre; Édouard appréciait la haute raison de sa femme; il était même touché de sa grandeur d'âme; mais sa passion pour Ottilie le dominait toujours exclusivement. Charlotte cherchait vainement à entretenir ses espérances par de douces promesses; mais il ne pouvait entièrement se fier à une générosité dont il

se sentait incapable, et soupçonna sa sincérité parce qu'elle avait renoncé à la lutte. La pauvre femme comprit qu'Édouard était malade, et ne s'offensa point de son injustice ; elle le traitait avec une indulgence presque maternelle. Un jour, comme il agitait de nouveau la question du divorce, il voulut lui extorquer la promesse d'épouser le major. « Je l'épouserai si Ottilie consent à devenir votre femme. » répondit-elle avec un sourire calme. Elle mit cependant une condition à cette promesse et exigea que, pour l'instant, les deux amis s'absenteraient ensemble pendant quelques mois. La chose était d'autant plus facile que le major venait d'être chargé d'une mission importante pour un souverain étranger. Le baron promit de l'accompagner ; et l'on fit aussitôt les apprêts du voyage, ce qui leur procura à tous une distraction salutaire. Cependant la figure d'Ottilie s'altérait, et elle ne mangeait presque rien. Ses amis lui firent les représentations les plus douces et les plus tendres, mais, sans rompre le silence qu'elle s'était imposé, elle trouva moyen de leur faire entendre que leurs soins l'importunaient et l'affligeaient. On craignit de surexciter davantage ses nerfs déjà si ébranlés et on la laissa faire. Un jour la baronne, poussée par le double désir de guérir sa nièce et de faire cesser une situation pénible, eut l'idée d'écrire au professeur. Elle voulait le faire venir afin d'user de son pouvoir auprès de la jeune fille ; par prudence, néanmoins, elle jugea à propos de prévenir Ottilie. Un mécontement douloureux parut aussitôt sur ses traits amaigris ; elle devint pensive et ne tarda pas à se retirer. Bientôt après ses amis encore réunis au salon reçurent le billet suivant, écrit par elle :

Ottilie à ses amis.

Pourquoi, mes bien-aimés, m'obliger à revenir sur un fait accompli? Je suis sortie de la voie que je devais suivre et n'y puis plus rentrer. Un démon malfaisant semble se plaire à me barrer le passage, et me suscite des obstacles quand je puis de nouveau me croire sur la bonne route. Je m'étais sincèrement promis de renoncer à Édouard, de m'éloigner à jamais de lui. Le sort ne l'a pas voulu; nous nous sommes revus malgré moi, peut-être malgré lui. J'ai peut-être trop fidèlement tenu la promesse que j'avais faite de ne plus lui parler; mais, en agissant ainsi, je suivais l'impulsion de la conscience et de l'honneur. J'ai gardé le silence, je suis devenue muette, et maintenant je sens que je n'ai plus rien à dire à personne. Les vœux de certains ordres religieux peuvent, parfois, peser péniblement à qui serait forcé de leur obéir; le cœur m'a imposé le mien et peut seul, par conséquent, me relever de mon vœu. Surtout ne placez aucun médiateur entre vous et moi, ne cherchez ni à me faire parler, ni à me faire prendre plus de nourriture que je n'en ai rigoureusement besoin. Que votre indulgence, que votre bonté m'aident à sortir de cette épreuve cruelle! Je suis jeune, et la jeunesse se remet facilement et au moment où l'on s'y attend le moins. Supportez-moi dans votre cercle, consolez-moi par votre tendresse, éclairez-moi par vos entretiens, mais permettez-moi de ne reconnaître d'autre juge que moi-même pour tout ce qui concerne ma conscience et mon sentiment de l'honneur.

La mission du major ayant été remise à une époque indéterminée, les deux amis ne purent donner suite à leurs projets de voyage. Ai-je besoin de dire si le baron s'en montra satisfait? Le billet d'Ottilie venait de ranimer ses espérances; il se sentit de nouveau la force de persévérer et d'attendre, et déclara nettement que, sous aucun prétexte, il ne consentirait à quitter le château. « Pourquoi m'éloigner d'elle, disait-il? Pour faire du stoïcisme; pour me donner les apparences d'un sang-froid que je ne possède point? Sang-froid, réflexion, grands mots, choses idiotes qui ne tendent qu'à nous affaiblir quand au contraire il faudrait rassembler toutes nos forces pour retenir ce qui nous échappe. Que les autres agissent comme il leur plaît; quant à moi, je veux rester, et je reste. »

Il était maître de le faire, et tout resta sur l'ancien pied. Comme autrefois, nos deux amoureux continuaient à s'aimer. comme autrefois ils éprouvaient un sentiment d'indicible volupté à se sentir l'un près de l'autre. Non que ce sentiment eût besoin de se répandre en caresses passionnées, ou bien en paroles tendres. Le baron évitait scrupuleusement tout ce qui aurait pu blesser la bienséance, ou passer pour une action indélicate; mais ce tact même et cette réserve venaient encore rehausser le prix de ces entrevues désormais autorisées et permises. L'empressement involontaire avec lequel ils se recherchaient tenait du magnétisme. Preuve frappante de la force triomphante de l'amour; rien ne parvenait à les séparer et les préoccupations les plus différentes finissaient toujours par les ramener au même point. Une sorte d'attrait magique les faisait se deviner, se retrouver au moment où ils y songeaient le moins, et

les forçait à marcher l'un vers l'autre. Ainsi réunis, ils se sentaient tranquilles et délivrés de l'espèce d'angoisse morale qui pesait sur eux à la moindre séparation. Dans ces conditions, l'échange même des idées ne pouvait ajouter à leur félicité. Songe-t-on à s'entretenir tout haut avec soi-même? Et ces deux personnes, de fait, n'en formaient plus qu'une par la force et la violence du penchant qui les poussait l'une vers l'autre. En somme, la vie leur paraissait une énigme dont ils ne comprenaient le sens que réunis. Ottilie, toutefois, montrait tant de calme et de sérénité d'esprit que l'on ne songeait point à s'inquiéter sur son compte. Elle quittait rarement le salon; cependant elle avait obtenu de prendre ses repas dans sa chambre, et de s'y faire servir par Nanny.

Le lecteur pourra s'étonner à la vue de ces quatre personnes paisiblement réunies en dépit de tant de sujets de discorde. Mais l'homme est ainsi fait que la force de l'habitude prime chez lui la violence même du désir, et qu'on le voit parfois souffrir de grandes peines pour s'en épargner de petites. La petite peine, même pour le baron, même pour sa femme, eût été de ne plus se voir à l'heure accoutumée, de ne plus pouvoir causer ensemble de la dernière nouvelle politique, ou de l'événement du jour. Bizarre contradiction de l'âme humaine! Telle personne dont les regards eussent plongé dans cet intérieur si changé depuis un an n'eût aperçu aucune trace de ce changement. C'était toujours, chez les uns comme chez les autres, le même système d'égards délicats et de prévenances mutuelles. Ottilie continuait, il est vrai, à se renfermer dans son mutisme, mais n'en trouvait pas moins le moyen d'aider

sa tante, et de rendre des services dans la maison. La même vie de famille réunissait comme jadis les mêmes hôtes; le jardinier faisait des bouquets semblables à ceux qui, naguère, avaient fêté la venue d'Ottilie et du major. Étrange illusion que la nature immuable met au cœur des êtres variables! Les belles soirées d'automne, presque pareilles à ces soirées printanières où le château avait vu pour la première fois les hôtes, favorisaient, comme alors, des promenades communes; les mêmes fruits apparaissaient pendus aux mêmes espaliers, les mêmes fleurs réjouissaient la vue des mêmes personnes. En somme, la surface des choses n'avait point changé, et tout faisait croire qu'un apaisement successif des esprits ne tarderait point à ramener une sérénité parfaite parmi les habitants du château. Tout au moins les apparences étaient restées les mêmes, si le fond avait changé; le major, souvent retenu à la ville pour ses affaires, allait et venait; le brave Mitler, oublieux des duretés de son noble ami, essayait de prouver son absence de rancune par sa fidélité dans le malheur. Était-ce bien un malheur? Quoi qu'il en fût, il ne paraissait point affecter nos quatre amis d'une façon bien sensible. Les journées se passaient à travailler ou à écrire, les soirées à lire ou bien à faire de la musique. Le baron, qui lisait bien, et s'en acquittait mieux que jamais, avait repris ses anciennes fonctions de lecteur. Tour à tour sérieux ou grave, enjoué ou moqueur selon les besoins de la situation, il avait soin de tenir son livre de façon à ce que la jeune fille pût, comme autrefois, y plonger le regard, et paraissait même contrarié quand elle négligeait de le faire. De fait, on n'apercevait plus la trace des soupçons, des défiances, des susceptibilités et des inquié-

tudes qui durant de longs mois avaient détruit le repos de quatre personnes. Seulement les sympathies suivaient librement, aujourd'hui, leur courant naturel, et personne ne cherchait à déguiser la sienne. Ainsi de ces petits concerts du soir où le violon du major s'unissait sans effort au piano de Charlotte, et la flûte du baron au jeu docile de la jeune fille. C'est dans ces dispositions que l'on vit approcher le jour anniversaire de la naissance du baron, jour mémorable pour lequel on avait vainement espéré son retour l'année précédente. Cette fois on s'était promis, par une sorte de convention tacite, de le célébrer dans une intimité silencieuse et douce. Cependant, plus ce jour approchait, plus l'espèce de solennité qui, depuis quelque temps, caractérisait les façons d'Ottilie, devenait visible. Quand elle visitait les jardins, elle semblait passer les fleurs en revue, et s'arrêtait de préférence auprès des marguerites, cette année plus belles et plus abondantes que de coutume

---

CHAPITRE XVIII

Un fait frappa vivement nos trois amis : Ottilie s'était enfin décidée à déballer le contenu du joli coffre qui représentait le plus clair de son avoir, et à en tirer de quoi faire un costume d'une élégance parfaite. Même Charlotte l'avait vue tailler et disposer les étoffes avec l'aide de sa jeune femme de chambre.

J'ai dit que le coffre débordait littéralement d'objets de prix et de bagatelles coûteuses. On y voyait aussi des gants parfumés, des jarretières brodées, et quelques paires de jolies mules de taffetas et de satin assortis à l'étoffe des robes. En aidant sa maîtresse à replacer les effets, Nanny s'aperçut qu'il serait difficile de les faire tenir dans le coffre, et pria Ottilie de lui donner quelques-uns des objets qui obstruaient la serrure. Ottilie refusa carrément, mais lui fit signe de prendre ce qui lui plairait dans l'un des tiroirs de sa commode. La petite coquette usa fort indiscrètement de la permission et courut aussitôt montrer son butin aux domestiques du château.

Cependant Ottilie était parvenue à tout replacer dans le coffre. Cela fait, elle ouvrit un tiroir secret qui, adapté au couvercle même de la malle, semblait une cachette destinée aux souvenirs intimes. Elle y conservait de petits billets tracés par la main de son amant, une boucle de ses cheveux, des fleurs dont, pendant une de leurs promenades, il s'était plu à orner le chapeau de sa bien-aimée. Ottilie joignit à

ces souvenirs le portrait de son père, ferma le tiroir et le coffre, et passa son élégante clef à la petite chaîne d'or qu'elle portait au cou.

Les changements survenus dans les allures d'Ottilie donnaient bon espoir. Charlotte était convaincue que sa nièce choisirait le jour de la fête du baron pour rompre le silence, et croyait par moments voir passer sur cette figure si belle le sourire mystérieux qui d'ordinaire trahit le dessein de préparer une surprise. Personne cependant ne se doutait que la pauvre jeune fille s'affaiblissait de plus en plus, et ne se soutenait qu'à force d'énergie pendant ses courtes apparitions au salon.

Mitler venait souvent au château et y faisait d'assez longues visites. L'expérience l'avait maintes fois prouvé à cet homme opiniâtre ; rien n'est impossible, tout devient faisable si l'on sait choisir le moment propre. Maintenant il espérait tout des refus réitérés d'Ottilie et de sa persistance à se taire. Jusqu'à présent, on s'était abstenu de toute démarche relative au divorce ; et l'on pourrait par conséquent s'occuper d'un parti sortable pour Ottilie. « Elle est suffisamment belle, se disait Mitler, pour pouvoir prétendre au bonheur sans troubler celui des autres. » Il cherchait à insinuer cette pensée à ses amis, cette fois doucement, avec sagesse, et comme il convient à un parfait philanthrope.

Malheureusement il ne gardait pas toujours la même retenue lorsqu'il s'agissait de discuter une question philosophique ou humanitaire, et de là des maladresses surtout fâcheuses où il se proposait non-seulement de convaincre, mais de guérir. On en était à la veille de ce fameux anniversaire dont le retour remuait toujours si vivement l'âme d'Ottilie. Le

baron était allé se promener à cheval, son ami et Charlotte l'attendaient dans le grand salon du rez-de-chaussée; et Ottilie, un peu souffrante, mettait, aidée de Nanny, la dernière main au joli costume don elle voulait se parer le lendemain. La conversation roulait sur des sujets indifférents quand Mitler fit invasion dans la salle. A peine arrivé, il entama de nouveaux paradoxes. Aujourd'hui, il lui prit fantaisie de s'étendre sur son sujet favori, c'est-à-dire de déclamer contre les mauvais effets de l'éducation telle que l'entendent ordinairement nos pédagogues. Selon lui, nulle coutume n'était plus dangereuse ni plus barbare que celle qui nous pousse à dicter des commandements quand il suffirait de poser des principes. « L'homme, dit-il, est naturellement actif, et, pour le faire bien agir, il suffit de le bien diriger. Pourquoi se plairait-il à faire le mal quand il ne lui en coûte pas plus de faire le bien? L'important, c'est donc de lui fournir le prétexte de faire le bien. Ce prétexte, soyez-en sûr, il le saisira avec empressement, ne fût-ce que pour trouver celui de s'agiter, car les bonnes actions, comme les mauvaises, ne proviennent guère d'un autre motif. »

Charlotte, comme le major, avait ses pensées ailleurs et ne se souciait point de prolonger la discussion. Son silence encouragea Mitler, qui, croyant avoir convaincu ses auditeurs, continua résolûment son monologue. « Ainsi pourquoi, fit-il, embarrasser l'imagination des enfants par la lecture du Décalogue? Passe encore pour le quatrième commandement; commandement tout pratique et d'un usage journalier : « *Honore ton père et ta mère.* » Voilà qui est parfait, et surtout très-moral. Le

cinquième, par contre, n'est calculé que pour les scélérats. Que diriez-vous d'un homme qui viendrait de propos délibéré et sans motif vous conseiller de ne point égorger votre prochain ? C'est pourtant là ce dont nous cherchons journellement à pénétrer les enfants auxquels nous sommes chargés d'apprendre le catéchisme : « *Tu ne tueras point.* » Comme s'ils en avaient la moindre envie ! Une chose certaine, c'est que la colère, l'envie, la jalousie, bref, toutes les mauvaises passions qui se développent avec l'âge peuvent, à un moment donné, nous porter à commettre un meurtre. Mais ce meurtre, je vous le demande, est-ce un simple précepte qui nous empêchera de le commettre ? D'ailleurs quelle folie de défendre l'assassinat et le meurtre à des enfants qui pleurent à la vue d'une égratignure ! Vous voulez leur imposer le respect de la vie humaine. Fort bien : laissez de côté le catéchisme et dites-leur simplement : « La religion et l'intérêt exigent que les hommes sachent non-seulement se supporter, mais s'aimer. Or, on ne s'aime qu'à condition de se soutenir et de se protéger mutuellement. La loi de fraternité est le fond même de la société chrétienne ; on ne peut l'enfreindre sans attirer sur soi des dangers graves, et la juste rancune de son semblable. Fais donc aux autres comme tu voudrais que l'on te fît, et pense que l'honneur de l'homme civilisé consiste à ne pas mettre, comme la brute, son intérêt personnel au-dessus du bien général. Et le sixième commandement, n'est-il pas dégoûtant? Franchement les personnes qui se chargent de l'expliquer à de jeunes enfants méritent les galères. »

Le brave Mitler pérorait de bon cœur sans remarquer ce qui se passait autour de lui. Tout entier à

sa tirade, il ne songea même pas à s'interrompre pour saluer Ottilie qui venait d'entrer au salon, et, s'animant de plus en plus : « Tu ne commettras point d'adultère, » s'écria-t-il d'un ton de forcené en regardant la jeune fille. Ottilie devint pâle, le regarda à son tour comme pétrifiée. — Tu ne commettras point d'adultère, reprit plus doucement le pétulant et maladroit orateur. « Que c'est grossier et indécent! pourquoi ne pas dire plutôt : « Respecte les liens du mariage, et quand tu verras des époux heureux, réjouis-toi de leur bonheur comme de l'éclat d'un beau jour. Si quelque sujet de mésintelligence menace leur accord, efforce-toi de le faire disparaître, rapproche leurs cœurs, réconcilie-les. Interpose-toi en médiateur désintéressé et généreux. Éclaire-les sur les avantages de leur situation réciproque; fais-leur surtout comprendre que si l'accomplissement de chaque devoir est une nécessité sociale, l'indissolubilité du lien conjugal s'impose à l'homme comme la base même de l'édifice social. »

Mitler, quoique prévenu contre Ottilie, n'était point un méchant homme; jamais, de sang-froid, il n'eût songé à blesser la pauvre enfant. Mais la mauvaise habitude de parler à tort et à travers lui donnait souvent les apparences d'un homme indélicat et vindicatif. La baronne regarda sa nièce dont le visage s'était altéré. Elle eut pitié d'elle et se sentit vivement irritée contre Mitler. « Ne pourriez-vous me faire grâce du neuvième commandement ? » lui dit-elle avec un sourire un peu forcé.

Ottilie avait quitté le salon. Tout à coup on entendit la voix de Nanny qui poussait des cris terribles.

La baronne courut chez sa nièce qu'elle trouva les yeux à demi fermés, presque sans souffle. On envoya

chercher le médecin, on apporta de l'eau de la reine de Hongrie. En attendant, Nanny se chargea de raconter les événements qui avaient précédé la syncope. — « Mademoiselle venait de remonter et s'amusait à regarder le beau costume qu'elle voulait mettre demain. Je l'avais étalé sur une chaise, bien en vue. Il est joli, lui disais-je, une fiancée serait fière de le porter. Il n'y avait pas là de quoi lui faire de la peine; pourtant, comme je parlais, elle s'affaissa sur elle-même, et tomba. » Le médecin arriva, et tâta le pouls de la malade. « Pure faiblesse, » dit-il, et il ordonna de faire monter un réconfortant. Ottilie rouvrit les yeux comme sa jeune femme de chambre essayait de lui en faire prendre une cuillerée. Elle repoussa la tasse et détourna la tête. Cependant elle pâlissait à vue d'œil. « Voilà qui est singulier, » fit le médecin, et il demanda à Nanny ce que sa maîtresse avait mangé à dîner. « Elle n'a pas dîné, » répondit l'enfant un peu troublée. Le médecin l'attira dans un coin et lui demanda si Ottilie avait mangé la veille. Sa voix sévère et son regard pénétrant parurent déconcerter Nanny. On insista auprès de la jeune fille, qui se mit à pleurer et avoua que sa maîtresse jeûnait pour ainsi dire depuis longtemps. « Mademoiselle me faisait manger, ajouta-t-elle, ce que j'allais chercher à l'office. Je ne voulais pas d'abord, mais elle m'y forçait par signes, et semblait dire qu'elle me renverrait si je refusais de lui obéir. Au reste, je n'avais pas grand mérite à lui obéir : c'est si bon, la cuisine des maîtres. »

Le médecin s'en retourna auprès d'Ottilie qui, trop faible pour parler, n'avait pourtant pas perdu connaissance. Mitler et le major venaient d'entrer. Ils joignirent leurs prières à celles de Charlotte qui

suppliait sa nièce de se laisser mettre au lit. Elle fit comprendre qu'elle n'en avait pas la force, et désigna du doigt le coffre qui contenait son trésor. On l'approcha ; elle appuya ses pieds contre le couvercle et releva légèrement sa tête penchée. Un faible sourire se jouait autour de ses lèvres décolorées, et elle regardait alternativement sa tante, Mitler, le major. « Pardonnez, ayez pitié de moi, » semblait-elle dire. Puis, son regard inquiet parcourut la chambre et elle parut chercher quelqu'un. La porte alors s'ouvrit, et l'on vit accourir un homme au visage effaré et pâle. C'était le baron. Il ne vit qu'Ottilie mourante et alla se jeter à ses pieds. Les sanglots l'étouffaient; il inondait de larmes les mains crispées et déjà froides de la jeune fille. « Oh ! parle, parle, s'écria-t-il. Toute une vie de douleurs, en échange d'un mot, d'un seul. Mais elle ne m'entend plus, non, elle ne m'entend plus. Ottilie, ma bien-aimée, regarde, fais un effort. Mais tu ne mourras pas, c'est impossible. Ou, si tu meurs, je t'accompagnerai, je te suivrai là-bas où les âmes sont libres. » L'accent déchirant de cette voix parut ranimer la mourante. Elle rassembla ses dernières forces, s'efforça de soulever sa main défaillante pour la placer dans celle de son bien-aimé. Puis, lui jetant un regard suppliant, elle essaya de parler. « Promets, promets-moi de vivre, » fit-elle épuisée par ce suprême effort. Sa tête retomba inanimée sur le coussin, et elle n'entendit plus le faible « Oui » que le baron venait de prononcer.

Ses amis eurent peine à l'arracher du cadavre. La nuit au château fut lugubre, peut-être plus lugubre que ne l'avait été cette autre nuit fatale où Charlotte s'était montrée miséricordieuse malgré son déses-

poir. Elle ne se montra pas moins miséricordieuse en présence du désespoir de son mari, et voulut s'occuper du soin de faire ensevelir dignement les restes de celle qu'il avait tant aimée. Le major et Mitler étaient demeurés au château sur sa prière. On déposa le corps d'Ottilie dans un petit salon écarté; comme on parlait de l'ensevelir, le baron entra dans une fureur épouvantable, et s'écria qu'Ottilie n'étant point morte, il ne consentirait jamais à la laisser enterrer. Tout d'abord il s'opposait formellement à ce qu'on la transportât ailleurs et demanda d'autres médecins pour la soigner. On feignit de lui obéir, et cela fut d'autant plus facile qu'il ne demandait point à revoir le cadavre. Quant au reste, la baronne se fit un devoir de respecter le désir de son mari et ordonna que le corps d'Ottilie fût placé sous l'une des dalles de la chapelle.

Peu après, les habitants du château furent menacés d'une nouvelle catastrophe. Nanny, un peu imprudemment accusée par le médecin d'avoir, par sa légèreté, contribué à la mort de sa maîtresse, venait de disparaître. On la retrouva à demi folle dans un champ où, disait-elle, elle voulait se laisser mourir de faim. Ses parents la reprirent chez eux et durent l'enfermer après plusieurs nouvelles tentatives de fuite.

Édouard n'était guère plus raisonnable. Il était, il est vrai, sorti de l'espèce de torpeur où un événement aussi triste qu'inattendu l'avait plongé; mais il n'en était que plus malheureux, et faisait pitié. On profita d'un moment de calme pour tâcher de le décider à consentir à une inhumation devenue nécessaire. « Un moyen de la garder parmi nous, mon ami, serait de la mettre dans la petite chapelle si lu-

mineuse et si calme qu'elle-même a pris plaisir à décorer, » insinua la baronne. Édouard se résigna, mais à la condition expresse que ce corps charmant serait déposé dans un cercueil dépourvu de couvercle, et simplement recouvert par une glace sans tain. Il demanda en outre la fondation d'une lampe qui brûlerait éternellement suspendue au plafond du sanctuaire.

Le jour même de l'enterrement, de très-bonne heure, on habilla le cadavre. La baronne avait ordonné que ce même costume dont la pauvre Ottilie avait voulu se parer pour la fête de son bien-aimé devînt son linceul. Sa robe était blanche et nuageuse comme un brouillard matinal. On plaça sur son front une couronne de reines-marguerites, nobles fleurs qui formaient comme un diadème d'étoiles sur ce visage charmant. Pour orner le cercueil, l'église et la chapelle, on avait dépouillé les jardins qui semblaient porter le deuil de la ravissante fille. On emporta la bière aux premiers rayons du soleil levant, et ses reflets rosés vinrent colorer une dernière fois des traits célestes. La foule se pressa autour d'elle; on ne voulait ni la devancer ni la suivre, mais seulement la voir, la regarder, lui adresser un adieu suprême. L'émotion fut générale; mais les jeunes filles du village se montrèrent surtout inconsolables. Nanny néanmoins manquait au cortége ; on lui avait, par prudence, caché le jour et l'heure de la cérémonie funèbre. Le lugubre tintement des cloches lui révéla la vérité. Elle était, sans doute, enfermée dans une chambre donnant sur le jardin ; mais la garde chargée de la surveiller l'avait imprudemment quittée pour assister à l'enterrement. Nanny, restée seule, trouva moyen de gagner

un corridor d'où elle espérait atteindre la porte de la maison. Mais celle-ci, soigneusement fermée, ne s'ouvrit point, et la jeune fille dut monter pour voir passer le cortége.

Il s'avançait lentement sur la route jonchée de fleurs et de feuilles. Bientôt il passa sous la lucarne du grenier ; Nanny regardait, la tête penchée en dehors. Elle distinguait nettement les traits de sa maîtresse, plus nettement même que tout le reste. Soudain, une hallucination s'empara d'elle; les ondoiements de la foule se confondirent dans son esprit avec le bouillonnement vaporeux de la robe. Elle crut voir sa maîtresse s'élever vers elle comme portée par un nuage, et l'appeler du geste. L'enfant troublée perdit complétement conscience d'elle-même et n'hésita point à se précipiter au-devant de la céleste figure.

Des cris affreux retentirent. Les porteurs s'arrêtèrent ; on releva la malheureuse enfant qui venait de tomber sur le pavé contre l'angle de la bière. Ses membres inertes semblaient brisés, et l'on pouvait la croire morte quand quelqu'un eut l'idée de lui faire toucher les mains de sa maîtresse vers laquelle sa tête inanimée semblait se pencher. Soudain, une sorte de miracle s'opéra ; sa tête tout à l'heure languissante se redressa ; elle étendit les bras, effleura de ses lèvres les vêtements blancs d'Ottilie, et la contempla plongée dans une extase pieuse. Elle demeura un moment agenouillée sur le sol, puis, comme pénétrée d'une sainte ivresse, elle se leva, et s'écria la figure rayonnante :

« Non, je ne suis plus une criminelle, personne n'a plus le droit de m'adresser un reproche. Je l'avais suppliée de me pardonner, et elle m'a accordé son

pardon. La voilà redevenue silencieuse et immobile; mais tout à l'heure, vous l'avez tous vu, elle s'est réveillée, elle a déjoint les mains pour me bénir; ses yeux se sont rouverts; elle m'a regardée, elle m'a dit: « Reviens à toi, Dieu te pardonne. »

La figure de la jeune fille, ordinairement rieuse, avait une expression grave, sa voix je ne sais quel accent convaincu et presque surnaturel. Les assistants fondaient en larmes, et oubliaient presque la morte pour la vivante. Nanny la première reprit son sang-froid, et pria les porteurs de reprendre leur fardeau.

« Emportez-la, dit-elle; elle a assez souffert, assez pleuré; maintenant elle a le droit de se reposer. »

Le cortége se remit en marche, précédé par Nanny qui ne quittait point le cercueil; on arriva à la chapelle, on y déposa la bière enguirlandée qui contenait les restes de la sainte créature; le haut touchait le cercueil du petit enfant de Charlotte; le bas s'appuyait contre la boîte de chêne où la baronne avait imaginé de faire sceller le beau coffre donné par le baron. Le cercueil, pendant quelques jours encore, devait rester découvert parmi les vivants, et demeurer dans l'intérieur de la chapelle, veillé par une garde. Mais Nanny ne voulut pas se laisser enlever ce qu'elle appelait son droit, et insista pour rester seule préposée à la garde du cercueil. On accéda à son désir, et elle venait de s'asseoir à côté du cadavre de sa chère maîtresse quand elle entendit des pas d'homme retentir sur les dalles redevenues désertes du temple. Elle détourna la tête et put, à travers l'ombre croissante, distinguer les traits nobles et mâles de l'artiste qui, jadis, avait aidé Ottilie à décorer la chapelle. Le jeune archi-

tecte, car c'était lui, s'avança guidé par le sombre rayonnement de la lampe funèbre jusqu'à l'estrade où reposait le cercueil. Il s'arrêta là comme cloué au sol, et contempla le pâle et touchant visage de la morte, plus pâle et plus touchant encore dans ce milieu antique, parmi ces douces images de saintes et d'anges auxquelles il avait servi de modèle. Le regard fixe, l'attitude morne du jeune homme rappelaient l'attitude qu'il avait prise dans le tableau de Bélisaire. Aujourd'hui, comme alors, la scène offrait un grand exemple à méditer. Là, le plus sage des hommes, le plus vaillant des guerriers devenu inutile à sa patrie égarée ; ici, la plus belle, la plus noble des vierges sacrifiée à l'inflexible avidité du destin qui se contente rarement de victimes vulgaires.

L'architecte, accablé par le poids de son chagrin, continuait à garder le silence; son attitude désespérée et les sanglots qui soulevaient sa poitrine éveillèrent la compassion de Nanny. Elle se mit à le consoler et le fit d'une façon tout à la fois si naïve et si touchante, si sensée et si affectueuse, que le jeune homme, perdu dans la contemplation de sa chère morte, put croire que ces paroles venaient d'elle. Ses larmes se séchèrent, un immense sentiment de calme pacifia son cœur malade, et il s'agenouilla une dernière fois devant le cercueil de celle qu'il avait aimée. Sa silencieuse beauté lui avait fait comprendre que les ardents tressaillements de la vie offensent la majesté de la mort, et que l'homme n'honore jamais mieux les trépassés qu'en consentant à vivre. Il serra la main de Nanny, et, remontant à cheval, ne tarda pas à disparaître le long de la route où personne, cette fois, n'avait remarqué sa présence.

Nanny, toutefois, semblait guéric, et le chirurgien qui l'observait fut tout surpris le lendemain de ne point l'entendre causer fantômes et visions nocturnes. Elle n'en persistait pas moins à voir un fait authentique dans l'étrange vision qu'elle avait eue le jour de l'enterrement, et l'état de préservation véritablement miraculeuse où elle s'était trouvée après sa chute semblait confirmer sa croyance. L'étrange beauté du cadavre qui résistait à la loi de la destruction prêtait une apparence de vérité à cette croyance et la communiquait à nombre de gens d'ailleurs médiocrement crédules : mais la superstition n'a rien à démêler avec la foi, ni les curieux avec les visionnaires. On demanda la permission de venir voir le cadavre, et même quelques mères crurent devoir faire toucher le cercueil à leurs enfants malades. On parla de guérisons miraculeuses, on inventa des histoires dont l'imagination faisait les principaux frais, ce qui contribua tout ensemble à animer la foi des croyants et à exciter le rire des sceptiques.

Le jour vint où la baronne, lasse de tout cela, jugea à propos de faire fermer la porte de la chapelle. Son mari n'y était jamais entré. Le malheureux en était arrivé à cette période du désespoir où les larmes se tarissent pour faire place à un état de vie purement végétative. Il mangeait machinalement, buvait machinalement, écoutait machinalement. S'il se ranimait parfois, c'était pour apostropher ce verre menteur où pourtant il aimait encore à tremper ses lèvres. Le besoin d'espérer persiste chez l'homme à travers la désespérance même. « Tu en as donc menti, » disait-il le regard fixé sur ces chiffres jadis garants, pour lui, de l'avenir. Il leur souriait avec amertume ; souvent aussi ses yeux s'emplis-

saient de larmes ; quelquefois encore un sourire mystérieux errait sur sa physionomie altérée, et il disait : « Menti ; qui sait ? la langue des oracles n'est pas la nôtre, il s'agit seulement de savoir les expliquer. » Ce qui revenait à dire qu'il mourrait bientôt et que ces chiffres entrelacés par la volonté du hasard signifiaient sa prochaine réunion avec Ottilie dans la tombe. Ce fatal verre devait devenir pour lui le motif d'un nouveau désappointement. Un jour, comme il venait de demander à boire, il le regarda avant d'y tremper ses lèvres et remarqua l'absence du signe par lequel il s'était plu à le marquer. Le baron s'emporta ; on appela le valet de chambre, qui confessa avoir cassé le premier verre et essayé de le remplacer par un autre pareil. Édouard vivait par une chimère ; la perte de sa chimère lui enleva ses dernières forces. Pourtant il ne manifesta ni chagrin ni colère. Seulement, à partir de là, il se restreignit beaucoup sur sa nourriture, et cessa de boire du vin. On remarqua aussi le silence obstiné dans lequel il passait des journées entières. Évidemment il voulait imiter Ottilie. Mais son robuste tempérament résistait et il ne parvenait qu'à s'imposer d'inutiles tortures. Souvent, au moment où on s'y attendait le moins, il demandait à manger, et recommençait à parler. Le major ne quittait plus son ami. « Que je suis malheureux, lui disait celui-ci dans les rares moments où il se décidait à parler ; je veux suivre son exemple, et j'échoue honteusement ; j'essaye de faire comme elle, et je m'aperçois que je viole la foi jurée. Hélas ! elle était un ange, et je suis un maladroit, voilà tout le secret. Mon pauvre ami, il faut du génie pour tout, même pour subir le martyre. »

Ce fut sa dernière plaisanterie. Son état était désespéré, et nous nous abstiendrons de parler des soins dévoués dont Charlotte et le major ne cessaient d'entourer leur malheureux ami. Un matin Mitler le trouva mort dans son lit. Il fit appeler le chirurgien qui examina, avec lui, toutes les circonstances liées à cette mort. Puis on prévint Charlotte; la pauvre femme crut à un suicide, et s'accusa amèrement d'avoir laissé son mari seul. On eut quelque peine à la tirer d'erreur. Il fallut lui faire comprendre qu'Édouard, méditant un suicide, n'eût jamais commis la faute d'afficher son amie. Et, de fait, on devait croire à une mort naturelle en présence des mille souvenirs d'amour éparpillés sur la couverture sous laquelle le pauvre baron dormait de son dernier sommeil. Il y avait là l'humble trésor des amours tristes; une collection de fleurs sèches; une mèche de cheveux, un dessin, des lettres d'elle à lui, de lui à elle, et jusqu'à ce premier billet qui avait fait fausse route, et s'était égaré dans les mains de la baronne.

La noble femme serra précieusement ces objets qu'elle se proposa de faire enterrer avec Édouard. « Le voilà donc enfin tranquille, » pensa-t-elle en posant sa main sur ce pauvre cœur naguère encore agité de battements si tumultueux. Elle le fit inhumer auprès d'Ottilie dans le caveau de la chapelle, et ordonna de sceller la pierre d'une sépulture dont elle refusait désormais l'entrée à toute autre personne. Ce fut à cette condition, mais à cette condition seule qu'elle dota richement l'église et l'école, le pasteur et l'instituteur. Puis, revenant à Édouard et à Ottilie : « Ces deux âmes, pensait-elle, ont assez « souffert pour avoir acquis le droit de reposer en-

« semble. Reposez en paix, pauvres amis, sous les « regards souriants des anges qui peuplent votre « dernière demeure terrestre et vous gardent en « attendant le jour bienheureux du réveil. »

TABLE





